Ex libris H.-J. FERON, Sacerdotis.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PIERRE BEAUME, *Libraire-Imprimeur.*

Collection complète des Œuvres de Messire Esprit Fléchier, Evêque de Nîmes, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, revue sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentée de plusieurs Pièces qui n'avoient jamais été imprimées, & accompagnée de Préfaces, d'Observations & de Notes sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin; *Nîmes, 1782*, 10 vol. *in-octavo*, 40 livres reliés très-proprement.

Nota. *Les Œuvres de cet Illustre Prélat sont ici réunies pour la première fois : Cette Collection est due aux soins de M. l'Abbé* Ducreux, *Chanoine de l'Eglise d'Auxerre, & Chapelain de Monsieur, Frère du Roi. Il a mis à la tête, une* Préface générale, *suivie d'un* Discours sur la personne & les Ecrits de M. Fléchier. *Il y a joint les* Eloges de ce Prélat, recueillis de divers Auteurs. *A la tête de chacun de ces dix Volumes, il a placé un* Avertissement *touchant les Pièces qui y sont contenues ; & il a ajouté des Notes en divers endroits.*

Nous joignons ici l'extrait de l'Approbation qu'en a donné M. l'Abbé Riballier, Docteur de Sorbonne & Censeur Royal.

» On a rendu service au Public, *dit-il*, en rassemblant toutes » les différentes productions sorties de la plume de ce grand » Evêque, & capables de justifier la haute réputation qu'il » s'est acquise par son éloquence, ses talens littéraires & » la pratique la plus exacte des vertus épiscopales. On trou- » vera dans ce Recueil plusieurs Pièces qui n'avoient pas en- » core paru, & qui serviront à faire connoître de plus en » plus le mérite & les qualités personnelles d'un Prélat qui » a tenu avec justice un des premiers rangs parmi les Hom- » mes illustres du beau siècle de Louis XIV. & dont les » Ouvrages méritoient d'être transmis à la Postérité, pour » servir de Modèle aux Orateurs sacrés ».

Œuvres complètes de FLÉCHIER, évêque de Nîmes, et membre de l'Académie française, classées, pour la première fois, selon l'ordre logique et analogique, contenant :

PREMIÈRE PARTIE.—*Œuvres oratoires.* — Avent. — Sermons divers. — Discours à l'Assemblée provinciale de Narbonne.— Discours aux chanoines de l'église cathédrale de Nîmes. — Exhortations. — Discours pour la profession d'un religieux. — Mandements et Lettres pastorales. — Discours académiques. — Harangues et compliments. — Panégyriques. — Sermons de circonstance. — Oraisons funèbres.

DEUXIÈME PARTIE.—*Œuvres ascétiques.* — Considérations.—Pensées diverses. — Appendice aux Œuvres ascétiques.

TROISIÈME PARTIE.—*Œuvres historiques.*—Histoire de Théodose le Grand. — Vie du cardinal Commendon. — Histoire du cardinal Ximenès. — Dissertation historique sur Nîmes et ses antiquités.

QUATRIÈME PARTIE.—*Mélanges.*—Desseins de M. le président de Périgny pour l'instruction de Mgr le Dauphin. — Relation sur les Fanatiques. —Poésies latines. — Poésies françaises. — Réflexions sur les différents caractères des hommes. — Appendice. — Extraits de la relation des Grands-Jours d'Auvergne.

2 vol. in-4°. Prix : 14 fr. (Publiés.)

Le plus grand éloge que l'on puisse faire de Fléchier est qu'il passe pour le plus grand orateur chrétien après les quatre princes de la chaire, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon et Massillon. Il devient donc superflu d'ajouter qu'il fut en même temps archéologue, historien, littérateur, poëte et homme politique.

Coll. spec.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME IX.

CONTENANT les Mélanges d'Éloquence, de Poéſie, de Morale & d'Hiſtoire.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplette09fl

macop

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

EVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

REVUES ſur les Manuſcrits de l'Auteur, augmentées de pluſieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnées de Préfaces, d'Obſervations & de Notes ſur tous les endroits qui ont paru en avoir beſoin.

TOME V. PARTIE I.

A NISMES,

Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
890
.F545
1782
v.9

Coll. of Sec.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

LE Public eſt depuis long-temps en poſſeſſion de la plus grande partie des Pièces qui compoſent ce Volume, les Manuſcrits de l'illuſtre Auteur nous en ayant fourni très-peu qui n'euſſent pas été imprimées, & qui appartinſſent à la claſſe des Ouvrages que nous avons réunis ſous le titre de *Mélanges*. Nos recherches ne nous ont procuré que deux morceaux de ce genre ; un Poëme chrétien, & un Ecrit ſur l'Education de M. le DAUPHIN, fils de LOUIS XIV. Ces deux Pièces nouvelles ont été placées dans ce Volume, ſuivant l'ordre que nous avons ſuivi, comme le plus naturel, pour la diſtribution des diverſes compoſitions qu'il renferme.

La diverſité des Ouvrages qui forment ces *Mélanges*, a produit quatre diviſions, qui ſont comme quatre Parties du même Volume. La première contient les Pièces d'Eloquence, dont l'objet n'appartient point à la Chaire ; la ſeconde comprend les Poéſies Latines & Françoiſes ; on trouve dans la troiſième des écrits ſur la Morale ; & la quatrième préſente quelques Relations qui tiennent au genre hiſtorique. Il nous a paru convenable de caractériſer ici, en peu de mots, les Pièces qui ſont réunies ſous chacune de ces diviſions.

1°. *Pièces d'Eloquence.* Il y en a de pluſieurs ſortes, ſoit quant à l'objet, ſoit quant à la deſtination, & par conſéquent elles ne ſont pas toutes du

même goût, ni du même ſtyle. Les unes ſont des Diſcours de pure imagination, compoſés à deſſein, ſur des ſujets propoſés dans une Société de perſonnes d'eſprit, & paroiſſent avoir été deſtinés à être lus dans des eſpèces de Séances Académiques, où ceux qui compoſoient cette Société, ſe raſſembloient à certains jours. Nous ſoupçonnons que cette Société choiſie étoit celle de l'Hôtel de Rambouillet : on ſait que M. Flechier y fut admis peu de temps après qu'il eut quitté la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, & que ce fut-là qu'il jeta les premiers fondemens de ſa réputation & de ſa fortune. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, les Diſcours dont nous parlons ne peuvent être regardés que comme des jeux d'eſprit, aſſez ſemblables à ces compoſitions que les anciens Rhéteurs propoſoient à leurs Diſciples, & qui n'étoient propres qu'à exercer le talent dans l'obſcurité des écoles. On n'ignore pas combien ces productions, qui ne rouloient que ſur des ſujets factices, furent décriées dans la ſuite par l'abus qu'en firent la plupart des jeunes Orateurs, dont toute l'ambition étoit de faire briller leur eſprit, & de l'emporter les uns ſur les autres par la ſingularité des idées, la bizarrerie des ſentimens, le cliquetis des antithèſes, & le luxe des expreſſions. Le bon goût les a également proſcrites parmi nous, & ces ſortes de Diſcours ne ſont plus connus aujourd'hui que dans les Colléges, d'où il faut eſpérer qu'ils ſeront enfin bannis, lorſqu'on aura ſu leur ſubſtituer des exercices plus raiſonnables & plus utiles. Nous n'avons pas beſoin d'obſerver que ces eſſais de la jeuneſſe de M. Fléchier, ſont loin de la perfection où il porta dans la ſuite ſes compoſitions Oratoires, par le travail & l'imitation des bons modèles que nous a laiſſé l'Antiquité.

Les autres Pièces, compriſes dans cette diviſion, ſont des Harangues & des Complimens d'appareil que M. Fléchier a prononcés en différentes occa-

ſions remarquables, ſoit comme organe & député des Etats de Languedoc, ſoit au nom du Clergé de France, ſoit en qualité de Directeur & à la tête de l'Académie Françoiſe. Indépendamment de la conſidération perſonnelle dont il jouiſſoit, à cauſe de ſa ſageſſe & de ſa probité, le tour ingénieux & l'extrême délicateſſe qu'il mettoit dans tout ce qui ſortoit de ſa plume & de ſa bouche, donnoient un tel prix à ſes moindres productions, qu'on ſe faiſoit, en quelque ſorte, un devoir de le choiſir pour porter la parole dans toutes les circonſtances d'éclat, comme le digne repréſentant des Corps dont il étoit membre. Toutes les Pièces de ce genre qu'on trouve ici, doivent leur naiſſance à l'opinion ſi honorable & ſi bien fondée qu'on avoit du talent de notre éloquent Prélat, dans les différentes Compagnies auxquelles il appartenoit.

2°. *Poéſies Latines & Françoiſes.* Tout le monde ſait que M. Fléchier a dû les commencemens de ſa réputation de bel eſprit, aux Poéſies Latines & Françoiſes qui le firent connoître dans le monde. Ses ſuccès, dans le premier de ces deux genres, furent les plus brillans & les plus mérités; ſoit qu'une longue étude des Poëtes du ſiècle d'Auguſte, lui eût rendu le ſtyle & les tours de leurs chef-d'œuvres tellement familiers, que leurs images & leurs expreſſions vinſſent d'elles-mêmes revêtir ſes idées, ſoit plutôt, ce que nous ſerions aſſez portés à croire, que pour réuſſir aujourd'hui dans l'art des Horace & des Virgile, il ſuffiſe de bien ſavoir s'approprier leur langage, & d'employer habilement les formes qu'ils ont conſacrées, ſans qu'il ſoit néceſſaire de participer à leur génie. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve dans les Poéſies Latines de M. Fléchier toute la pompe & toute la douceur des plus beaux vers des Géorgiques & de l'Enéïde, & qu'il y a dans quelques-unes de ces Pièces, des choſes qu'il eût été

difficile aux plus célèbres Ecrivains de Rome, même au temps des premiers Césars, d'exprimer avec plus d'harmonie, d'élégance & de propriété. Peut-être même ces grands Poëtes, dont les Ouvrages font encore nos délices, auroient-ils été plus embarrassés que lui à rendre quantité d'objets qui, n'ayant point de rapport à leurs mœurs & à leurs usages, n'avoient pas non plus dans leur langue de termes propres ni figurés pour les peindre à l'esprit. Cette remarque, si glorieuse pour M. Fléchier, fut celle de tous les Savans, lorsqu'il publia son Poëme Héroïque sur le Carrousel de 1662, Fête militaire & galante, où Louis XIV se plut à déployer toute sa magnificence aux yeux de la Nation & de l'Europe entière. On ne put voir, sans admiration, qu'un Poëte du dix-septième siècle eût trouvé l'art de rendre, en beaux vers Latins, des choses qui n'ont pas de nom dans l'idiome dont il s'étoit servi pour les décrire. En effet, on a peine à concevoir qu'il ait pu, sans s'écarter du génie de la Langue Latine, réussir à tout exprimer avec autant d'élégance que de précision : les habillemens, les caparaçons, les armes, les évolutions, & jusqu'aux caractères des Seigneurs, qui formoient les différens quadrilles. Ce beau Poëme, accompagné d'une Traduction Françoise, & orné de superbes gravures, a été imprimé aux dépens du Roi en 1670, & ce Prince gratifia l'Auteur d'une pension de mille livres, en témoignage de l'estime qu'il avoit pour son mérite.

Quoique M. Fléchier ne fût pas sans talent pour notre versification, & qu'il possédât, comme on le voit par ses autres Ouvrages, toutes les richesses & toutes les grâces de notre langue, les Poésies Françoises qui restent de lui, ne nous font pas présumer qu'il fût jamais parvenu à la célébrité qu'il s'est acquise, s'il eût continué à courir cette carrière, & s'il s'y fût borné. Ce n'est pourtant pas que ses vers

manquent de douceur & d'harmonie ; ce n'eſt pas non plus que les règles techniques n'y ſoient exactement ſuivies ; mais c'eſt qu'il n'avoit pas reçu de la nature les qualités qui conſtituent le Poëte, au jugement d'Horace, le feu du génie & de l'imagination : *Mens Divinior*, joint à l'élévation des penſées & à l'énergie des expreſſions : *Os magna ſonaturum.* De-là vient que ſes vers, parmi leſquels on en rencontre quelquefois d'heureuſement tournés, ſont en général foibles, traînans, ſans couleur & ſans poéſie. S'il a eu le bon eſprit de ſavoir apprécier lui-même ſes talens poétiques, & la prudence de ne pas faire du culte des Muſes ſon objet principal, on peut néanmoins aſſurer que le temps qu'il leur conſacra, ne fut pas perdu pour l'éloquence. On a remarqué plus d'une fois que nos Orateurs célèbres, & nos excellens Proſateurs, ont tous accordé quelques momens à la Poéſie, & qu'ils y ont toujours gagné ; c'eſt qu'en faiſant des vers, & même des vers médiocres, on perfectionne en ſoi le ſentiment de l'harmonie, on contracte l'habitude de mettre de la douceur & de la juſteſſe dans tout ce qu'on écrit, & l'on parvient à rendre l'oreille plus délicate, plus ſenſible, & par conſéquent meilleur juge des effets que doit produire un ſtyle nombreux & cadencé.

3°. *Ecrits ſur la Morale.* Cette diviſion préſente au Lecteur les réflexions ſur les différens caractères des hommes, Ouvrage rempli d'obſervations fines & profondes, où l'illuſtre Auteur nous découvre la cauſe principale de nos erreurs & de nos fautes, dans les illuſions de l'amour propre qui égare tout à la fois nos eſprits & nos cœurs. Nous avons mis à la ſuite de cet écrit une nouvelle Pièce qui s'eſt trouvée dans les papiers de M. Fléchier, & écrite de ſa main. Elle a pour titre : *Deſſeins de M. le Préſident de Périgni, dans l'éducation de Monſeigneur le Dauphin.* Cette Pièce n'eſt malheureuſement qu'un

fragment très-court d'un Ecrit intéreſſant ſur l'éducation du Dauphin, fils unique de Louis XIV; Ecrit qui contient les vues du Préſident de Périgni, ſur la nature & l'ordre des études, auxquelles il convenoit d'appliquer le jeune Prince pendant tout le cours de ſon inſtitution; & M. Fléchier n'a fait que prêter ſa plume à ſon ami, pour développer ce beau plan. Malgré l'état d'imperfection où ce Mémoire eſt demeuré, nous avons penſé qu'il méritoit d'être conſervé, parce qu'on aura quelque plaiſir à le comparer avec la fameuſe lettre que M. Boſſuet, ſucceſſeur du Préſident de Périgni, dans la place de Précepteur du Dauphin, écrivit à Innocent XI, en 1679, ſur l'éducation de ce Prince, & avec l'excellent Mémoire que le Duc de Montauſier préſenta à Louis XIV, à peu près dans le même temps, pour réfuter les Diſcours inconſéquens & malins des Courtiſans, qui cenſuroient la méthode & les principes qu'on ſuivoit dans cette célèbre éducation. Si l'on ſe donne la peine de rapprocher ces trois Ecrits, on verra que le Préſident de Périgni & Fléchier, avoient, ſur cet important objet, les mêmes idées, les mêmes intentions que Boſſuet & Montauſier.

4°. *Relations Hiſtoriques.* Il y a ſix Pièces ſous cette diviſion. Les cinq premières ont pour objet les extravagances & les aſſemblées tumultueuſes des Fanatiques du Dauphiné, du Vivarais, & des Cantons voiſins, qui, s'attroupant dans les campagnes pour ſe repaître des viſions de leurs ſoi-diſans Prophètes, préludoient à la révolte ouverte, & à tous les brigandages auxquels ils ſe livrèrent pendant pluſieurs années de ſuite dans les Cevennes & Pays adjacents. Ces relations, rédigées ſur des Mémoires authentiques, & ſur le rapport de témoins oculaires, ont été écrites à la prière de M. le Duc de Montauſier, à qui la reconnoiſſance & l'amitié de M. Fléchier ne pouvoient rien refuſer; & l'intention de

ce vertueux Seigneur, étoit de les faire ſervir à détromper ou à confondre le fameux Jurieu, Miniſtre François de la Religion P. R. à Roterdam, ſi connu par le délire & les emportemens qui règnent dans ſes Ouvrages. Ce grand Défenſeur de tous les prétendus prodiges dont la Secte Proteſtante pouvoit tirer quelque avantage, ſe méloit lui-même de jouer le rôle d'homme inſpiré, & inondoit l'Europe de ſes Ecrits prophétiques, juſqu'à exciter l'indignation & le mépris de ceux de ſon parti. M. Fléchier égaie ſon récit de pluſieurs traits d'une plaiſanterie douce & fine, ſur la manie & la crédulité du Docteur à révélations. Son but, dans ces relations, eſt de montrer le ridicule & la fauſſeté des prétendus prodiges dont on faiſoit alors tant de bruit parmi les Proteſtans, quoiqu'ils fuſſent à peine capables d'en impoſer aux gens les plus groſſiers.

La ſixième Pièce que nous avons miſe à la ſuite de celles dont nous venons de parler, eſt d'un genre & d'un caractère bien différent. Elle ſe trouve, dans les Editions précédentes, parmi les Lettres de M. Flechier; & nous aurions cru mériter les reproches du Public, ſur-tout des ames pieuſes, ſi nous l'avions ſupprimée. C'eſt un expoſé fidelle & très-intéreſſant des pratiques auſtères auxquelles ſe dévouent les Religieuſes de Sainte Claire; c'eſt un détail inſtructif & touchant de la vie pénitente qui diſtingue cet Inſtitut, de tous ceux dont l'Egliſe a permis l'établiſſement, depuis l'origine des Ordres Monaſtiques juſqu'à nos jours. Rien n'eſt plus édifiant que cet Ecrit, qui fut adreſſé à M. Flechier avant ſon Epiſcopat, par une de ſes Sœurs, Religieuſe de Ste. Claire dans le Monaſtère de Beziers. Quoiqu'il ſoit poſſible que M. Flechier en ait retouché le ſtyle, il paroît que celle à qui il eſt attribué étoit une perſonne de mérite, & digne d'un tel Frère par ſon eſprit & ſa piété. On voit avec admiration dans ce

récit naïf & ſimple d'un Auteur qui ne cherche pas à plaire, ce que le déſir de la perfection eſt capable de faire entreprendre aux perſonnes du ſexe & du tempérament le plus délicat, & combien l'amour de Dieu inſpire de courage aux ames pures & généreuſes dont il s'eſt rendu maître. Il les élève au-deſſus de leur force naturelle, au-deſſus même de l'humanité ; il les rapproche de la condition des Anges, & leur fait mener ſur la terre une vie ſi dégagée des ſens, qu'on peut la regarder comme une anticipation de celle dont on jouit dans le Ciel.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.

PREMIER DISCOURS.

La gloire d'un Auteur célèbre eſt plus grande que celle d'un parfait Orateur.

1660. & 1661.

MESSIEURS,

JE ne vois d'abord aucune difficulté dans votre problème, & je me ſens beaucoup ſoulagé d'être hors de la peine du choix. On compare un illuſtre Orateur avec un illuſtre Auteur, & je ſuis déjà perſuadé qu'on ne ſauroit bien parler ſans bien écrire. Tous ces beaux diſcours qu'on a ouis avec tant d'approbation en public, ont été conçus en particulier. On ne les a prononcés ſur les tribunes ou dans les chaires, qu'après les avoir travaillés dans les cabinets, & je crois qu'il n'ont eu ces grands ſuccès que nous liſons dans l'Hiſtoire, que parce qu'ils ont été les ſujets de la méditation & de la compoſition de leurs Auteurs. Si donc il y a de la dépendance de l'un à l'autre, & s'il faut être écrivain pour être harangueur, je ne trouve aucune peine à me réſoudre, & à dire qu'il vaut mieux bien écrire que bien parler. Mais parce que la queſtion eſt plus importante qu'elle ne paroit, & qu'elle regarde l'utilité publique, je paſſe à des raiſonnemens plus ſolides.

Il me ſemble que j'ai lu dans Platon qu'il y a deux ſortes d'éloquence. Une flatteuſe, fleurie, fardée, & tout à fait de mauvais bruit parmi les gens de bien, qui ne ſert qu'à débaucher les paſſions & tromper les peuples: mais qu'il y en a une autre ſage & philoſophique, une prudente & utile,

qui ne s'amuſe point à des bagatelles, qui ne prêche que les bonnes mœurs, & qui va droit aux plaiſirs ſolides de l'eſprit, ou à la réformation du cœur humain. C'eſt à peu près la différence des Orateurs & des Sophiſtes, ou pour mieux dire, de ceux qui haranguent & de ceux qui écrivent. Qu'y a-t-il de plus trompeur & de plus dangereux, que ces harangueurs qui ſe ſervent de la force d'un diſcours animé, & des grâces de la vive voix, pour pervertir les eſprits plus ſouvent que pour les inſtruire ? Ils peuvent expliquer les vérités, mais ils peuvent les déguiſer. Ils ont des douceurs plus ſenſibles à l'oreille, mais plus à craindre pour le cœur. Ils remuent toutes les paſſions ; en flattant les ſens ils ſéduiſent l'ame ; & la promptitude de l'action & du diſcours ſurpaſſant la promptitude de l'eſprit & de l'intelligence, ils entraînent ceux qui les écoutent, & font de leurs auditeurs comme de ces jeunes arbres, qui après quelque réſiſtance, ne pouvant plus ſupporter la violence d'un torrent qui les preſſe & qui les ſecoue, ſe laiſſent enfin entraîner à ſes eaux, & flottent au gré de ſes ondes précipitées. Auſſi tous les plus judicieux cenſeurs nous apprennent qu'il faut ſe défier de ces beaux diſeurs, & qu'on ne ſauroit être aſſez prémunis contre leurs ſurpriſes, puiſqu'on n'a ni le loiſir de juger ſur leurs raiſons, ni celui de comprendre leurs artifices.

Mais les Auteurs ne ſont pas ſujets à ces fauſſes perſuaſions. Leurs paroles & leurs ſens ne ſe preſſent point, & donnant tout le loiſir qu'on veut aux réflexions, attendent notre jugement, notre raiſon, & ne ſauroient jamais ſurprendre. On a le temps de ſonder toutes les maximes d'un livre, de ſentir ſi dans les fleurs il n'y auroit point de poiſon caché, d'examiner tous les points, & de ne ſe rendre qu'à la force du raiſonnement & de la penſée ; de ſorte qu'ordinairement on parle pour les ſens, & l'on écrit pour l'eſprit. Un écrivain gagne ma raiſon. Un cauſeur attaque mon imagination & me prend par adreſſe & par artifice, au lieu qu'un Auteur ne ſauroit agir avec moi qu'avec candeur & de bonne foi. De-là, vous pouvez juger, MESSIEURS, qu'il y a du danger à ſe fier à un beau diſeur plus qu'à un écrivain ; que la rapidité d'un diſcours prononcé eſt plus à craindre que la maturité de la compoſition, & par conſéquent qu'il eſt plus avantageux à la République d'avoir de bons Auteurs que de bons Orateurs. Je veux pourtant qu'un

Orateur ſoit auſſi prudent & auſſi ſage qu'un faiſeur de livres, qu'ils ſoient également attachés à la vérité & à la Philoſophie. Ce qui ſuppoſé, je ne penſe pas qu'on voulût refuſer l'avantage à ceux qui écrivent.

Il eſt vrai qu'il y a des occaſions bien preſſantes & bien ſoudaines, où il faut de la chaleur dans la perſuaſion, & une action vigoureuſe pour émouvoir & pour engager les peuples à des délibérations hardies dans les périls de la République. Alors j'avoue qu'un Orateur peut être plus utile qu'un Ecrivain. Il ne ſeroit pas à propos de porter des livres à une multitude, & de lire froidement en public un diſcours compoſé dans le cabinet & à la chandelle. Périclès n'avoit que faire, pour animer ſes concitoyens, d'écrire des douceurs & des fleurettes, ou des raiſonnemens étudiés. On avoit plus beſoin des foudres & du feu de ſon action, que de ſes ornemens & de ſes études. Ciceron étoit plus utile à ſa République quand il haranguoit contre les deſſeins de Catilina & contre les déſordres d'Antoine, que s'il eût écrit des Tuſculanes ou des queſtions Académiques, parce qu'il s'agiſſoit d'émouvoir un peuple à la défenſe de ſon pays, & qu'il falloit de l'action & de la fermeté, les harangues étant alors plus néceſſaires que les livres.

Mais je pourrois dire que les Orateurs ſe ſervent de ces occaſions auſſi-bien pour faire révolter les peuples que pour les contenir dans leur devoir; que Catilina ſe ſervit de la harangue pour débaucher ſes concitoyens, comme Ciceron s'en ſervoit pour les animer à la défenſe du ſalut public; & que les Gracques n'employèrent pour leurs ſéditions que cette éloquence active & parleuſe. Mais je laiſſe ce point, & comme je ne prétens pas décrier les Orateurs, je me contente de dire qu'il y a de l'utilité & de l'avantage à écrire.

Haranguer dans une belle aſſemblée, & emporter par les raiſonnemens & les ſages adreſſes de l'eſprit un grand nombre d'auditeurs; les ravir par la délicateſſe de ſes expreſſions, par la force de ſes penſées; leur perſuader les vérités, même avec efficace, & voir ſon éloquence triompher dans un auditoire, c'eſt à mon gré une occupation admirable & bien utile à la République. Mais comme le principal de cette perſuaſion conſiſte dans le mouvement & dans l'inſtruction d'un diſcours qui paſſe avec la voix & les paroles, il n'eſt

utile que pour peu de temps. L'imagination se relâche, le souvenir se perd, les raisonnemens se confondent, le feu s'éteint, & le temps, qui emporte même l'esprit & la mémoire, en efface toutes les idées. De sorte qu'ils sont utiles pour quelques heures, puisqu'ils persuadent pour quelques momens. Les fleurs de leur éloquence sont comme celles de nos jardins ; elles ont un peu d'éclat & de vivacité, mais elles se flétrissent vîte. Le feu de leur action est violent, mais il est aussi bientôt éteint ; & comme les paroles ne sont qu'un peu d'air, elles se dissipent, & ne sont que pour quelque temps.

Mais les Auteurs ont cet avantage, qu'ils sont utiles en tout temps, & peuvent servir à tous les siècles. Pendant qu'il y aura de yeux & des esprits, ils persuaderont dans le monde. Les fleurs qu'ils étalent n'ont pas tant d'éclat, mais elles ont plus de durée.

Ils travaillent pour l'éternité, leur feu est comme celui des Vestales qui ne meurt jamais. Ce sont des Orateurs perpétuels, des Docteurs qui ont trouvé l'art de ne mourir point, d'instruire tous les siècles, & de parler continuellement par leurs livres. Ainsi je conclus, que la gloire d'un Auteur célèbre est plus grande que celle d'un grand Orateur.

SECOND DISCOURS.

L'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau.

MESSIEURS,

Ceux qui n'ont qu'une foible idée de l'éloquence Ecclésiastique, & qui se laissent éblouir à je ne sais quel éclat de l'éloquence séculière, se persuadent qu'il n'est rien de plus glorieux que d'avoir des biais & des couleurs pour toutes les causes ; d'émouvoir ou de suspendre les esprits dans les délibérations publiques ; d'élever les vertus communes, pour faire des Héros en idée ; & d'être enfin les dispensateurs de la gloire des hommes, les chefs du conseil des Républiques, & les arbitres de la fortune des innocens & des coupables.

Ils

Ils eſtiment cette rhétorique flatteuſe & fleurie, qui ſait débaucher les paſſions, déguiſer la juſtice devant ſes Juges, & faire une agréable violence à ceux qui l'écoutent; & comme ils ſavent qu'elle a beſoin de mille artifices, auſſi la conſidèrent-ils comme une ſcience de grand travail, & d'une acquiſition difficile. Au lieu que la rhétorique de l'Egliſe, qui ne prêche que les bonnes mœurs, qui n'a que des vérités à découvrir, & qui va droit à la réformation de l'eſprit & du cœur, ne leur ſemble qu'une étude de quelques jours.

Mais j'eſpère, MESSIEURS, qu'après leur avoir montré l'importance de ce qu'elle traite, les devoirs de ceux qui la prêchent, & la répugnance de ceux qui l'écoutent, ils avoueront que l'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Palais.

Quelques-uns ont cru que l'éloquence n'a point de matière déterminée, & que tout doit être ſoumis à ſes lois ſans reſtriction & ſans réſerve. Ils lui donnoient la même étendue qu'à l'eſprit, & comme l'un ſemble n'avoir point de bornes dans l'habitude de connoître & de penſer, ils ſe perſuadoient que l'autre n'en avoit point dans l'uſage de parler & d'expliquer les connoiſſances. Ainſi établiſſant un ſujet univerſel de l'art oratoire, ils faiſoient leur Orateur un ſavant univerſel, & un homme à triompher ſur toutes matières.

Quoique les ſages n'aient pas approuvé cette opinion préſomptueuſe, & qu'ils aient reconnu la foibleſſe de nos penſées & de nos diſcours, je veux bien croire, MESSIEURS, que l'éloquence du Palais eſt en quelque façon infinie dans ſa matière. La diverſité des intérêts qu'on pourſuit, des lois qu'on défend, des crimes qu'on accuſe, demande une préſence d'eſprit & une activité de grande étendue. Elle examine les actions des hommes vivant devant des Juges; elle blâme & loue les actions des morts dans les aſſemblées; elle prévoit dans les conſeils les événemens & les ſuites des affaires, & ſe rend en quelque façon maîtreſſe du préſent, du paſſé & de l'avenir. L'éloquence de la Chaire n'a-t-elle pas la même étendue? N'a-t-elle pas les intérêts des hommes & de Dieu même à ſoutenir? N'entreprend-elle pas de maintenir les lois divines & humaines? N'a-t-elle pas des crimes à condamner devant des criminels même.

C'eſt à l'Orateur Eccléſiaſtique à donner des conſeils ſa-

lutaires & des précautions pour l'avenir, à louer les Héros des siècles passés, à découvrir les fausses maximes, & corriger les vices du présent. Mais le temps ne le borne point; il faut qu'il passe jusqu'au séjour de l'Eternité, qu'il pénètre jusques dans les lumières de la Divinité, qu'il persuade aux hommes des mystères inconnus & qui sont devant tous les siècles. Ce n'est pas assez pour lui de considérer la morale politique; il faut qu'il explique la morale Chrétienne, & que sans s'arrêter à ce que font les hommes, il étudie & il enseigne ce que fait Dieu même en lui-même.

Ceux qui s'intéressent pour le Palais & qui tiennent le parti de la rhétorique contentieuse, ne manquent pas de nous alléguer que l'Eglise n'a point l'usage de l'état judiciaire, qui fournit les plus grands & les plus beaux ornemens de l'art de bien dire. Il est vrai qu'elle n'a point ce terrible appareil de justice qui rend les tribunaux du siècle formidables; elle n'appelle les criminels qu'au tribunal de leur conscience, & ne leur donne que Dieu pour Juge: bien-loin de souffrir ce bruit tumulteux & ces accusations mutuelles qui rompent la paix dans le sein de la paix des lois, elle veut que ses Orateurs reprennent sans aigreur, & menacent avec charité ceux qui s'égarent. Elle laisse enfin le jugement & la condamnation décisive des pécheurs à celui qui les corrige ou qui les châtie souverainement.

Mais elle ne laisse pas, toute paisible qu'elle est, d'avoir une manière de jugement dans ses instructions. Prononce-t-on aucun discours dans la Chaire, où l'on ne fasse le procès à quelque vice? Ne menace-t-on pas les pécheurs de condamnation & de mort? Ne tire-t-on pas des lois sacrées de quoi convaincre les criminels? & n'y donne-t-on pas des Arrêts Evangéliques. Il n'y a que cette différence, que dans le Barreau & dans les jugemens du siècle, les fonctions sont partagées; l'Orateur défend, la partie accuse, le Juge prononce, au lieu que dans l'art de prêcher, le Prédicateur est bien souvent obligé d'instruire, de corriger, d'accuser, & de juger tout ensemble, selon qu'il convient pour le salut de ses auditeurs.

Si j'examine les devoirs d'un Orateur Evangélique, je suis surpris de la grandeur & de la difficulté de son emploi, qui l'engage à instruire, à plaire & à toucher, non pas un petit nombre de juges, mais une multitude d'auditeurs. Il faut

qu'il ménage tant de cœurs, & qu'il ait autant de sortes d'adresses, qu'il y a de différens génies qui l'écoutent ; il a besoin de pénétration pour gagner les subtils, de naïveté pour attirer les foibles, de douceur pour encourager les lâches, de générosité pour vaincre les obstinés, & il doit se faire tout à tous, à l'imitation de l'Apôtre.

Mais je trouve que son emploi oblige de parler avec beaucoup de solidité & avec beaucoup d'artifice tout ensemble, & de joindre les préceptes de l'art & les grâces du discours aux avantages de la grâce & de la nature. Qu'importe qu'un beau diseur, dans une tribune aux harangues, emploie toutes les fleurs de l'éloquence, & fasse le déclamateur & le sophiste. On lui permet de se parer comme un homme de cour, & d'être somptueux en paroles. Mais la Chaire ne souffre point ces ornemens indécens, & ce luxe profane. Elle demande pourtant des soins & des agrémens solides, pour gagner la créance des auditeurs, pour faire aimer la vertu de la Croix, & pour recommander les vertus Chrétiennes. Mais il faut trouver le sage tempérament de ne se servir que d'embellissemens qui soient sans fard, & qui ne faisant aucun tort à l'autorité de la parole, fassent connoître qu'il y a dans les discours, aussi-bien que dans les mœurs des Chrétiens, une modestie qui leur est propre. Qui ne voit donc que cet emploi est d'autant plus difficile, qu'il est important de savoir le ménager ?

Les admirateurs de la rhétorique du Barreau prendront avantage de ce principe, & diront sans doute, que la simplicité de l'Evangile ne souffrant pas des fleurs trop éclatantes, ni une politesse trop étendue, ceux qui l'annoncent sont déchargés du plus grand soin de l'art oratoire, & que la solitude, l'oraison & le Crucifix ont été les écoles, les bibliothèques & les oracles de plusieurs Prédicateurs de l'Evangile. Mais ils ne prennent pas garde que l'Eglise a eu ses Cicéron & ses Démosthène, & que les grands hommes ont cru que tous les dons venant de Dieu, devoient aussi servir à Dieu ; & que sans être usurpateurs ni téméraires, ils pourroient se servir de tout ce qu'il y a de plus riche, de plus précieux, de plus élégant & de plus poli dans le royaume de l'éloquence séculière, sans qu'on s'en choque. On ne s'étonne pas de voir de l'or & des perles dans les temples, & on pare tous les jours les autels de fleurs, sans qu'on s'en offense.

Mais je tire la plus grande difficulté du discours Ecclésiastique, de la répugnance qu'on trouve ordinairement en ceux qui l'écoutent; car les maximes de l'Evangile étant toutes contraires aux inclinations de la nature, il faut une force & une adresse particulière à les imprimer dans l'esprit. L'Avocat n'a qu'à persuader la justice à ses Juges: il se trouve en eux un fond de compassion & d'équité qui les porte naturellement à secourir les innocens affligés, & à punir les coupables insolens. Les droits de la société & de la sureté publique les incitent à réprimer les déréglemens. Mais le Prédicateur trouve des inclinations toutes contraires à ses desseins; un fond de délicatesse qui résiste à l'autorité de la loi, une présomption naturelle qui l'empêche de captiver son entendement, & un attachement à ses sens qui répugne à la loi de son esprit. Quelle peine, MESSIEURS, & quelle difficulté, quand il faut éloigner tant de dispositions opposées.

Lorsqu'un Avocat parle à ses Juges, ils n'ont dans la cause que l'intérêt du devoir & de la justice, les Arrêts qu'ils prononcent ne les touchent point; mais le Prédicateur entreprend de persuader ses auditeurs contre eux-mêmes, & de leur mettre la justice en main pour se punir. C'est à eux & contre eux qu'il parle. Tous ceux qui l'entendent sont les criminels. Quelle hardiesse! quelle entreprise! Après cela, MESSIEURS, ne conclurez-vous pas avec moi que l'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau?

TROISIEME DISCOURS.

Un Général d'Armée, sans les ordres du Souverain, peut se battre en duel pour le bien de l'Etat, étant assuré de la victoire.

MESSIEURS,

QUELQUE sévère que soit l'opinion de celui qui vient de parler, & quelques menaces qu'il nous ait faites, je prends le parti de la valeur & de l'innocence. La raison m'oblige à défendre un Général d'armée devant ses accusateurs & de-

vant ſes Juges. On l'accuſe, MESSIEURS, & peut-être ne ſavez-vous pas ſon crime. C'eſt un crime d'Etat. Ne jugez-vous pas qu'il a ému les peuples, qu'il a tenté la fidélité des ſoldats, qu'il a eu des intelligences criminelles? Non, MESSIEURS, il vient de ſauver l'Etat, & d'en combattre un ennemi; voilà ſon crime. C'eſt un crime de leze-Majeſté. Eſt-il convaincu de trahiſon? A-t-on découvert quelque conjuration? Cette épée qu'il tient encore toute ſanglante, a-t-elle entrepris contre ſon Prince? Non, MESSIEURS, elle vient de défaire un ennemi de ſon Prince. Voilà ſon crime. Eſt-ce donc un crime de guerre? A-t-il négligé les droits de la diſcipline? A-t-il fait des entrepriſes dangereuſes & imprudentes? Je ne ſais, MESSIEURS, mais je ſais qu'il a vaincu l'ennemi, ſauvé l'Etat, ſervi ſon Prince, & dompté le chef de ſes ennemis; ſont-ce des conduites & des actions criminelles?

J'avoue, MESSIEURS, que je n'ai pas juſtifié dans mes premières penſées ce généreux Capitaine. Quand je me figurois un Général d'armée dans les événemens dangereux d'un duel, je craignois pour l'Etat; quand je me repréſentois que c'étoit ſans l'ordre du Souverain, je craignois pour lui; mais quand j'ai pris garde qu'il étoit aſſuré de la victoire, j'ai vu l'intérêt public à couvert. Quand j'ai conſidéré qu'il étoit Général d'armée, & qu'il avoit tous les droits du Prince, ayant la conduite de ſes armées, j'ai cru qu'il étoit à couvert des reproches & des pourſuites du Souverain. Je vois bien, MESSIEURS, que vous demandez des raiſons plus fortes & plus convaincantes.

Vous le ſavez, il y a trois cauſes qui rendent la guerre criminelle; le défaut d'autorité, l'injuſtice de la cauſe, & la mauvaiſe intention. Entreprendre ſans l'autorité du Souverain, c'eſt manquer aux premières règles de l'ordre. Soutenir des injuſtices à force d'armes, c'eſt offenſer le droit public. Faire des guerres par cruauté ou par convoitiſe, ce ſont des intentions criminelles & tyranniques. J'applique ces lois générales à un combat particulier & au duel de notre problème. Il eſt juſte dans ſa cauſe, puiſqu'il ſe fait contre un ennemi. Il eſt droit dans ſon intention, puiſque c'eſt pour le bien de l'Etat. Vous n'en doutez pas, MESSIEURS; il reſte donc à examiner s'il choque les lois de l'ordre, & s'il offenſe l'autorité du Souverain.

Je pourrois dire, MESSIEURS, ce que diſoit un déclama-

teur Romain dans une pareille rencontre ; ces occasions sont pressantes, & dans l'état où elles réduisent un bon cœur, elles ne l'obligent qu'aux lois du temps ; ces généreux & ces innocens criminels sont contre les lois, mais c'est pour défendre les lois mêmes : *Necessitas est lex temporis & quidquid fit non legitimè pro legibus, melius est.* On n'a pas toujours le loisir de consulter un Souverain éloigné. Mais il faut que j'accorde beaucoup de choses ; il avoit tout le temps & tout le loisir de le consulter. Je dis qu'il n'avoit pas besoin des ordres du Prince, n'en étoit-il pas assuré ? Le Prince l'a mis à la tête de ses troupes ; il l'a établi chef de ses armées ; il l'a mis sur les frontières pour les défendre ; il lui a donné un ordre général de combattre les ennemis, de ménager ses soldats & de donner des combats. En effet, notre généreux Capitaine sait l'art d'abréger les batailles, de gagner des victoires à peu de frais, de défaire une armée d'une seule main ; il s'attaque au chef ennemi ; il perce le cœur de tous les soldats ennemis en perçant celui de leur Capitaine ; il possède l'art de triompher seul & de n'exposer qu'une tête. Je vous prie, MESSIEURS, faut-il un commandement nouveau toutes les fois qu'il s'agit de vaincre ? Faut-il consulter le Prince toutes les fois qu'il faut le servir ? Et voudriez-vous accuser un cœur si généreux & si fidelle ? Il est vrai, dites-vous, il est généreux, mais il n'est pas innocent ; il a servi l'Etat glorieusement, mais par un crime. Je n'avois pas encore appris, MESSIEURS, qu'il y eût des crimes glorieux & des vertus criminelles ; je ne savois pas qu'il fallût des supplices pour les vainqueurs. Mais non, MESSIEURS, qu'on le juge, que le Conseil d'Etat, que le Conseil particulier du Prince, que le Conseil de guerre s'assemble, qu'on prépare des arrêts, qu'on commence les procédures. Que veut-on ? L'interoger. Son crime est trop glorieux pour ne l'avouer pas. Faut-il lier ses mains ? les voilà toutes teintes du sang ennemi. Veut-on ce cœur ? le voilà comme il vient de l'exposer. Veut-on un fer vengeur pour le punir ? voilà cette épée qui vient de vaincre. Parlez, Sénateurs, qu'a-t-il fait ? il a vaincu. Parlez, Soldats ? il a vaincu. Prince, parlez ? il a vaincu. Parlez vous-même, infortuné Capitaine, & dites comme ce généreux, chez Senèque, qui se trouvoit dans les mêmes peines : *Quem optem nescio hujus judicii eventum, cùm crimen meum sit vicisse.* Il n'a pas besoin de raisons pour défendre son droit

& ſon innocence, & ſa victoire le juſtifie mieux que nos diſcours & que nos raiſonnemens inutiles. Concluons donc qu'un Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire.

QUATRIEME DISCOURS.

Il eſt expédient d'avoir des ennemis, & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la louange.

MESSIEURS,

QUAND je conſidère le deſtin de la vertu, je ne ſais s'il faut l'admirer, ou s'il faut la plaindre. Elle a de l'éclat, mais cet éclat éblouit les foibles. Elle mérite tout notre amour & tous nos reſpects, mais elle fait naître innocemment des jalouſies criminelles. Elle a de bonnes & de mauvaiſes ſuites; & comme elle ne paroît jamais ſans avoir des approbations & des louanges, elle n'éclate auſſi preſque jamais ſans encourir des cenſures & des calomnies. Je ne ſais ſi c'eſt ſon mauvais deſtin, ou quelque Providence qui lui ſuſcite ces bonnes & ces mauvaiſes fortunes; mais je ſais bien qu'elle n'eſt jamais plus à plaindre que quand on la loue, & qu'elle n'eſt jamais plus glorieuſe que lorſqu'on la perſécute, parce qu'elle eſt obligée de ſe faire voir dans tout ſon éclat.

En effet, MESSIEURS, les louanges ſont les doux ſupplices de la vertu; ce ſont des embûches innocentes qu'on lui dreſſe, des préſens dangereux qu'on lui fait, & des récompenſes qui lui ſont bien ſouvent pernicieuſes: car comme on a donné du poiſon à des Princes dans des parfums & des gans muſqués, ainſi a-t-on bien ſouvent empoiſonné des vertus par les douceurs de la flatterie & de la complaiſance. Auſſi il n'eſt rien de plus ſurpris qu'une vertu qu'on loue; plus on l'élève, plus elle s'abaiſſe; elle ſe couvre de la pudeur qui, ſelon Platon, eſt ſa couleur naturelle; elle ſe cache quand on veut la faire briller aux yeux du monde; elle cherche des défauts en elle-même pour ſe confondre quand on publie ſes perfections; & de peur de devenir or-

gueilleuſe, elle paroît modeſte & confuſe, & croit qu'il vaut mieux être accuſée d'un peu de lâcheté, que de trop de tendreſſe & de complaiſance.

Que ſi la vertu ſe cache quand on la loue, elle ſe montre toute entière quand on la perſécute ; & ſi elle eſt humble quand on l'eſtime, elle eſt généreuſe quand on l'attaque ; elle cherche juſqu'à des apparences de défauts pour éviter la préſomption, mais elle étale toutes ſes perfections quand elle craint d'être opprimée. Ariſtote dit qu'elle peut découvrir les fauſſetés qu'on lui impoſe, confondre ſes perſécuteurs, & défendre ſon innocence à force ouverte ; & nous apprenons du Philoſophe moral qu'il lui eſt permis de faire elle-même ſon éloge, & de ſe donner de juſtes louanges quand on la blâme injuſtement. Ainſi cette vertu timide & foible, qu'un peu de complaiſance faiſoit cacher, devient une vertu glorieuſe, & ſe rend publique par néceſſité quand on la veut obſcurcir avec injuſtice ; mais je ne veux pas m'arrêter, & je prétends vous faire voir que la vertu, bien loin d'éclater ſans ennemis, ne ſauroit ſubſiſter ſans eux.

Je pourrois ajouter, MESSIEURS, que la vertu ne ſauroit paroître ſans oppoſition, & qu'elle eſt à peu près comme la monnoie, qu'on n'eſtime bonne qu'après les épreuves. Lorſqu'elle eſt en repos & qu'on la loue, on a droit de la ſoupçonner ; on peut la prendre ou pour un vice déguiſé qu'on flatte, ou pour un fantôme de vertu qu'on chérit, ou pour un inſtinct naturel & un effet du tempérament qu'on eſtime, ou du moins pour une vertu lâche & délicate, qui reſſemble à ces fleurs naiſſantes que la moindre pluie & le moindre vent abattent. Je pourrois dire avec le Poëte :

Imperia dura tolle, quid virtus erit ?

Je pourrois alléguer la maxime des contraires, dont la Philoſophie fait tant de bruit, & faire éclater la vertu par l'oppoſition des ombres & des obſcurités de la calomnie ; mais j'ai une raiſon plus preſſante, & je ne veux pas abuſer de l'honneur de votre audience.

La louange, MESSIEURS, n'eſt qu'une ſuite & une récompenſe aſſez foible de la vertu ; elle-même eſt ſon prix & ſa gloire : *Ipſa ſibi pretium virtus... nil indigna laudis*, dit un de nos Poëtes. Mais la force & la généroſité eſt de l'eſſence de la vertu même. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Denys que

le vice étoit naturellement infirme, & qu'il n'appartenoit qu'à la vertu d'être forte. C'eſt ce qui oblige ſaint Ambroiſe d'aſſurer que la force eſt une vertu générale, ou pour le moins, une condition néceſſaire à toutes les vertus, comme parle ſaint Thomas dans ſa Théologie morale. Si bien qu'une vertu, bien loin d'éclater, ne ſauroit même ſubſiſter ſans force, & par conſéquent ſans ennemis. Auſſi la providence du Créateur, pour lui donner de l'exercice, l'environne d'ennemis; nos mouvemens déréglés lui font la guerre comme des ennemis domeſtiques; les paſſions d'autrui l'attaquent comme des ennemis étrangers; l'envie & la calomnie l'aſſiègent continuellement; notre complaiſance & nos louanges la perſécutent. Je conclus donc *que pour faire une vertu véritable, il faut prétendre à quelque perfection. Que pour arriver à quelque perfection, il faut de la force. Que pour exciter cette force, il faut de la réſiſtance. Que la réſiſtance nous vient des ennemis. Qu'ainſi pour être vertueux il faut avoir des ennemis.*

Tous les Philoſophes n'ont pas connu cette vérité; les uns nous ont repréſenté la vertu comme une beauté délicate qui ne ſe nourrit que de louanges, & qui ne ſe couronne que de roſes; ils lui ont donné des grâces & des attraits comme aux plus lâches de leurs déeſſes; ils en ont fait une Nymphe ſenſible qui ne ſauroit ſouffrir la moindre douleur; & croyant nous faire le tableau de la vertu, ils ont fait ſans y penſer le portrait de leur Vénus ou de leur Hélène.

Les autres en ont fait une autre idée, & comme ils faiſoient profeſſion d'une auſtérité inſenſible, ils nous ont habillé la vertu à leur mode; ils l'ont peinte comme une Reine pacifique qui ne veut point d'ennemis, qui veut régner ſans peine & vivre oiſeuſe; & qui n'ayant plus de paſſion à combattre, n'a qu'à ſe repoſer & à dormir en ſureté ſur ſon trône, à peu près ſemblable à ces Nymphes endormies qu'on nous décrit chez nos Poëtes.

Ce n'eſt pas l'image de la véritable vertu. Les plus raiſonnables en ont fait une beauté généreuſe; ils en ont parlé comme des Pallas qui naiſſent armées, comme des Sémiramis & des Thaleſtris qui ſont toujours dans l'exercice de la guerre; & nous pouvons dire avec eux que les vertus ſont parmi les qualités, ce qu'étoient les Amazones parmi les fem-

mes, je veux dire des qualités guerrières & des habitudes conquérantes.

J'achève donc, MESSIEURS, & je crois que je ne saurois mieux prouver que la vertu combattue est plus glorieuse que la vertu louée.

Les vertus dans le repos ne paroissent que séparées & solitaires, elles ont leur droit à part. Faut-il pardonner ? c'est la seule clémence qui s'en mêle. Faut-il punir ? c'est l'exercice de la justice. Faut-il déterminer ? c'est l'affaire de la prudence. Mais lorsque quelque vertu est persécutée, toutes viennent au secours, & font comme un escadron de défense. La prudence conseille, la patience résout, la force agit, la clémence pardonne, la justice punit. Le beau mélange ! l'agréable assemblage ! le doux accord ! qu'il fait beau voir cette vertu affligée ! Elle s'estime sans présomption, elle s'élève sans orgueil, elle s'afflige sans inquiétude, elle se justifie sans empressement, elle combat sans inimitié, elle méprise ses ennemis sans dédain ; & par un agréable accord, une vertu en ces occasions fait le personnage de toutes. D'où il s'ensuit qu'elle est beaucoup plus éclatante parmi les calomnies que parmi les louanges.

CINQUIÈME DISCOURS.

L'éloquence a jeté les premiers fondemens de la société civile.

MESSIEURS,

ON vous a déjà fait connoître que c'est une entreprise assez hardie que celle de notre problème, & qu'il est impossible de séparer la prudence & l'éloquence, qui ont entre elles de si douces alliances, & des habitudes si étroites. Mais s'il faut en parler sans confondre l'une avec l'autre, & donner à l'une des deux la gloire d'avoir assemblé les premiers citoyens, & d'avoir établi les premières sociétés, je prendrai d'abord le parti de l'éloquence.

En effet, MESSIEURS, quand les anciens Rhéteurs ont voulu définir l'art de bien dire, & lui donner son véritable

nom ; ils l'ont appelé l'art de perſuader les peuples, la ſcience civile, & la première cauſe des ſociétés ; & je ſais qu'un illuſtre Romain la nommoit autrefois la fondatrice des premières villes, & la première Reine des peuples. Ce n'eſt pas que la prudence n'ait eu part à ces premiers établiſſemens. Elle a donné les adreſſes néceſſaires, elle a conçu les deſſeins d'aſſembler les hommes errans, elle a même trouvé l'artifice de les unir par intérêt, de les réduire par raiſon, & de les maintenir par des lois ; mais la prudence n'eſt après tout qu'une vertu muette & une puiſſance ſans autorité, ſi elle ne ſe ſert du diſcours & de l'éloquence ; & comme la Vénus des anciens Poëtes, quelque beauté qu'elle eût, ne gagnoit des cœurs que par le ſecours de ſon Cupidon armé, ainſi la prudence ne ſauroit être victorieuſe ſi elle ne ſe ſert des forces du diſcours ; elle a beau inſpirer de beaux deſſeins, ſi le diſcours ne les prononce ; elle a beau conſeiller, ſi le diſcours ne fait exécuter ; elle a beau ſe propoſer de grandes choſes, ſi le diſcours n'agit pour elle : c'eſt ce qui a fait dire au Lyrique Latin que l'éloquence de Mercure avoit jeté les premiers fondemens de la vie civile.

Mercuri facunde nepos Atlantis
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formaſti.

Vous me direz ſans doute que l'éloquence n'étoit pas connue dans ces premiers ſiècles, que nos vieux ancêtres n'avoient du diſcours qu'autant qu'il en faut pour ſe faire entendre ; qu'ils n'étoient pas plus délicats en expreſſions qu'en nourriture, & que comme ils ne vivoient que de gland & de viandes groſſières, ils ne parloient auſſi que groſſièrement. Je l'avoue. Comment euſſent-ils fait les Orateurs, eux qui n'étoient pas encore bien hommes ? Comment euſſent-ils ſu bien diſcourir, eux qui ne ſavoient pas encore parler ? Les figures & les couleurs n'étoient pas encore de ce premier monde, on n'avoit pas trouvé les artifices de nos temps, & l'on étoit encore éloigné des ſiècles de la métaphore & de l'hyperbole.

Mais il y avoit déjà une éloquence ſincère, qui parloit ſans beaucoup de ſoin, qui ſavoit dire les grandes choſes ſans déguiſement, qui étoit née avec l'eſprit de l'homme, & qui pouvoit convaincre ſans ſe ſervir de nos inventions

persuasives ; ses naïvetés, sa simplicité valoient mieux que toutes nos adresses & tous nos artifices. Parce que leurs passions n'étoient pas si débauchées que les nôtres, ni leur esprit si raffiné, il étoit facile de les réduire à la raison, & de leur persuader ce que leur intérêt même & leur commodité leur avoient déjà fait connoître.

Telle fut l'éloquence de ce sage Ménénius lorsqu'il rappela dans Rome le peuple mutiné contre le Sénat. Agréez, MESSSIEURS, que je vous récite sa harangue, & permettez que je vous entretienne aujourd'hui de fables. « Tous les membres du corps tinrent un jour conseil de » guerre & une assemblée séditieuse. La main, qui se disoit » la partie la plus officieuse & la plus agissante, se plaignoit » de son travail continuel ; les pieds, qui sont les plus char- » gés, menaçoient de secouer le joug & de ne plus porter » ce ventre oisif & pesant ; les yeux mêmes, à ce qu'on » dit, pleurèrent & faillirent à s'aveugler de dépit. Il n'y » eut pas jusqu'aux dents qui ne se plaignissent de leur oc- » cupation, & ne jurassent de ne manger plus. Voilà la » conjuration établie : tout le corps se jeta dans une oisive- » té si pernicieuse, qu'il en devint tout languissant. Il fal- » lut que tous ces membres mourans assemblassent un autre » conseil général ; ils consultèrent un peu mieux l'affaire ; » ils cassèrent leur premier arrêt ; ils passèrent accord avec » le ventre de le laisser oiseux autant qu'il voudroit, & le » prièrent de continuer à recevoir la nourriture qu'il re- » cevoit & qu'il distribuoit. Ménénius appliqua cette fable à l'état des choses alors présentes, & ce discours grossier toucha ce peuple, que toute l'éloquence d'un Ciceron n'auroit peut-être pas ébranlé. Voilà comme l'éloquence naissante s'exprimoit. Si j'ai parlé avec un peu de témérité, & si j'ai pris un sentiment différent de ces hommes éclairés qui ont discouru avant moi, je vous prie de considérer qu'il m'étoit permis d'être un peu imprudent en parlant contre la prudence ; & si je n'ai pas dit mes petits sentimens avec éloquence, je vous prie de considérer que je parlois de cette éloquence grossière des premiers temps, qui ne faisoit que commencer à s'exprimer, & qui ne connoissoit pas encore les grâces ni la galanterie des beaux siècles.

SIXIÈME DISCOURS.

Il eſt plus glorieux de mourir ſur la brèche en combattant pour la patrie, que d'expirer ſur la tribune en parlant pour le public.

MESSIEURS,

LA ville de Mantoue repréſentoit autrefois de fort bonne grâce deux de ſes illuſtres citoyens. Elle leur avoit fait dreſſer des ſtatues où l'art avoit employé tous ſes ſoins, & où une Renommée volante, avec une couronne en main, portoit cette inſcription : *Cui dabo ?* Il me ſemble que la même choſe arrive aujourd'hui, & que cette ſavante Académie nous met une couronne en main pour honorer un Orateur glorieux, ou un illuſtre Capitaine. J'avoue que j'ai long-temps héſité, & que j'ai dit pluſieurs fois, lequel des deux faut-il couronner ?

On nous les repréſente tous deux dans un glorieux empreſſement. L'un parle, l'autre agit pour ſa patrie ; l'un meurt ſur la tribune, l'autre ſur la brèche, & tous deux ſemblent triompher également. Mais après avoir peſé les raiſons qu'on peut alléguer pour l'un & pour l'autre, j'ai cru qu'il falloit couronner le brave qui meurt en combattant pour la défenſe de ſon pays.

En effet, quelle gloire eſt celle d'un Orateur qui meurt dans la tribune : je veux qu'il ait ému tout ſon auditoire, qu'il ait fait de belles leçons de morale ou de politique, qu'il ait parlé comme un Socrate ou comme un Démoſthène. Quelle merveille a-t-il fait ? Il a parlé. Voulez-vous que je vous repréſente cette belle mort ? Prenez garde, MESSIEURS, il déclame une harangue étudiée, & je ne ſais par quel accident une petite défaillance ſurprend ſon cœur délicat (car vous ſavez, MESSIEURS, que ces beaux diſeurs ont ordinairement le cœur tendre, & qu'un peu de lâcheté ne leur ſied pas mal) il entrecoupe ſon diſcours, il fait un petit ſoupir, il expire en faiſant un geſte, il meurt la bouche encore demi-ouverte. N'eſt-ce pas mourir bien glorieu-

sement ? Peut-être pousse-t-il encore un hélas ! pour faire en mourant une figure d'exclamation. Il tombe sur la tribune tout doucement, & sa pauvre rhétorique avec lui. Voilà ce qui s'appelle mourir en déclamateur ; ce sont de ces belles morts rhétoriciennes & figurées. Je suis d'avis qu'on lui dresse des statues parlantes d'après nature, qu'on écrive au-dessous, en lettres d'or, son dernier hélas, & que tous les déclamateurs prennent le grand deuil.

Mais un Capitaine est quelque chose de plus honorable qu'un harangueur ; une brèche est un plus beau théâtre d'honneur qu'une tribune ; une blessure reçue pour la patrie, parle mieux que toutes les langues des Orateurs, & un Ajax qui soutient & qui repousse les ennemis, vaut mieux à mon avis que cent Thersites qui se tuent à exhorter les peuples. Que j'ai de plaisir à me figurer un de ces braves sur une brèche ! Il me semble que je le vois comme un Léonidas dans le détroit des Thermopyles ; il est animé de tous les sentimens de la gloire ; il regarde la brèche comme un beau théâtre de sa valeur, ou comme un honorable sepulcre ; il se résout de sauver sa patrie, ou de mourir sur ses ruines ; il défend & il anime ses compagnons ; il fait de son corps comme un rempart vivant, & vous diriez qu'il est le bouclier animé de ses concitoyens ; couvert d'une honorable poussière, affoibli par cent glorieuses blessures, tout teint qu'il est de son propre sang, il donne encore mille morts ; il attaque même lorsqu'il ne peut plus se défendre ; il se soutient des dards qui le percent ; il ferme la brèche avec son corps mourant, & après mille beaux exploits, lassé qu'il est de tant de victoires, il tombe encore fièrement sur le débris de sa patrie, dont il semble, tout mort qu'il est, menacer les ennemis. Ce sont ces héros qu'il faut couronner après leur mort ; c'est pour eux qu'on a trouvé l'art des statues ; il faut que tous les citoyens en aient des portraits, & qu'on lui dresse cent mausolées. Ce qui me fait conclure, qu'il est plus glorieux d'expirer sur la brèche en combattant pour la patrie, que de mourir sur la tribune en parlant pour le public.

SEPTIÈME DISCOURS.

Que la condition de ceux qui vivent ſans ambition eſt préférable à la condition de ceux qui ſe portent à des choſes qu'ils ne peuvent obtenir que très-difficilement.

MESSIEURS,

LE problème de ce jour nous repréſente deux conditions bien différentes ; l'une dans le détachement & dans la modeſtie, l'autre dans l'intérêt & dans l'ambition ; l'une qui ſe contente de ſon repos, l'autre qui ſe tourmente pour des biens imaginaires. Elles ſe préſentent toutes deux dans cette ſavante aſſemblée pour y briguer l'honneur de vos ſuffrages. Je me trompe, MESSIEURS, cet homme modeſte dont nous parlons, n'a point d'ambition, & il ne brigue pas même l'honneur de votre approbation ou de vos louanges, & je me ſens obligé de défendre un parti qui ne ſe défend point par modeſtie. On vous a déjà dit, MESSIEURS, que l'ambition avoit été punie en la perſonne des Anges bannis du Ciel pour ce crime. On vous a dit que c'étoit une compagne qui nous ſuit & qui ne nous abandonne point : mais je dis au contraire que c'eſt une compagne qu'il faut abandonner. A bien raiſonner dans la morale chrétienne, l'ambition eſt un déſir déréglé d'honneur, & par conſéquent une paſſion criminelle. Elle cauſe trois grands déréglemens dans l'eſprit de l'homme. Elle le porte à déſirer bien ſouvent des honneurs qui ſurpaſſent ſon mérite, ſa qualité, & qu'il ne ſauroit poſſéder qu'à titre d'uſurpateur. Elle lui fait croire qu'il doit procurer des récompenſes à ſa vertu, & s'appliquer toute la gloire qu'il peut prétendre, au lieu de la rapporter à Dieu qui eſt le principe de toutes ces qualités honnêtes. Elle le pouſſe enfin à chercher, par une oſtentation particulière, des honneurs qui ſont établis pour le bien public, & pour maintenir la diſcipline politique. Demander donc ſi la condition d'un ambitieux eſt plus heureuſe que celle d'un particulier ſans ambition, c'eſt demander ſi la condition d'un coupable eſt préférable à celle d'un hom-

me innocent. Mais parlons en Philoſophes, & voyons par la morale de Socrate la déciſion de notre problème.

Quelle ſatisfaction dans la pourſuite des biens du monde ? Les déſirer, c'eſt un tourment ; en jouir, c'eſt une fauſſe joie ; les perdre, c'eſt un déſeſpoir. Peut-on donc appeler heureux ceux qui courent après des biens dont le déſir preſſe, dont la poſſeſſion laſſe, & dont la privation martyriſe ? Mais examinons, je vous prie, la condition des ambitieux. Un certain éclat, qui n'eſt bien ſouvent qu'un faux brillant & qu'un beau ſantôme, les éblouit, ils voient les honneurs comme les biens ſouverains de la vie civile ; cet éclat leur donne de l'admiration ; cette admiration fait naître l'amour ; l'amour, qui n'eſt pas une paſſion oiſeuſe, excite les déſirs ; ces déſirs confians & ambitieux font naître les belles eſpérances ; ces eſpérances qui ſont douces & agiſſantes, expoſent à mille travaux. Voilà l'image d'une ambition encore naiſſante ; cet amour pourtant, ce déſir, & cette eſpérance, ſont les premiers tyrans de l'ambitieux ; vous ſavez, MESSIEURS, que ce ſont trois paſſions inquiètes qui nous repréſentent un bien qui nous ſemble propre, mais que nous ne poſſédons pas encore, & que nous ne ſaurions obtenir que difficilement. Voilà ſes premières peines ſecrètes.

Paſſons aux ſecondes qui paroiſſent aux yeux du monde. Saint Cyprien, dans cette éloquente lettre qu'il écrit à Donat, en fait une admirable peinture. Il nous repréſente ces pauvres prétendans en mille poſtures de ſujétion, ils ſont les complaiſans par néceſſité, & ſe jettent dans toute les ſervitudes de la Cour. Tantôt ils paroiſſent en ſupplians aux pieds d'un Prince ; tantôt ils ſont à la porte d'un cabinet qui eſt preſque auſſi orgueilleuſe que ſon maître, & qui ne s'ouvre que rarement ; quelquefois ils prennent les armes pour s'oppoſer à leurs rivaux, & deviennent ſoldats inſenſiblement & contre leur gré ; ſouvent ils rendent leurs ſoumiſſions & leurs déférences à ceux qui ſont beaucoup moins qu'eux ; & pour avoir quelque préférence, ils ſe dégradent cent mille fois, & ſe rendent eſclaves par habitude. Peut-on appeler cette condition heureuſe ? Après tant de ſoins & d'empreſſement, ils ſe trouvent ſouvent bien loin de leur compte. Ils ſe tirent de la carrière pleins de confuſion ; ils perdent leur véritable honneur à la

recherche

recherche d'un honneur faux, & se reconnoissent aussi malheureux que cet Icare de la fable, qui n'eut pas d'assez fortes ailes pour voler, ou comme cet Ixion, qui croyant embrasser Junon, n'embrassa qu'une vapeur & que de la fumée. Que s'ils viennent à bout de leurs desseins, vous diriez d'abord qu'ils sont en repos, que leurs désirs ont trouvé leur centre, & qu'ils sont établis dans leur bonheur : mais l'ambition n'a point de bornes, le désir & l'espérance n'entrent jamais dans le Ciel, aussi ne quittent-ils jamais la terre, & nous pouvons dire que la vie d'un ambitieux est un mélange de désirs & d'espérances. Alexandre, tout jeune & tout enfant qu'il étoit, avoit déjà de grands desseins de gagner des villes ; son ambition crut avec l'âge, il voulut conquérir des Royaumes ; ce grand cœur n'en fut pas content, il prétendit à la conquête du monde, encore ses désirs étoient-ils plus étendus que toute la terre, & devant qu'il eût vaincu quelque parties de ce monde, il se disposoit à en chercher de nouveaux, sur la parole d'un vieux Philosophe. Voilà, MESSIEURS, les inquiétudes de l'ambition.

Mais un petit particulier jouit de toute sa liberté & de tout son repos ; on ne l'élève point aux charges, il n'y prétend pas ; il n'emporte pas les suffrages de ses concitoyens, aussi ne les brigue-t-il point ; il est sans éclat, ce n'est pas une peine pour ceux qui n'ont point d'ambition ; il n'a pas la gloire d'avoir de grands avantages, aussi n'aura-t-il pas la crainte ou la honte de les perdre ; il n'est pas de la juridiction de la fortune, il ne dépend que de lui-même. Voilà le caractère de la vraie liberté, du vrai repos, & du bonheur établi ; voilà l'esprit de Socrate & de Diogène.

Nec excitatur classico miles truci,
Nec horret iratum mare,
Forumque vitat, & superba civium
Potentiorum limina.

On me dira que ces vertus inutiles & particulières ne sont pas assez généreuses, qu'il faut toujours avoir quelques belles prétentions, & que Dieu ne nous a donné des cœurs si vastes que pour désirer de grandes choses. Je l'avoue, je n'ai jamais tenu le parti de la lâcheté, mais j'ai toujours cru qu'il falloit plus de générosité à mépriser les honneurs, qu'à les briguer, & que c'étoit le plus grand effort du cœur de

l'homme de dompter ſon orgueil, & de modérer ſes paſſions ambitieuſes.

Je pourrois encore étendre ce diſcours par pluſieurs autres belles conſidérations, mais la crainte que j'ai de paſſer pour un ambitieux dans l'éloquence, me le fait finir pour conclure que la condition de celui qui n'a point d'ambition eſt plus avantageuſe que celle des ambitieux.

HUITIEME DISCOURS.

La grâce de ſouffrir conſtamment les maux qui nous arrivent, eſt préférable à la faveur d'être toujours heureux.

MESSIEURS,

PUISQUE déſormais nos conférences auront l'honneur de paroître ſous le nom auguſte de Noſſeigneurs de l'Aſſemblée générale du Clergé de France, il eſt juſte qu'elles prennent des ſentimens plus relevés, qu'elles mêlent la morale chrétienne avec celle des Philoſophes, & qu'elles établiſſent un doux commerce entre l'Egliſe & l'Académie. En effet, MESSIEURS, notre problème eſt fondé ſur les ſentimens de la philoſophie des Saints, & ſur ceux de la morale de Platon & de Socrate. Le mot de grâce que j'ai lu dans la propoſition du problème, nous permet de parler aujourd'hui chrétiennement. Je commence par la comparaiſon d'un homme qui ſouffre conſtamment, avec un autre qui jouit d'une proſpérité continuelle. L'un eſt établi dans ſes plaiſirs, l'autre triomphe de ſes peines; l'un aime ſon deſtin, l'autre brave le ſien; l'un eſt favori de la fortune, l'autre eſt le maître de la ſienne; l'un eſt aſſuré de ſon bonheur, l'autre de ſa vertu, & pour dire tout en un mot, l'un eſt conſtant, l'autre eſt heureux. Jugez, MESSIEURS, lequel de ces deux états eſt le plus eſtimable.

J'avoue que ſi l'on nous comparoit un homme conſtant dans ſon malheur, avec un homme modéré dans ſon bonheur, j'aurois été plus long-temps à me déterminer. Je ſais que la modération eſt une vertu auſſi conſidérable dans la

morale, que la constance. Je sais qu'il faut autant de force à réprimer l'insolence de la fortune, qu'à souffrir ses mauvais tours, & je n'estime pas moins César quand il sait modérer ses victoires, que quand avec éclat & avec bonheur il sait vaincre tout le monde. Mais puisqu'on ne nous parle que d'un homme constant & d'un homme heureux, vous ne vous étonnerez pas si je préfère la constance à la fortune, & si je suis pour une belle vertu contre le bonheur, & contre une prospérité qui n'est pas toujours innocente.

Pour établir mon sentiment, je suppose qu'on peut considérer l'homme en trois états, dans l'état de la Religion, dans l'état de la morale, & dans l'état de la nature; c'est-à-dire que je considère en lui l'homme, l'honnête-homme & le Chrétien, & je puis dire avec vérité qu'il se perfectionne en ces trois états par les travaux & par la constance.

Premièrement, un homme dans une prospérité continuelle, est un monstre dans la nature. Notre naissance nous expose à mille souffrances, nos premières larmes nous avertissent de nos misères, & nous pouvons dire qu'un homme qui ne souffriroit rien, ne seroit pas un homme.

Dans l'état de la Religion, vous savez, MESSIEURS, que l'esprit du Chrétien est un double esprit, comme celui du Prophète, un esprit de souffrance & un esprit de force. Cet esprit de souffrance rabat son orgueil, cet esprit de force relève sa foiblesse, & par ces deux contrepoids Dieu le maintient dans cette médiocrité, qui est le vrai tempérament de la Religion & de la vertu. Je suis encore à savoir qu'il y ait eu des Saints délicats, & de véritables Chrétiens favoris de la fortune. La terre n'est pas pour eux un pays de fleurs, la délicatesse n'est pas une vertu de leur morale, la prospérité n'est pas l'une de leurs béatitudes; & ce que les payens appeloient bonheur, s'appelle chez eux un éclat trompeur, & une mauvaise fortune déguisée. Après l'exemple de leur Maître, ils font une béatitude des souffrances, ils quittent les roses pour les épines, ils se glorifient dans leurs peines, & s'estiment plus avancés vers Dieu quand ils sont plus persécutés par les hommes. Etant, comme ils sont, enfans de la Croix & disciples d'un Dieu souffrant, ils prennent toutes leurs afflictions comme des épines qui fleuriront un jour, & comme des branches de la Croix de leur Maître, qui porteront des fruits en leur temps.

Avant même que Dieu eût témoigné l'estime qu'il faisoit des peines, nous a-t-il jamais représenté aucun de ses favoris sans souffrance? Il a voulu qu'on nous fit des portraits du malheur & de la patience, mais il n'a laissé dans ses écritures aucune idée d'une parfaite prospérité. Il nous a exposé le tableau d'un Prince souffrant, qui sentit la désolation de sa famille, la chute de son trône, la perte de ses enfans, les persécutions du démon, les infidélités de ses proches & les insultes de ses amis, sans perdre un seul point de sa patience; tant il est vrai que l'état d'une généreuse souffrance est préférable à une prospérité bien établie. Raisonnons encore en philosophes, & voyons s'il faut des peines & des souffrances pour perfectionner l'honnête homme aussi bien que l'homme Chrétien.

La morale de tous les Philosophes nous apprend qu'un état vertueux est préférable à tout autre état. L'éclat des grandeurs & des richesses n'a jamais paru plus vif que celui de la vertu; il a fallu avouer que le plaisir n'étoit pas notre félicité, & que l'honnête-homme & l'homme de bien étoit quelque chose de plus estimable que l'homme riche & l'homme heureux; & puisque l'homme qui souffre constamment, est dans l'état de la vertu, faut-il lui faire ce tort de le comparer à l'homme heureux? Pour moi j'estime plus un Régulus captif & supplicié dans Carthage, que lorsqu'il étoit glorieux dans le Sénat. J'estime Pompée plus glorieux dans ses malheurs que dans ses triomphes; un Paul Emile qui reçoit constamment la nouvelle funeste de la mort d'un de ses enfans, que lorsqu'il gagne des batailles, puisque la vertu est plus glorieuse que le bonheur.

Mais je veux le prendre d'un autre biais, & vous faire voir que celui qui souffre constamment est plus heureux que celui qui se trouve dans une prospérité continuelle. La raison me semble évidente. Considérez, s'il vous plaît, que Dieu a attaché la peine au plaisir; si le plaisir est criminel, la peine qui l'accompagne est sa punition; s'il est innocent, cette peine sert à nous le faire goûter plus sensiblement. Selon cette maxime, un plaisir continuel n'est plus considérable. Si le Ciel étoit toujours serain, nous ne compterions pas nos beaux jours; si la terre n'avoit que des fleurs en toute saison, nous nous jouerions des roses & des tulipes; si toutes les saisons étoient des printemps, nous ne discer-

nerions pas bien le plaiſir de nos promenades & de nos récréations. D'ailleurs, MESSIEURS, ou cet homme heureux eſt criminel, ou innocent; s'il eſt criminel, il n'eſt pas heureux, puiſque le bonheur ne ſauroit ſubſiſter dans une conſcience troublée de crimes; s'il eſt juſte & innocent, il doit avoir de la peine de ne pratiquer pas les vertus les plus conſidérables, la conſtance dans les travaux, la patience dans les peines, & mille autres vertus que les ſouffrances nous font pratiquer. C'eſt pourquoi je conclus, que la conſtance dans les malheurs eſt préférable à la faveur d'être toujours heureux.

NEUVIEME DISCOURS.

La bonté & la beauté ſont également l'objet de l'amour.

MESSIEURS,

LA bonté & la beauté ſont deux ſœurs qui ſont toujours bien d'accord, & qui ne ſe ſéparent jamais, & nous en faiſons aujourd'hui deux rivales, & nous demandons laquelle des deux eſt le premier objet de l'amour? La beauté dans l'ordre du temps me paroît la première; nous ne la connoiſſons pas aſſez, c'eſt une communication de la beauté de Dieu, qui eſt le Dieu des lumières. Saint Denis aſſure que tout ce riche éclat qui ravit nos yeux, n'eſt qu'un rejailliſſement de la gloire, & une impreſſion du premier rayon: *Pulcritudinis effectrices primi radii effuſiones.* Dieu eſt repréſenté comme un ſoleil qui répand ſes rayons ſur les belles choſes; il répand ſes rayons dans le Ciel, & on l'appelle le pays des beautés & des lumières; il applique un demi rayon ſur les corps, & nous appelons cela les beautés. Ce n'eſt pas ce ſoleil viſible; c'eſt lui qui peint nos fleurs, & nous les appelons les belles fleurs; il fait rejaillir quelques rayons ſur le Soleil & ſur les Aſtres; c'eſt un rejailliſſement de ſa gloire, & nous leur donnons le titre de beaux. Voilà ce que nous aimons.

Les choſes ſemblent avoir été belles avant que d'être bonnes. Lorſque Dieu les forma dans ſes idées, elles n'é-

toient pas encore dans l'ordre des choſes, & comme elles n'étoient pas, elles ne pouvoient pas être bonnes. Auſſi Dieu après la création les appelle bonnes; c'étoit pourtant de beaux modèles, des formes éclatantes & proportionnées dans l'idée de leur auteur, des exemplaires enveloppés dans ſes lumières, & des images des choſes futures, que lui-même aimoit déjà. Jugez ſi la beauté n'eſt pas le premier objet de l'amour. Quand je devrois même accorder que la bonté eſt le plus noble objet de l'amour, vous avouerez que la beauté en eſt le premier : car vous ſavez, MESSIEURS, qu'il y a une parfaite intelligence entre les ſens, la raiſon & la volonté. Les ſens s'empreſſent à repréſenter à l'eſprit toutes les perfections qu'ils découvrent; l'eſprit, qui eſt une puiſſance juſte & éclairée, ne refuſe jamais ſon eſtime à ce qui eſt parfait, & la volonté s'oblige à aimer tout ce qui l'eſt. Selon cette règle, la perfection que les ſens découvrent la première, & que l'eſprit eſtime premièrement, doit être le premier objet de l'amour; la bonté eſt une perfection, la beauté eſt ce premier éclat : cette première perfection, ou, pour mieux dire, cette première bonté qui ſe préſente, brille dans les yeux & ſur le viſage, pour être plutôt apperçue; elle a je ne ſai quels rayons doux & agiſſans qui éblouiſſent la vue, qui gagnent l'eſtime, qui produiſent l'amour, qui paſſent imperceptiblement des yeux à l'eſprit, de l'eſprit au cœur, & qui font deux ou trois effets en un inſtant. Je ne parle pas de cet amour profane qui a le bandeau devant les yeux, parce qu'il ne voit pas; qui eſt enfant, parce qu'il ne raiſonne pas, & qui ne ſauroit avoir après tout qu'un cœur d'enfant. Je parle d'un amour ſolide qui a des yeux pour ſe conduire, de la raiſon pour juger des choſes, & un cœur d'homme pour aimer raiſonnablement. Nous ſommes plus obligés à la bonté; c'eſt elle qui a touché Dieu, & nous ſommes les ouvrages de ſa bonté. Que ſi vous prenez le terme de premier objet pour le plus noble objet, je ſuis du parti de la bonté.

Ce Philoſophe avoit raiſon, qui diſoit, que ſi Dieu vouloit ſe rendre viſible aux yeux des hommes, il prendroit la vertu ou la bonté pour ſon ame, & la lumière ou la beauté pour ſon corps; il vouloit dire que ce ſont les deux qualités les plus éclatantes : mais il y mettoit cette différence, que la beauté, comme plus groſſière, n'auroit ſervi que de

corps, & que la bonté, comme plus noble, auroit été la forme & l'ame de ce rare composé. Platon même, le plus zélé défenseur de la beauté, n'a eu de l'amour & du respect pour elle, que parce qu'elle appartient à la bonté; il a cru que la beauté des corps étoit un rayon de la beauté de Dieu, & une image de la beauté de l'esprit; & comme la bonne constitution intérieure est cause de la beauté du teint & du beau coloris du visage, il croyoit que cet éclat que nous admirons est un effet d'un tempérament vertueux, & disoit que les riches traits de la beauté étoient de belles fleurs & de belles feuilles qui tiroient leur vie de la bonté comme de leur racine.

Mais aussi, MESSIEURS, pour raisonner en Philosophe, la volonté qui est la puissance de l'amour, & la plus noble faculté de l'ame, se porte avec plus d'inclination vers son objet plus noble & plus naturel. Comme nos yeux ont une passion naturelle pour la couleur, & notre entendement pour la vérité, ainsi notre cœur & notre volonté se portent au bien nécessairement. Il y a une si étroite liaison entre le bien & la volonté, que cette volonté n'aime que le bien reconnu. Quelque difficile à trouver qu'il soit, elle le cherchera sans se rebuter; que les vices mêmes se déguisent, elle les aimera s'ils ont le voile de la vertu; elle aimera la laideur même, si elle y découvre quelque bonté. Mais elle n'aimera jamais un mal reconnu: ainsi nous pouvons dire que son premier objet & plus naturel est la bonté. Il est vrai qu'à le bien prendre, la bonté & la beauté sont une même chose. Je le prouve par une seule comparaison de l'un à l'autre. Il faut trois choses pour faire une parfaite beauté, selon saint Thomas; l'intégrité des parties, la proportion & l'éclat. Le moindre défaut la détruit, la moindre inégalité la ruine, la moindre tache la diminue: selon ces principes, il appelle le Verbe la beauté du Père, parce qu'il a l'essence entière de son Père, qu'il a une convenance admirable avec lui, & qu'il est la lumière de son intelligence. Ces trois qualités sont requises pour faire la bonté d'une action; il faut qu'elle soit entière dans ses circonstances, qu'elle soit proportionnée par les règles de la raison; & qu'elle ait quelque éclat aux yeux des hommes; ce qui me fait croire que la bonté & la beauté sont une même chose.

Secondement, les Philosophes n'ont trouvé qu'une même

définition pour toutes les deux, ils ont appelé l'une & l'autre le désir de l'amour.

Saint Denis remarque que la beauté attire toutes choses, & que les Grecs l'ont appelée d'un nom qui signifie appeler, à cause qu'elle appelle toute choses. Le bien est ce que toutes choses désirent comme une perfection; la beauté est aussi le désir de toutes choses. Le même Saint remarque que nous avons pour principe un Dieu qui est aussi beau qu'il est bon, nous avons de l'inclination pour la beauté aussi-bien que pour la bonté; les Anges ne font qu'admirer l'une & l'autre dans le Ciel. Il n'est rien dans la nature à qui Dieu n'ait communiqué quelque petite partie de l'une & de l'autre, & ce Saint conclut : *Itaque pulchrum idem est quod bonum, quia pulchrum & bonum quâvis de causâ omnia expetunt.*

DIXIEME DISCOURS.

Les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes.

MESSIEURS,

Il y a trois choses qui modèrent nos passions, la raison, la philosophie, & le tempérament. La raison est un don du Ciel, la philosophie est un avantage de l'étude, le tempérament est une faveur de la nature. Il faut donc que le Ciel, la nature, & l'étude travaillent à vaincre ces mouvemens rebelles, que la raison les règle, que la philosophie les combatte, que le tempérament les modère. Selon ce principe, ceux qui ont la raison plus forte, la complexion plus généreuse, & les connoissances de la morale plus solides & plus étendues, ont aussi des passions moins violentes. Ces trois raisons me font conclure d'abord que les passions des hommes sont moins violentes que celles des femmes.

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver que ce sexe est moins raisonnable que le nôtre; l'expérience l'a fait connoître à tous les siècles, & j'aurois tort de m'attacher à établir une vérité si connue. Je dirai seulement que les premières passions criminelles du monde ont été celles d'une femme. Elle fut la première séduite, parce qu'elle étoit la plus foible, & se

laiſſant perſuader aux flatteries du ſerpent qui la trompoit, elle perdit la première l'innocence de ſon état, & introduiſit au monde les paſſions déréglées qui nous ſont la guerre. Auſſi celles de ſon ſexe ont toujours conſervé cet air de foibleſſe & de paſſion, qui fait qu'elles s'emportent aiſément, qu'elles ſe rendent à leurs mouvemens paſſionnés ſans beaucoup de réſiſtance, & qu'elles ont un cœur qui ſe porte ordinairement à des violences dangereuſes.

Toutes les hiſtoires tragiques ſont des ſujets funeſtes de leurs paſſions, & il n'eſt rien dont elles ne ſoient capables quand elles ont l'eſprit prévenu. Faire rouler un chariot ſur le corps d'un père, & s'établir ſur le trône par un parricide, c'eſt la cruelle ambition d'une Reine de Rome. Déchirer les membres d'un frère innocent pour ſuivre plus ſurement un galant, c'eſt le déſeſpoir d'une Médée. Allumer des guerres & déſoler des Royaumes floriſſans, c'eſt la paſſion d'une Hélène. Trahir ſa patrie pour des bagues & pour des joyaux, c'eſt la cupidité d'une Veſtale. Que ſi je veux entrer dans les hiſtoires de l'Ecriture, j'y trouverai une Reine qui veut détruire la Religion, & qui fait mourir les Prophètes; une danſeuſe qui demande dans un feſtin la tête d'un Saint qui lui reprochoit ſes déſordres, & mille autres paſſions qui ſont dans la dernière violence: ſi bien, MESSIEURS, que la deſtruction des familles, la ruine des villes, la perte des Provinces, la déſolation des Etats, ſont les effets ordinaires des paſſions des femmes.

Il faut donc bien que les femmes ſoient violentes, puiſqu'elles vont juſqu'aux dernières extrémités. On en a vu qui ont été abattues par la crainte; la douleur en a fait mourir ſur le ſépulcre de leurs amans; la joie même, qui eſt une paſſion douce, & qui fait le plaiſir d'une belle ame, en a fait mourir en pluſieurs rencontres. Les hommes ont-ils des paſſions ſi déréglées?

Si la raiſon des femmes eſt moins forte, la philoſophie leur eſt moins connue; les hommes ſont inſtruits des maximes de la morale, ils ont appris dans les livres ce qui peut ſervir à la conduite de leur vie & au règlement de leurs paſſions. C'eſt pour eux que Socrate a fait deſcendre la philoſophie du Ciel, c'eſt pour eux qu'Ariſtote a écrit ſes grandes morales. Mais les femmes n'ont pas appris les préceptes de Socrate; on ne leur a point expliqué les maximes de la

morale ; on leur défend même d'entrer dans les écoles des Philoſophes ; on trouve bon qu'elles ſe promènent au Cours, & on leur défend les promenades du Lycée ; on veut qu'elles aient des miroirs pour compoſer leurs viſages, & on leur défend les études qui ſont les miroirs de l'ame ; on abandonne leurs paſſions comme des maladies ſans remède, au lieu de leur ouvrir toutes les portes de l'Académie, & de les introduire dans toutes les promenades du Lycée pour y fortifier leur raiſon. Je ne m'étonne pas après cela ſi leurs paſſions ſont plus violentes que celles des hommes.

Pour leur complexion, comme elle eſt plus délicate, elle a moins de réſiſtance. Mais je crois qu'il faut laiſſer cette partie à ceux qui prendront le parti de la Médecine dans la Conférence ſuivante, & conclure que les paſſions des femmes ſont plus violentes que celles des hommes.

ONZIÉME DISCOURS.

La crainte de ceux qui parlent en public, eſt un effet de la raiſon & non pas du tempérament.

MESSIEURS,

J'ai tant d'eſtime pour l'éloquence & pour ceux qui la font paroître dans les tribunes, que je crois qu'ils ſont toujours raiſonnables, même quand ils tremblent. Ce n'eſt pas une paſſion froide ou une timidité de tempérament qui les fait pâlir ; quand ils s'expoſent en public pour réciter une harangue ; c'eſt plutôt une connoiſſance qu'ils ont des dangers & des difficultés de leur emploi. Pour moi, j'ai toujours cru que cette connoiſſance & cette crainte étoient le caractère d'un Orateur judicieux, qui craint les fâcheux événemens de ſa cauſe, & les injuſtices de ſes auditeurs.

En effet, MESSIEURS, on ſe trompe quand on croit que l'éloquence eſt un art glorieux ſans danger. Il eſt vrai qu'elle a du pouvoir ſur les cœurs, qu'elle règle les paſſions, & que ceux qui l'emploient adroitement, ſe peuvent appeler les rois & les conquérans des eſprits ; mais leur gloire n'eſt pas ſans crainte quand ils parlent en public.

C'eſt s'expoſer à la cenſure publique, & faire des eſſais

de réputation qui ne ſont pas toujours favorables. Je me figure un Orateur dans la tribune comme un homme qu'on doit juger ſolennellement. Tous ſes auditeurs s'érigent en juges. Chacun prononce des arrêts, & ſe croit autoriſé pour condamner un homme qui parle. S'il harangue devant des Orateurs comme lui, il a des rivaux ; s'il parle aux ſavans, il a des cenſeurs habiles ; s'il s'adreſſe au peuple, il a des juges ignorans. Qu'un pauvre Orateur eſt à plaindre ! On le juge ſans l'examiner, on fait le procès à ſa réputation ſur un mot impropre, ſur un geſte un peu déréglé, ſur une période un peu mal tournée. C'eſt une injuſtice du ſiècle, il eſt vrai ; mais c'eſt une injuſtice établie depuis pluſieurs ſiècles. On a trouvé des taches dans les plus belles étoiles de l'éloquence. Æſchines trouvoit dans le harangues de Démoſthène je ne ſais quoi qui ſentoit trop le cabinet. Meſſala connoiſſoit je ne ſais quoi de lâche dans les oraiſons de Ciceron, & la cenſure n'a pas épargné ces deux Princes de l'éloquence Grecque & Romaine. Jugez, MESSIEURS, ſi la raiſon n'oblige pas un Orateur à trembler, & s'il n'a preſque pas autant de ſujets de craindre que ces anciens rhéteurs, à qui l'on faiſoit le procès dans Lyon s'ils ne s'étoient pas bien acquittés de leurs harangues :

Ut Lugdunenſem rhetor dicturus ad aram.

Quand un Orateur ne ſeroit pas dans ce danger, la crainte de perdre ſa cauſe & de parler inutilement, eſt un juſte ſujet d'appréhenſion. L'éloquence, MESSIEURS, eſt toujours belle, mais elle ne plaît pas toujours à tout le monde. Elle eſt forte, mais elle n'eſt pas toujours victorieuſe ; elle eſt adroite, mais on rompt bien ſouvent toutes ſes meſures : elle trouve mille oppoſitions, diſoit un ancien, la faveur la combat, l'opinion l'affoiblit, le peu d'attention la rend inutile. Voilà les obſtacles. *Gratia eſt opinio præſumpta, audientium mobiles animi, & tot malis obnoxia veritas.* La raiſon & la vérité qui doivent être les deux conſeillers de l'Orateur, ne le rendent pas toujours ſouverain, & on a vu les plus illuſtres génies deſcendre quelquefois de la tribune avec confuſion, & ſe plaindre en vain de l'injuſtice de leur ſiècle. Ne faut-il donc pas appréhender la honte, & ne devons-nous pas conclure, que la crainte des Orateurs, lorſqu'ils doivent parler en public, & lorſqu'ils y parlent effectivement, eſt un effet de leur raiſon, & non pas de leur tempérament.

DOUXIEME DISCOURS.

La femme doit préférer la vie de son père à celle de son mari.

MESSIEURS,

LE problème de ce jour me jette d'abord dans des idées funestes. Je me figure cette femme malheureuse en toutes manières. Elle voit son père & son mari mourans, si elle n'assiste l'un ou l'autre. Elle entend la voix de l'un qui lui dit : *Rends-moi la vie que je t'ai donnée* : & celle de l'autre qui lui dit pitoyablement : *Garde-moi la foi que tu m'as promise.* Elle veut sauver son père, mais elle ne sauroit se résoudre à perdre son mari. Son cœur se partage insensiblement. Je suis fille, dit elle, & d'abord elle tend les bras à son père : mais l'amour lui représente qu'elle est femme, & au même temps elle les porte vers son mari. Que fera-t-elle ? Elle partage ses devoirs ; elle pleure sur l'un & l'autre, elle tend ses bras à tous les deux inutilement. Nature, dit-elle, puisque tu m'imposois deux devoirs, que ne me donnois-tu deux secours à rendre? Que ne fais-tu deux personnes de moi ? Que ne sépares-tu en moi la fille & l'épouse ? Au moins explique-toi pour l'un ou pour l'autre. Mais la nature ne parle point. Le danger presse, & ce qui est plus cruel, on n'en peut secourir qu'un. Laisser mourir son père, c'est un parricide ; abandonner son mari, c'est une infidélité sans exemple ; secourir l'un, c'est détruire l'autre. Quelle rigueur du destin. Elle ne sauroit être charitable sans être cruelle ; elle fait en même temps un acte de piété & un parricide ; elle est pitoyable & meurtrière ; & dans l'état de sa peine, elle peut dire comme cette misérable personne dans le Tragique.

Nil possum piè
Pietate salvâ, facere.

Pour résoudre cette malheureuse, il faut savoir qu'on doit plus d'amour & d'assistance à un père ; car s'il faut payer l'amour à proportion par l'amour même, les pères ont

plus témoigné d'amour ſolide & véritable que les maris. Leur amour eſt auſſi ancien que nous, & ils n'ont jamais ceſſé de nous aimer depuis que nous avons commencé d'être, au lieu que celui d'un mari a commencé long-temps après, & ne s'affermit que par les affections qui ſurviennent. L'amour des pères eſt déſintéreſſé ; ils nous aiment comme une partie d'eux-mêmes, comme leur ouvrage & leur production ; ils ne regardent en nous que nous-mêmes, au lieu qu'un mari aime bien ſouvent ou par convoitiſe, ou par intérêt, ou par aveuglement. Enfin l'amour des pères eſt néceſſaire. La nature leur impoſe cette douce loi, leur premier titre eſt celui de leur amour, & une certaine loi qui eſt dans leur cœur, leur a gravé je ne ſais quels caractères d'amour ineffaçables. Mais qu'y a-t-il quelquefois de plus diſſimulé, de plus volage, & de moins aſſuré qu'un mari ; ſon cœur eſt ſouvent ouvert à pluſieurs amours ; il ſait donner des paroles à l'une, & le cœur à l'autre ; il efface quand il veut ſon inclination.

Mais je veux qu'une femme ait plus d'amour pour ſon mari que pour ſon père. Je ſais qu'ils ne ſont qu'une chair, aux termes de l'Ecriture, je ſais que leurs flammes ſont fortes & violentes ; l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Egliſe les bénit, la grâce du Sacrement les conſacre ; mais vous m'avouerez qu'elle doit plus de reſpect & d'aſſiſtance à ſon père.

Je vous prie de remarquer, ſelon ſaint Thomas, qu'il y a deux motifs de l'amour ; le bien & l'union qu'on a avec la perſonne aimée, & qu'ainſi l'amour qu'on doit à un époux eſt plus grand, parce que l'union eſt plus étroite. Mais celui qu'on doit au père eſt plus juſte, parce que le père eſt quelque choſe de plus éminent. Son mari eſt une partie d'elle-même, mais ſon père eſt ſon principe ; le mari eſt ſon amant, le père eſt ſon bienfaiteur ; elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle aime donc plus ſon mari, mais qu'elle s'eſtime plus obligée à ſon père, & qu'elle l'aſſiſte préférablement, puiſqu'elle lui doit beaucoup plus. Je veux, MESSIEURS, qu'elle ait des yeux pour pleurer ſon mari, mais qu'elle tende les mains à ſon père ; qu'elle ait tout ſon cœur, ſi vous voulez, pour l'un, mais qu'elle garde ſon ſecours pour l'autre ; qu'elle plaigne ſon mari, mais qu'elle ſauve ſon père, & puiſqu'elle

a reçu de lui ce qu'elle eſt, qu'elle lui rende ce qu'elle peut.

Si vous doutez encore de la vérité de ma propoſition, je vous prie de conſidérer encore que ſi la femme eſt dépendante de ſon mari, ſon mari dépend auſſi d'elle en quelque manière; ils ſe donnent l'un à l'autre par une nouvelle alliance, mais le père a ſon droit entier, il ne doit rien à ſa fille.

Pour le texte de l'Ecriture qu'on nous oppoſe, je n'y trouve point de difficulté, puiſque les Pères de l'Egliſe l'expliquent en notre faveur. Dieu l'a commandé, dit-on: *Relinquet homo patrem & matrem, & adhærebit uxori ſuæ.* Mais il faut entendre le ſens de ces paroles. Penſez-vous que ce Dieu qui s'appelle père lorſqu'il veut attirer nos amours, que ce Dieu qui eſt le Dieu de l'union & de la charité, que ce Dieu qui communique à nos pères les droits de ſon autorité, & qui nous attache à eux par les liens du devoir, du reſpect, & de la charité, penſez-vous, dis-je, que ce Dieu prétende ordonner une ſéparation de corps & d'eſprit, qu'il nous diſpenſe des droits les plus juſtes & les plus naturels, & qu'il briſe tous les liens ſacrés qui nous uniſſent avec nos pères? Non, MESSIEURS, il commande aux mariés de quitter la maiſon de leur père, mais non pas de quitter les ſentimens de tendreſſe & d'amour pour eux. Il fait une ſéparation de famille, ſans faire celle des cœurs. Les nouvelles alliances ne détruiſent pas les anciennes; & Dieu qui les oblige aux ſoins domeſtiques & aux devoirs des mariés, ne les diſpenſe pas du devoir des enfans envers leur père. Il me ſemble, MESSIEURS, que cette perſonne affligée ſe rend à mes raiſons, qu'elle court au ſecours de ſon père, & que puiſque ſon malheur l'oblige à commettre un crime, elle veut commettre le moindre, & ſauver ſon père plutôt que ſon mari.

HARANGUES

Prononcées en diverſes occaſions.

I.

HARANGUE prononcée dans l'Académie Françoiſe, par M. FLÉCHIER, le 12 Janvier 1673.

MESSIEURS,

Si j'avois reçu l'honneur que je reçois aujourd'hui, avant que le Roi vous eût honorés de ſa protection, j'aurois employé tout ce diſcours à vous faire connoître combien je m'eſtime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon uſage des lettres humaines rendent ſi précieux & ſi agréable; de voir mon nom avec tant de noms illuſtres; de partager avec vous cette réputation que vous avez toute acquiſe, & que je n'aurois jamais méritée; de profiter de vos lumières & de vos exemples, & d'apprendre de vous toutes les grâces du diſcours, toutes les règles de la politeſſe.

J'aurois rappelé dans votre mémoire la naiſſance de cette illuſtre Compagnie ſous un Roi que la juſtice, la piété, les victoires, & la grandeur des événemens de ſon règne auroient pu rendre incomparable, s'il n'eût laiſſé un fils qui ſurpaſſe tous ceux qui l'ont précédé, & qui trouvera à peine à l'avenir des ſucceſſeurs qui lui reſſemblent. J'aurois parlé de ce grand Cardinal qui crut que ce n'étoit pas aſſez d'avoir employé tous ſes ſoins & toutes ſes veilles pour la grandeur de ſon maître, s'il ne lui conſacroit encore les vôtres; & que les Alpes forcées, la mer captive ſous ſes digues, les forts de la rebellion abattus avec les rebelles, pouvoient laiſſer une grande gloire, mais que vous ſeuls

Louis XIII.

Le Cardinal de Richelieu.

dans vos écrits pouviez en donner une immortelle.

M. le Chancelier Séguier.

J'aurois parlé de ce Chancelier célèbre, qui après avoir rendu ſes oracles dans les Tribunaux ſuprêmes de la Juſtice, venoit préſider à ceux que vous rendez dans vos Aſſemblées, & qui ſe croyoit chargé de la gloire & de l'avancement des belles lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Après avoir ainſi mêlé vos louanges à celles de vos protecteurs, conſidérant ce que vous êtes & ce que je ſuis, touché d'une juſte reconnoiſſance, & d'une pudeur raiſonnable, j'aurois cru m'être acquitté de ce devoir en rougiſſant de mes défauts, & en me louant de la grâce que vous m'auriez faite.

Mais aujourd'hui, MESSIEURS, que vous êtes ſous la protection d'un Roi ſi grand par l'excellence de ſon génie, par la gloire de ſes exploits, par l'étendue de ſa puiſſance, ſouffrez que je ne parle plus de vos proſpérités paſſées, que j'oublie pour un peu de temps l'honneur même que vous me faites, pour penſer à celui que vous avez reçu, & que ſans vous ennuyer par des ſentimens d'une modeſtie importune, je vous félicite de votre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de lettres? Autrefois ils rêvéroient de loin la grandeur & la majeſté des Rois, qu'ils ne connoiſſoient que ſur la foi de la renommée. A peine le ſon de leur voix arrivoit-il juſqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires. Ils entroient quelquefois dans le cabinet de quelque Mécène, mais ils n'approchoient preſque jamais des palais d'Auguſte; & ſoit par un mépris généreux des vaines grandeurs, ſoit par une juſte indignation contre l'ignorance de leur ſiècle, ils vivoient dans leurs ſolitudes enveloppés dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faſte l'emportoit ſur la modeſtie, & où la fortune étoit preſque toujours plus honorée que la ſageſſe.

Il étoit réſervé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des lettres en votre faveur, de vous ouvrir ſon propre palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de ſon trône, de ſe faire, au milieu de cette cour ſuperbe & tumulteuſe, comme une Cour paiſible & modeſte où règne une honnête émulation, & où des ames tranquilles & déſintéreſſées travaillent à s'enrichir des biens

biens de l'esprit, & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que si vous trouvez tant de gloire dans la grâce qu'il vous a faite, vous n'en trouverez pas moins dans votre propre reconnoissance, puisqu'en louant votre auguste Protecteur, vous pouvez mériter vous-mêmes des louanges immortelles. Il n'est rien de si commun que de faire l'éloge des Princes, mais il n'est rien aussi de si difficile. Comme on ne trouve pas toujours en ce qu'ils font ce qu'ils doivent faire, on est souvent réduit à louer en eux, non pas ce qu'on y voit, mais ce qu'on y souhaite, & à laisser la vérité pour la bienséance. Il faut se jeter adroitement sur leur naissance & sur la gloire de leurs ancêtres; & pour trouver quelque chose de grand, il faut souvent le chercher hors d'eux-mêmes.

Mais ici le Prince est au-dessus de sa dignité. Sa vie fournit assez pour son éloge, sans s'arrêter à sa fortune. Comme sa naissance l'a rendu le plus grand des Rois, ses sentimens & ses actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquises, ces désordres bannis, ces Lois rétablies, ces arts florissans, ces lettres que vous cultivez avec tant de succès, honorées de ses soins & de son estime, ce courage si actif dans ses expéditions militaires, cette sagesse si éclairée dans ses conseils, cette vigilance si attentive dans la multitude des affaires, ne sont-ce pas des matières qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent?

Je connois votre modestie, MESSIEURS, & il me semble que vous me dites que la vertu héroïque étant au-dessus des lois & des maximes ordinaires, elle a certains excès glorieux qui l'élèvent au-dessus des paroles & des imaginations communes. Il est vrai qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne sauroit atteindre; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire; qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ses figures; qu'elle a l'adresse de relever les petites choses, mais qu'elle a le malheur de succomber sous les grandes, & que pour travailler à la gloire d'un héros, l'Orateur le plus éloquent s'expose souvent à perdre la sienne.

Mais je sais que comme il y a des ames élevées qui se portent aux grandes actions, il y a des esprits choisis qui savent donner de grandes louanges, qui sont éclairés dans

leurs jugemens, solides dans leurs raisons, agréables dans leurs discours, justes dans leurs expressions, qui sont enfin ce que vous êtes. Pour moi, qui me trouve aujourd'hui dans les mêmes engagemens, & qui n'ai pas reçu du Ciel les mêmes secours, j'espère que la grandeur même du dessein suppléra à la foiblesse de mon génie. Dans les autres éloges les actions sont soutenues par l'éloquence, dans celui-ci l'éloquence est soutenue par les actions, l'esprit sort en quelque façon de lui-même & s'élève avec son sujet; & sans emprunter des couleurs & des beautés étrangères, une si grande matière est elle-même son ornement.

Que si la protection du Prince vous est si glorieuse, j'ose dire, MESSIEURS, qu'en vous protégeant il se fait honneur à lui-même, & que le soin qu'il prend de votre repos contribue à sa propre gloire. S'il sait l'art de régner & de conquérir, vous savez l'art d'écrire son règne, & de faire admirer ses conquêtes; & où peut-il trouver que dans vos ouvrages, l'immortalité que ses grandes actions lui ont méritée.

Les statues érigées dans les places publiques, les inscriptions gravées sur des colonnes, les trophées élevés sur un champ de bataille, les surnoms empruntés des Villes ou des Provinces conquises, sont de glorieux monumens qui conservent la réputation & la mémoire des Princes. Mais outre que ce ne sont que des éloges muets, des titres vides, & des représentations imparfaites, ils ne peuvent être qu'en peu de lieux, & ne durent que peu de siècles. Le temps consume les métaux les plus durs, efface les caractères les mieux gravés, & renverse les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'esprit qui puissent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe, & sont presque aussi vifs & aussi immortels que l'esprit même qui les a produits; ils recueillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des héros; ils en forment de vives images qui excitent par-tout l'estime & l'émulation; & passant de mémoire en mémoire jusqu'à la dernière postérité, ils leur font comme un triomphe perpétuel par tous les climats & dans tous les siècles.

Aussi lorsque le Roi prêt à marcher à la tête de ses armées se déclara votre Protecteur, je contai parmi ses prospérités la grâce qu'il vous avoit faite. Je crus dès-lors que le

Ciel qui le destinoit à punir l'orgueil & à rétablir les autels, vous avoit destinés à louer sa valeur & sa piété ; & que le même feu qui alloit animer son courage, devoit animer votre zèle.

En effet, MESSIEURS, qui peut découvrir mieux que vous toutes les sources de cette guerre ? Qui peut donner plus d'horreur de l'insolence de ces peuples qui violoient impunément la foi des traités, & qui soulevoient par des négociations secrètes toutes les Cours de l'Europe contre un Roi à qui ils n'avoient rien à reprocher, sinon qu'il leur avoit paru trop puissant. Ne pouvant décrier les actions d'un Prince si juste, ils tâchoient de rendre ses intentions suspectes. Ils s'érigoient en arbitres de la paix & de la guerre, & ne pouvoient s'accoutumer ni à craindre la colère des Rois, ni à reconnoître leurs bienfaits. Ils s'élevoient enfin contre leurs alliés comme ils s'étoient soulevés contre leurs maîtres ; & donnant le nom de politique à leur perfidie, ils croyoient pouvoir se maintenir par l'ingratitude, comme ils s'étoient établis par la révolte.

Une ame moins élevée que la sienne eût suivi l'impétuosité de son ressentiment ; & faisant servir tout son pouvoir à l'éclat de son indignation, elle eût immolé à sa haine ou à sa vengeance tout ce qui attaquoit sa réputation ou sa grandeur. Mais ce Prince modéré a vu croître l'orgueil de ses ennemis sans s'émouvoir & sans se plaindre ; & par une espèce de fière clémence, tenant la foudre suspendue, il a mépriſé pendant trois ans leurs insolentes railleries.

Vous seuls, MESSIEURS, pouvez exprimer noblement ce tempérament héroïque de puissance sans orgueil, de fierté sans emportement, de ressentiment sans aigreur, de justice sans passion, de prudence sans foiblesse, de valeur sans témérité.

Toute la postérité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vu, pourvoyant à tout sans interrompre son repos, réglant les mouvemens de toute l'Europe sans se mouvoir, agissant sans relâche & toutefois sans empressement, présidant aux agitations du monde & jouissant de sa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne pensoit qu'à se reposer dans ces palais enchantés où l'art a mis toutes les grâces de la nature. Cependant il mêloit ses soins avec ses divertissemens, & même en se délassant il effaçoit les mau-

vaiſes impreſſions qu'on avoit données de ſa puiſſance ; il retenoit ſes voiſins tant par la crainte de ſes armes, que par l'admiration de ſes vertus ; il rompoit ces ligues qu'on croyoit éternelles, & il ôtoit l'alliance de tous les Princes à ceux qui n'avoient pas aſſez révéré la ſienne.

Mais lorſque la vengeance a été non-ſeulement juſte, mais encore néceſſaire, avec quelle ardeur eſt-il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres officiers de ſes armées ? Quelques-uns ont cru que la ſageſſe étoit la vertu des Rois, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la royauté de jouir du fruit des victoires & de laiſſer à d'autres la peine de vaincre ; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de ſon empire, ſans commettre ſa réputation à la fortune des armes ; qu'il ſuffiſoit qu'il ſe réſervât le commandement & l'autorité, & qu'il fît mouvoir de loin tous les reſſorts de la guerre.

Notre héros ne connoît pas cette timide politique. Pour affermir le repos de ſes peuples, il va combattre lui-même ceux qui le troublent. Il croit que c'eſt une juſtice qu'il doit à ſes ſujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoître leur valeur par lui-même, & de récompenſer le mérite après en avoir été le témoin. Il ſait que les yeux du Prince répandent je ne ſais quelle influence de courage & d'ardeur dans ſes armées, & que ces grands corps ſont d'autant plus forts & plus agiſſans qu'ils reçoivent de plus près les impreſſions de leurs mouvemens & de leur force. Il connoît enfin que ce n'eſt pas tant la pompe & la majeſté qui fait les Rois, que la grande & la ſuprême vertu ; qu'il y a un honneur qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & qu'on ne ſauroit jamais leur rendre, & que leur véritable gloire eſt celle qu'ils vont chercher juſques dans ſon principe, par les travaux & par les difficultés qui l'environnent.

M. Godeau Evêque de Vence.

Que n'ai-je, MESSIEURS, la délicateſſe, la facilité, le tour d'eſprit de celui de qui j'ai l'honneur de remplir la place, pour décrire les marches d'armées, les priſes des villes, les paſſages de rivières, la rapidité des victoires de ce conquérant, qui ſe partage & ſe multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées différentes, & qui parcourt les Provinces de ſes ennemis avec tant de viteſſe, qu'ils ne ſavent preſque jamais où il eſt, & qu'ils ſavent toujours qu'il vient de vaincre !

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez, ce que son nom seul vient de faire sur nos frontières ! Les vaincus sembloient avoir repris courage. Ils osoient attaquer nos places, eux qui n'avoient osé défendre les leurs. Le Roi part. Au seul bruit de sa marche les assiégeans tremblent comme s'ils étoient assiégés eux-mêmes. Ces desseins si infaillibles & si concertés, ces secours si puissans & si invincibles se dissipent avec eux, & il ne leur reste que la misérable consolation d'avoir montré avec beaucoup de foiblesse, au moins un peu de témérité.

Mais j'élève ma voix insensiblement, & je sens qu'animé par votre présence, par le sujet de mon discours, par la majesté de ce lieu, j'entreprends de dire foiblement ce que vous avez déjà dit, ou ce vous direz avec tant de force. C'est à vous, MESSIEURS, à faire les couronnes de ce vainqueur : Je ne puis que semer quelques fleurs sur la route de son triomphe. C'est à vous à tirer ces traits hardis qui le représentent & qui lui donnent son air de grandeur ; je ne puis que mêler de foibles couleurs, & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais si je ne suis pas assez heureux pour soutenir l'honneur que me fait aujourd'hui cette savante Compagnie, je puis dire que je sens en moi quelque chose qui n'est pas indigne d'elle, une vénération profonde pour tous ceux qui la composent, & un zèle très-ardent pour la gloire du plus grand Roi du monde qui la protège.

II.

RÉPONSE de M. Fléchier au Discours de M. l'Abbé Huet, le jour de sa réception à l'Académie Françoise, le 13 Août 1674.

MONSIEUR,

L'Académie n'entreprend pas de répondre aux louanges que vous lui avez données, ni de vous donner celles que vous méritez vous-même. Le remercîment que vous venez de lui faire la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous ;

& la reconnoiſſance que vous lui avez témoignée ſi éloquemment, lui fait connoître combien vous étiez digne de la grâce que vous croyez qu'elle vous a faite.

Vous appelez ainſi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ſes places, & vous croyez tenir de ſa bonté ce que vous ne devez qu'à ſon jugement & à ſa ſageſſe. Quelque déſir qu'elle eût depuis ſi long-temps de vous voir dans ſes Aſſemblées, elle a ſuivi ſes lois plutôt que ſes inclinations; rien ne l'a prévenue en votre faveur que votre propre mérite; elle a eu plus d'égard à ſa dignité qu'à vos emplois; & cherchant à ſe faire approuver du public plutôt qu'à ſe ſatisfaire elle-même en vous aſſociant à tant de perſonnes illuſtres qui la compoſent, elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas cru vous faire grâce.

Elle regrettoit la perte qu'elle avoit faite, & ne penſoit qu'à la réparer. Vous le ſavez, MONSIEUR, elle voit avec douleur céder à la néceſſité fatale des ans ces hommes choiſis qui préſidèrent à ſa naiſſance, qui formèrent ſa première réputation, qui ont ſuivi toutes ſes fortunes, & qui l'ont relevée par leurs ouvrages juſqu'au degré de gloire où elle eſt montée; ces hommes de ce premier âge, où les lumières étoient ſi pures, la ſociété ſi douce, l'émulation ſi noble, la vie ſi tranquille & ſi innocente; ces hommes qui ayant reçu, pour ainſi dire, les prémices de l'eſprit Académique, l'ont entretenu dans la Compagnie; & qui joignant la raiſon à l'uſage, & les réflexions à l'expérience, ont été tout enſemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laiſſé des règles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

M. de Gomberville.

Tel étoit celui dont vous occupez aujourd'hui la place; ſon imagination vive & féconde, ſon diſcours pur & poli, ſa raiſon droite & éclairée, ſon génie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingénieuſes, où, ſous des noms de Héros ſuppoſés, il repréſente des vertus véritablement héroïques.

Ces pertes ne peuvent être que très-ſenſibles, mais grâces au Ciel, elles ne ſont pas irréparables. Le ſiècle eſt fertile en beaux eſprits, nos ſuffrages ne peuvent tomber que ſur de bons ſujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'eſpérer cette glorieuſe immortalité que le deſtin ſemble avoir promis à l'Académie.

Vous commencez, MONSIEUR, à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent : jusqu'ici il manquoit quelque chose à votre gloire & à votre réputation, & vous montez aujourd'hui comme d'un degré dans l'ordre des lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos Assemblées ? Là, sous les lois d'une agréable société, se fait un commerce d'esprit où chacun fournit de son fond & profite de celui des autres : chacun vient s'y décharger en commun des trésors qu'il a recueillis dans ses études particulières ; il se forme comme un cercle brillant, où plusieurs pensées, comme autant de lignes de lumière, venant à se réunir en un point, réfléchissent après sur le public. La communication, le conseil, l'exemple, tout instruit, tout excite une louable émulation ; on s'affermit dans ses connoissances ; on s'éclaircit dans ses doutes ; on se défait de ses préventions ; on règle ses études ; on polit ses discours ; on redresse ses jugemens.

C'est à ces soins & à ces secours mutuels que notre siècle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la délicatesse de l'esprit ; ces traductions si nobles & si naturelles, qu'on quitte souvent les originaux pour les copies ; ces Poésies ingénieuses, qui ont fait les délices de la Cour & de la Ville ; ces Tragédies qui étalent pompeusement sur nos théâtres les Héros anciens avec toute la grandeur & la majesté qu'ils avoient autrefois dans la Grèce & dans l'Italie ; ces traités de Physique ou de Morale, dépouillés des duretés & des rudesses d'une autre Philosophie, où l'on trouve la solidité & l'agrément tout ensemble ; ces Histoires qui remettent devant nos yeux les siècles passés, ou qui préparent à la postérité le siècle présent, les unes lues avec plaisir, les autres attendues avec impatience.

Comme autrefois c'étoit assez pour animer les braves de Sparte, de leur montrer des trophées d'armes, des inscriptions & des portraits de leurs ancêtres, ou de leur raconter en peu de mots les guerres & les victoires de leur République ; j'ai cru, MONSIEUR, que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toujours eue pour les lettres, je n'avois qu'à vous faire le plan de nos Assemblées, & à rappeler en passant dans votre mémoire les travaux & la gloire de nos Confrères, qui deviennent aujourd'hui les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fût que médiocrement touché de l'amour des sciences, je me servirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'un Académicien n'est pas un homme sans fonction dans la République des Lettres ; qu'il a ses règles & ses obligations ; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun, il doit répondre de ses occupations & de son loisir ; qu'il s'engage en une discipline, qui toute douce & toute libre qu'elle est, ne laisse pas d'avoir ses soins & ses assujettissemens ; qu'il est d'un homme sage de remplir jusqu'au moindre de ses devoirs ; qu'il seroit dur de gémir dans la servitude, mais qu'il n'est pas séant d'abuser de sa liberté ; & qu'enfin dans toutes les sociétés bien réglées, il y a des coutumes qui valent des lois ; & des bienséances, qui sans donner aucune contrainte, ne laissent pas d'imposer une espèce de nécessité.

Mais je sais, MONSIEUR, les intentions de l'Académie : elle n'entend pas que je vous fasse de sa part des exhortations inutiles, elle connoît la passion que vous avez toujours eue pour tous les exercices Académiques. Apprendre les Langues les plus difficiles, connoître les Livres & les Auteurs, fouiller curieusement dans la plus sombre antiquité ; ç'ont été vos premiers plaisirs & comme les jeux de votre enfance. Les études continuées de l'un à l'autre soleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout apprendre & de tout savoir, les longues lectures, où le travail des yeux suffisoit à peine au plaisir de l'esprit, ç'ont été les emportemens de votre jeunesse.

Que dirai-je de ces voyages entrepris, non par une vaine curiosité de voir des Cours étrangères, ni par un désir ambitieux de faire valoir ses talens & d'avancer sa fortune, mais pour communiquer avec les savans & pour voir une Reine célèbre, qui, plus touchée du désir de savoir que du plaisir de régner, établissoit la politesse dans des Provinces autrefois barbares. Que dirai-je de cette modération qui vous fit préférer les douceurs de la retraite à l'honneur d'instruire ce jeune Roi qui remplit aujourd'hui le Trône du grand Gustave ? Que dirai-je de ces Académies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celle dont vous avez été le chef ? Ne sont-ce pas autant de gages de l'estime & du zèle

que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un temps où sa ferveur se renouvelle, & où elle achève ce grand ouvrage qui lui a coûté tant de travaux & tant de veilles ?

Et certes, on peut croire que ce n'est ni la difficulté de l'entreprise ni le relâchement de ceux qui la conduisoient qui en ont retardé si long-temps l'exécution ; c'est plutôt une certaine fatalité qui réserve aux soins & aux ordres du plus grand des Rois la fin & la perfection de toutes les grandes choses. Il étoit juste qu'après avoir désarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers & les dissipations publiques, réprimé la licence dans ses armées, purgé la justice de ce qu'elle avoit d'incommode ou de mercénaire, aboli la fureur des duels, & donné par ses édits & par ses exemples la véritable idée de la valeur; il étoit juste, dis-je, qu'après avoir réglé toutes les parties de son Royaume, il réglât encore les belles lettres ; qu'il réformât la langue des peuples comme il en avoit réformé les mœurs, qu'il leur apprît à bien parler après les avoir obligés à bien vivre ; & qu'en un temps où il fait des actions si éclatantes, il fournît à ses sujets les moyens de les raconter noblement.

C'est à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de sa protection, de partager la reconnoissance que nous lui devons. Faites des portraits de lui qui puissent servir d'exemple à la dernière postérité ; & pour dire quelque chose de plus, contribuez par vos soins & par vos lumières à faire un portrait vivant de ses héroïques vertus, dans l'esprit de ce jeune Prince, qui, rempli de grandes maximes pour sa conduite, & de grands principes pour ses études, commence déjà d'être le Juge de nos ouvrages, & comme le second Protecteur de l'Académie Françoise.

III.

HARANGUE faite au Roi, au nom de l'Académie Françoiſe, ſur la conquête de la Franche-Comté en 1674.

SIRE,

L'Académie Françoiſe vient à ſon tour donner des marques de ſon zèle pour la gloire de VOTRE MAJESTÉ, & pour la proſpérité de ſes armes. L'honneur qu'elle a d'être ſous votre auguſte protection, la rend très-ſenſible à tous les heureux événemens de votre règne; & les ſoins qu'elle prend par vos ordres de la pureté & de la politeſſe de la langue, lui donne quelque droit de parler à VOTRE MAJESTÉ ſur le ſujet de ſes victoires.

Nous les avons appriſes avec joie, ces victoires, SIRE; mais nous n'en avons pas été ſurpris. Nous ſavons que rien ne peut arrêter le cours de vos glorieuſes entrepriſes. La ſageſſe elle-même les forme & les conduit, la fortune les accompagne, la valeur les exécute, la gloire les couronne. Auſſi nous ne comptons dans vos expéditions militaires ni le nombre de vos troupes, ni les forces de vos ennemis. VOTRE MAJESTÉ marche, nous ſommes aſſurés du ſuccès.

Ce n'eſt pas, SIRE, qu'il ne fût aiſé de prévoir les difficultés de votre dernière conquête. Ces villes qu'on croyoit imprenables; ces forts preſque inacceſſibles; ces nations liguées enſemble pour les défendre; ces armées de terre & de mer qui menaçoient nos côtes & nos frontières, tout cela auroit pu nous étonner ſous un autre règne; mais ſous le vôtre, SIRE, nos ennemis ſeuls doivent craindre; plus ils s'oppoſent à vos deſſeins, plus ils augmentent votre gloire; & les grands obſtacles ne ſont pour V. M. que des ſujets d'exercer plus noblement ſa valeur, & des matières de plus grands triomphes.

Ce n'eſt pas en nous une préſomption téméraire, SIRE, c'eſt une confiance raiſonnable. VOTRE MAJESTÉ nous a accoutumés à ces grands événemens qui paſſoient autrefois

pour impoſſibles, & qui paroîtront un jour incroyables. Mais les lettres que vous protégez en répondront aux ſiècles à venir; & ſi elles ont quelque droit ſur l'immortalité des héros, la poſtérité la plus éloignée dira de vous, SIRE:

C'étoit un Roi ſage dans ſes conſeils, vaillant dans ſes armées, modéré dans ſes victoires. Il n'avoit pour ennemis que ceux qu'avoit éblouis l'éclat de ſa puiſſance ou de ſes royales vertus. Ses alliés lui manquoient de foi, il n'en manqua jamais à perſonne; toute l'Europe étoit armée pour arrêter ſes conquêtes, & il arrêta toute l'Europe. Il rendoit des Provinces quand on lui demandoit la paix, il les reprenoit à force d'armes dès qu'on lui déclaroit la guerre, il foudroyoit des citadelles, il forçoit des villes, il gagnoit des batailles: c'eſt ainſi qu'il commençoit une de ſes campagnes.

En effet, SIRE, VOTRE MAJESTÉ s'élève au-deſſus des règles & des exemples. Elle qui met l'ordre par-tout, & qui n'offenſa jamais perſonne, renverſe pourtant tout l'ordre de la guerre. Elle fait en peu de jours ce qui devroit, ce ſemble, ſe faire en pluſieurs années, & trouve un certain art de vaincre, & d'abréger le temps des conquêtes, qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédé, & qui fera le déſeſpoir de tous ceux qui la doivent ſuivre.

C'eſt VOTRE MAJESTÉ, SIRE, qui eſt le principe de tant d'actions éclatantes. Cette prévoyance qui trouve le point fatal des événemens, & qui ſait prendre le moment de l'exécution; cette action ſi vive & ſi noble qui donne le mouvement à toutes ſes entrepriſes; ces ſoins agiſſans qui règlent & qui entretiennent la diſcipline; ces exemples qui animent la valeur & qui la produiſent; ces bienfaits diſtribués avec choix, & toujours prêts à tomber ſur le mérite; ces marques d'eſtime, plus précieuſes que les bienfaits, qui récompenſent les grandes ames & les diſtinguent des ames communes; cette familiarité majeſtueuſe qui donne de la confiance ſans diminuer le reſpect, & qui gagne le cœur de ceux qui ſervent dans vos armées: c'eſt-là, SIRE, cet art qui fait les conquérans & les héros, qui aſſujettit des villes & des provinces, & qui déconcerte nos ennemis. Ils voient toutes leurs meſures rompues; leurs intelligences le plus ſecrètes ſe découvrent; leur flottes errantes menacent tout & n'attaquent rien; leurs grandes armées ſont

immobiles, & ne font que ruiner leur propre pays & ſe conſumer elles-mêmes ; & leurs meilleures troupes vaincues en pleine campagne, fuient encore devant leur vainqueur.

Les Princes qui vivent en repos au milieu de leur cour oiſive, n'ont pas les mêmes avantages. Ils ne ſauroient inſpirer à leurs troupes cette ardeur guerrière qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Leurs armées ſont languiſſantes, chacun y eſt pour ſa fortune, ou pour ſa propre réputation plutôt que pour celle du Prince ; & quelque fidélité qu'on ait dans le ſervice, on n'y ſent point de joie ni d'empreſſement.

Vous ſuivez, SIRE, de plus nobles maximes ; vous marchez vous-même à la défenſe de vos peuples ; & préférant l'honneur au repos, vous ne comptez pour rien vos victoires, ſi vous n'avez eu part aux périls & aux fatigues des combats. Votre camp & votre cour, ce n'eſt pour vous que la même choſe. Vos meilleurs courtiſans ſont vos plus braves guerriers. Vos travaux ſont vos ſeuls divertiſſemens, & quand la gloire vous appelle, vous ne commandez pas qu'on vous ſerve, mais qu'on vous ſuive. Auſſi tout cède à vos troupes invincibles & infatigables. Elles ſe font à l'envi un chemin à la victoire par le fer & par le feu ; & chacun prodiguant ſon ſang, penſe plus à la fortune de vos armes qu'à la ſienne propre.

VOTRE MAJESTÉ ne ſe contente pas d'animer ainſi ſes ſoldats & ſes Capitaines, elle fait quelque choſe de plus noble & de plus touchant ; elle appelle ſon fils dans ſon camp, & commence de l'aſſocier à ſes travaux & à ſa gloire. Vous montrez la guerre à ce jeune Prince avant qu'il ſoit en âge de la faire ; & vous réſervant les ſoins les plus importans de ſon éducation Royale, vous allumez les premiers feux de ſon courage, & lui tracez vous-même, ſur vos exemples, le plan de ſes heureuſes deſtinées. Vous futes, SIRE, en cette occaſion toute ſon étude, & il vit en vous quelque choſe de plus grand que ce qu'il lit dans les hiſtoires. On remarqua dans ſes yeux & ſur ſon viſage la joie qu'il eut d'être témoin de vos victoires & l'impatience qu'il avoit de les imiter. Une ville obſtinée en ſa défenſe ſe rendit à ſon arrivée ; & le Ciel ayant donné pour le fils les mêmes préſages qu'il avoit donnés autrefois pour le Père, nous avons droit d'eſpérer de l'un ce que nous admirons aujoud'hui en l'autre.

Cependant l'Académie Françoiſe ne ceſſera de publier

rant de glorieux succès ; elle seroit heureuse, SIRE, si elle pouvoit écrire & penser aussi noblement que vous savez agir. Quelque effort qu'elle puisse faire, vos actions feront plus de bruit que nos louanges, & vous ne devrez qu'à vous-même toute votre immortalité. Mais si nous ne pouvons contribuer par nos écrits à votre gloire, nous tâcherons au moins de mériter, par un profond respect & par une fidélité inviolable, l'honneur de votre royale protection.

IV.

HARANGUE faite à M. le Chancelier le Tellier, au nom de l'Académie Françoise, en 1677.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est pas assez pour nous, d'avoir pris part à la joie publique, quand le Roi, pour couronner votre vertu, & pour récompenser vos services, vous a choisi pour son Chancelier : il est juste que nous venions nous-mêmes vous témoigner combien nous en avons été touchés.

Certain Génie qui préside aux belles lettres, nous a, ce semble, destinés à faire passer à la postérité les grandes actions de ce Prince qui nous honore de sa protection, & nous n'en voyons point de plus dignes d'être immortalisées, que ces choix heureux & sages, où son discernement, sa prudence & son équité paroissent également, & où relevant la gloire d'un de ses sujets, il travaille sans y penser à la sienne propre.

Vous aviez déjà, pour vous, MONSEIGNEUR, tous les vœux & tous les suffrages de la France ; il vous restoit encore un pas à faire pour votre fortune, mais il ne manquoit rien à votre réputation. Avant que vous fussiez arrivé au rang où vous êtes, chacun vous en avoit estimé digne ; l'on ne pouvoit rien vous donner, qu'on ne crût vous être dû, & l'on convenoit que les charges avoient plus besoin de vous, que vous des charges.

Mais le suffrage & le choix honorable du Prince qui vous élève à la dignité la plus importante de son Royaume, est

un témoignage public qu'il n'a point trouvé de probité plus reconnue, de fidélité plus constante, de plus grande capacité, d'expérience plus consommée.

Vous avez reçu cet honneur avec respect, & vous en jouissez sans orgueil. Il semble que votre élévation n'ait jamais servi qu'à donner plus d'éclat à cette modération dont vous avez fait une si longue habitude. Content de cette grandeur que donne le mérite, sans vous soucier de celle que donne le faste, vous avez conservé la dignité de Ministre, sans en avoir l'austérité.

Vous avez su l'art d'augmenter les grâces & d'adoucir les refus par un accès facile, & par un accueil favorable. De tant d'hommes que la diversité de vos emplois, ou la nécessité de leurs affaires ont obligés de venir à vous, aucun ne s'en est jamais retourné qui ne fût ou content, ou consolé. Ceux à qui vous pouvez accorder ce qu'ils demandent; se louent plus de votre honnêteté que de leur fortune; & ceux à qui vous êtes contraint de le refuser, ne se plaignent que d'eux-mêmes, ou de leur malheur.

Aussi, MONSEIGNEUR, on vous a vu prospérer sans envie, & tout ce qui vous est arrivé d'heureux, a passé pour une bonne fortune publique. Quelle famille fut jamais plus glorieuse à l'Etat que la vôtre? Pendant qu'un illustre Prélat s'y distingue par les lumières de son esprit & par son zèle pour la discipline de l'Eglise, tout le reste s'y donne à l'Etat; un père, un fils y consacrent également toute leur vie; l'un expérimenté même devant l'âge, l'autre infatigable, même malgré l'âge.

Le fils, instruit par les conseils & par les exemples paternels, travaille avec succès aux soins laborieux de la guerre & à la discipline des armées; le Père par sa sagesse & par son équité, s'applique à rétablir l'autorité des lois & à régler l'ordre de la justice. L'un assemble vers la frontière ces gros nuages où il prépare la foudre que le Roi lance tous les ans sur ses ennemis; l'autre, dans le cœur & dans l'intérieur du Royaume, reçoit & communique les influences pacifiques que le Roi répand sur ses sujets. L'un est l'instrument des victoires & des conquêtes & de son maître, l'autre est l'interprète de ses volontés, & le dépositaire de sa justice.

Aussi, MONSEIGNEUR, nous ne vous regardons plus

ſeulement comme une des plus nobles parties de l'Etat, mais encore comme une partie du Roi même. Vous expliquez ſes intentions, vous entrez dans tous ſes ſecrets, vous préſidez à tous ſes tribunaux, vous rendez ſes oracles, vous diſtribuez ſes grâces, & nous avons ſujet de croire que vous prendrez part à la protection particulière qu'il donnne à une Compagnie qui n'en eſt pas peut-être indigne, & qui du moins par le reſpect & la vénération qu'elle a pour vous, ne le cédera jamais à aucune autre.

DISCOURS

FAITS, partie en 1692, partie en 1699, pendant les Etats de Languedoc.

I.

COMPLIMENT à M. le Comte de Peyre, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons revenir avec plaiſir le tour des années où vous avez accoutumé de nous honorer de votre préſence, & de préſider à nos Aſſemblées. Votre naiſſance, votre réputation, & votre attachement pour les intérêts de cette Province, vous ont acquis dans les Etats l'eſtime & la confiance de toutes les perſonnes qui les compoſent.

Nous reconnoiſſons en vous, MONSIEUR, cette ſageſſe de conſeil & de conduite, cette nobleſſe de ſentimens, cette pénétration dans les affaires, cette prudence à concilier & à ménager les eſprits, cette autorité modeſte dont vous n'uſez que pour le bien des particuliers & pour la tranquillité publique. Le Roi ne pouvoit mettre ſes ordres & ſes commiſſions en des mains plus ſures & plus fidelles, & la Province ne peut les recevoir avec plus de ſoumiſſion, & même avec plus de plaiſir qu'elle les reçoit de vous. Prévenue de votre affection, de vos bons offices auprès du Roi,

elle vous assure par ses députés de sa sincère reconnoissance.

II.

COMPLIMENT à M. le Comte du Roure, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons avec plaisir revenir ces années où nous avons accoutumé de jouir de votre présence, de profiter de vos conseils, & souvent d'apprendre de votre bouche ce que le Roi désire de nous.

Tout le monde connoît assez cette gloire ancienne & nouvelle que vous tirez de vos ayeux, & que vous répandez sur vos descendans; cet esprit cultivé, & rempli de toute sorte d'érudition & de belles lettres; cette mémoire qui ne vous refusa jamais de conserver ou de produire à propos ce que vous lui avez confié; cette fécondité de conversation qui fournit à tout, cette facilité de mœurs qui s'accommode de tout.

Mais ce qui nous touche davantage, c'est l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde l'honneur & le repos de la Province. Nous avons vu avec quel zèle vous agissez pour le bien public, avec quel air de sagesse & de dignité vous portez les ordres du Roi lorsque vous en êtes chargé, avec quel juste tempérament vous savez, selon vos fonctions, ou vous élever ou vous rabaisser dans nos Assemblées.

Nous venons d'y voir entrer avec joie un fils qui est déjà digne d'y représenter le Prince comme vous. Vous le conduisez comme par la main dans le sanctuaire de la Province. Vous voulez l'initier vous-même dans nos mystères. Vous commencez à lui transmettre cette affection héréditaire que vous avez reçue de vos Pères.

Agréez, MONSIEUR, que nous nous flattions toujours de l'attachement que vous avez pour un Corps dont vous êtes une des principales parties, & que nous vous assurions ici de l'estime & de la considération qu'on y a pour vous.

III.

III.

COMPLIMENT à M. de Baville de la part des Etats, 1697.

MONSIEUR,

C'eſt la coutume de nos Etats de venir vous marquer ; auſſitôt qu'ils ſont aſſemblés, la reconnoiſſance qu'ils ont de l'affection & du zèle que vous avez pour le bien de cette Province. Comme vous ne perdez aucune occaſion de lui être utile, il eſt juſte qu'elle cherche celle-ci pour vous témoigner combien elle vous eſt redevable.

Si elle n'a plus cette joie que lui donnoit ſon ancienne opulence ; ſi quelquefois elle a tremblé devant la face de l'exacteur ; ſi nous l'avons vu gémir ſous le poids des charges publiques, nous avons imputé ces maux à la néceſſité du temps. Mais ſi durant le cours de la guerre elle a joui d'une douce tranquillité ; ſi elle a trouvé des moyens de ſe ſoutenir encore dans ſa foibleſſe, & de rèparer un peu ſes forces de temps en temps par ſon induſtrie & par ſon commerce, c'eſt à vos ſoins, MONSIEUR, c'eſt à votre application que nous le devons.

Ne pouvant nous décharger du fardeau que le beſoin de l'Etat nous impoſoit, vous n'avez jamais refuſé de l'adoucir. Quand nous avons demandé des grâces qu'il ne vous étoit pas permis d'accorder, nous avons entrevu une volonté bienfaiſante au travers d'une obéiſſance forcée ; & lorſque vous n'avez pas eu le plaiſir de nous ſoulager, nous avons eu du moins la conſolation de ſavoir que vous aviez la bonté de nous plaindre. Votre cœur a toujours reſſenti le premier les peines qui pouvoient ſe faire ſentir aux nôtres, & dans les affaires qu'on a remiſes à votre jugement & à vos conſeils, vous avez mieux aimé être notre ſolliciteur, que notre juge.

Mais voici l'heureux temps où la bonté de votre cœur aura toute ſon étendue, où votre inclination & vos devoirs s'uniront à faire fleurir cette Province, & où les douceurs de la paix, que vous travaillerez à nous procurer par vos

bons offices, effaceront de notre mémoire toutes les incommodités qu'apporte la guerre.

Au lieu de plaintes, vous n'entendrez qu'actions de grâces; nous jouirons en repos de notre bonheur, vous jouirez du plaisir qui vous est le plus naturel & le plus sensible, je veux dire du plaisir de faire du bien. Il ne passera par vos mains que des grâces que vous nous aurez attirées, & dont vous serez le dispensateur; & vous n'aurez plus d'autre occupation que celle de nous faire sentir les bienfaits du Roi, & de lui faire connoître notre fidélité & notre reconnoissance.

Nous nous flattons des espérances que vous nous avez solennellement données. Nous comptons sur cette félicité dont vous serez le dépositaire, & dont vous vous êtes rendu garant; & nous avons autant de joie & d'impatience à vous en faire nos remercîmens par avance, que vous en avez eu à nous en faire la promesse.

IV.

COMPLIMENT au même, de la part des Etats, 1698.

MONSIEUR,

Si nous venons ici au nom des Etats de la Province, ce n'est ni bienséance, ni coutume; c'est inclination, c'est devoir. Nous voyons en vous un mérite que nous sommes obligés d'honorer; nous recevons de vous des secours que nous sommes bien aises de reconnoître; & la justice que nous vous rendons, est un témoignage public des vertus que vous possédez, & des grâces que vous nous faites.

Nous admirons cet esprit vaste, pénétrant, décisif, à qui rien n'échappe, & que rien n'arrête, dont les lumières sont toujours pures, & dont les vues tombent toujours sur la justice & la vérité, quelque nuage qui les couvre. Supérieur à vos emplois, vous en rempliſſez les devoirs, mais vous n'en sentez pas le poids. Une heureuse facilité de connoissance & de jugement, vous met au-dessus des difficultés & de la multiplicité des affaires; il semble qu'elles se

développent devant vous, que vous n'avez besoin ni de réflexion, ni de travail pour discerner la bonne cause d'avec la mauvaise, & que la vérité aime à se présenter à vous, elle qui se plaît à se faire chercher aux autres.

Nous n'entreprenons pas, MONSIEUR, de louer ici cette noblesse de cœur qui vous éloigne des intérêts, & des passions; cette droiture qui vous attache au bien pour le bien; cette bonne-foi qui règne dans vos discours; cette fidélité que vous gardez dans vos amitiés, & tous ces agrémens que la naissance & l'éducation ont mis dans vos mœurs pour le commerce de la vie. Il nous suffit de louer ce qui fait le bonheur de la Province. Cette prudence qui règle tout, & qui joignant la douceur à la fermeté, maintient le repos & l'ordre parmi les peuples. Cette équité qui pèse au poids du sanctuaire les droits publics & particuliers. Cette vigilance qui court à tous les besoins, qui prévient les mauvais desseins, qui dans ces temps difficiles, étouffe les semences de rebellion, qu'une inquiétude & un faux zèle de Religion pouvoient faire éclore. Cette sévérité discrète qui compatit aux foiblesses, & qui ne punit que ce qu'elle ne peut corriger.

Ces grandes qualités, MONSIEUR, sont connues à la Cour aussi-bien qu'ici : toutes les fois que nous avons approché de ce sanctuaire où réside la majesté du Prince & la grandeur de l'Etat, nous avons vu que vos avis y sont reçus comme des oracles, & nous avons ouï des voix d'approbation & de louange de votre conduite.

Nous y avons reconnu sur-tout, MONSIEUR, l'affection que vous avez pour le bien & pour l'honneur de cette Province. Vous y représentez nos nécessités, vous y répondez de nos intentions, vous y faites passer nos vœux & nos prières; le feu qui brûle dans nos cœurs, vous le faites briller au pied du Trône; votre bonté emploie pour nous tout le crédit que vous acquiert votre sagesse, & vous faites valoir nos bons désirs avec la même éloquence qui les a fait naître. Jugez, MONSIEUR, par la grandeur de ces services, de celle de notre reconnoissance, & croyez que nous en conserverons une éternelle mémoire. Ce sont les sentimens de la Compagnie & de tous ceux qui la composent.

V.

HARANGUE au même, 1699.

MONSIEUR,

UN des premiers ſoins de nos Etats aſſemblés, eſt de nous députer ici, non pour y louer la pénétration de votre eſprit, la droiture de votre cœur, la juſteſſe de vos ſentimens, l'élévation de votre génie, juſtice qu'on vous rend également dans tout le Royaume.

Mais pour vous témoigner l'affection & la reconnoiſſance de cette Province, qui reſſent les obligations qu'elle vous a, qui voit vos grandes qualités de plus près, & d'où, comme du centre de votre réputation, partent l'eſtime & l'approbation dont vous jouiſſez dans le monde.

C'eſt au nom de cette Province que nous parlons aujourd'hui, MONSIEUR. La juſtice que vous rendez à ſes peuples, le ſoin que vous prenez de ſa tranquillité, le mouvement que vous donnez à ſon commerce, le zèle que vous avez pour la pureté de ſa Religion, l'habitude où vous êtes de l'aſſiſter de vos conſeils, de votre crédit & de vos lumières, ſont des bienfaits continuels dont nous reconnoiſſons que nous vous ſommes redevables.

Si vous n'avez pas toujours eu le bonheur de nous ſoulager, vous en avez eu le déſir. Vous avez adouci, quand vous l'avez pu, la rigueur des temps. Dans les beſoins preſſans de l'Etat, vous n'avez pas oublié les nôtres. Tout ce qui eſt de vous dans votre adminiſtration, nous eſt toujours avantageux & favorable; & lors même que nous craignons les affaires que vous traitez, nous aimons toujours celui qui les traite.

Nous eſpérons, MONSIEUR, que ce ſera par vous que nous viendront les ſoulagemens de la paix. Nous connoiſſons cette humeur bienfaiſante, qui vous fait goûter le premier la douceur du bien que vous avez fait, & nous venons vous remercier de vos bons offices avec autant de plaiſir que vous en avez à nous les rendre.

VI.

REMERCIMENT aux Etats de Languedoc, pour la Députation au Roi.

MESSIEURS,

S'IL ne falloit que de la reconnoiſſance pour la grâce que vous venez de m'accorder, je trouverois de quoi ſatisfaire à ce devoir dans les ſentimens de mon cœur. Si vous ne demandiez que du ſoin & de la vigilance, j'y ſerois aſſez engagé par l'honneur que j'ai de recevoir vos ordres, & par le plaiſir que j'aurai de les exécuter. Mais je ſens bien que je n'ai pas cette capacité que vous déſirez, ou que vous ſuppoſez en moi. Que je ſerois heureux, MESSIEURS, ſi vous me donniez vos lumières en me confiant vos affaires, & ſi votre choix qui me rend content, pouvoit auſſi me rendre habile !

M. le cardinal de Bonzi.

Mais que ne peut-on eſpérer, aſſiſté du crédit de Son Eminence ? Vos intérêts lui ont toujours été plus chers que les ſiens propres. Elle offrira nos vœux, & ils ſeront exaucés. Le plaiſir que l'on aura de la revoir à la Cour, augmentera le déſir qu'on a de la ſatisfaire. Il agira pour le ſoulagement de cette Province, comme il a fait pour le repos & pour la gloire de l'Egliſe ; & tandis que les ſemences d'union & de paix qu'il a jetées dans l'eſprit du Saint Père germeront & fructifieront en leur temps, nous recueillerons les fruits de ſa protection & de ſa faveur auprès du Prince.

Le mérite de M. le Marquis de Gange, les ſoins de M. de Rochepierre, les conſeils de M. Taurine, l'intelligence de M. Joubert, ſeront des ſecours conſidérables ; & le déſir que j'aurai de reconnoître l'honneur que vous me faites, me fera exactement acquitter des affaires dont vous me chargez.

VII.

HARANGUE au Roi, de la part des Etats de Languedoc, sur la prise de Namur, en 1692.

SIRE,

NOUS venons présenter à VOTRE MAJESTÉ les vœux & les hommages d'une Province attentive à tous ses devoirs & toujours soumise à vos ordres. Il y a dans nos cœurs une loi plus forte que la coutume qui nous amène. Nous voyons avec joie revenir ces jours heureux où sous vos favorables regards, notre fidélité se renouvelle; & comme votre gloire croît tous les ans, nous sentons aussi tous les ans croître notre respect, notre zèle & notre reconnoissance.

Quelque expérience, SIRE, quelque confiance que nous ayions, vos entreprises surpassent toujours notre attente, & rien ne vous semble digne de vous, que ce qui paroît impossible aux autres. Vous avez réduit sous vos lois une Place qui ne connoissoit pas encore de vainqueur; qui se soutenoit par ses forces, & même par sa réputation; qui renfermoit dans ses murailles une armée entière pour sa défense; que les rivières & les rochers, l'art & la nature à l'envi rendoient imprenable, & que la terre & le Ciel, par un désordre des saisons, avoient rendu presque inaccessible. Il falloit vaincre tout ensemble, le temps, les lieux, les ennemis & les élémens. Vous les avez vaincus, SIRE, par vos fatigues, souffrez que nous le disions encore en tremblant, par vos périls; & cette conquête vous doit être d'autant plus chère, qu'elle est le prix de votre valeur & le fruit de votre constance.

Vous jetez quelquefois sur vos desseins des voiles épais & impénétrables, & vous ôtez, quand il vous plaît, à un ennemi vigilant le mérite de sa prévoyance. Mais cette année, SIRE, vous ne l'avez ni surpris, ni prévenu. Vous avez tracé devant ses yeux le plan de vos projets, & vous avez voulu qu'il fût témoin, & presque le confident de votre victoire. Vous lui avez donné le temps d'assembler ce corps nombreux de tant de Nations ramassées; il étoit juste

qu'un tel ſpectacle eût tant, & de ſi grands ſpectateurs.

Que n'ont-ils pu voir de plus près VOTRE MAJESTÉ tranquille, lorſqu'ils étoient les plus agités, donner tous les ordres, pourvoir à tous les beſoins, diſpoſer toutes les attaques; Roi, Miniſtre d'Etat, Général d'armée tout enſemble, aſſiſter à tout, animer tout par ſon autorité, par ſes ſoins & par ſes exemples. Votre génie ſeul eſt capable de ſuffire à tout. La ſource de vos conſeils eſt en vous-même. Vous ſoutenez le poids des affaires. Nous devons à votre cœur & à votre eſprit tant de grands ſuccès; votre puiſſance les produit; votre prudence les prépare: vous avez tout enſemble la gloire du deſſein, & celle de l'exécution; & ce que vous penſez n'a pas moins de grandeur que ce que vous faites.

Que ſi les flots & les orages ont été contraires à nos ſouhaits, qui ne ſait qu'une aveugle fortune dérange quelquefois les ouvrages de la ſageſſe? Nous avons mérité d'être loués de nos ennemis. Ils ont eu l'avantage des vents & du nombre, & nous avons eu celui de la réputation & du courage.

Par-tout où vous avez paru, SIRE, la victoire fidelle vous a ſuivi. Mais quelque plaiſir qu'il y ait à vaincre, vous avez modéré l'impatiente ardeur de vos troupes, pour épargner le ſang de ceux qui vous ſervent; vous avez retardé vous-même votre conquête; & pour ſatisfaire votre bonté, vous avez bien voulu dérober quelques jours à votre gloire. L'éclat de tant d'actions ſurprenantes ne vous a point ébloui. On entrevoit au plus fort même de la guerre, la paix que vous voulez donner au monde. En triomphant de vos ennemis, vous compatiſſez à vos peuples; & vous ne prenez tant de peine à les défendre, que pour avoir plutôt le plaiſir de les ſoulager.

Mais ce qui nous touche le plus, SIRE, c'eſt cette foi & cette religion ſincère qui attire ſur vous & ſur nous des bénédictions immortelles. Dans le comble de la grandeur où vous êtes, vous protégez par votre piété un Roi qui, dans ſes malheurs, ſe ſoutient encore par la ſienne. L'Egliſe & les Autels n'ont plus que vous pour défenſeur. La cauſe du Ciel eſt la vôtre; & tandis que tant de Princes armés contre vous, ſe liguent avec tant de peine, intrépide, & paiſible en vous-même, vous vous uniſſez avec Dieu. Dans vos proſpérités vous reconnoiſſez ſes bienfaits;

dans toute sorte d'événemens vous adorez les ordres secrets de sa Providence, & comme vous ne combattez que pour lui, vous ne cueillez aussi vos lauriers que pour lui en faire des couronnes.

Aussi a-t-il voulu bénir vos armes, & confondre l'orgueil de vos ennemis, dans ce combat sanglant où la valeur a triomphé de la rage & de l'artifice, où vos bataillons ont fait voir que tout ce qui combat pour vous est invincible, où l'on a vu de jeunes Héros de votre sang, SIRE, se distinguer par leur courage, comme ils se distinguent par leur naissance ; & dans les périls les plus évidens, oublier leur propre conservation & ne songer qu'à votre gloire.

Que nous reste-t-il à souhaiter, SIRE, sinon que les sentimens de nos cœurs vous soient connus ; que vous mesuriez vos bontés à notre affection & à notre zèle ; que vous receviez nos dons avec autant de plaisir que nous en avons à vous les offrir, & que VOTRE MAJESTÉ reconnoisse qu'il n'y eut jamais de plus profonde vénération, ni de plus parfaite obéissance que la nôtre.

VIII.

HARANGUE à Monseigneur le Dauphin, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

APRÈS avoir rendu nos hommages au Roi, nous venons autant par inclination que par devoir, révérer en vous l'éclat de sa Majesté qui vous environne. Honorés de sa royale protection, nous nous assurons de la vôtre ; & comme nous voyons briller en vous la même gloire, nous espérons de vous aussi le même honneur & la même grâce.

Les vertus, MONSEIGNEUR, qu'on acquiert avec tant de peine, vous ont été comme naturelles : quelque grande éducation que vous ayez eue, vous ne devez presque qu'à vous-même ce que vous êtes ; & Dieu qui vous a fait grand par naissance, vous a fait vertueux par inclination.

Nous admirons, MONSEIGNEUR, avec toute la France, cette bonté qui attire l'amour des peuples, sans en diminuer

le reſpect; cette modération qui retient les paſſions de la grandeur ſous les règles de la ſageſſe; cette modeſtie qui fait qu'on vous donne avec plaiſir la gloire que vous vous refuſez à vous-même; cette activité qui vous fait trouver votre repos dans les exercices laborieux de la paix, ou dans les fatigues honorables de la guerre; cet air de grandeur qui vous élève, & qui fait voir qu'en obéiſſant au Roi, vous êtes fait pour commander au reſte du monde.

Avec quelle fierté, quand il vous met ſa foudre en main, allez-vous briſer les remparts de ſes ennemis, & les forcer dans leurs murailles? Le rivage du Rhin retentit encore du bruit de vos exploirs & de vos louanges. Vous ſaviez, ſelon les beſoins, faire éclater votre valeur, ou la modérer. D'un côté vous preniez des villes, de l'autre vous gagniez des cœurs. Votre vigilance, votre douceur, votre libéralité, ne vous faiſoient pas moins d'honneur que l'intrépidité de votre courage, & vous n'étiez pas moins grand, ni moins eſtimable par vos vertus que par vos victoires.

Vous venez, MONSEIGNEUR, de ranimer cette noble ardeur dans ce ſiége fameux, où, pour la gloire du Roi, vous avez fait briller la vôtre. On vous a vu prendre ſes ordres avec joie, & les donner avec dignité; recevoir de lui cet eſprit de force & de ſupériorité, que vous alliez répandre après cela dans les troupes; commander en ſa place comme il auroit commandé lui-même; & montrer qu'il n'appartient qu'à vous d'imiter ſa valeur, comme il n'appartient qu'à vous de repréſenter ſa perſonne.

Agréez, MONSEIGNEUR, que, ſuivant les mouvemens de notre cœur, nous allions renouveler dans notre Province ce que la renommée y a tant de fois publié de vos éclatantes vertus; que nous y portions les agréables aſſurances d'une protection auſſi puiſſante que la vôtre, & que nous vous aſſurions par avance, MONSEIGNEUR, de la parfaite reconnoiſſance, & de la profonde vénération des trois Etats qui la compoſent.

IX.

COMPLIMENT à Monſeigneur le Cardinal de Bonzi, ſur le même ſujet.

MONSEIGNEUR,

NOUS ne venons pas ici vous demander votre protection pour la Province, tous les jours nous en reſſentons les effets. VOTRE ÉMINENCE eſt accoutumée à faire du bien ſans que perſonne l'en ſollicite, & auprès d'Elle on a toujours plus beſoin de remercîmens que de demandes. Cette Province que vous avez autrefois rendue ſi floriſſante, & que la difficulté des temps affoiblit inceſſamment, eſt comme un corps languiſſant qui ne peut plus ſe ſoutenir que par le crédit de celui qui en eſt le chef. Auſſi, MONSEIGNEUR, nous n'avons recours qu'à vous; nous n'agiſſons que par vos conſeils & par vos ordres; nous ne voyons que par vos lumières; nous n'eſpérons qu'en votre bonté. Il n'y a perſonne dans les Etats de la Province où VOTRE ÉMINENCE préſide, qui ne demande au Ciel la conſervation d'une vie ſi précieuſe, ſi néceſſaire au public & ſi utile aux particuliers. Pour moi, MONSEIGNEUR, je leverai tous les jours au Ciel ces mains que vous avez ſi obligeamment conſacrées, & je ferai ſans ceſſe en ſecret les vœux que VOTRE ÉMINENCE m'a ouï faire en public pour la proſpérité & pour la longueur de ſes années.

X.

COMPLIMENT à M. le Comte de Peyre, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans la Province, & la part que vous prenez à tout ce qui la regarde, nous fait venir à vous avec joie. Nous connoiſſons le zèle que vous avez pour le

bien public, & nous venons unir nos ſentimens & nos déſirs avec les vôtres. Comme nous profitons de vos conſeils & de l'intelligence que vous avez dans nos affaires, nous profiterons auſſi de l'honneur de votre préſence. Notre députation ſera ſans doute heureuſe ſous une conduite comme la vôtre, & nous ne pouvons qu'être reçus favorablement quand nous ſerons préſentés par vous.

XI.

COMPLIMENT à M. le Chancelier, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Après avoir préſenté au Roi nos ſoumiſſions reſpectueuſes, & remis en ſes mains Royales le cahier de nos demandes, à qui pouvons-nous mieux nous adreſſer qu'à vous, qui êtes l'interprète de ſes volontés, le dépoſitaire de ſes lois, & le diſpenſateur de ſes grâces. Nous venons du Trône de ſa Majeſté au Tribunal de ſa Juſtice.

Quand ce ne ſeroit pas un devoir indiſpenſable, ou une coutume établie, notre inclination nous ameneroit ici. Notre Province a reconnu par une longue expérience les généreux ſentimens d'un cœur toujours favorable pour elle.

Elle conſerve chèrement le ſouvenir de vos vertus & la reconnoiſſance de vos bienfaits : votre prudence, votre équité, votre douceur ; dans des temps même difficiles, lui ſeront toujours vénérables. Auſſi elle ſe plaît à renouveler dans votre cœur cette ancienne tendreſſe, & ſe fait comme un droit & un préjugé de votre protection, de l'eſtime, de la confiance, & du reſpect qu'elle conſervera pour vous.

XII.

COMPLIMENT à M. de Pontchartrain, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Nous ne venons pas par des complimens importuns, ou par des récits indiscrets des nécessités de notre Province attirer votre protection ou votre compassion sur elle. Touchés de la gloire du Roi & des besoins pressans de l'Etat, nous ne cherchons qu'à satisfaire notre affection & notre zèle.

Nos peuples portent leurs désirs au-delà même de vos demandes. Un même esprit par-tout les anime, les pères & les enfans ont la même ardeur ; & c'est avec joie que les uns s'épuisent & que les autres se sacrifient.

Rien ne peut arrêter nos dons que notre impuissance ; & la seule grâce que nous demandons, & que nous espérons de la bonté & de l'équité naturelle du Roi, & de votre protection, MONSIEUR, c'est qu'il reste à notre Province de quoi témoigner sa fidélité.

Il nous seroit fâcheux d'être réduits aux bonnes intentions, & de perdre le plus sensible plaisir que nous ayons de contribuer de nos biens aux conquêtes du plus grand Roi du monde, & de les déposer en des mains si pures & aussi fidelles que les vôtres.

XIII.

COMPLIMENT à M. le Duc de Beauvilliers, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans les Conseils de Sa Majesté, l'estime que nous faisons de votre sagesse, & la confiance que nous avons en votre équité, nous amènent ici au nom d'une Province qui se distingue moins par la beauté, par

l'étendue & par la fertilité de son pays, que par la fidélité de ses peuples, & par les efforts qu'elle fait tous les ans pour contribuer à la gloire du Roi, au progrès de la Religion, & à la grandeur de l'Etat.

Quand nous ne demanderions pas votre protection pour nos besoins, nous la rechercherions pour notre gloire : outre les biens qu'elle produit, elle fait honneur à ceux à qui vous faites la grâce de l'accorder, & l'opinion de votre vertu fait qu'on suppose du mérite à tout ce que vous appuyez de votre crédit.

Mais, MONSIEUR, vous nous serez utile, non-seulement pour le présent, mais encore pour l'avenir. Ces nobles sentimens que vous inspirez à ces jeunes Princes, que la prudence du Roi, ou, pour mieux dire, la Providence de Dieu vous a confiés, feront un jour le bonheur des peuples. Vous préparez des maîtres & des protecteurs à nos Provinces, & par vos fidelles enseignemens vous leur formez des cœurs de Rois & des cœurs de Pères.

Agréez, MONSIEUR, que nous demandions au Ciel qu'il verse ses bénédictions sur une éducation si importante à tout le Royaume, que nous en prévoyions les fruits; & que jouissant du bonheur de vivre sous le plus grand Monarque du monde, nous félicitions ceux qui nous suivront, de voir de petits fils qui lui ressemblent.

XIV.

COMPLIMENT à M. de Châteauneuf, sur le même sujet.

MONSIEUR,

UN de nos plus essentiels & plus agréables devoirs, est de venir recevoir de vous les ordres de SA MAJESTÉ & de vous témoigner en même temps notre parfaite reconnoissance.

Ce bon accueil que vous nous faites, MONSIEUR, cette présence & cette netteté d'esprit avec laquelle vous développez nos affaires; cette attention obligeante que vous avez sur les droits & sur les priviléges de notre Province; ce soin que vous voulez bien prendre de faire valoir nos bonnes in-

tentions & nos ſervices, de porter nos vœux & nos encens aux pieds du Trône, & de répandre ſur le public & ſur les particuliers le ſecours de vos bons offices, ſont des grâces que vous renouvelez, & que nous reſſentons toutes les années.

Nous vous prions, MONSIEUR, de les continuer à une Province qui les mérite, non-ſeulement par ſon attachement & ſa fidélité ſincère aux intérêts de l'Etat & à la gloire du Roi, mais encore par le plaiſir qu'elle a de vous honorer, & de voir en tous ceux qui la compoſent la reconnoiſſance de vos bienfaits, l'eſtime de votre mérite, & la confiance en votre bonté.

XV.

COMPLIMENT à Madame la Ducheſſe du Maine, ſur le même ſujet.

MADAME,

Nous venons rendre à Votre Alteſſe Sérèniſſime les premiers devoirs d'une Province qui ſe prépare à vivre ſous vos lois, & qui vous regarde comme l'acquiſition la plus précieuſe qu'elle pût faire.

Elle trouve en vous, MADAME, la gloire que donne une auguſte naiſſance, la ſageſſe que produit un heureux naturel, les vertus que forme une bonne éducation, l'émulation qu'inſpirent les grands exemples.

Elle nous a chargés de vous témoigner l'impatience qu'elle a de vous recevoir, heureuſe ſi nous pouvions l'aſſurer que vous avez quelque déſir d'y venir.

Vous y trouverez, MADAME, une terre fleurie, un ciel toujours pur & ſerain, des eſprits qui ne manquent ni de douceur, ni de politeſſe, des cœurs qui ſavent honorer la grandeur, & révérer la vertu où elle ſe trouve. Vous y trouverez la réputation encore vivante d'une Princeſſe dont la mémoire eſt en bénédiction parmi nos peuples; & nous eſpérons que vous ſuccéderez à ſa piété, comme vous ſuccédez à ſon rang.

Nous prions le Ciel, MADAME, que cette guerre im-

portune finiſſe ſelon nos ſouhaits, qu'une heureuſe paix nous rende votre illuſtre époux. Il eſt déjà comblé de gloire. Nous nous préparons à le couronner de ſes propres lauriers; & comme vous avez gagné ſon cœur, vous prendrez part à ſes triomphes.

XVI.

DISCOURS à l'Aſſemblée générale du Clergé de France, au ſujet de l'érection de l'Evêché d'Alais.

MESSEIGNEURS,

J'ai cru que je ne pouvois me diſpenſer de donner part à la Compagnie du changement arrivé dans mon Diocèſe, par l'érection d'un nouveau Siége Epiſcopal dans la ville d'Alais.

Le Roi, dans la converſion générale des hérétiques de ſon Royaume, avoit été informé que le diocèſe de Nîmes étoit très-difficile à gouverner, ſoit parce qu'il s'étendoit bien avant dans les montagnes des Cévènes, ſoit parce qu'il étoit chargé de plus de 80 mille ames qui venoient de rentrer dans le ſein de l'Egliſe Catholique.

S. M. jugeant que le fardeau étoit trop peſant pour un ſeul Evêque, réſolut de le partager, & crut qu'il étoit important, pour l'avancement de la Religion & pour le bien de ſon ſervice, de fonder un Evêché dans cette partie du mien qui étoit plus éloignée, & qui avoit plus beſoin d'inſtruction.

Elle conſidéra que le Troupeau s'étant ſi fort multiplié, il lui falloit plus d'un Paſteur pour le conduire; qu'il étoit néceſſaire de laiſſer dans ces lieux, que les hivers rendoient inacceſſibles, des ſecours qui fuſſent toujours utiles & toujours préſens; que tout le zèle d'un homme apoſtolique ſeroit aſſez occupé à conduire des peuples qui avoient joint juſques-là à l'opiniâtreté que donne l'erreur, certaine férocité qu'ont ordinairement les habitans des montagnes; & que la préſence d'un Evêque pourroit ſervir non-ſeulement à les inſtruire, mais encore à les adoucir.

Par ces motifs, le Roi a fait préſenter en ſon nom toutes

les ſuppliques à la Cour de Rome. Il a fait pourſuivre à ſes frais l'érection de ce nouveau Siége. Il a doté cette Egliſe naiſſante de l'Abbaye de Pſalmodi, ſituée dans Aigue-mortes, d'environ 20 mille livres de revenu. Il y a établi pour premier Evêque Monſeigneur François de Saulx, que ſon ſavoir, ſa piété & ſon zèle dans les Miſſions avoient rendu digne de ce miniſtère.

Les Bulles du Pape, les Lettres-patentes de S. M. les Arrêts du Conſeil, ont achevé cet ouvrage, & votre approbation, MESSEIGNEURS, y mettra le ſceau. La ſéparation eſt faite dans toutes les formes. Les deux Diocèſes ſont convenus des limites de leur territoire, & des décimes & autres charges qu'ils doivent porter.

Sur cela, MESSEIGNEURS, nous vous ſupplions de vouloir bien ordonner que le Diocèſe de Nîmes & celui d'Alais ſoient employés à l'avenir ſéparément dans les départemens & dans les comptes du Clergé, pour les ſommes qu'ils doivent payer l'un & l'autre; & qu'une expédition de la tranſaction qu'ils ont paſſée entre eux, ſoit remiſe dans les archives du Clergé de France, pour ſervir dans la ſuite de fondement à toutes leurs impoſitions, ſelon la requête que nous avons miſe entre les mains de Meſſieurs vos Agens généraux.

XVII.

COMPLIMENT de condoléance à un Commandant de Province.

MONSEIGNEUR,

Nous venons vous témoigner la part que nous avons priſe à la perte que vous avez faite. Nous avions cru que nous n'aurions que des ſujets de nous réjouir avec vous de l'accroiſſement de gloire & de grandeur dont il ſemble que le Ciel vous comble, & nous n'avions pas prévu qu'il fallût vous rendre de triſtes devoirs.

C'eſt la fatalité des combats, MONSEIGNEUR, le ſang le plus pur eſt preſque toujours répandu le premier. Les dangers accompagnent toujours les plus grandes ames, & par un

un malheur fatal qui suit les grandes victoires, on perd ordinairement ceux par qui on les gagne.

Vous n'avez que trop éprouvé cette rigoureuse fortune, MONSEIGNEUR. Mais si l'immortalité qui est la récompense de la valeur malheureuse ; si les témoignages d'un Roi qui juge si bien du mérite & de la gloire ; si les louanges qu'on donne aux morts pouvoient consoler les vivans, jamais on n'eut tant de sujets de se consoler.

Je sais qu'il y a des pertes qu'on peut nommer irréparables ; qu'il est difficile d'arrêter une douleur raisonnable...

Mais je ne vois pas qu'en voulant adoucir votre douleur, je la renouvelle. Je me contente de vous assurer, MONSEIGNEUR, qu'au milieu de la joie publique nous avons pris part à votre douleur, & que nous partageant entre les intérêts de la France & vos intérêts particuliers, nous avons considéré ce que cette victoire valoit à l'Etat, mais nous avons senti en même temps ce qu'elle coûtoit à votre famille.

XVIII.

DISCOURS sur la réception de M. l'Abbé Poncet à l'Académie de Nîmes.

MESSIEURS,

Le choix que vous faites aujourd'hui de Monsieur l'Abbé Poncet pour l'associer à votre Compagnie, est également honorable pour vous & pour lui. C'est une marque de votre discernement, c'est une preuve de son mérite. On ne peut vous soupçonner ni de surprise, ni de prévention, sa capacité vous est connue.

Il ne se fonde pas sur des recommandations étrangères, ni sur une réputation qui vient de loin. Il est sa recommandation lui-même, & porte sa preuve d'éloquence & son titre de bel esprit. Il ne vous demanderoit pas vos suffrages aujourd'hui, s'il ne vous avoit forcé hier de lui donner vos applaudissemens, & il a voulu vous convaincre de ses droits avant que de vous déclarer ses prétentions.

Savant, pieux, éloquent, modeste dans une extrême jeunesse ; dans la saison des fleurs il porte des fruits ; son es-

prit semble être venu dans le monde tout cultivé; un heureux naturel l'a mis au-dessus de la longueur des études, & de la nécessité des expériences, en sorte qu'on a tout à louer en sa personne, & rien à pardonner à son âge.

Recevez donc avec plaisir un Sujet si digne de votre estime, & si propre à relever votre gloire dans les premiers théâtres du monde.

XIX.

HARANGUE prononcée devant la Reine d'Angleterre, à Saint-Germain-en-Laye, le 4 Juin 1695.

MADAME,

Le Clergé de France se présente aujourd'hui à V. M. avec tous les sentimens que le respect, l'admiration, & la Religion lui donnent pour elle. L'honneur qu'il a d'être assemblé presque sous vos yeux, & de voir de près ces grandes qualités que la renommée n'apprend d'ordinaire que foiblement, le fait acquitter avec plaisir d'un devoir qu'il vous rend avec justice.

Que ne devons-nous pas, Ministres du Seigneur que nous sommes, à une Reine que sa naissance, son esprit, ses vertus, &, si je l'ose dire, ses malheurs mêmes rendent vénérable à toute l'Eglise; & qui fidelle à la loi de Dieu, malgré les tentations du siècle les plus touchantes, a su faire à sa religion un sacrifice de sa grandeur.

Mais, MADAME, en renonçant à cet éclat, dont l'orgueil du monde se flatte, vous n'avez rien perdu de votre gloire; votre foi ne brille pas moins que vos couronnes; rien ne fait mieux connoître le droit que vous avez de les porter, que le courage que vous avez eu de les abandonner pour Jesus-Christ. Cette espèce de nouveau zèle qui ne peut tomber que dans un cœur aussi grand & aussi pieux que le vôtre, vous fait autant d'admirateurs, qu'il y a dans le Royaume de Dieu de véritables fidelles. Par-tout où règne la piété, vous regnez indépendamment de la fortune; & il n'y a point de cœurs chrétiens où la justice & la religion ne

vous élèvent un trône invisible, inaccessible aux usurpateurs.

Aussi le Ciel a-t-il versé dans votre ame ces bénédictions de douceur qui sont les sources ou les récompenses de la vertu ; ce goût de la parole de Dieu & de ses vérités évangéliques ; cette profonde vénération de ses mystères ; cette respectueuse déférence à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être ; cette droiture qui vous porte naturellement au bien, & ne vous laisse jamais sortir des voies de la vérité ; cette bonté qui vous fait pardonner aux uns, compatir aux autres, utile à plusieurs, honnête & charitable à tous ; ces retraites, où loin du bruit & du commerce du monde, vous tirez du fond d'une solide dévotion, & d'une tranquille conscience vos consolations secrètes.

De-là vient, MADAME, que vous n'avez été ni éblouie par la gloire, ni abattue par l'adversité. Vous avez séparé dans une élévation suprême, ce qu'il y a de la grandeur de Dieu d'avec ce que la vanité des hommes y mêle. Vous avez discerné dans les afflictions, parmi ce qu'elles ont de triste, ce qu'elles ont de salutaire ; & dans ces états différens, toujours égale à vous-même, vous avez pratiqué cet art si difficile & si peu connu, de mettre à profit pour l'éternité les prospérités & les tribulations de la vie.

Dieu a permis, MADAME, que vous ayez porté de si grands exemples dans ce Royaume, où l'on fait gloire de les respecter, & où la piété du Roi nous accoutume depuis long-temps à reconnoître & à louer des vertus royales. Que ne pouvons-nous, MADAME, par nos discours & par nos exemples, inspirer la fidélité & la reconnoissance à ceux qui vous la doivent par tant de titres. Mais si nos vœux peuvent être exaucés, les nuages que la confusion & l'erreur ont formés se dissiperont bientôt, on verra vos couronnes refleurir sur vos têtes sacrées. Dieu vous rendra le sceptre que vous avez mis en dépôt entre les mains de sa providence ; & vos peuples éprouveront qu'il n'y a point de joug plus pesant que celui d'une domination injuste, & qu'ils ne peuvent être heureux que sous leurs Princes légitimes.

XX.

HARANGUE au Roi, au ſujet de la Paix, en 1697.

SIRE,

Lorſque nous allions tous les ans reconnoître aux pieds des Autels la protection du Dieu des armées, dans les victoires que vous remportiez ſur vos ennemis, quelque grande que fût notre joie, elle ne pouvoit être parfaite. Le Ciel qui nous étoit ſi favorable, ne laiſſoit pas d'être irrité. Nous nous réjouiſſions des événemens glorieux d'une guerre qui pouvoit être fatale, & qui devoit recommencer. Votre Majeſté elle-même, n'étoit pas moins ſenſible à nos pertes qu'à ſes propres avantages, & ſi vos peuples étoient touchés de votre gloire, vous l'étiez, SIRE, des beſoins & des gémiſſemens de vos peuples.

Mais aujourd'hui tous nos ſouhaits ſont accomplis. La diſcorde s'éloigne du monde chrétien ſans eſpérance de retour. Nous voyons finir non-ſeulement les dangers préſens, mais encore les craintes de l'avenir; & nous n'avons plus rien à demander au Ciel, dans les douceurs de la paix dont nous jouiſſons, que le repos & la conſervation de celui qui nous l'a donnée.

Tant de Princes jaloux qui ſembloient avoir conjuré la ruine de cet Etat, ont enfin reconnu, SIRE, que votre puiſſance & votre grandeur étoient au-deſſus de l'envie; qu'ils ne pouvoient eſpérer d'autres avantages que ceux que vous voudriez bien leur céder; que votre juſtice & votre bonté étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit; & que ne pouvant réſiſter à la force de vos armes, la ſeule gloire qu'ils avoient à gagner ſur vous, étoit de mériter votre bienveillance.

Vous leur avez offert par modération, SIRE, la paix qu'ils n'oſoient preſque vous demander; & prévenant le beſoin qu'ils en avoient, vous avez cru qu'il y avoit plus de généroſité à les ſatisfaire qu'à les accabler. Dans un temps où votre puiſſance ſembloit croître par la continuation de

la guerre, vous leur avez dreſſé vous-même le plan & le projet de leur fortune, en leur rendant par religion, ou par grandeur d'ame, des places que votre valeur vous avoit juſtement acquiſes ; lors même que vous pouviez attendre de nouveaux ſuccès, non-ſeulement de la bonté de votre cauſe, mais encore de la ſupériorité de vos armes, vous avez bien voulu ſacrifier au repos public les conquêtes que vous aviez faites, & celles que vous étiez en état de faire, & payer ainſi de votre propre gloire le bonheur que vous procurez à vos peuples.

Ces Villes, SIRE, que V. M. remet comme en dépôt à leurs anciens poſſeſſeurs, tant qu'ils auront le cœur pacifique, feront pour eux un monument éternel de votre puiſſance & de votre généreuſe équité. Ils auront ſans ceſſe devant les yeux ce qu'ils avoient perdu par leur foibleſſe, ce qu'ils ont recouvré par votre libéralité, & ce qu'ils pourroient perdre encore par leur mauvaiſe conduite.

Pour nous, SIRE, nous voyons avec plaiſir revenir ces jours heureux qui doivent couronner un règne auſſi glorieux que le vôtre. Par vos ordres & par vos ſoins, le commerce ſe rétablit. Nos ports s'ouvrent dans l'une & dans l'autre mer. Les richeſſes étrangères vont aborder de toutes parts. Ceux qui étoient nos ennemis deviennent nos hôtes. Ennuyés de la diſette de leurs climats, ils ont recours à la fertilité des nôtres, & V. M. répand déjà ſur nous ſes grâces à pleines mains. Votre cœur, SIRE, n'a pu retenir plus long-temps ſa tendreſſe pour ſes ſujets ; la paix eſt à peine conclue, que vous leur en faites goûter les douceurs. Vous leur ôtez une partie du fardeau dont vous allez bientôt les décharger entièrement, & vous ne témoignez pas moins d'impatience à les ſoulager, que vous avez eu de perſévérance à les défendre.

Il ne nous reſte plus, SIRE, qu'à demander à Dieu qu'il donne à V. M. de longues & tranquilles années ; & qu'après lui avoir fait ſentir tous les plaiſirs que donne la gloire, il verſe dans ſon cœur toutes les douceurs de la paix. Ce ſont les vœux, SIRE, de, &c.

XXI.

DISCOURS prononcé à l'ouverture des Etats de Languedoc.

MESSIEURS,

Comme c'eſt l'honneur & le devoir des Souverains de gouverner leurs ſujets avec ſageſſe & avec juſtice, de n'exiger d'eux qu'une obéiſſance & un ſervice raiſonnable, & de les protéger contre ceux qui veulent troubler leur repos & la tranquillité publique ; c'eſt auſſi l'honneur & le devoir des ſujets de reſpecter la grandeur & la majeſté de leurs Souverains, d'être ſoumis à leurs volontés, de contribuer à leur gloire, & de leur fournir les ſecours dont ils ont beſoin, ſoit pour conſerver leurs états, ſoit pour y établir, ou pour y maintenir le bon ordre.

Quelle Province s'acquitte de ces obligations plus fidellement que la vôtre ? Nous n'avons beſoin, MESSIEURS, ni de perſuaſion, ni d'adreſſe, pour faire valoir ici les ordres du Roi ; il nous ſuffit de vous les expliquer. Vous naiſſez tous bons ſujets, & bons citoyens ; l'amour du Prince & de la patrie eſt profondément gravé dans vos cœurs. Le Roi connoît depuis long-temps l'intérêt que vous prenez au bien public & à ſa gloire. Il n'uſe point de ſon autorité ſur votre Aſſemblée, il ſe confie en votre affection ; quoiqu'il n'exige rien de vous, vous êtes en poſſeſſion de ne rien refuſer de ce qu'il ſouhaite ; & quelques libres que vous ſoyez dans les demandes qu'il vous fait, vous n'avez jamais pris que la ſoumiſſion en partage.

Lorſque la guerre étoit allumée dans toute l'Europe, & que le Roi, pour la défenſe de l'état, avoit beſoin de ſecours extraordinaires, vous avez ſuivi ſes intentions auſſitôt qu'elles vous ont été connues. Vous avez dans les occaſions prévenu même ſes demandes. Les ſentimens de votre cœur l'ont emporté ſur les raiſonnemens de votre eſprit, & ſur la timidité que pouvoit vous donner votre impuiſſance ; & votre zèle a ſouvent ſervi d'exemple & de règle à tout le reſte du Royaume.

Vous avez mérité par cette conduite l'eſtime d'un Maître qui n'oublie pas les ſervices, & qui a autant d'impatience de vous donner des marques de ſa bienveillance, que vous en avez d'en reſſentir les effets. Vous jouiriez déjà de tous les adouciſſemens qu'il vous prépare, ſi la guerre, ſource funeſte de tant de maux, ne laiſſoit encore après elle un reſte de malignité & de confuſion dans les affaires, qui ne ſe diſſipe qu'avec le temps.

Le domaine engagé, les finances diminuées, le nombre des troupes qu'on ne peut s'empêcher d'entretenir, obligent encore l'état à de grandes charges. Il faut réparer, pour ainſi dire, les ruines des temps malheureux. L'abondance ſuit ordinairement la paix, mais ne va pas ſi vîte qu'elle. Les impôts dont vous étiez ſurchargés, ſont déjà preſque tous éteints, & vous ne craignez plus qu'il en renaiſſe; vous n'êtes plus foulés par les fréquens paſſages des gens de guerre; vous cultivez paiſiblement les héritages de vos pères.

Si l'on ne peut vous décharger entièrement du fardeau que vous portez, le Roi travaille tous les jours à vous le rendre plus léger. C'eſt à vous à reconnoître les grâces qu'il vous fait, & celles qu'il vous deſtine, & à chercher les occaſions de lui plaire, tandis qu'il cherche les moyens de vous ſoulager.

Nous laiſſons à M. de Baville à vous expliquer, avec ſon éloquence ordinaire, les intentions de S. M.; & ſi nous vous exhortons à les ſuivre, ce n'eſt pas tant pour réveiller votre zèle, que pour exécuter nos ordres, & pour nous conformer à la coutume.

XXII.

HARANGUE faite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, accompagné de M. le Duc de Berry, à la porte de l'Egliſe de Nîmes, le 2 Mars 1701. par M. Eſprit Fléchier, Evêque de Nîmes, à la tête de ſon Chapitre.

MONSEIGNEUR,

Si c'eſt un bonheur pour les peuples de connoître les Princes qui ſont nés pour leur commander, de voir ce ca-

ractère de grandeur que Dieu a gravé sur leur front auguste, de remarquer dans leurs actions & dans leurs personnes, je ne sai quel mélange de douceur & d'autorité, qui produit le respect & la confiance, & de chercher dans leurs favorables regards des marques de bonté, ou des espérances de protection; ce doit être aussi un plaisir pour les Princes de voir ces mouvemens affectueux d'une multitude empressée, d'entendre ces acclamations de joie, d'admiration, de tendresse, & de recevoir les hommages de tant de cœurs uniquement occupés du désir de les honorer & de leur plaire.

Le Roi ne pouvoit nous donner un spectacle plus digne de lui; il fait partir du centre de sa grandeur les plus vifs rayons de sa gloire; il communique au-dedans, au-dehors même du Royaume, ce qu'il a de plus cher, ce qui lui ressemble le plus; & se multipliant, pour ainsi dire, en la personne de ses petits-fils, il se plaît à faire voir au monde une postérité déjà capable de le gouverner.

Vous avez vu, sans envie, MONSEIGNEUR, tomber des sceptres à vos côtés dans la main d'un Prince de votre sang; vous lui avez rendu tous les offices d'une piété fraternelle; vous l'avez conduit jusqu'au pied du trône où vous aviez droit de monter vous-même, si vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent, celle que Dieu vous a destinée. Vous venez de remettre ce dépôt sacré qui vous avoit été confié, d'abattre ces bornes fatales qui divisoient la France d'avec l'Espagne, d'unir l'esprit & les intérêts de l'une & de l'autre Monarchie, & de serrer à la vue de deux nations les nœuds d'une alliance éternelle.

Il étoit juste, MONSEIGNEUR; que nos Provinces fussent ensuite honorées de votre présence; que le Roi qui vient de faire tant de grâces à des étrangers, marquât en même-temps la bonté qu'il a pour ses peuples; & qu'après avoir donné des Rois à nos voisins pour sa gloire, il montrât pour notre consolation ceux qu'il nous réserve.

Nous voyons en vous, MONSEIGNEUR, & en ce Prince que la gloire conduit avec vous, & que les grâces accompagnent, tout ce qui peut faire la félicité & les délices du Royaume. Héritiers de la piété d'une mère dont le Ciel s'est hâté de récompenser les vertus; formés sur les exemples d'un Roi qui vous enseigne l'art de commander, d'un père,

qui tout grand qu'il eſt, vous apprend celui d'obéir; vous avez joint à l'éclat de la naiſſance, le mérite de l'éducation.

De-là vient cette grandeur d'ame, que la nature, l'étude & la religion ont formée en vous; cet eſprit juſte & pénétrant, qui examine avec ſoin & décide avec connoiſſance; cet amour des lettres qui inſpire aux Grands des principes de vérité & de ſageſſe; cette bonté qui s'intéreſſe à tous les ſoulagemens publics ou particuliers. Ce ſont les qualités que l'Egliſe a droit de louer par nos miniſtères; elle va vous conduire au pied des Autels, chanter hautement les Cantiques du Seigneur qui lui élève de tels protecteurs, & faire enſuite des vœux ardens pour votre conſervation, pour votre gloire temporelle, & pour votre bonheur éternel.

XXIII.

POUR la cérémonie de la bénédiction des drapeaux d'un bataillon Suiſſe.

C'EST un uſage ſagement & ſaintement établi parmi les Chrétiens, d'apporter aux pieds des Autels les drapeaux & les étendards, pour reconnoître que les guerres ne peuvent être heureuſes ſans le ſecours & la bénédiction du Dieu des armées : Que c'eſt du Ciel que vient la ſupériorité de force & de puiſſance ſur la terre : que c'eſt le zèle de la Religion & de la Juſtice qui forme les véritables courages; & que les étendards & les drapeaux ne peuvent conduire à la gloire, ſi le Seigneur ne marque les voies à ceux qui les portent, ou qui les ſuivent.

C'eſt ainſi que, ſelon les termes de l'Ecriture, nous béniſſons les armes, nous ſanctifions les guerres que nos Rois entreprennent pour la défenſe de leurs droits, pour la ſureté de leurs peuples, pour la protection de l'Egliſe. C'eſt ainſi que nous invoquons le nom & la vertu du Très-Haut, afin qu'il fortifie par ſa grâce des cœurs que leur propre valeur anime, & qu'il imprime la crainte de ſes jugemens dans ceux qui ſont deſtinés à porter contre ſes ennemis la crainte & les effets de ſes vengeances.

Nous voyons tous les jours avec plaiſir éclater votre zèle pour l'honneur & pour l'intérêt de la France. L'inclination produit en vous les mêmes ſentimens que la naiſſance nous a donnés pour notre patrie. Vous ſervez le Roi moins par conſidération comme étrangers, que par affection comme ſujets. Tout ce qui lui réſiſte vous offenſe, & vous lui ſacrifiez votre vie avec la même ardeur que les François la lui doivent ſacrifier.

Nous ne pouvons aſſez louer une nation toujours amie de la nôtre, qui a ſu conſerver ſa liberté au milieu des plus grandes puiſſances du monde; qui ſans être dominée par aucune, ſe voit recherchée par toutes, ayant de quoi ſe ſoutenir par ſes propres forces, & de quoi même en prêter aux autres; faiſant de ſa bonne foi une partie de ſa politique, & joignant à un courage invincible une fidélité inviolable.

La Providence divine vous appelle ici à une eſpèce de guerre fatigante, difficile, & en apparence peu glorieuſe; mais qui n'en eſt pas moins importante, puiſqu'il s'agit d'arrêter le cours des meurtres & des incendies qui coûtent à nos citoyens tant de ſang & tant de larmes, de combattre les ennemis de la Loi de Dieu & de l'autorité ſouveraine, d'étouffer l'héréſie & la rebellion tout enſemble, & de rétablir la Religion & la paix dans une des plus floriſſantes Provinces du Royaume.

Recevez ces drapeaux des mains de l'Egliſe, faites-les ſervir à ſa défenſe, & regardez la bénédiction que nous leur donnons comme un ſigne de bonheur & un préſage de victoire.

POÉSIES LATINES.

EMINENTISSIMO CARDINALI *JULIO MAZARINO*, CARMEN EUCHARISTICUM.

Ob pacem Galliæ & Hiſpaniæ partam, anno 1660.

QUIS tandem miſero Genius placabilis orbi
Invidiam Fatorum, & Martis contudit iras,
Mutua dum ſtrictis ſtarent in vulnera telis.
Gallus, Iberque, hoſtes? dum funus utrinque, minæque
Bellorum ingentes. En fœta furentibus armis
Imperia Auguſtos reſonant hinc inde Hymenæos,
Sanctaque Regalis coëunt in fœdera dextræ.
Cujus mentis opus? miſeri ſpes unica ſecli,
MAZARINE, tuæ. Duras componere lites
Regnorum, implicitos rerum cognoſcere tractus,
Fataleſque diu ſolers præcidere nodos,
Longa reluctantis ſolvis diſcrimina belli,
Et fractum reparas alternis cladibus orbem.
Seu fortes æquum eſt in prælia ducere Gallos;
Et ſignare graves victrici mente triumphos;
Seu meliùs juvat afflictis ſuccurrere rebus,
Et mundo dulces pro Pace impendere curas,
Æqua tibi, JULI, mentis ſolertia, utrinque
Clara Miniſteria. Externis quòd Gallica terris
Lilia creverunt, quòd latâ ſtrage recentum

Palmarum demeſſa ſeges; quòd Scaldis, & ingens
Eridanus timido caput occuluere ſub alveo,
Nonne tua hæc laus eſt? vim belli ſcilicet omnem
Cautâ mente regens, vincendi ſuggeris artes:
Fataque ſollicitas: quid pingues ſanguine campos,
Dejectaſque arces? quid ahenis molibus urbes
Quaſſatas memorem? quid adhuc fumantia tecta?
Et rerum exuvias, tot libero ex hoſte trophæa?
Plus aliquid pro Pace vales, meliuſque triumphas.
Nam quot Bellonæ ſtrepitus, ROMANE, quot iras
Comprimis? inſano quot ſiſtis funera mundo?
Quotve animas Fati inſidiis, Martiſque furori
Eripis, & flentum quot ſiccas lumina matrum?
Addam etiam, JULI, quot ſceptra inimica, quot uno
Fœdere placaſti pronas in bella coronas?
Te noſtra, & quondam melior mirabitur ætas
Europam concuſſam armis mundumque labantem,
Suſtinuiſſe humeris, & læto munere Pacis
Secli infelicis triſtes reparaſſe ruinas.
Audiſti, JULI, miſtis ſuſpiria votis,
Vultu quo Regum mentes, & bella ſerenas,
Proſpectans flentes Populos, perituraque bellis
Regna ſuis. Satis eſt, dixiſti, ſiſtite terræ:
Crudeles terræ, læto compeſcite nexu
Longa odia, & fuſo ſuccenſas acrius iras
Sanguine, manſueti flammis reſtinguite amoris.
Ibo ego, & oppreſſum compellam in fœdera mundum.
Creſcentes reicit lauros, feſſuſque triumphis
Projicere arma jubet LODOIX, Franciſque reducens
Aurea ſecla ſuis, fecundos Pacis amores
Prætulit: hunc blandis inflexit ſenſibus Anna:
Anna parens Regis, Regnique, & proſpera cujus
Pax fuit Auguſtis donum impetrabile votis.
Exit ab hoſte ſalus: Hiſpano ex orbe, Thereſa
Primum Pacis opus, nuſquam ſolvenda duorum
Fibula Regnorum; Sponſique, Patriſque, futura
Æternum, & nunquam violabile pignus amoris.
Quid curas memorem, quid tædia longa viarum?
Ætatem bellis gravidam, longaſque potentum
Regnorum furias domuiſti, (flectere namque
Fortunas, Regnorum, & Regum ſolvere lites

Hæc ſunt fata tua.) Auſoniis in finibus olim,
Jam tum bellorum domitor, Paciſque ſequeſter,
Aſſueſti rigidos ſecli compeſcere motus.
Roma tua obſtupuit : Regum fortuna duorum
Subſtitit ; iratis ceſſit Diſcordia caſtris,
Conſiliis compreſſa tuis. Hæc otia regnis
Prima dabas, & erant magnæ præludia Pacis.
Indixit fortuna tibi majora, nec illis
Defuit auſpiciis, & Regis ſacra ſecutus
Imperia, ærati clauſiſti limina Jani,
Et belli rimas omnes ; Populique remiſſis
Detumuere animis, promptaſque in prælia dextras
In plauſus vertêre tuos. Hæc ſecula nobis,
MAZARINE diu præſagâ mente parabas,
Et gravidum Pacis caput, inter bella fovebat,
Immatura diu, pugnantum federa Regum ;
Solvebatque moras ſenſim, ſenſimque futurum
Maturabat opus, prudens ; momentaque rerum
Captabat, lætam ducens per bella, quietem.
Ut gravibus tamdem ſtudiis, duroque labore,
Magna tibi licuit Populis perſolvere vota ;
Publica tunc propriis impleſti fata periclis,
Per morbos, hyemeſque, & inhoſpita teſqua Pyrenes.
Sic Superi voluere : quies te noſtra fatigat ;
Pax oneroſa tibi eſt ; ſunt otia noſtra labores,
MAZARINE, tui ; & nocuit tam proſpera pœne
Auctori fortuna ſuo. . Quot conſtitit illa
Sollicitudinibus requies ? quotve empta periclis.
Illa ſalus Regni ? quoties te Gallia rerum
Mole fatigatum confecto corpore ſenſit,
Paciferiſque tulit Divis pia vota ; ſuamque
Vel pacem timuit ? ſed quidquid profuit orbi
Non onus eſſe tibi viſum eſt, & pondera rerum
Tanta diu librans nulla ſub mole fatiſcis.
Quid tandem moror ? Ecce tuis Pax aurea curis.
Compoſituſque furor. Currus in pulvere inanes,
Et tormenta jacent, telluris inutile pondus.
Innocui pendent enſes, nuperque cruentum
Ferrum abit in falces ; galeæ jam ſcutaque primum
Obduxêre ſitum ; lituique, tubæque ſilentes
Horrida tranquillo non clangent claſſica mundo.

Stabit iners Mavors, & iners Bellona quiescet.
Deducent longos mansueto pollice fusos
Vitarum rigidæ textrices, & tua Parcæ
Secla verebuntur : postque impia funera, surget
Conjugiis fecunda ætas, ardènsque juventus
Quot bellorum ignes, tot suspirabit amores
At, quoniam te nulla capit jam gloria, JULI,
Transcendisque hominem ; majoris culmina laudis,
Te nunc alta manent sanctæ Capitolia Romæ
Hinc pia bella reges ; & Dis jam proximus, orbi
Quam dederis, longâ virtute tuebere Pacem.

IN ITINERARIUM
ILLUSTRISSIMI
BRIENNÆ COMITIS,
CARMEN.

ANNO 1662.

JAM licet infidos Pelagi contemnere fluctus
Arctoasque nives, gelidumque errare per axem
Innocuo cursu : dum tot discrimina rerum,
Et totam brevibus foliis complecteris Arcton :
Quo tua te pietas, & honesti sancta cupido
Civiles inter strepitus & classica duxit,
Scilicet & nostrum Dis ulciscentibus orbem.
Gallia fervebat cæco vesana tumultu,
Et sua vertebat validas in viscera dextras,
Indocilis flecti, fatique inimica potestas
Mutua discordes animos in bella ciebat.
Tu regni exosus furias, civesque nocentes
Anxius, & patriæ tristes spectare ruinas,
Quæsisti externis virtutum semina terris.
Pacatas exempla petens meliora per aulas.
Ingenitos populis libuit deprehendere mores
Mercurio celebres, & docta Pallade Belgas,
Limitibusque suis procul, insultare feroces

Gotthos ; assuetos bellis, & acinace fortes
Visere Sauromatas : libuit spectacula rerum
Et terræ & Pelagi longos decurrere tractus.
Pannonias arces, regnataque rura superbis
Cæsaribus ; placidi nunc lustras littora Rheni :
Nunc altas Venetum turres, urbemque natantem,
Aut lenes Tiberis ripas, Capitoliaque alta,
Virtutum monimenta, & facta ingentia volvens,
Seu premis invicti Gustavi nobile marmor,
Extera qui tumidos ducens in bella Suecos.
Audaces Aquilas lethali vulnere fixit.
Ingentesque super Germanæ stragis acervos
Occubuit, fatisque suis post funera vicit.
At nunc exiguus cinis est, & nominis umbra
Vana sui. Seu per gelidi fastidia cœli
Augustam Upsaliam properas, ubi regia sceptra,
Et patriam posuit nuper Christina coronam.
Quæ mox fallacis fugiens ludibria cultus
Implevit sacræ pietatis imagine Romam
Claraque magnorum ridens diademata Regum,
Erravit totum plusquam Regina per orbem.
Quid tibi decursos hyberno sidere Lappos,
Extremamque Arcton memorem ? quid frigora summi
Explorata poli ? molli te littore deinde
Vexit lene fluens per amœnas Vistula ripas,
Varsaviæque dedit regales cernere luxus.
Hic cognata tibi populos Aloïsa feroces
Temperat, & belli pacisque experta labores,
Partitur varias magno cum conjuge curas,
Gallica Sarmaticis commendans lilia regnis.
Sed quid opus rigidos casus & longa viarum
Tædia ? quid glacies, sævique pericula cœli
Pandere ? nunc mihi dulcis amor, mollisque voluptas
Scriptum iter. Hæc lætos ignes mihi concitat Arctos
Quamquam, ô Pieriis LOMENI clarissime curis,
Quis putet Arctoas hyemes & saxa nivosis
Alta jugis, amnesque æterno frigore vinctos,
Te quondam & canas pedibus pressisse pruinas ?
Crediderim gelidum tibi mansuevisse Bootem,
Subsedisse tibi glaciali gurgite Nereum,
Felices auras adspiravisse Favoni,

Et creviſſe nives inter violaſque, roſaſque,
Uſque adeo horrentis reparas incommoda mundi,
Et roſeum mihi ſingis iter, lepidoque libello
Ver mihi perpetuum pingis, floreſque Latini
Eloquii. Volucres hunc circumferte Camœnæ;
Quîque externarum pandit ſpectacula rerum,
Externas rapiat magna in ſpectacula gentes.
At tu, Francigenûm decus immortale, BRIENNI,
Qui quondam teneræ primo ſub flore juventæ
Aſſueſti penetrare aulas, & ſplendida Regum
Limina, non vacuus rerum, curiſque ſolutus
Errabas. Varias regnorum diſcere leges
Mens erat, & ſenſim varios inviſere Reges,
Dum prodeſſe tuo poſſis, patriamque tueri
Actorum aſſiduus ſecretorumque Miniſter:
Atque ita longinquis fueras qui clarus in oris
Jam patrio melior tua lumina dividis orbi.
Sic ſe dum rutilo ſubducit veſpere Titan,
Non reſides radios, & inertia lumina condit
Littore in Heſperio: requieſcere neſcius unquam
Alternis alium flammis percurrit olympum.
Poſt ubi ſemotas mundi irradiaverit oras
Creſcentem roſeo lucem ſpectabilis ore
Colligit, & noſtro fulgentior incubat orbi.

AUGUSTISSIMI
GALLIARUM
DELPHINI
GENETHLIACON.

GALLIA, qui Genii, quàm proſpera Numina Regnis
Uſque tuis vigilant? Regum tibi ſplendida longùm
Decurrit ſeries, longiſque nepotibus errat
Neſcia deficere, & fati ſecura poteſtas.
Scilicet auguſtam ſobolem voluere ſecundi
Æternùm regnare Dei: longævaque creſcit
Gloria BORBONIDUM pacato plurima regno
Poſteritas.

Posteritas. Francis, post tot felicia Martis
Prælia, compositæque insignia fœdera pacis,
Ingentum LODOIX spargit nova semina Regum,
Principibusque parem summis, unoque minorem
Patre dedit Natum, qui secum mitia firmet
Secula : nec lætis jam desunt omina Gallis.
Ardua Magnanimus promittit facta Puellus,
Fortunæque pares animos. Hunc nobile sentit
Jam natum Diadema sibi, clarumque Corona
Insignire caput gestit, devotaque parvi
Heroïs teneros jam Purpura colligit artus.
At tua dum sacri properant ad limina Fasces,
Teque omnis Prætexta colit, pulcherrima Divûm
Progenies, tua dum læti cunabula Reges
Suspiciunt; ego festivas in vota Camœnas
Dis genitas, Phœbique sequacia numina duco,
Annue : daque mihi sacris obrepere cunis,
Quæve tui primo jam fudit fama susurro,
Accipe, regalis celebranda oracula vitæ.
Orbe super medio, bifidi prope culmina Pindi
Fama augusta sedet, superûm clarissima proles,
Miratrix virtutum, & pulchri mater honoris,
Quam faciles Musæ, propiorque inspirat Apollo.
Magnificos sparsura sonos, pernicibus alis
Aut latè volat, aut celsa sublimis ab arce
Aure oculoque vigil spectatque auditque quod usquam est.
Illa nec insano rerum se murmure pascit,
Nec vacuas vanis implet rumoribus aures,
Nec viles operas vulgusve ignobile curat,
Fortunasque leves; sed splendida limina Regum,
Et famosa sibi rerum spectacula poscit.
At dum magna litant Genio, & regalibus instant
Regna puerperiis, toto tum pectore prona
Volvit centum oculos, & centum subrigit aures
Impatiens strepere, & magnos inquirit in ortus,
Exploratque aditus fati, primævaque captat
Auspicia, & velox collecti nuncia veri,
Quæ didicit, pandit patriis oracula regnis.
Illa diu nostris avidè confederat arvis,
Venturæque loquax dederat præsagia prolis
Spes Regno ingentes : vicino insignis alumno

Gallia quid dubitas? ſoboles tibi proxima ſurgit ;
DELPHINUM tibi fata parant, Regina potenti
Jàm tua Rege tumet : magnus tibi vagiet Infans
Heroum de ſtirpe Heros; tibi parvulus aula
Mox ludet LODOIX. Lætis hæc murmura Gallis
Splendida jactabat tanti præludia partus,
Nil mortale ſonans, afflataque numine Divûm.
Credidimus fatis hilares, nec Fama fefellit.
Exiit, & primas effuſus lucis in auras,
Adſpexit ſua regna Puer; patriumque decoro
Lumine, pacificiſque erexit vultibus orbem.
Mox natalitio plauſu, placidoque tumultu
Auguſti ſonuere lares; ſe Gallia longos
In luſus ſolvit, magnoque ſuperbiit aula
Clara puerperio, flammis jam compita fervent :
Penſilibus lychnis, & crebro lumine cernas
Collucere domos, noctemque incendia vincunt.
Aëre diffiliunt imitantes ſidera flammæ.
Artificum vigiles laxantur in otia curæ.
Et ſua cuique pates ludi natalia Gallo.
Sequanides toto plauſerunt littore Nymphæ.
Nectar iit rivis, rubris fons ebrius undis
Fluxit, & inſolito ſtupuit ſe ſobria Naias
Immaduiſſe mero; ſubitoque admixta Lyæo
Erubuit, riſitque, & vina fluentia volvit
Quà volvebat aquas : hæc inter gaudia, vóces
Fundebat jam Fama ſuas, & remige pennâ
Aſtra ſuper volitare, & toto ſpargere mundo
Victorem LODOICUM olim, nuperque maritum,
Jamque patrem, cœlo terriſque aſſueta parabat.
Hanc adit, & nitidâ præcingens lilia fronte
Gallia pace virens, & priſcis inclyta lauris.
Interpres Divûm, Magnarum Nuncia laudum
Fama, inquit, vatis quæ Phœbi oracula captas;
Auctoreſque Deos, & conſcia ſidera fati
Conſulis, ingentes mihi ſpes non vana dediſti,
En parvum licet auguſtis oſtendere regnis
Heredem, & tenero plenas mihi numine cunas.
Ille ſuam blando Matrem licèt exprimat ore,
Plus etiam de Patre ferat; tamen anxia fati,
Quanta mihi ſoboles, quantus mihi creverit Heros,

Quæque parent mihi regna Dei, quæ fila Sorores
Quave manu verſent, laudum quæ ſemina ſurgant,
Et pacis, bellique vices, volvendaque ſecla
Rege ſub hoc quæro. Tacitas agnoſcere ſortes
Et ſua fata juvat. Tu, quæ cunabula nati
Principis, & magnæ ceciniſti limina vitæ,
Arcanam ſeriem, & tanti penetralia fati
Pande Dea : attonito dabimus miracula mundo,
Et quæ multa canas. Volucri tum corpore Fama
Conſtitit, & firma, & riſu diducta ſereno.
Ecquid, ait, majora mihi jam fata minaris?
Nuncia tot fatis & tot ſucceſſibus impar,
Gallia, deficio, & tua me fortuna fatigat.
Externis dudum victricia Lilia terris,
Otia regnorum, jurataque fœdera Regum,
Et genialem aulam, & reducis ſpectacula pompæ,
Et regis thalamos patris, & cunabula nati
Uſque cano, reliquo nuſquam mihi jam vacat orbi,
Tu me ſola tenes, nec ſum niſi Gallica Fama.
Nunc majus mihi creſcit onus, LODOIXQUE canendus
Alter erit; promptæ vix centum corpore linguæ
Suffecêre Patri; nova jam præconia Nato
Unde petam? volitare & anhelo pectore utrique
Centum inflare tubas labor eſt. Tu Gallia nutrix
Heroum, interea duplici diademata fronti,
Et latam geminâ ſub Majeſtate coronam
Expande, & patrios feſtina extendere fines.
Non capient tua regna duos. Quæ gaudia tollant
Se tibi, quanta tuis accreſcat gloriâ rebus
DELPHINO naſcente, rogas? Non aptior unquam
Sceptra manu regere, & priſcos inducere mores,
Seu pacis, ſeu jura ſacri componere belli
Sors ferat. Ac primùm longos tibi Pacis in uſus
Naſcitur, & miti nova deſtinat otia ſeclo.
Huic hilaris lætos effinxit gratia vultus;
Jamque altùm ſpirans pectus concordia blando
Molliit amplexu, pulchrâ cum matre Cupido
Arriſit puero puer, & cunabula mitis
Implevit Genius, pronæque in penſa Sorores
Candida tranquillæ duxerunt vellera vitæ.
Hunc genitor nuper juratâ in fœdera dextrâ

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Suſtulit, & placidæ porrexit ad oſcula matri,
Plaudentique, manu puerum circumtulit aulæ,
Adpreſſitque ſinu. Felix hoc pectore diſcet
Et puer hâc regnare manu. Natalia cerne
Tempora, cum poſitis mundus requieverat armis;
Et Regum thalamos, & fœdera nobile Pacis
Mirabamur opus: preſſis concordia Bellis
Aptabat placidum tantis natalibus Orbem;
Pax Martis furias, & fœcli triſtia probra
Eluit, ardentes excuſſit mœnibus ignes,
Reſtituitque aras, & pulvinaria Divûm
Sacrilegâ temerata manu. Sic Fata pârabant,
Nec decuit mites naſci inter crimina Divos.
Sic expectatæ concordi fœdere mundus
Arriſit ſoboli, maturaque tempora Pacis,
Fortuna, & totis Saturnia ſecula terris
Præmiſit DELPHINO, & læta per otia prudens
Auguſto ſic ſtravit iter Natura Puello.
Qualis ab æquoreis Titan dum naſcitur undis,
Primâ luce vigil pallentes dimovet umbras;
Et roſeas Aurora fores, radiataque cœli
Atria diducit, ſenſimque affuſa per auras
Nubila cœca premit; ventoſque hyemeſque ſerenat,
Et placidum Phœbo reduci componit Olympum.
Aſpice quàm ſimili præſtet virtute Puellus,
Ut dulces aperit vultus, multamque ſerenis
Pacem oculis; placidis ut verſat pectora cunis;
Ut ſpirat primo Saturnia ſecula riſu;
Quantus honos fronti, roſeis quam blanda labellis
Gratia, quam dulces ictæ jam pacis amores
Annuit, & toti ſpondet nova fœdera mundo?
Quin jam bella domat, pronaſque in prælia dextras,
Et tumidos novus Alcides jam comprimit angues, *
Et firmat læſæ nutantia numina Pacis.
Hic dubiis unus potuit ſuccurrere rebus;
Et placare Patrem. Naſcentum hæc gloria Regum
Principiis prodeſſe ſuis; innoxia priſcos
Sic peperit Natura Deos. Jam firmior ætas
Currat, & erectum melioribus impleat Orbem
Officiis, quas non regnandi noverit artes

* *Regis iram ob injuriam Legati in Britan. ſui temperat.*

Sub Patre ? Mox belli, paciſque imponere leges
Diſcet, & inſanos plebis contundere luxus.
Et regnum jam noſſe ſuum ; jam pondera rerum
Ferre ipſe, aſſiduis penſare æraria curis ;
Et regnare ſuis ; avidos compeſcere flentum
Prædones populorum, & iniquos pleƈtere ſumptus
Legibus ultricis Themidos. Florebit alumnus
Talibus auſpiciis; & claras imbuet artes,
Ingenuaſque animi curas. Vos credite Muſæ,
Nunc regno indecores & inania numina Muſæ
Vos colet hic, veſtræ incipient revireſcere lauri,
Proderit & noviſſe Deas, dum parvulus heros,
Ut novus è cunis matura oracula Phœbus,
Vagiet; & ſterili referet ſua præmia Pindo,
Marte olim Muſiſque potens. Hæc regia cura
Ingenium coluiſſe ſuum, feciſſe canenda
Et ceciniſſe deûm eſt. Sed quis jam bellica nati
Principis aƈta canat ? mites licèt hauſerit artes,
Non levibus ſtudiis aulæ, nec mollibus uti
Gnarus blanditiis, ignavo tempora luxu
Exiget, at duris adoleſcet viribus infans.
Jam tacitas ſortes & vatum oracula cerno.
Ut toto pueri verſat ſe peƈtore Mavors ?
Ingentes ut ſpirat avos ? ut plurimus ardet
Ore Pater ? quot jam virtutum inſignibus ornat
Pulvinar geniale ! ut jam cunabula parvâ
Majeſtate premit ! patriis excurrere geſtit
Sceptris apta manus, ſaliunt jam peƈtora cunas
Indignata ſuas. Majorum ſemina laudum,
Veloceſque animos, & cruda exordia magnæ
Indolis adverto. Mox pubeſcentibus annis
Cælatos bellis clypeos, & forte rubentes
Bellorum maculis infans mirabitur enſes,
Et patrio ludet jaculo, & brevioribus haſtis
Æquævâ cum pube ferox, & prælia fingens
Incipiet magnis jam tum præludere fatis.
Talis in Æmoniis heros Peleïus antris
Per ſontes pharetras, & adhuc ſtillantia tabo
Spicula reptavit, parvâque ingentia volvit
Tela manu ; & jam tum Lapitharum prælia ludens ;
Et ſua venturo durans præcordia bello,

Creſcebat Danais, Teucris dum creſceret Hector.
Mox & deſidias & inertibus aulica ludis
Otia deſpectans, aut cervis retia tendet,
Indomitos aut flectet equos, aut verſa ferarum
Terga fatigabit, ſpectandaque ſpicula torquens,
Et Puer auguſtâ jam formidatus in aula,
Ardebit duros Martis tentare labores;
Et pulchræ ſimulacra dabit ſolennia pugnæ
Jam ludo egregius. Sic quondam Jupiter alta
Dum ſtetit arce poli, famuloque inſedit olympo
Pene puer, cœlo rutilare & ſcindere nubes,
Et tenero didicit fulmen vibrare lacerto,
Primævos pueri luſus, exordia tanto
Digna Deo. Nec me vatum præſagia fallunt;
Sacrorum ultorem cerno, parvumque ſuperbæ
Everſorem Aſiæ, currus in pulvere inanes,
Strata ſolo tormenta, evulſaque roſtra carinis,
Et terra & toto captivas æquore Lunas
Auguror; anguſtis metuens in rebus amica
Auxilia imploret Venetus; ſociamque ſuperbus
Jam poſcat Germanus opem; jam concitet Orbem
Magnus ALEXANDER, Scythicum qui primus in hoſtem *
Jungit opes, acuitque animos, & ſuſcitat iras.
Pluribus auxiliis, & tanto ſplendida partu
Gallia dic, dabimus multos in prælia Reges,
Heroum nunc turba ſumus, nunc pluribus æqui
Sufficimus bellis, iterum tibi, triſtis Idume *,
Et genitor, gnatuſque inſtant, iterumque reſervant
Victores tibi fata duos. In bella, tyranne,
I nunc, & feſſam numeroſo milite Cretam
Obrue, & Adriacum Getica prætexere littus
Claſſe para, Auſtriacas infido federe gentes
Allice, & attonitos compelle in prælia Dacos;
Non impune ruis, magnus tibi naſcitur ultor,
Et quot bella geris, tot jam tibi bella minatur.
Hunc genitor LODOIX exempla per ardua ducens
Vincendique artes, & honoris limina pandens
Irruere in Thraces, Scythicumque laceſſere Martem,
Et verſare dolos, & declinare docebit;

(a) *Summus Pont. qui Reges ad ſacrum bellum invitat.*
(b) *Veſp. & Titus olim expugnaverant.*

Quo genitor se cumque feret cœlo auspice victor,
Regibus injiciens, captivis vincula solvens,
Solvere sic miseros, sic debellare tyrannos
Macte Puer, dicet : sic barbara vertere castra
Incipe ; tunc ardens, & in hæc exempla paratus
Æmulus ipse Patris quot in hostes fulmina volvet ?
Exultans Libycis quot sparget funera castris ?
Victori referet quot signa inimica parenti ?
Et primo jam Marte ferox, & torvus anhelo
Pectore, perfususque decoro pulvere vultum
Quàm rapiet lætum pulchra in spectacula patrem ?
Ille licèt primùm vix ducere cœperit annum,
Gallia, non spectanda procul præconia pando.
Non tibi longa mora est, Reges sua non capit ætas,
Ingenium cœleste suis maturius annis
Crescit, & à summo vires sibi sumit olympo,
Nec numerare dies æquum est & tempora Divûm.
Hæc dum fata manent, magni spes altera regni
Cresce Puer, totumque imple virtutibus orbem.
Non exempla tibi, præceptaque regia desunt.
Non opus antiquos regnorum evolvere fastos,
Externosve duces ; aliis monstretur Achilles,
Ductoresve alii prisci miracula mundi.
At tu disce Patrem, valeat quid dextera bello
Consiliisque animus, propior tibi colligit heros,
Et totus regnare docet. Sed dum tibi clara
Hortamenta parat, firmis & providet annis ;
Uberibus sacris, immortalique recumbe
THERESÆ in gremio, Divûm te nectare totum
Prolue ; disce hilarem risu cognoscere Matrem,
Et mulcere manu, dulcique impellere motu
Regia quæ magnos spondent tibi pectora fratres.
En tibi regales aperit Regina vicissim
ANNA sinus ; quondam LODOIX hic ludere cœpit,
Hìc cœpit regnare pater : prior ille recentum
Heroum locus est, puerorum hæc hospita Regum
Pectora, te blandis hæc dum versabit in ulnis
Prima sui quoties revocabit gaudia partus ?
Et dicet, cultûs spectans, animosque puelli ;
Sic meus exsiliit, ducto sic molliter ore
Vagiit, & simili diduxit lumina risu ;

Speſque dabit primas tanti Regina nepotis ;
Exemplumque ingens, moreſque animoſque docebit
Virtutum monitrix. Sed quid jam garrula longis
Laudibus impedior ? juvat ire, tuumque per orbem
Gallia deproperare decus, tua fundere fata.
Hæc ait ; & toto devolvens corpore pennas
Præcipites, centumque acuens in corpore linguas,
DELPHINUM cecinit volitans, quà Sequana lætis
Plaudit aquis, Ligeriſque vagus, refluuſque Garumna ;
Præcipitumque tumens Rhodanus regnator aquarum.
Materni quà ripa Tagi ; quà panditur ingens
Eridanus, quàve auguſtæ ſua flumina Romæ
Inſinuat Tiberis : geminumque allapſa per axem
DELPHINI per utrumque tulit natalia mundum.

CIRCUS REGIUS,

SIVE

POMPA EQUESTRIS LUDOVICI XIV.

CARMEN HEROICUM.

PACIS magnificos, belli ſub imagine, ludos,
Egregioque juvat ſolemnes dicere Pompas
Ordine. Roma ſuos fileat feſtiva triumphos ;
Doctaque Olympiacis quæ luſit prælia campis,
Olim quadrijugos agitans in pulvere currus
Hæreat, & noſtras miretur Græcia palmas.
Tu circo, mihi pande vias, inſignis ; & illos
Inſpira, LODOICE, animos queis Ceſaris ibas
Æmulus, & latio ducebas ſplendida luxu
Agmina : nunc etiam placidos mihi dirige curſus,
Aſſuetuſque licèt pugnas, & grandia Pacis
Fœdera, & aſſiduas rerum ſub pectore curas
Tractare ; ipſe tuos animo ne deſpice ludos.
Mille tui majora parant præconia vates ;
Aonioque tibi deductæ vertice Muſæ

Auguſtum æterno Templum de marmore ponent,
Quà molles agitat flexus, longiſque virentum
Ulmorum ordinibus, prætexit Sequana ripas
Sedatos cives intùs, domitoſque Rebelles
Artifici effingent auro, captivaque ſigna,
Et fuſas campis acies fugientis Iberi.
Hic frendens undas Rhenus, Scaldiſque, feroci
Amne jugum indignans, & fractis mollior undis
Eridanus ſolido argento, domituſque Moſella
Spumabunt. Circum plangentia littora paſſim
Everſæ ferro flammiſve ultricibus arces,
Altaque diſjectis fumabunt oppida muris.
Parte aliâ, duro, ſæva inter funera, Mavors
Cælatus ferro, Furiæque in bella frementes
Nequicquam, droque minax Bellona flagello
Vincla impoſta ferent, & te, LODOICE, timebunt.
Hic ſuppex iterùm pacem exorabit Iberus,
Et læſâ Regum pro religione, trementis
Effigies Romæ, flavo pallebit in auro.
Congeſtæ aſſurgent prædæ; ſtratiſque trophæis
Ipſe ſuper, ſtabis ſpoliis indutus opimis,
Et famam ipſe tuam circum, lætoſque labores,
Vultu, quo recreas populos, & bella ſerenas,
Aſpiciens, dulci gaudebis imagine rerum.
Ipſe adero pulchro laudis perculſus amore,
Et lauri, & tonſæ foliis inſignis olivæ,
Ibo altum ſpirans, & victas ordine pugnas,
Æternoſque canam belli, paciſque triumphos.
Nunc feſtas mem rans jucundo carmine pompas,
Externas in amœna traham ſpectacula Gentes.
Poſt varios caſus, & longi tædia Martis,
Sævire adverſi ſtrictis mucronibus enſes,
Diraque pacatis inflari claſſica bellis
Deſierant. Æquis ſtabant ſub legibus urbes,
Lætaque ſe longo ſolvebant ſecula luctu:
Sic, ubi poſt hyemes, & nubila ſidera cœli,
Quaſſatæ pelago portum tenuêre carinæ,
Frondibus ornatæ longo ſtant ordine puppes,
Tutaque votivis celebrantur littora ludis.
Ecce iterum triſtes agitavit pectore curas
Hiſpanus placidam Tameſis Legatus ad oram,

Commovitque ſuos, emptamque in crimina plebem,
Inſano faſtu, & cœcâ temerarius irâ,
Auſus liligeros etiam præcedere currus,
Regia tunc dubiis hæſerunt federa Regnis.
Continuò Mavors noſtris è finibus exul
Accelerat, fraudemque trahens, iramque ſequacem,
Pertentat ſenſus, animoſque in prælia verſat
Crudelis. Primos irati Numinis æſtus
Concipiunt populi faciles; Regiſque ſupremos
Accenſo Proceres expectant pectore nutus.
Ut quoties ſylvis frondentibus incidit ignis,
Nec ramos, nec adhuc umbroſa cacumina victor
Corripuit, pingui furtim ſub cortice fumant
Robora, vel flammis frondes crepitantibus ardent,
Horrida dum latè volvant incendia venti,
Et glomerent cœcam piceâ caligine nubem.
Quin etiam ultrices Regi Mars aggerat iras
Vocibus his. Ceſſas, LODOICE, in prælia, ceſſas?
Nec palmas, pace egregius, famamque priorem,
Nec bellis gravidum imperium, gravidumque triumphis
Reſpicis, ac reſides inglorius exigis annos
Oblituſque tuî? Coram deſpecta Britannis
Lilia, & irriſos deformi vulnere currus
Ad Tameſim, oſtentat, victorque ſuperbit Iberus
Ille, nefas! tua jura, tuos adfectet honores
Vi rapere inſultans! juratam illudere pacem
Audeat, & tumidos impunè attollere faſtus?
Nec te dulcis honos, aut bellis inclyta virtus
Ultorem impulerint? avidus jam claſſica miles
Expectat, tacitiſque fremit rumoribus aula,
An tu diſſimules? animis opibuſque ſuperbus
Concipe victrices iras, & federa rumpe
Mollia adhuc, quæ Religio te vana moratur?
Vertis in auctorem ſua bella, hoſtemque laceſſis
Non ſocerum.. His animum dictis inflammat, & altâ
Sopitos in pace, ferox exſuſcitat ignes.
Invidiam gentis, diraque cupidine Regni
Inſidias; arteſque, odiiſque tumentia longis
Pectora, & infidam pacem, juſſique recentes
Legati furias memorat; Regique potenti
Irarum agglomerat tumidos ſub pectore fluctus.

Ægæo qualis Boreæ cùm ſpiritus alto
Inſonuit, placidas ſpumis albentibus undas
Aſperat incutiens ſonitum : mox turbine cæco
Fluctibus illidit fluctus, totumque repentè
Præcipitans, imis ab ſedibus incitat æquor.
Senſit amor, divinus amor, qui numine dextro
Compoſitæ paci, fortunatiſque Hymenæis
Præſidet, & teneros latè diſſeminat ignes ;
Mox Regem aggreditur dictis. Fortiſſime Regum,
Affligiſne paras bellum lacrymabile Regnis,
Alternaſque iterùm cædes, & mutua ferro
Funera ? pacatum componere moribus orbem,
Et fracti bellis ſecli fulcire ruinam
Quam ſatius ? quæ te vincendi vana cupido.
Suſcitat ? Heſperiæ vix ſiccos ſanguine campos
Aſpice, belligeris viduatas civibus urbes,
Exhauſtas & opes Regni ; quid reſtat Ibero
Quod vincas ? veniam orabit, labemque nefandam
Eluet, æternoſque tibi jurabit honores.
Frange animis animos, & faſtu deſpice faſtum
Jam victæ gentis : ſed durum pectore Martem
Excute. Non precibus Genitrix, aut anxia votis
Molliet hanc iram Conjux, quæ federa Regum
Turbari, pacemque ſuam ſuſpirat, & ipſa
Regnorum lacrymis dotari, & ſanguine luget ?
Oro per hos ſponſæ luctus, per dulcia nati
Oſcula, qui placido jam riſu noſcere Matrem
Incipit, hos iterùm, mitis, compeſce tumultus.
Aut ſi tantus amor pugnæ, ſolemnibus acres
Invita ludis animos, & præmia pone.
Ludicra ſic poſitis agitarunt prælia bellis
Et Pater, & Proavi... ſic fatus ſplendida fixit
Lumina Delphino ſimilis, vultuque decoro
Os pueri blandum expreſſit, riſuſque ſerenos,
Qualis erit, cùm jam formoſa adoleverit ætas,
Inflexitque Patrem. Calidis jam Regius ardor
Senſim defervet venis ; ſed Martia virtus,
Et Regni pietas, ſpretæque injuria Gentis
Exſtimulant : donec Pacem imploravit Iberus
Supplicibus votis, & primos ceſſit honores,
Et ſua jam victum docuit Fortuna timere.

Placatur LODOIX, pacemque indulget amori,
Et rigidum belli ſolatur imagine Martem.
Compoſito in ſpeciem gaudet certamine, pugnæ
Aſſimilare artes, cùrſuque inſignis equorum
Aulica pulvereo jam deſtinat agmina campo.
Auratis lectos Equites concurrere in armis
Acrius, & virides ſine ſanguine carpere lauros
Hortatur, lætumque aperit victoribus æquor.
Stabat in innocuas acies, feſtivaque pacis
Prælia, porticibus laxis, & carcere longo
Regia planities, paribus faſtigia tectis
Frontibus egregiis ædes, & divite cultu
Conſpicuæ, attollunt. Mediâ LODOICUS arenâ
Æreus exſurgit tumulo, dextraque minacem
Flectit equum, & dominam victor ſupereminet urbem.
Mos erat hoc celebres Pompas educere Circo,
Sed Luparam ædificans ampla in ſpectacula Princeps
Dat ſpatia, & ludis immenſas extruit aulas.
Marmore ſtat Pario, nitidiſque effulta columnis
Regia, quæ ſerie tectorum, & mole ſuperbâ
Extremam ſpatiis urgens ingentibus urbem
Innumeras latis complectitur ædibus, ædes.
Alluit exultans auguſtam Sequana molem;
Miranturque novas artes, operumque laborem
Surgentem, placidæ patrio ſub littore Nymphæ.
Effigies intùs Regum, ſpirantia ſigna
Exornant aulas: pulchrâ teſtudine poſtes
Aureaque effuſo radiant laquearia luxu.
Invigilat portis ſtatio, foribuſque ſuperbis
Ampla ſalutantum Procerum domus accipit undam
Et vomit aſſiduè. Circenſibus area Ludis
Opportuna patet juxta: ſeu lenta lacertis
Spicula torquere, aut pugnæ ſimulacra ſub armis
Texere; ſeu ſpumantis equi frenare feroces
Conveniat furias, rapidove laceſſere curſu.
Hoc libuit, LODOICE, tibi decurrere campo;
Regiaque inſignem condi in ſpectacula Circum.
Incumbunt operi artifices, ac juſſa capeſſunt.
Pars ſignare locum ſulco, terramque ſubactam
Sternere; pars tecum latè diffundere arenam
Et mollire viam curſûs, aut ponere metas,

Et vaſtum paribus ſtadium concludere clauſtris.
Tales vere ſuo, ſub amici tempora ſolis
Exercentur apes, reparant dum cerea regna.
Collectos aliæ per olentia gramina rores
Convectant; prædam excipiunt, onerique viciſſim
Succedunt aliæ, & lentum de cortice gluten,
Aut florum exercent lacrymam, ceraque tenaci
Dedaleâ parvos effingunt arte penates.
Sic volvunt alii manibus frondentia ligna
Et ſylvas ſpoliant; altis ſecura theatris
Fulcra parant alii, curvamque attollere molem
Compactis trabibus, cœloque educere tentant,
Immenſi donec ſeries operoſa theatri
Æquis excurrit ſpatiis, gradibuſque ſupernè
Exſurgit. Legere adverſos ex ordine vultus
Hinc juvat, & varios fortunæ expendere caſus,
Pugnantumque artes; animoſque aſcendere plauſu.
Sic quondam Elei patuerunt maxima campi
Æquora, præcipites ubi circumflectere curſus
Certatim ad metas, pugnæque ardore ſolebant
Carceribus ruptis rapidi ſe effundere Currus;
Spectantum inſtabant fremitus, effuſaque circum
Victores longo ducebat Græcia plauſu.
Adverſos equites vallato durior ætas
Siſtere ſe campo quondam, ſignoque repentè
Audito, ſolidis concurrere vidit in armis,
Horrebant populi; rapidoque utrimque ſolebat
Conflictu oppoſitum contundere lancea pectus
Cum ſonitu, & tenues vaneſcere fracta per auras.
His juvenes ſtudiis, ictuque, habituque feroces
Martia venturis firmabant pectora bellis;
Sed duræ nocuere artes, ferrumque patentes
Vel ſubit infidum rimas; vel noxia ruptis
Fragmina diffiliunt haſtis, incautaque ſæpè
Inſequitur cædes, aut cœcum cuſpide vulnus.
Heu! lætis alium ludis inducite morem.
Nec tantas animis, Reges, aſſueſcite pugnas.
Nunc capita aurato curſim transfigere telo
Depicta, aut torvæ juvat inſultare Meduſæ
Miſſilibus jaculis, gratumque infigere vulnus:
Vel ſummam appenſo celeratis curſibus haſtam

Inſerere orbiculo. Firmatæ gaudia pacis
Sic decet, & mites Regum celebrare Hymenæos.
Mox Tyrias chlamydes, capitum ſplendentia poſcunt
Tegmina collecti Heroes, criſtaſque comantes,
Egregii bello nuper, jam pacis in uſus
Innocuis tractant enſes, & ſpicula dextris,
Jamque etiam curſu rapido, rapidoque recurſu
Concitus, optatâ ſonipes præluſit arenâ,
Et prima auguſtos ſonuerunt claſſica ludos.
Improba finitimas vulgat Fama per urbes
Intereà, Hiſpano faſtu, rebuſque Britannis
Offenſum renovare acies, & prædia Gallum:
Æoliis ſævos recoqui fornacibus enſes,
Et lenta in galeas duris incudibus æra
Verſari, curvaſque redire in ſpicula falces.
Sic falsâ dubiam terrebat imagine pacem.
Qua ſubit aëriis Cœlum ſcopuloſa Pyrene
Verticibus, votis, & amoribus inclita Regum
Inſula, federibuſque jacet, non nubila cœlo
Illic denſantur placido, nec littore toto
Sævit hyems. Dominam ſpirant hic omnia Pacem.
Apparet vitreæ propter divortia lymphæ
Pacis parva domus. Non pictis limina valvis,
Non auro illuſi poſtes, non alta columnis
Culmina; nec ſculpto ſplendent ſimulacra metallo.
Religione micat, votiſque ingentibus ædes
Non opibus, ſed plena Deâ furor intus ahenis
Dira fremit vinctus nodis; triſtiſque Megæra
Rumpitur, & tortis nequicquam inſibilat hydris.
Votivæ galeæ ſcabrâ rubigine nondum
Exeſæ; fixi ſacris in poſtibus enſes,
Spiculaque obtuſo radiant innoxia ferro
Bellorum exuviæ, & liquidas vexilla per auras
Undatim fluitant alti ſub fornice Templi.
Candida marmoreis Virgo quæ præſidet aris
Paciferæ manibus ramum prætendit olivæ,
Fataleſque iras regnorum è finibus arcet.
Agnoſcas oculis Divam, riſuque ſereno.
Illa ubi ſanguineos populis inſtare tumultus
Audiit, & placidum dilabi in funera mundum,
Cum gemitu tales effudit mœſta querelas.

Heu! quæ vos agitant recidiva in crimina Diræ,
Mortales! alia ex aliis in bella ruetis
Assiduè? æternas modo vos in fœdera leges
Dicere, testarique aras, & conscia vidi
Numina. Quid requiem oblatam, propriamque salutem
Exosi, immensos optatis stragis acervos
Aspicere? afflictis etiam nunc vulnera Martis
Lugentur terris, & adhuc perfusa cruore
Tela madent. Saltem rerum reparate ruinas
Paulatim... Illacrymans acri tum fixa dolore
Constitit, accinxitque fugam. Sed nuncia veri
Fama tulit labem absterſam, firmataque jura
Gallorum; ludos; non horrida bella parari.
Paxque iterum positâ gaudens formidine regnat.
Aurea Lux aderat, roseisque Aurora quadrigis
Vecta, diem intulerat. Jam longi obsessa theatri
Limina, custodes, genus intractabile, servant;
Ne desit numero moles, aut victa fatiscat
Pondere, neve oneret scenas ignobile vulgus,
Dira seges ferri portis horrescit apertis.
Auratis longè videas procedere cives
Curribus, & vacuo egregios succedere Circo,
Virginibus mixtæ subeuntes ordine matres
Vittarum nitidis intexta volumina nodis
Longaque jactantes pretiosæ tegmina pallæ
Prætereunt Divis similes, altèque locantur.
Spectatum ornatæ veniunt, spectantur & ipsæ.
Accipit hæc blandam inclinans, redditque salutem.
Hæc roseos vultus, & dulci lumina risu
Explicat, illa sibi lenes exsuscitat auras,
Et picto nimios flabello ventilat æstus.
Nobilium juxta juvenum lectissima turba
Urbanis molles animos, & pectora mulcet
Lusibus, aut teneros furtim suspirat amores.
Cæruleis Proceres evincti pectora vittis
Purpureique Patres sparsim curvata coronant
Pulpita. Legati Regum jam proxima pompæ
Gaudia, tanta suis nusquam spectacula terris
Visuri, expectant: strepit omnis murmure Circus.
Pictura insigni, miroque opulenta theatro
Ludorum latè campum circumspicit Aula.

Hic volitare viros ſurſum, monteſque moveri
Mole ſuâ, & ſiccam per ſcenam vidimus æquor
Advolvi, & rutilum cœlo deſcendere Solem.
Prominet hinc pictis dives ſtructura columnis
Quam decorant artes, & ſparſa tapetibus aureis
Lilia. Reginæ vultuque, habituque Dearum
Oſtro pulvinis, auroque micantibus, illic
Conſedêre oculis, & majeſtate decoræ,
Inclyta progenies Regum, dilectaque Regis
Conjux, jamque iterum mater, Thereſa refulſit.
Non ſecùs ac cœlo ſiſtit ſe Luna ſereno
Purior, atque alios noctis ſupereminet ignes.
Plauſibus intereà lætis, fremituque ſecundo
Exultans Equitum longè proceſſerat ordo.
Effuſi refluunt paſſim per compita cives,
Prætexuntque vias, tectiſque patentibus adſtant;
Mirantur cultus Equitum, mirantur equorum;
Conſpicuoſque Duces gemmis, & nota colore
Agmina quæque ſuo, proprioque nitentia luxu.
Præcipuè fixis in Rege obtubibus hærent,
Sidereoſque notant oculos, qui ſpiritus illi?
Qui vultus, votiſque hilares, animiſque ſequuntur.
Jamque propinquabat campo, clangorque tubarum.
Adventuſque virûm, denſuſque hinnitus equorum
Incipit audiri, & longum increbeſcere murmur.
Jam chlamydes oſtro pictæ, nitidiſque lapillis
Eminùs, & tremulis radiat fulgoribus aurum.
Alterno qualis procurrens gurgite Pontus
Dum ruit, & fuſo paulatim advolvitur æſtu:
Alliſi reſonant ſcopuli, creberque remugit
Ante fragor; procul incipiunt albeſcere tractus
Undarum, donec perfundat littora fluctus
Spumeus, & totâ late ſe volvat arenâ.
Talis erat clamor, vulgique ad limina motus.
Illi ſe vacuo tentant infundere campo
Furtim, contextis adrepunt poſtibus illi,
Injectiſque agiles prenſant faſtigia dextris,
Sed triſtis cuſtos nunc hos nunc dejicit illos,
Summotoſque procul ſtrictis mucronibus arcet.

TURMA

TURMA REGIA.

Ærea vix toto ſonuerunt tympana Circo,
Ludenteſque tubæ. Gramontius agmina lentè
Regia prægreditur, quo non præſtantior alter,
Seu belli curas tractat, duroſque labores
Ardens; ſeu tacitæ maturat fœdera pacis
Teutonico in cœtu; ſeu ſacros Principis ignes
Explicat, & patriâ Reginam accerſit ab aulâ
Legatus nuper, magnique interpres amoris.
Induitur Tyrio ſaturatam murice, & auro
Intextam veſtem, gemmis onerata renidet
Divitibus caſſis, plumiſque undantibus altus
Surgit apex, capuloque effulget gemmeus enſis.
Præfecti Caſtris Equites comitantur; at ille
It ſtrato ſublimis equo, ſtadiique patentis
Metitur ſpatia, & poſita ſtatione, receſſus
Signat equis, ſignatque viris, atque ordine longo
Caſtra locans, variam agminibus partitur arenam.
Nec mora, partiri numero ſpectantur Ephebi
Queis decus ingenuum formæ, roſeuſque juventæ
Flos micat, & flammis cœleſtibus æmulus ignis.
Aurea Cæſaries illis, atque aurea veſtis.
Vittarum fluitant nodi, plumæque rubentes
Eximius rutilo quas pileus explicat orbe.
Aurato alipedes ſtratos Jovis alite flectunt
Subſultim. Phrygiis opibus, pictâque pharetra
Troïa, dum ſtabat Priamus, mox Romula pubes
Sic aderat gaudens in equis, dum poſceret ingens
Lætitia, alternis intexere in orbibus orbes.
Et ſinuare fugas, & amœnam ludere Trojam.
Haud procul innumeri Tyrio ducuntur in oſtro
Regis equi, crebris ſimulant nunc ſaltibus iras,
Loraque detrectant refugi, jactantque comantes
Excuſſâ cervice jubas: nunc aurea frena
Dentibus illiſis mandunt, gradibuſque ſonoris
Compoſiti, ſinuant alterna volumina crurum,
Et fulvum maculant ſpumis albentibus aurum,
Exultantque pares.. Videas pendêre tapetas
Auro intertextos rutilo, per ſtragula pictas
Arte Phrygum radiare Aquilas, penniſque minari;
Et nitido circum gemmas excurrere limbo.

Pone sequebantur fulgenti murice tecti
Lictores, pictosque ferebant ordine fasces
Romulidum, juxta portant insignia Regis
Armigeri. Pictam gerit ille coloribus hastam
Cæruleis, alter gemmatum Principis ensem.
Sustinet hic scutum : medioque umbone refulget
Qualis ab Oceani Titan sese extulit undis
Eduxitque diem, radiisque potentibus umbras
Ut vidit, vicit. Rutilat fulgoribus aër,
Vanescunt gravidæ nubes, ventique residunt.
Ille triumphato pacatus regnat Olympo,
Flammiferosque regit, cœli super atria, currus.
Tum verò emicuit campo LODOICUS aperto
Ora Deo similis. Pictæ non addita vesti
Lilia, non sceptri fulgor, ditisque coronæ ;
Sed sua majestas Regem indicat ; undique vestis
Gemma fuit ; chlamydem victorum more Quiritum
Induitur, Tyrio sublucet purpura fuco
Aurea quam multo percurrit tænia tractu
Gemmarum, & nitido subnectit fibula morsu.
Fronte super celsâ, radiantis more coronæ,
Stat galea, huic rutilum creber carbunculus ignem
Accendit. Lateri Princeps accinxerat ensem
Gemmatum, suras gemmato incluserat auro,
Erectusque regebat equi spumantis habenas,
Cui nitidos artus auro conserta tegebat
Purpura ; crinito pretiosa monilia collo
Effulgent latè, compactaque cauda decoris
Vittarum refluit nodis, terramque flagellat.
Hoc cultu fremit arrectis cervicibus altè
Luxurians sonipes, tacitosque huc, versus & illuc
Dividit in populos Regem, tantoque superbus
Pondere, composito glomerat vestigia gressu,
Ludentesque jubas reicit per colla, per armos.
Hic ego Romuleæ tunc plenus imagine pompæ
Mirabar lætas acies, mirabar opum vim,
Ausoniasque Aquilas antiquæ insignia Romæ,
Attonitis inhians animis, ac talia volvens ;
Æternas arces, Capitolî immobile saxum
Nequicquam, & rerum Dominam promiserat urbem
Jupiter ; eversæ moles, avulsaque saxis

Saxa jacent; priſcæ fatorum injuria Romæ
Vertit opes; at opus Luparæ dum cerno ſuperbum,
Ingenteſque minas murorum, æquataque cœlo
Culmina, Romanas iterum ſe attollere moles,
Et noſtris iterum Capitolia ſurgere ſeclis
Crediderim. Tiberis pleno qui flumine campos
Stringebat Latios & Martia regna rigabat
Nobilis, & cœlo quondam gratiſſimus amnis,
Lapſa per Imperii decora, inſignemque ruinam
Amne fluit modico, triſtes & volvit arenas.
Auſpiciis, LODOICE, tuis, nunc Sequana regnat,
Regia cui virides prætexunt atria ripas,
Et dites per agros ſinuoſis flexibus errans
Auguſtam vitreis urbem præterfluit undis,
Et Regum miratur opes, & marmora lambit.
Dum veterum ſtabant artes, & fata Quiritum;
Tum populus latè victor, belloque ſuperbus
Imperiiſque ſuis, animos æquabat Olympo,
Et totum Latias ſub leges miſerat orbem,
Ilicet, ignavæ nunc alta per otia pacis
Degenerant reſides animæ, deſuetaque bello
Pectora, Romani tenuis nunc nominis umbra
Uſque adeò nulla eſt fati ſecura poteſtas.
At regere arbitrio populos, ſceptrique potentis
Imperio, belli, paciſque imponere morem,
Jam fatum, LODOICE, tuum. Jam Gallia Roma eſt.
Dum rerum eventus varios mecum ipſe voluto,
Stipatus circum innumeris Heroibus, Heros
Ibat ovans, fremituſque virûm, clangorque tubarum
Conſonat. Egregium quo ſeſe verterit agmen,
Illuſas auro galeas, & ſpicula cernas
Sole laceſſita, & tremulo fulgore reflexos
Ingenti circum radios albeſcere tractu.
Olim magnanimis cùm ſe jactabat alumnis
Inclyta, magnifico ſic viderat ordine pompas
Roma ſuas. Latio ſeu victus Marte Gelonus,
Sive urbes Aſiæ domitæ; ſive excidit alta
Carthago: Tyrio victor conſpectus in Oſtro,
Quadrijugo vectus curru, inſigniſque trophæis
Ibat conſpicuo Capitolia ad alta triumpho;
Æternaſque Jovi lauros, & vota ferebat

Dis Italis. Ludis populi, plausuque fremebant
Lætitiæ. At priscos fileat mihi Fama Quirites.
Discordes alius motis compescuit iras
Civibus, & patriam formavit moribus urbem.
Egregius latè famâ, & victricibus armis,
Ausonios alius felici Marte triumphos
Protulit, aut Jani stridentia limina clausit
Dulce ministerium Pacis. Sed colligit omnem
Insignis LODOIX laudem, moresque Catonis,
Mites Augusti vultus, animosque superbi
Cæsaris invenias, & totam in Principe Romam.
Pugnavit, vicitque puer, tolerare labores
Fervidus, & medios victor volitare per hostes.
Civiles domuit furias, primisque sub annis
Adversas quassis disjecit mœnibus urbes.
Congessit lauros; donec demulserit iras
Pacis amor; sed qui bellis, & nobile duro
Protulit Imperium ferro, nunc aurea condit
Secula, pacatis & dividit otia terris.
Aut placidis lætas componit moribus urbes,
Et molles aditus populis venientibus offert.
Aut fontes castigat opes, & legibus æquis
Fortunas multo conflatas crimine mulctat.
Aut pulchris etiam virtutibus addit honores,
Invitatque animos pretiis, & promovet artes.
Omnibus unus adest, animumque per omnia versat
Ipse suum; & nulla rerum sub mole fatiscit
Anxius. Assiduo sic quamvis omnia motu
In mare cæruleos evolvant flumina fluctus,
Se capit Oceanus, nec motis altior undis
Turbatur, fluviisque, suâque capacior undâ.
At postquam lento percurrerat agmine campum
Atque omnem LODOIX lustraverat undique scenam;
Reginas blandè flexâ cervice salutat;
Mox acri subsultat equo, penitusque recedit
In mediam, turbâ Procerum stipante, Palæstram
Aureus, atque humeris illic supereminet omnes.
Qualis ubi fœtis apibus, sua tecta relinquit,
Vestigatque domos alias emissa juventus:
Examen campo si quando erupit aperto,
Et sudum ad Solem ramo frondente pependit.

Rex nitidis clarus ſquamis, maculiſque coruſcus
Emicat, & rutilas inſignior explicat alas.
Stant fulvis aliæ pennis, Regemque coronant
Affuſæ circum. Media ſic luce reſulſit
Princeps; at juvenes oſtroque, auroque decori,
Et Regum ſimiles lætâ cinxêre coronâ.

DUCIS AURELIANENSIS TURMA.

Ut procul inſonuit clamor, lætuſque tubarum
Concentus. Videas ſpoliis orientis onuſtos
Adventare viros, totamque oſtendere gazam
Perſarum. Longâ ſerie per caſtra, quaterni
Incedunt Equites : ſeu qui reſonantia pulſant
Æra manu; ſeu qui pompam comitantur Ephebi;
Seu juvenes, lætæ qui captant præmia palmæ.
Purpureis omnes vittis ornantur, & albis
Per nodos; micat inſertis argentea veſtis
Baccis, & lateri capulis radiantibus enſes;
Criſtatoque leves nutant in vertice plumæ.
Quadrupedes preſſis domitos moderantur habenis,
Eois tectos opibus, cultuſque profuſi
Mole laborantes. Roſeo ſpectabilis ore
Vertitur, & medio conſpectus in agmine Ductor
Dat radios circum, & toto ſcintillat amictu.
Dum Xerxes Proceres inter, ſublimior ipſe
Oſtentabat opes Aſiæ, belloque ſuperbus
Milite complebat terras, & claſſibus æquor
Immenſum; tali vix ſe ſplendore ferebat
Ac Regis frater, Regiſque ſimillimus Heros.
Invictis quoties LODOICUS contudit armis
Adverſos hominum faſtus, domuitque rebelles:
Ille ſecundus apex, & belli proxima caſſis
Aſtitit, ingentes partitus pectore curas.
Ut prædulce decus, properamque extendere famam,
Geſtiit! ut dubio voluit ſe credere Marti
Sæpius, & ſacras fratri decerpere lauros!
At rigido poſtquam riſit Pax aurea ſeclo
Ille etiam Regis curas, & vota ſecutus
Spes alias Pacis, læto dedit altera Regno
Conjugia, & teneros etiam ſperavit amores.
Nunc tumidum, ſuſo per eburnea colla capillo

Flectit equum, chlamydem gemmis, auroque micantem
Ventilat, & pictas radianti vertice cristas.
Sic oculos, sic ora ferens Deus æquoris olim
Flectere equum docuit cursu, nam Rector aquarum
Si qua fides, illam, Dis admirantibus, artem
Extudit, & pompam primus celebravit equestrem.
Hos, Musæ, vidistis enim, mihi pandite Ludos.
Dum sese cupido conceſſit casta marito
Nereis Æacidæ; convenit Tessala pubes,
Convenêre epulis Divi, nam visere castas
Sæpe domos, & se mortali ostendere vultu
Cœlicolæ, prisca sub Religione, solebant.
Effulsere omnes, & læta per atria pictis
Discubuere toris hominum genus atque Deorum,
Et festos egere dies. Vix nectare sese
Proluerant, lautis agitantes gaudia mensis,
Instituunt sacros vicino in littore Ludos,
Et Thetidis tædas gaudent celebrare jugales.
Quisque suam summis ostentat laudibus artem.
Mobilibus digitis citharam percurrere cœpit
Cynthius, alternasque fides. Nunc arte canoros
Attollit numeros; chordas nunc molliter omnes
Vellicat, & tremulis mulcet concentibus aures:
Hos Divi motus laudant, citharæque sonantis
Mirantur modulos, & non imitabile carmen.
Grandia Pierides respondent carmina Musæ.
Ut tener æternis olim concreverit orbis
Seminibus; rutilos cœlo quæ sparserit ignes,
Quæ proprias rerum secreverit ordine formas,
Quæve agitet molem fatorum infusa potestas.
Hinc mersos latè populos, mundumque natantem,
Et jactos Pyrrhæ lapides, & dulcia Regna
Saturni memorant. Plausêrunt cantibus illis
Littora, & immoti presserunt murmura fluctus.
Oblitus duri Mavors certamina belli,
Aut positam jactu certus contingere metam
Horrendo volucres vibrat stridore sagittas;
Aut procul ardenti similis, similisque minanti
Flumineam validis protendit viribus hastam;
Et rapido vacuas ictu diverberat auras,
Et facilem exercens pugnam, sua prælia ludit.

Jupiter innocuo collectas aëre nubes
Collisit placidus, tonitruſque, & fulgura finxit.
Obliquas per inane faces, tractuſque coruſcos
Flammarum rutilare, & inania murmura cœlo
Miſceri, & læto viderunt numina vultu
Supplicia in ludos, pœnaſque in gaudia verti.
Spargebat furtim flammas, & tela Cupido
Per Divos, Nymphaſque, ſed heu! quot pectora amore
Improbus accendit, quot ridens vulnera fixit!
Ornatum phaleris, collectâque æquore gemmâ
Inſiliit Neptunus equum. Mirabile dictu!
Fuderat hunc ſummo tellus percuſſa tridente;
Pulvereoque leves flectens in littore curſus
Oſtentare ſui gaudebat muneris uſum
Ipſe ſuper. Sonipes tantis compreſſus habenis
Mollia nunc ſiccâ veſtigia ponit arenâ,
Inſultatque ſolo plaudens, glomeranſque ſuperbos
Arte novâ greſſus, campo ſeſe arduus infert.
Nunc curvis fertur ſpatiis, & poplite flexo
Spargitur in gyros, ſubitiſque recurſibus in ſe
Converſus, varios intexit in orbibus orbes
Æquora mox per aperta volat, curſuque citato
Aërias poſt ſe nubes, ventoſque relinquit.
Dat ſonitum retrò campus, nec ſentit euntem.
Aut ante ora Deûm, crebris ſubſultibus ardens
Emicat, & vacuas erectis verberat auras
Calcibus, atque agili ſe jactat in aëra ſaltu.
Laudabant Equitem Divi, cultuque tumentem
Mirabantur equum. Tantarùm conſcia laudum
Ipſa ſuam poſthac Pallas contempſit olivam.
Hinc alacres curſus, & feſtas ducere pompas
Cura fuit, quoties ineunt ſocialia Reges
Conjugia, & lætam pacem. Sic ludere cœpit
Rex Pelagi, fraterque Jovis. Nunc ore decoro
Egregius celebrat Regis connubia frater.
Veſtem crebra ligat gemmatis fibula nodis,
Cui punctis acus inſiſtens operoſa minutis
Argento gemmas, gemmis intexuit aurum,
Et ſuper arti artem, decori decus addidit ingens.
Aurea formoſam cingunt diademata frontem,
Effuſamque micans criſtato in vertice fundit

Lucem adamas ; lateri contexto flexilis auro
Circulus effulget pulchrum qui ſubligat enſem.
At ſonipes latos cui ſplendida contegit armos
Purpura, ſub tanto exſultat ſeſſore, ſuumque
Sentit onus. Nunc frena ferox fulgentia mandit,
Cervicemque jubis, atque ardua colla flagellans,
Aut patulis efflans generoſum naribus ignem
Fixa tenet crebro ſpectantum lumina ſaltu.
Hìc Charites plausêre omnes, ſummoque, decori
Spectavêre Ducis vultumque, habitumque theatro.
Ille ibat toto ſundens ſua lumina Circo.
Qualis, ubi Veneris dilectum Lucifer ignem
Extulit Oceano : roſeo formoſus ab ortu
Explicat os rutilum cœlo, tenebraſque reſolvit
Uno ſole minor. Tali fulgore nitebat
Borbonides ſtudiis gaudens, plauſuque faventum.

CONDÆI PRINCIPIS TURMA.

Ecce novum intereà campo ſeſe intulit agmen
Heroum, tantæ quos inclyta gloria palmæ
Incitat ad pugnas, ardenſque in pectore virtus.
Compoſito quiſquis ſonitu reſonantia pulſat
Tympana, collectis manicis, vittâque retortis
Brachia protendit jactans alterna ; ſuiſque
Aut quatit æra, leves aut verberat ictibus auras.
Quæſitas Condæus opes terrâque, marique
Veſtibus, & Scythicæ geſtans inſignia Lunæ,
Exhibet imperiis latè, populiſque potentem
Regnatorem Aſiæ, miſeras qui territat urbes
Chriſtiadum, & ſacras, heu! diruit impius aras.
Se vultu profert animiſque ingentibus Heros,
Non qualis belli furiis accenſus, & irâ
Terribilis, manibus ferrum fatale coruſcat,
Attollitque animos, & fævis fulminat armis ;
Aſpera dùm fuſo crudeſcunt prælia Martis
Sanguine ; ſed qualis, dùm nobilis ira reſedit
Bellorum, mitem deterſus pulvere vultum,
Excipitur votis victor, placiduſque triumphat.
Huic læves humeros velat Babylonica veſtis
Cæruleo tinctu, fulgentiſque æmula cœli
Purpura, Mæandris auri, argentique refulget

Balteus implicito quam circum amplectitur auro.
Intextam Phrygio præfert de more Tiaram,
Confuſoſque ſuper, nigro, niveoque colore
Cæruleoque, apices, mollis movet aura favoni
Halitu inoffenſo, & criſtæ faſtigia libat.
Circi per vacui confinia, Thracius illum
Portat equus, formæ ſibi conſcius erigit armos,
Immenſiſque opibus Domini, genioque ſuperbit.
Quid dires phaleras? quid frena? quid aurea bullis
Cingula? quid tumido collecta monilia collo,
Aut memorem ornato pictas in pectore Lunas?
Undique gemmarum radiat, fulvique metalli
Lucida congeries; medioque in ſole coruſcans
Pulchra repercuſſis diſpergit fulgura flammis.
Spectantes longo teſtantur gaudia plauſu.
Clara Ducis virtus, immenſaque fama recurſat,
Et ſubit illius quondam victoris imago
Qui ſubitis auxit victricia tempora palmis
Pene puer. Primis ex quo ſeſe induit armis,
Candida veloci plauſit Victoria pennâ
Quo ſe cumque tulit. Faſtus compreſſit Iberos,
Repulit Auſtriacum noſtris à finibus hoſtem,
Non Rheni tardatus aquis, non aggere multo.
Quot fudit campis acies! quot ſtrenuus arces
Eruit, & validis quot bella exhauſit in armis!
Quos animos, quas ſpes oſtenderat! heu! quibus ille
Jactatus fatis poſthac, quæ prælia geſſit!
Sed quid ego hæc memorem? placidi ſub nomine Regis
Effulget noſtrâ jam nobile ſidus in Aulâ.
Non ſecùs ac Lunæ ſi quando argenteus orbis
Palluit, & cœcâ ſeſe prætexuit umbrâ:
Auricomi tandem radiis obnoxia Phœbi
Creſcit ut aſpicitur, puroſque recolligit ignes.
Ut procul armigeros Equites, venientis & ora
Condæi, medio proſpexit ab aëre Mavors,
(Quippe aderat Mavors ſedatis undique bellis,
Et circum denſo nebularum fuſus amictu,
Illam, quod ſupereſt, vidit certaminis umbram.)
Quas, inquit, fortuna vices mihi noxia verſas?
Quâ natos in bella viros dulcedine mulces?
Olim quæ pugnæ ſignum crudele canebat,

Bellantum accendens animos, & pectora raucis
Cantibus, innocuos nunc clangit buccina ludos.
Qui domino victore ferox, crebrisque trophæis
Infremuit quadrupes, medioque erupit in hostes
Ante minax, pressitque ingentes cædis acervos :
Nunc picta cervice micans lascivit, & illa
Hostibus insultans, quæ sparserat ungula rores
Sanguineos, tenues nunc circo spargit arenas.
Pro chlamyde horrendâ, sævi pro cassîde belli
Ludorum nitidi cultus, & mitia Pacis
Ornamenta micant gemmæ, pictæque tiaræ.
Qui rapido nuper cursu media agmina rupit
Turbinis in morem, per noxia tela, per enses
Fulmineos, diramque vomentia fulgura mortem,
Nunc Tyriæ vestis luxu, gemmisque decorus
Vanas pictorum capitum perrumpere gestit
Cervices equitans, & pompam ducit inermem.
Quo fortes animos, invictaque pectora vertis
Pax ignava ? meus quo tandem labitur Heros ?
Scilicet & placidis postquàm virtutibus orbem
Implevit LODOIX, hanc spem mihi fata reservant ;
Arma retractabit, victor, reparandaque rumpet
Otia. Tum Solymæ fines, captivaque Regna,
Et Septemgemini trepidabunt ostia Nili.
Te spoliis tectum, CONDÆE, recentibus, illic
Nostra sub auspiciis LODOICI castra videbunt.
Hæc secum tacito volvit sub pectore Mavors.
Ductorem intereà Proceres comitantur ovantem,
Et varias rutilo jactant in vertice plumas.
Non aliter pennas Junonius explicat ales,
Dum tumet, & jactat stellatæ syrmata caudæ.
Si quis acu pictas chlamydes, Phrygiasque tiaras
Gemmatosque enses, & barbara segmina crurum
Viderit, & Lunæ radiantia cornua ; toto
Confluxisse putet lectos Oriente Tyrannos.

ANGUIENI DUCIS TURMA.

CONDÆUM sequitur simili splendore Parentem
ANGUENIUS, campoque micant Natusque Paterque.
Sic sparsis Solis radiis, & luce refusâ
In nubem, gemini fulgent per inania soles

Sæpius, atque oritur magno de lumine lumen.
Magnificum ſimulat Regem qui temperat Indos
Littoribus natos aliis, quoſque omnibus undis
Diviſos, prudens noſtro Deus abſcidit orbi.
Ludicra qui numeris argutis claſſica flectunt,
Quique volubilibus quatiunt cava tympana palmis,
Murice collucent picto, vittâque revinctis
Veſtibus alliciunt oculos, & cantibus aures.
Egregiâ Pueri formâ, ſimilique juventâ
Ex auro pharetras humeris, arcuſque ferentes,
Effuſis equitant per lactea colla capillis.
Talis ſe riſu lepido, & florentibus annis
Jactat Amor, pharetram geſtans, celereſque ſagittas
Queis agitat curas, atque oſſibus implicat ignem.
Corpora quadrupedum cultu ſuccincta fluenti
Sub baccis, auroque latent, Indiſque lapillis,
Umbroſiſque nitent ſurſum capita ardua plumis.
Virgatis famuli ſagulis, queis, agmine longo,
Penſilis ex humero ſonat arcus, & aurea cuſpis;
Præcedunt turmam, lituoſque, tubaſque ſequuntur.
Qui pugnas ineunt, & læta pericula famæ
Ornantur Thetidis ſpolio, & Gangetide gazâ,
Circumſtantque Ducem nitidi. Condeïa proles
Oſtentat luxu vario, quas ubere profert
Noſtra ſinu tellus, & quas mercator avarus
Oceano convectat opes. Gerit ille retorto
Interpunctam auro tunicam, quam plurimus ornat
Unio. Qui galeæ confuſos viderit ignes,
Siderei vidiſſe putet laquearia cœli.
Uſque adeò crebris perſtringit lumina flammis.
Fulget apex albo mixtus, nigroque colore
Et croceo: pretiumque opibus dat lucidus ordo.
Cornipedem gravidæ gemmis, auroque vigentes
Præcingunt phaleræ, mediumque accenſa ſmaragdis
Zona ligat. Similes olim, dum Roma vigebat
Bellatrix, Latios curru duxêre triumphos.
Concitat hunc Heros, frenis & temperat aureis.
Talem Sarmaticis quondam cùm victor in oris
Aut Scythicas acies, aut ſævi caſtra Geloni
Fuderit, exultantem animis, ſpoliiſque ſuperbum
Excipiet lætis exultans Viſtula ripis.

Ille etenim juvenis, si vera Oracula vatum,
Sarmaticum reget, & fuminâ ditione tenebit
Imperium, quæ nunc intorquet dextera telum
Sceptra feret: cristis quam versicoloribus ornat
Augustam rutilo impediet diademate frontem.
Quà se majestate ferens! quàm clarus in ostro
Incedit! patrias ut spirat nobilis artes!

Illum equidem primas ubi luminis attigit oras,
Excepere sinu Musæ, fusumque recentis
Ambrosiæ succis admisit in oscula Pallas.
At dum rursus ages, LODOICE, in prælia Gallos,
Impacata ibit per bella, Patremque sequetur.
Fulmineus veluti duris cùm rupibus ales
Emicat, explicitis & nubes verberat alis;
Audax advolitat juxtà per nubila proles,
Perque ignes cœli rutilos, cæcosque fragores
Æmula præpetibus sequitur super æthera pennis.

GUISII DUCIS TURMA.

Adducit populos alio sub Sole jacentes
GUISIUS, atque tuos imitatur, America, cultus.
Quippe ubi naturæ latebras, longeque remotos
Atlantis reperit fines, ignotaque regna
Lucri sacra fames, & opum male sana cupido.
Nostra peregrino fruitur solertia luxu
Et popu'orum habitus, & mores novimus omnes.
Fit fremitus cuneis, cum primum barbara læto
Agmina succedunt campo; nîl pulchrius illâ
Barbarie, quæ culta suo splendescit in auro.

Qui procul ære cavo resonant, qui tympana pulsant
Tempora coraliis vincti, conchisque nitentes
Æquoreis, omnes glauco velantur amictu
Qualis ceruleus dum personat æquora conchâ
Vestitur juncis, & acutâ carice Triton.
Sublimes in equis pueri salientibus, ibant
Pardorum tecti spolio, quod sericus auro
Prætexit radius, sparsis & tænia vittis.

Auratam circum, pictamque draconibus hastam
Armigeri insignes, dextrâ, scutumque gerebant.
Tigris erat sævi pedibus prostrata leonis
Fortibus ille toris, ardens & lumine torvo

Stat ſuper. Ira jubas arrexit ; & unguibus horret
Impactis, tumidumque putes fremere ore cruento.
Scilicet abjecti redeant ſi prælia Martis,
Pro decore imperii, pro majeſtate ſupe.bus,
Altaque præſumens, tales ſibi GUISIUS iras
Deſtinat. Ecquis opes varias? quis gaudia turbæ
Egregiæ? quis equos memoret, quos decolor Indus,
Et natæ adducunt alio ſub ſidere gentes?
Splendida ſub patriis panduntur Equilia tectis
Guiſiadæ magni : centum præſepibus altis
Cornipedes vinctos magna in ſpectacula Circi
Exultare intus, longiſque abſumere clathris
Impoſitam Cererem, & longo fremere ordine cernas.
Quippe licèt duris impellant calcibus auras
Acrius, & jactent ſpumantia fræna feroces ;
Miteſcunt tamen, & certâ ſub lege tenentur
Haud quaquam indociles : domitor cùm vimine lento
Emicat increpitans, capite, & cervicibus altis
Excipiunt, metuuntque minas; totiſque trementes
Artubus, horrendis acuunt hinnitibus auras.
Hos omnes ſtudiis inſignis equeſtribus Heros
Inſtratos aptè ſetâ, exuviiſque leonum
Miſerat in pompam, textoque oneraverat auro.
Ille ibat dorſum maculosâ pelle ferarum
Obductus, fulvo ſe tegmine protegit alter
Arduus; Hircanas duci in ſpectacula tigres,
Credas, & Libycas Circo inſultare leænas.
Vincla reluctantes hinc, inde, & multa frementes
Adducunt Satyri, & blando poppyſmate mulcent.
Bis ſeni hirſutos imitari pellibus Urſos
Procedunt famuli, queis horrida corpora villis,
Et patuli rictus, atque aſpera dentibus ora,
Arrectique hærent exertiſque unguibus adſtant.
Ludicra ſic homines in vultum, ac terga ferarum
Induit illudens, mutatque induſtria formas,
Et nova non dubitat naturæ adſcribere monſtra.
Haud aliter cantu, Circeſque potentibus herbis
Et belli, & Pelagi ſocios miratus Ulyſſes
Setigeroſque ſues fieri, fulvoſque leones.
Hic avidis inhiant oculis, certantque videre
Mirantes animæ, & læto ſe paſcere ludo ;

Concentu vario dùm ruſtica numina Fauni
Capripedes, lituis modulantibus aëra pulſant.
Ut primum blando ſe Guiſius extulit ore
Conſtitit obtutu populus defixus in uno.
Serpentum flexo ſquamas effinxerat auro
Loricæ in ſpeciem, nexoſque expreſſerat orbes
Candarum intexens opifex; & ſumma ſupernè
Extulerat capita Eois turgentia gemmis.
Cæſariem flavam circum premit aurea caſſis,
Cæruleis nitidum maculis quæ ſuſtinet anguem,
Tollentemque minas, erectaque colla tumentem
Ex auro; triplicique ſuper ſeſe ordine criſta
Jactat, & immenſas expandit mobilis umbras.
Aëriis veluti quæ rupibus eminet arbor
Implicitas tendens frondes, latèque virentes
Huc, illuc ramos; ingentemque efficit umbram.
Converſus læto Circus ſonat undique plauſu,
At riſu facili gaudens popularibus auris
Progreditur Ductor. Crebris hùnc ſaltibus ardens
Portat equus, variiſque notis, ac pelle feroci
Tigridis Armeniæ, cui circumducta per auras
Textura extremas, auro argentoque cucurrit.
Candida ſe tumidis cervicibus ardea tollit;
Fronte micat mediâ radiato lumine cornu
Auratum. Effigies ſævi cælata draconis
Prominet ad pectus; collo ſerpentia ditis
Fila auri; & ſparſi refluunt pro crinibus angues,
Splendidaque impexis horreſcit cauda colubris,
Artis opus Phrygiæ. Sonipes captabat eundo
Delicias, plauſuſque; tubiſque ſonantibus ibat
In numerum, tantæ exultans ſe credere pugnæ.
Cùm durum imperium, faſtuſque exoſa ſuperbos
Parthenope furiis tandem ſurrexit acerbis,
Gallica commotis implorans Lilia Regnis.
Iratæ ſpes gentis, & optatiſſimus hoſpes
Talis erat Siculis ut primùm conſtitit oris
GUISIUS; omnis agris, tectiſque effuſa juventus
Venerat exultans, & mirabatur ovantis
Auxilium, adventumque Ducis. Dîs æmulus ille
Firmabat timidas claris virtutibus urbes,
Solvebatque jugo populos, & vindice ferro

Oppreſſam, regni pro libertate vocabat
In pugnas plebem. Sonuit feſtiva tumultu
Parthenope; plauſit concuſſo monte Veſevus
Eque ſuis ſolito mugivit lætius antris.
Qui ſubeunt pulchræ juvenes certamina laudis
Jactantes mixtas plumis viridantibus albas,
(Is turmæ color eſt) incedunt paſſibus æquis,
Compoſitoque omnem conſeſſum lumine luſtrant.

EQUESTRIS DECURSIO.

Dux ubi quiſque ſuas in ludicra bella cohortes
Explicuit; placidique effulſit Martis imago;
Totus inardeſcit confuſo lumine campus.
Hinc auro pictæ chlamydes, nitidiſque lapillis;
Inde micant Tyrio ſaturatæ murice veſtes,
Inſignes illinc vittis onerantur amictus
Cæruleis, albiſque; volantque per aëra plumæ
Nigris collectæ nodis; picturaque latè
Diſcolor, eximio cœlum fulgore laceſſit.
Adverſo ceu dum rorantem lumine Phœbus
Irradiat nubem; rutilantibus illa repentè
Icta micat radiis, & lucis imagine multâ.
Lucida tùm variis maculis intermicat Iris,
Et pluvium picto cœlum complectitur arcu.

ORDO PUGNÆ LUDICRÆ.

Humani capitis tereti ſubnixa columnæ
Prominet effigies, rapido quam perforet ictu
Lancea currentum. Longis obnoxia telis
Stat Mauri cervix contrà, quam læta juventus
Non interrupto certet transfigere curſu.
Parte aliâ fuſis per Lucida colla colubris
Gorgonis horreſcit facies, cui vulnere certo
Quiſque ſuum infigat jaculum, fixumque relinquat.
Ultima cura fuit projectum tranſitu in ipſo
Enſe auferre caput, pronumque incumbere in ictum
Curſu continuo, lepidi res plena laboris.

JUDICES.

Invigilant caſtris Præfecti, & ſedibus altis
Judicia exercent, quæ ſit victoria pugnæ,
Quive dolus; ſervantque vices, & jura tuentur
Cuique ſua, & pulchræ dirimunt certamina laudis.
Nempè ſuis tantæ non ſunt ſine legibus artes.

LEGES.

Sive cadant alto fluitantes vertice criſtæ;
Sive incumbat equus demiſſo cernuus armo,
Effundatve equitem ſecum, fata improba fruſtrà
Inſontem fruſtrà caſum miſerantur amici.
Qui ſteterit, cœptoſque remiſerit æquore curſus
Lentior, aut medios non circumflexerit orbes;
Quive ſuam lapſo confuderit ordine pompam
Exerrans, aut quem fruſtrata ſefellerit haſta
Sæpiùs, heu! pulchræ non ſperet præmia palmæ.
At certo quiſquis plures trajecerit ictu
Pictorum effigies capitum; plauſuque ſuperbus
Orbiculo plures fauſtè direxerit haſtas:
Hanc agitat ſolers, & amat Victoria dextram.
Arduus in mediâ victor ſe jactet arena,
Et lætam accipiat, multa cum laude, coronam.

CURSUS.

Signa viri expectant; ſonipes fremit æquore toto
Ire avidus, dubiiſque hæret Victoria pennis.
Ut tuba commiſſos cecinit lætiſſima Ludos,
Quatuor adverſis Equites erumpere cernas
Carceribus. Flectunt haſtas & miſſile dextrâ
Certatim vibrant jaculum; metiſque relictis,
In medium obliquant pariter veſtigia campum.
Hìc geminos texunt flexus; totidemque reflexus;
Atque abeunt, redeuntque pares; nec fallitur ordo.
Ac veluti Phrygiis ludit Mæander in arvis
Excurſans; iterumque ſuos revolutus in ortus,
Incertuſque viæ, nunc huc, nunc labitur illuc.
Ambiguis donec feſſas erroribus undas
Colligat, & Pelago ſenſim decurrat aperto.
Sic ubi compoſitis gyris, atque ordine certo
Effinxêre fugas, implexoſque orbibus orbes;
Enſe ſimul ſtricto feriunt, jaculoque Meduſam;
Et ſe quiſque ſui condunt munimine ſepti.
Quantus init pugnam! quantus LODOICUS in æquor
Armigero comitante ruit! telumque, vel enſem
Incutit, & celeres curſu prævertitur auras!
Quò ſe cumque movet, claràve in luce reſulget,
Effuſæ retrò ſplendeſcit ſemita lucis.

Ut

Ut dum ſtella facem noctis delapſa per umbras
Protulit, impreſſitque vias, cœloque cucurrit.
A tergo ſparſis radias fulgoribus æther,
Et lucis rutilans longo ſtat tramite ſulcus.
Gaudet equus vacuo ſeſe committere Circo,
Effunditque jubas, laxiſque citatus habenis
Emicat, atque aureis calcaribus ilia pandit.
Atque ea dum feſto celebrantur prælia ludo
Per campum; mediis è nubibus ipſe Cupido
Dulces inſidias furtim meditatur, & artem
Exercet; ludumque ſuum; ſumptâque pharetrâ,
Blandis plena dolis, & dulci tincta veneno
Noſtrarum in cœtus Nympharum ſpicula torquet
Improbus, accenditque animos, & ſuſcitat ignes.
Quæque ſuis agitur ſtudiis, ſua cuique cupido eſt.
Applaudunt aliæ famæ, laudique ſuorum,
Et vacuis monſtrant fixas cervicibus haſtas.
Deflevere vices aliæ, ſortemque Procorum
Ictibus errantum vanis. Quot vota tulere
Præſidibus pugnæ Divis! quot pectore ab alto
Spemque metumque inter ſuſpiravere Puellæ!
Regina ante alias ardenti cuſpide fixa,
Infuſum totis percepit ſenſibus ignem
Acrius, inſequitur votis, oculiſque pererrat,
Et ſtantem LODOICUM, & contemplatur euntem.
Sic Clytie, nunc flos, riguis quæ pallet in hortis
Et mutata ſuos etiam nunc ſervat amores.
Illa ſuum, quamvis altis radicibus hæret,
Vertitur ad Solem propenſa, & ſpectat euntis
Ora Dei; foliique fidelibus accipit ignem.
Intereà curſant vicibus, vicibuſque recurſant
Spe varià pugiles; multos fortuna fefellit
Ille cavo capiti nequicquam dirigit haſtam
Infelix; alius ſtridentia ſpicula fruſtrà
Conjicit; infidas artes, & inutile ferrum
Increpitant alii; pauci queis gloria palmæ
Monſtrat iter, nunquam deflexis ictibus errant.
Victorem quondam per tot diſcrimina Martis
Regem, etiam ficto ſequitur Victoria bello.
Sive haſtà, jaculove; aut ſtrictis enſibus inſtat:
Lancea directo non ſe detorquet ab ictu,

Non jaculum : nunquam præterfluit irrita cuſpis.
Jamque manu telum intentans, ſuprema parabat
Edere tentamenta artis; victorque futurus
Si lubet. Hanc, ſocii, laudem, placidamque relinquo
Palmam, inquit : bello vincam, vos vincite ludo.
Fortunam excepit Regis victorque peractis
Belſons Cu ſibus emicuit BELFONTIUS Ære canoro '
Mille ſimul ſonuere tubæ, mille undique plauſus.
Seu duram dubiis pugnam committere campis,
Quærere ſeu pulchram liceat per vulnera mortem.
Aggeribuſque ſuis ſeptos perrumpere muros
Æqua viro virtus. Meritæ nunc munera laudis
Accipit, & lætum, Circo plaudente, triumphum.
Spes alias laudis LODOICUS, & altera palmæ
Præmia conſtituit, famæque arrecta cupido
Magnanimos juvenes ſtimulis ingentibus urget.

DECURSIO ANNULARIS.

Annulus appenſus ligno, faciliſque revelli
Orbe patet modico, per quem ſe lancea curſim
Inſinuet victrix, & cuſpide permeet aureâ.
Hunc tereti gaudent certatim avellere ferro.
Anceps pugna diu, nec fato curritur uno.
Curſus ille ſuos irriſâ inglorius haſtâ
Conficit. Hic metam ludo delibat inani,
Exultantem animis alium malus impulit error.
Spes hominum & vanas ridet Victoria curas.
Anguſtum per iter, parvique foraminis orbem
Intrudunt alii mediis in curſibus haſtas.
Poſt varios Equitum dubio certamine caſus,
Comte de Sault. SALTENSIS, per aperta, celer procedere geſtit
Æquora, & ô noſtris, inquit, ſors annue votis!
Flectit equum gyro exſiliens, & turbinis inſtar
Continuo rapitur ſtadio, ductuque fideli
Occupat exiguos aditus, parvumque meatum
Orbiculi, totâque triumphat victor arenâ
Mille inter plauſus hominum, ſonituſque tubarum.
Nos equidem celebrare tuas tentavimus artes,
Qui tum facta, tuoſque legent, REX MAXIME, ludos;
Sic gerere Imperium diſcant, ſic ludere Reges.

De Religioſiſſimi Doctiſſimique viri JOANNIS FRONTONIS, *Canonici Regularis Congregat. Gallicanæ ſanctæ Genovefæ, & Univerſitatis Pariſ. Cancellarii obitu* 1663.

AD V. C. PETRUM LALEMANNUM.

EPISTOLA.

FRONTONI molles elegos, & flebile Carmen,
Forſitan & teneras ſperes, Lalemanne, querelas.
Imbelles odi lacrymas, nec funera flevi,
Nec didici mœſtas agitare inglorius artes,
Crudeleſque Deos, crudeliaque aſtra vocare.
Scilicet occubuit Fronto. Quis neſcit acerbos
Fortunæ caſus & ineluctabile fatum?
Quiſve ſuos dubitat decurſo tempore ſoles
Occidere, & fragilem dilabi in funera mundum?
Ille equidem cœlo votis melioribus hæſit,
Deſpexitque humiles terras, damnataque fraude
Secula, nec rerum ſpecies captavit inanes.
Quid memorem inflexam mentem, ſanctique tenacem
Propoſiti, & placidæ decus inviolabile vitæ,
Quam nec dulcis honos, ſecli nec mobilis aura
Impulit, aut mollis fractâ virtute cupido?
Nil tamen & pietas, & cœli conſcius ardor
Profuit, aut ſanctas exercita vita per artes.
Crediderim; miſeri tantis virtutibus ævi
Fata peperciſſent, ſcirent ſi parcere Fata.
Sed nihil æternum eſt, & habet ſua funera virtus.
Quin etiam inſignes animas vis invida ſæpè
Opprimit, & ſpatiis ævi brevioribus urget,
Simplicior ſive his aura eſt, & purior ignis,
Seu Deus ad ſuperas maturius evocat auras,
Seu pugnant clauſæ tenebris, & carcere cæco
Solvunt ſe citiùs, vitæque errore peracto
Terrenas ardent, exuto corpore, labes
Eluere, & ſummo niveas ſe ſiſtere cœlo.
Sic tandem cœlum ſpirare, & temnere terras
Aſſuetus Fronto, tuta ſtatione quieſcit

Immunis fati, poſtquam compage ſoluta
Corporis, æthereos orbes, & cœrula felix
Regna colit, Divis altoque inſcriptus Olympo :
Sæva nec infidi metuit contagia ſecli,
Nec dulces animi furias, vitæque labores :
Emeritamque animam cœlo, ſaturamque dierum
Rettulit, atque oculos æterno in lumine fixit.
Non ea Parcarum, nec inertis culpa ſenectæ ;
Sed labor, & curæ vigiles, animique vigentis
Imperium. Claris impenderat otia Muſis
Abditus, & variæ jungens commercia linguæ,
Et Latium, Solymamque & doctas norat Athenas.
Poſt dulces latebras, quos alto pectore acervos
Condiderat, prudens in apertas protulit auras.
Eloquiis cultas quàm movit lenibus aures !
Quaſve effudit opes ! facunda Lutetia plauſit.
Ipſa etiam toto quæ claruit inclyta mundo
Felix prole virûm linguâ & pietate potentum,
Quæ Romam & celebres Academia vincit Athenas.
Mirata eſt quoties tot in uno pectore ſenſus,
Totque artes ! Doctis quoties illecta fluentis
Viribus ingenii, dicentis ab ore pependit,
Frontibus ingentis Sophiæ dùm præmia lauros
Cingeret : at ſeſe populis cùm dividit omnem,
Deſerit, & proprio ſenſim ſe conficit igne :
Sic fax paulatim cœleſtibus æmula flammis,
Dum lucem rutilans alienos ſpargit in uſus,
Liquitur, & proprias depaſcitur igne medullas.
Dignos laude viros tacitis ardoribus artes
Sæpe ſuæ perimunt ; brevis eſt ſapientibus ætas ;
Seu magna ingentis genii ſub mole fatiſcunt,
Seu fragilem vitam, vitæ immortalis amore
Abſumunt ; ſeu corpus iners vis ignea mentis
Deterit : egregiæ dum captant præmia famæ,
Exangui macie pallentes lurida tabes
Occupat, & lentâ carpit præcordia flammâ.
Sed pius occiderit fatorum crimine Fronto,
Et tanta ingentes commorint funera luctus :
Illius, Lalemanne, vices dùm clarior imples,
Poſſumus & lenire animos, & parcere fato.
Jam ſua continuis prudens Academia votis

Jura tibi, & longos commiſerat ordine faſces ;
Fulſerat & multos virtus ſpectata per annos.
In curas rediiſſe tuas nunc ſplendida geſtit,
Et notum eloquium, vocemque audire diſertam.
Seu ſancta inſinuans blandis oracula dictis ;
Seu doctas retines leni ſermone coronas ;
Allicis arrectas aures, & pectora verſas.
Scilicet innocuum pectus tibi candida finxit
Religio, atque ſuas Pallas tibi credidit artes ;
Et, quæ Frotonem ſors funere merſit acerbo,
Multa quidem eripuit nobis ; ſed plura reliquit.

AD ILLUSTRISSIMUM VIRUM

FRANCISCUM-LUDOVICUM

LE FEVRE DE CAUMARTIN,

REGI A CONSILIIS

ET

A SUPPLICIBUS LIBELLIS.

PRO RESTITUTA FILII SUI VALETUDINE.

SOTERIA.

SCILICET humanis Divûm ſapientia rebus
Excubat, excelſoque notat ſublimis Olympo
Fixos cuique dies ; & feſtinantia nutu
Siſtit fata ſuo. Sævi diſcrimina morbi
Vicimus, & Superûm triſtes placavimus iras.
Atria quæ mœſtas nuper timuere Cupreſſos,
Lætâ fronde virent, & dulcia numina grates
Excepere ſuas : rediit primæva ſerenis
Gratia luminibus ; roſeæ nituere recenti
Flore genæ, & tandem meliores induis annos,
Digne Puer Pyliæ tranſcendere ſecla ſenectæ.
Dulcis amor Themidos, pavido qui jura clienti
Dividis, implicitas ſolers evolvere lites
CAUMARTINE, qui nunc tuta pericula Nati

Adſpice. Tentaſſem gemitus mulcere paternos
Carmine jampridem, feſtinatoque vocaſſem
Officio blandas prima in ſolatia Muſas :
Sed dum vulnus hiat, nec adhuc obducta cicatrix ;
Pectora ſolliciti nondum ſecura pericli
Nequicquam, & crudos ſperem lenire dolores.
Quin pueri poſtquam deceſſit corpore languor,
Et nova florentes perfudit purpura vultus,
Triſtes reliquias timui, recidivaque fata
Anxius ; & nondum ſævis exhauſta venenis
Viſcera præſenſi, immaturaque carmina preſſi.
At quoniam morbi nunc omnis cura reſedit,
Et duri penitus fati deferbuit ira :
Accipe mutatos prudens in gaudia luctus,
CAUMARTINE, juvat priſcos meminiſſe dolores,
Et vanas dulce eſt olim jactaſſe querelas.
Intempeſta hyemis clementia, nubilus aër,
Vel pluvii calidis ſpirantes flatibus Auſtri
Induxere luem latè, famoſaque crebris
Tempora funeribus : ſe pallida turba nocentum
Effudit febrium, longiſque exercita curis
Succubuit medicina malis. Quæ luctibus illis
Intemerata domus ? qui non flevere parentes ?
Hunc dele, & ſimiles Titan ne duxeris annos.
Florebant hilares & adhuc ſine labe Penates,
CAUMARTINE, tui ; placidaque æſtate virentes
Captabamus opes, & opaci gaudia ruris.
Quot calidos gelidis ſoles prætexímus umbris
Frondoſi hoſpitii ? cœli quot fregimus æſtus
Frigoribus lætis nemorum ? quot duximus horas
Alternis vacuas ? quoties ſucceſſimus hortis,
Gramineoſve thoros ſub amicæ tempora noctis
Preſſimus, aut longis ingens ubi ſemita frondet
Ulmorum ordinibus ; vel quà ſe ſilva coronans
Frondibus implicitis coëuntes undique tractus,
Erranteſque vias ſtellato colligit orbe ?
Ardebat flavis jam proxima meſſibus æſtas ;
Nec nocuit, nec adhuc voluit fortuna timeri,
Nilque domi mœſtum. Sed iniquas impia ludunt
Fata vices, & ſtare diu ſua gaudia rebus
Sors inimica negat. Quâ tandem noxia fraude

Invenêre viam ſubiti contagia morbi ?
Prima lues vulgo incubuit, famuloſque labantes
Lenta fatiga.unt diræ faſtidia febris.
Plebs jacuit languens, maturis meſſor ariſtis
Defuit, invalidis quoties ſua dona colonis
Obtulit alma Ceres ? quoties onerata popoſcit
Agreſtes annona manus ? defecit avarum
Ruris opus. Miſeri ſerpſit per viſcera vulgi
Hactenus, afflixitque domum, dominiſque pepercit
Inſidioſa lues, plebeiaque crimina ſparſit,
Mox ingens auſura nefas. Heu quanta recurrit
Cura mihi, & quantus renovatur pectore luctus !
Sævus anhelantes primùm jam Sirius agros
Adflabat, roſeoque puer ſpectabilis ore
Innocuas artes, cautoſque per atria ludos
Miſcebat genio facilis : tum plaudere motu
Compoſito choreas agiles, corpuſque movere
In numerum blandè exultans ; aviduſque ſolebat
Omnia mutatis miracula diſcere formis,
Luſus, Naſo, tuos : tenero tum pectore curas
Volvere Pierias, doctoque aſſueſcere Pindo,
Muſarum egregius ludis & Apolline primo :
Teutonidum linguam, Latiaſque expromere voces
Nunc tentat Tiberis novus hoſpes, & accola Rheni :
Aut gentilitios titulos, & ſtemmata longa
Dividit ingenii certus : nunc arte paratâ
Deſcriptam evolvens terrâ pelagoque tabellam,
Et brevia & Syrtes, terrarumque ordine tractus
Perſtringit, ſignatque vias ; radioque fideli
Percurrit totum ludens in imagine mundum.
Uſque adeò teneros animus prævertitur annos.
Tot dulces Pueri curas abrupit & artes
Invidia. En ſubitos vitiati pectoris æſtus
Exſudat, lætos ſenſim declinat ocellos,
Dejectuſque caput lenta cervice fatiſcit.
Sic Jove ſub pluvio molles ſternuntur acanthi,
Albaque pallentes demittunt lilia culmos.
Conſtitimus fati indociles, ſubituſque per omnes
Se fudit ſine voce dolor ; dominuſque, domuſque
Labe una pallent, vultus nam ſumit ab illo
Quiſque ſuos, tacitique errant conſortia luctus.

At perculsa malo Genitrix & fulmine in ipso
Intercepta siles, primoque exterrita casu
Dilectosque premis vultus, & dulcia libas
Oscula : supplicibus votis hominesque Deosque
Sollicitas, ægris Pueri te vultibus imples :
Et jungis lacrymas, & eodem vulnere langues.
Quondam læta tibi, sed nunc crudelia rura
Linquis, & optatam tua pignora ducis in urbem
Prudens. Parvarum volucrum sic provida mater,
Aucupis insidias, nidoque incommoda cœli
Tristia quæ sensit, suspensis excubat alis
Anxia, progeniem teneram, nidosque loquaces
Ore pio transfert, & tutis condit in umbris.
Interea gravis ægrescit vis effera morbi.
Pulchra superveniens ignis depascitur ora,
Pallidaque excurrit macies, & frigida languent
Lumina. Fessa rigent alterno frigore membra,
Alterno sudore fluunt. Sitis arida guttur
Asperat ; imbelli stomacho fastidia crescunt,
Et totos glisçit virus lethale per artus.
Improbus insinuat sopor, & crudelior ipsâ
Febre quies animum sensusque intercipit omnes.
Hæsimus hîc ægro similes, geliduque per ima
Ossa tremor subiit. Talis, cùm deficit orbi,
Paulatim tenui Titan obducitur umbrâ
Luridus, & tristi sensim velatur amictu.
Naturâ lugente dies decrescit : at ille
Obtusis pallens radiis & lumine cæco,
Obscurâ rutilam texit ferrugine frontem.
Mirantur populi languentes sideris ignes,
Desperantque diem, & mœsto cum sole laborant.
Accurrit medicorum agmen, cauteque silentes
Explorant calido salientem sanguine venam
Mox digito gravidam nigrâ salsugine linguam
Sulcant, & leni pertentant viscera tactu,
Seu mulcere malum, seu vestigare parati
Omne intus vitium : mota cervice viciſſim
Nutat quisque sibi, tacitave immurmurat aure
Nescio quid. Primus labor hîc, hæc prima superbæ
Tentamenta artis. Mox extra limina ducti
Coï dicta senis, totamque Machaonis artem

Experti jactant ; consolanturque parentes
Indociles, doctisque jubent confidere curis.
Scilicet incensos avertere pectoris æstus,
Et saniem elicere immundam, validisque juvare
Naturam auxiliis tentant : incidere venam
Sæpius, & mites adhibere in pocula succos
Præcipiunt. Frustra ; tantæ vis deficit artis,
Diraque inardescit proprio medicamine labes
Usque tenax. Heu ! tum Genitrix mœstissima lecto
Incubuit ; prono languens super oscula vultu,
Tanquam animæ clausura viam, vitamque Puello
Inspirasse suam credas, nisi fletibus ora
Proluat, & gemitu spiret. Sed Matris inane
Auxilium exundant lacrymæ, ploratque crescunt
Tædia, nec teneri minuunt incendia fletus.
Tu quoque qui cæcos casus, altaque minacem
Fortunam ratione domas, majorque periclis,
CAUMARTINE, tuis placida virtute refulges :
Naturæ imperio cedis, teneroque dolori.
Ille animus rigidæ quem nulla injuria sortis
Impulit, & plures fati qui pertulit iras
Strenuus, huic uni potuit succumbere fato.
Molliter inflexos sensus, pectusque fatiscens
Vidimus, & flentes oculos. Quis ponere jura
Fletibus, aut patrios speret compescere luctus ?
Alcides vitrei clamatum ad littora fontis
Flevit Hylam ; dulcemque Linum miseratus Apollo.
Nec puduit flevisse Deos. Sed nos quoque mœstum
Pallentes madidis oculis effundimus imbrem.
At firmum Puero pectus, tranquillaque morum
Temperies, teneriscque animus maturior annis.
Aspera non tumido suspiria pectore duxit
Impatiens, crebrisve effudit plena querelis
Verba : sed ingenii mitis mentisque serenæ
Exemplo, trepidos potuit docuisse parentes.
Tum si quà incautos morbi violentia motus
Elicuit, molli strepitu quàm lene gemebat
Languidus, & casus quàm suspirabat iniquos
Dulce rubens, celsoque attollens lumina cœlo !
Post ubi vis morbi, sævusque resederat ardor,
Tum brevibus faciles curas impendere ludis,

Adſtantemque Aviam lætis retinere ſuſurris,
Et riſu mulcere pio; blanduſque ſolebat
Lactea colla ultro, niveamque obtendere Patri
Cervicem, & rebus prudens gaudere ſecundis.
Pulchra licèt diuturna lues temeraverat ora,
Et lætos oculos, ſolitumque exederat ignem;
Non tamen eximiæ cœleſtia munera formæ
Abſtulerat labes, & erat ſua gratia morbo:
Seu roſeo vivum ſuffuderat ore ruborem
Æſtibus immodicis; ſeu candida lilia vultu
Sparſerat; aut fronti pallorem induxerat aureum.
Poſt diros æſtus & cæca oblivia vitæ
Lethifer excedit dolor, & ſibi redditur æger.
Solvitur infidi nubes denſiſſima ſomni,
Seque hilares vegetant poſitis ardoribus artus.
Tum facilis requies, exoptatæque ſalutis
Spes erat. At ſubitus redit in præcordia languor,
Perque imas ſenſim frigus crudele medullas
Sævit, & ardentum febrium revolubilis æſtus
Incubat, & tremulo penitus ſe corpore fundit.
Ac veluti alterno procurrens gurgite pontus
Cùm fugit, littuſque vado labente reliquit
Collectus retrò, nudæ ſternuntur arenæ,
Et ſicco placidæ reſident in littore naves.
Mox ubi ferventis ſucceſſerit hora recurſus:
Spumantum procul incipiunt albeſcere tractus
Undarum, reſonant ſcopuli, longeque remugit
Ante fragor: pleno tum creſcit gurgite fluctus
Spumeus in terram, rapidoque adlabitur æſtu.
Dulcia ſic placidæ poſt intervalla quietis,
Alternus pallor languentes occupat artus
Paulatim, ruit in venas & creſcit eundo
Vis effrena mali, graviorque in viſcera cœpit
Pæoniis opibus, mediciſque potentius herbis
Deſævire lues, propiuſque inſtare periclum.
Scilicet humanæ virtus nil profuit artis.
Incumbit ſacris Genitrix, cœlumque fatigat
Multa ſuper Puero plangens, divinaque captat
Auxilia, & cunctis ſupplex advolvitur aris.
Nequicquam: donec lacrymis & ſupplice voto
Devovet intactæ Mater ſua pignora Matri;

Speſque metuſque ſuos manſueto in Numine figit.
Si Puer inſtantes fatorum evaſerit iras,
Spondet adoratis ingentia munera templis,
Æternaſque vovet memori ſub pectore grates.
Cœleſtes animæ, dilectaque numina matrum
O Genii, inſonti pueros qui ducitis ævo,
Et cœli medicas ægris mortalibus artes
Qui regitis; tantæ cauſas memorate ſalutis.
Quà ſe conſpicuis Vicennæ molibus arces
Attollunt, ludoſque vident & dulcia Regum
Otia: per molles lucos & amœna vireta
Frondeſcit totis excurrens ſemita campis.
Hic virides juxta metas, & pene ſub umbris
Altorum nemorum locus eſt, quem plurima circum
Religio populis, & magnæ Virginis aræ
Commendant, Divi notus cognomine Mauri.
Virginis hic ſacrum depreſſa in valle ſacellum
Surgit; parva quidem ſimplexque ſed hoſpite Divâ
Plena domus, non crebra loco pretioſa ſupellex,
Non nitidi poſtes, Pariiſque effulta columnis
Culmina, nec ſculptis radiant ſimulacra metallis.
Ornatu exiguo, ſed magnis inclyta votis
Ædes, non opibus ſed religione ſuperbit.
Sub vinclis illic domitas requieſcere peſtes,
Turgidaque aſpicias lentâ contage venena
Detumuiſſe. Fremunt illis captiva malorum
Agmina nequicquam templis, Divamque verentur.
Huc pia languentum reptant ad limina turbæ.
Pallentes vultus, defecti viribus artus,
Funera viva putes, arentia corpore tabe,
Et multi paſſim occurrunt exempla doloris;
Heu morbi & miſeræ quot ſunt faſtidia vitæ!
Candida dilectis Virgo quæ præſidet aris;
Molliter inflexâ votis cervice videtur
Annuere, & circumfuſos recreare clientes
Vultu quo ſiſtit morbos & vulnera ſanat.
Ore Puer roſeo niveis qui decubat ulnis,
Materna ingenuo confirmat munera riſu.
Sub pedibus vigiles arrectis auribus adſtant
Aligeri, panduntque alas, nutuſque potentis
Virginis expectant, ſeu noxia ſidera cœli,

Seu jubeat fævas hominum compeſcere mortes.
Poſtibus affixæ longo ſtant ordine grates,
Et fulgent pictis altaria ſacra tabellis.
Votivæ pendent ceræ laquearibus altis,
Mille ibi morborum effigies, pictæque ſalutes
Parietibus. Quis enim non illius æger amicam
Senſit opem Divæ? Quiſve unquam altaribus illis
Irrita thura dedit? Faciunt Miracula nomen
Crebra loco, & tenuis ſua munera non capit ædes.
Huc ego vota tuli ſupplex, ſacriſque litatis,
His cœpi facilem Divam implorare querelis.
Diva potens febrium, quâ non præſtantior uſquam
Vincere crudeles morbos, & fata morari
Triſtia; ſollicito præſens ſuccurre dolori.
Ecce Puer longo languens ardore fatiſcit
Spes magnæ Themidos; vidui ſpes una parentis.
Aſpice ut ingenuas claris virtutibus artes
Excolit, ut magnæ præfert inſignia mentis
Auguria, & volvit maturos pectore ſenſus
Nil puerile ferens. Sancto mens digna Senatu
Emicat, & ſacris olim manus apta ſigillis,
Priſcus gentis honos. Quid Avorum ſplendida jactem
Nomina purpureos proceres, ſanctoſque ſupremi
Cuſtodes juris, belli paciſque miniſtros?
Quid grandes titulos, inſeſſaque lilia longo
Ordine Diva tibi memorem? Nil flecteris iſtis.
Spes tamen ingentes miſerare, domumque labantem,
Quæ priſci decoris fama & virtutis avitæ,
Sinceris opibus, Themidoſque curulibus altis
Splendet, & ingenuâ ſe nobilitate tuetur.
Omnis in hunc Puerum domus inclinata recumbit.
Et jam ſponte ſua egregius, monitiſque paternis
Diſcere juſtitiam, pulchroque inoleſcere mori
Cœpit & aſtra ſequi. Votis hunc ſedula Mater
Inſtare, & magnis cumulare altaria donis
Inſtituit; docuitque preces, & duxit ad aras
Sæpe tuas. At nunc lacrymas effundit inanes,
Tu niſi Diva faves. Precibus ſi flecteris ullis:
Oro per has ego te lacrymas; per munera templis
Si quà tuis ſparſit; teneros per Matris amores,
Perque tuos olim luctus: diſcrimina Matrum

Nota tibi, tales tenuerunt te quoque curæ.
Non ignara mali miseræ succurre parenti.
Audiit alma parens, quis credat ? Saxea voto
Annuit effigies, placidæ micuêre serenis
Luminibus flammæ : niveis formosus in ulnis
Exsiliit Puer, & summo delapsa sacello
Vox Divæ insonuit. Sævire absistite morbi,
Crudeles morbi. Tam carum exurere pectus
Quis furor est ? Ite Aligerûm fidissima turba
Ocyus, & vestri similem servate Puellum.
Haud mora prosiliunt hilares & jussa capessunt.
Æthere sub placido & cœli melioribus astris,
Frondescit pomis & dulcibus utilis herbis
Hortus ; ubi Zephyris flores aurâque salubri
Adflati, æternos expirant veris odores.
Hîc nitidi semper soles & læta serena,
Et gelidi recreant felicia germina rivi.
Nullum usquam obrepsit virus, non perfidus humor ;
Lubricus aut serpens, aut fallax herba veneni.
Flori cuique sua est virtus, & olentibus herbis
Innocuo puri fundunt ex æthere rores,
Præsentes contra morbos, & vulnera succos.
Huc sacri advolitant genii, fusique per hortos
Hîc florem, radicem illic & gramina carpunt :
Cœlestesque legunt rores, violasque rosasque
Et Casiam, cunctisque salutiferam Panaceam.
Sic æstatis apes placidâ sub luce volantes
Floribus incidunt variis, hîc dulce rubentes
Ore rosas libant ; hîc candida lilia circum
Effusæ, aërii decerpunt munera mellis.
Inde ferunt lectas hortis cœlestibus herbas
Aligeri, dulcisque cubilia mœsta Puelli
Circumstant. Dextrâ segnes hic sublevat artus :
Hic teneros Pueri fletus, lacrymasque decoras
Abstergit : funditque labris liventibus alter
Ambrosiam, succove salubri debile corpus
Eluit : unde novus glisçit vigor, & sua cordi
Aucta salus. Mox toto exsudat noxius humor
Corpore, continuoque tenax penetralibus altis
Egeritur pestis, redeuntque in pristina vires.
In nova compressi sævire pericula morbi

Tentarunt iterùm, morbos sed amica repressit
Diva iterùm, & longum tantis virtutibus ævum
Imposuit. Quantæ hinc Pueri mortalibus annis
Accessere moræ ! votis jam læta solutis
Dilige servatam divino munere prolem
Blandius, ô Genitrix, tibi enim Genitricis amores
SAMMARTHANA Nurus nato commisit in uno,
Et moriens in te Matremque, Aviamque reliquit.
At tandem cari te crebra pericula Nati,
CAUMARTINE, monent : dubii res plena periclì est
Unus amor : sat nota tibi discrimina fati :
Casibus adversis multam tibi sufficе prolem ;
Una nimis fragilis vita est. Quid jura secundi
Detrectas thalami ? jamdudum plurima natos
Expectat Lucina tuos, hoc Curia poscit
Summa sibi ; plurесque parat Themis alta curules
Te quondam Procerum turbam genuisse juvabit,
Partiri pectus patrium, magnumque per omnes
Dividere exemplum, multaque in imagine vultus
Nosse tuos. Sobolem nullâ tunc sorte timebis
Deficere & curam alterius solabitur alter.
Intereà tibi pro multis hic unicus esto,
Spes implere sui, laudesque æquare parentis
Discat, & ingenuas jungat virtutibus artes.
Ipse manu ducam facili, exemplisque præibo.
Et Puerum famæ accingens decorique futuro
Majores mittam in curas ; & ritè docebo,
Quam debet superis superis impendere vitam.

IN CONVENTUS JURIDICOS
ARVERNIS HABITOS
ANNO 1665.
CARMEN.

INGEMINET lætos felix Arvernia plausus
Et quæ sublimi rupes se vertice tollunt
Votivas plebis referant ad sidera voces.
Jura diu miseras redeunt neglecta per urbes ;

Nec longe accerſit populos Aſtræa ; ſed ultro
Veſtigat ſcelerum latebras, quæritque nocentes
Nobiliumque dolos præſens, & crimina frenat.
Degeneres animos late corruperat auri
Dira fames, rapto gaudens ſplendeſcere luxu,
Contemptrixque hominum, legumque inimica poteſtas
Intentare minas, invadere pauperis arva
Heu ! nimium vicina, ſuoſque extendere fines,
Inſonteſque viros pœnis urgere ſolebant
Iraſci faciles ; nec quiſquam tendere contra
Audeat, aut tumidos unquam compeſcere faſtus.
Quid memorem pavidis ereptos civibus agros,
Abductas matrum gremiis impune puellas,
Fraudataſque operas inopum ? quid dura potentum
Imperia, & prædas turpes, cædeſque nefandas ?
Quot ſcelerum facies ! quot ſunt diſcrimina rerum !
Æqui nulla fuit dudum reverentia juris,
Cuique ſuos animo licuit ſibi fingere mores
Indignumque audere nefas, auſoque potiri.
Illi equidem falſa ſe nobilitate tuentur.
Nobilitas vera eſt non vanam oſtendere famam,
Aut veteres titulos, non pictas ordine longo
Majorum effigies, aut priſcis inclyta faſtis
Nomina : non adeo ſævas imponere leges,
Aut premere imperio populos ; ſed jura tueri
Cuique ſua, auxilio miſeros, opibuſque juvare
Et dulcem Regi, patriæque impendere vitam.
Nunc mœſtas trepido volventes pectore curas
Quos ſprevere, timent ; vultuſque, & juſſa ſuperba
Diſſimulant, vulgique iras, & tædia mulcent.
Scilicet omne ſibi metuit ſcelus ; omnia virtus
Sperat, & afflictis redeunt ſolatia rebus.
Implicitis properat deceptus fraudibus hæres,
Remque ſuam repetit : leges implorat avito
Quiſquis pulſus agro per rura aliena, domoſque
Ibat inops : queritur violatam crimine judex
Illuſamve dolis Themidem, ſanctoſque Sacerdos
Defendit Superûm ritus, & vindicat aras.
Sic procul Arvernis pelluntur noxia terris
Crimina. Qui pravas vitam duxere per artes
Juſtitiæ indociles, mœſtis qui damna tulêre

Civibus, expendunt pœnas, veterumque malorum
Supplicia, & ſanctas diſcunt non temnere leges.
Exorant alii populos, & furta reportant
Vindictam veriti, priſcam ſine judice labem
Eluere, & tacitos properant componere mores.
At quibus eſt hominum pietas, deſpectaque Divûm
Religio, dulci patriâ, domibuſque relictis
Condunt ſe latebris, cœciſve in montibus errant,
Ultriceſque trahunt furias, pœnamque ſequacem.
Pauci, quos ſpectata fides, & conſcia virtus
Excitat innocuæ captantes præmia famæ
Et meritas laudes, aliena pericula tuto
Accipiunt animo, & fontes miſerantur amicos.
Quippe licet tumidas veſana ſuperbia mentes
Occupet, & ſcelerum latè contagia ſerpant,
Sunt etiam dociles animæ, ſunt neſcia fraudis
Pectora, & antiqui reſtant veſtigia juris.
Inveniſſe pios, crebra inter crimina, gaudent
Patricii proceres, lectorum Curia Patrum,
Et fontes agitant, incorruptiſque verendi
Judiciis revocant lapſos, in priſtina mores.
Oppreſſæ gemitus plebis, miſerandaque fata,
Facundo ſanctum qui temperat ore Senatum,
Dulces deliciæ Themidos, POTERIUS audit,
Vexatoſque levat prudens, terretque ſuperbos,
Et dirimit cauſas, legumque oracula pandit.
CAUMARTINE, tibi ſacri commiſſa ſigilli
Effigies, tu prima vocas in jura clientes,
Et cerâ obſignas veniam, pœnamque remittis,
Majorumque animos, & avitas exprimis artes.
Eloquio fervens, pro Rege Talonius inſtat
Quæſitor ſcelerum rigidus, longaſque reorum
Evolvens lites, vitas & crimina diſcit,
Furtaque Nobilium, & triſtes ulciſcitur iras.
Judicibus tantis olim compreſſa ſilebit
Impietas, & vis, & opum damnata cupido.
Miteſcent fortunâ & nobilitate feroces
Criminibuſque ſuis animi, meliora redibunt
Secula, & his ſurget virtus innoxia terris.
Qui rigidam curvo terram fulcavit aratro
Ruſticus, aut riguos per prata virentia rivos

Deduxit

Deduxit, vastas qui fossâ divitis ædes
Muniit aut latos circumdedit aggere campos ;
Inveniet faciles aditus, pretiumque laboris,
Conductasque operas, pactâ mercede, reposcet.
Agricola ipse suis committet semina sulcis,
Nec diram metuet sortem, dominumque superbum ;
Qui gravidam iratus segetem ab radicibus imis
Eruat, & lætas ferro populetur aristas.
Tum Cereris dives si frugibus annus abundet
Fortunam ruris tenuem, parvosque Penates
Proteget, & modicos congesti farris acervos
Condet, securusque sui, rerumque suarum.
Hanc populis pacem LODOICUS, & otia fecit ;
Restituique avidis jussit sua rura colonis,
Ille suam toto famam circumtulit orbe
Egregius, validis prostravit viribus hostes ;
Duraque compositis pacavit sæcula bellis.
Ille iterum victor bello, & socialibus armis
Imperii avertit casum, domuitque tyrannos.
Nunc timidos ultor gaudet defendere cives,
Nunc durum genus ac dispersum montibus altis
Mitigat, & placidis componit legibus urbes.
Jamque parat Themidis veteres decerpere ritus,
Et sancire novas artes, queis publica rerum
Judicia accelerèt ; curas sumptusque clientum
Sistat, & implicitæ minuat fastidia litis.
Sic longas rerum ambages, nodosque resolvit ;
Et scelus, & fraudem nostris è finibus arcet,
Eximiosque inter Reges, quos fama superstes
Justitiæ bellique tulit super æthera virtus ;
Nec pietate fuit major, nec fortior armis.

D. O. M.

ANTONIUS D'AUBRAY,
COMES D'OFFEMONT,
VIR NATALIBUS AC MORIBUS INCLYTUS,
QUI IN SUPREMA PARISIENSI CURIA
SENATOR ANNOS VIII.
LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTER
ANNOS VII.
APUD AURELIANOS MISSUS DOMINICUS;
POSTREMO PRÆTOR URBANUS ANNOS III.
COLLAPSAM FORI DISCIPLINAM RESTITUIT,
SINGULARI IN JURE DICUNDO
RELIGIONE AC DILIGENTIA,
OBIIT XV. K. JULII.
ANNO SALUTIS REP. M. DC. LXX.
ÆTATIS SUÆ XXXVII.
TERESIA MANGOT
FEMINA MAJORUM,
A SACRIS REGNI SIGILLIS, SECRETISQUE
CLARORUM GENERE SPECTATISSIMA,
DULCISSIMO CONJUGI,
UXOR UNICE AMANS, AC MOERENS, POSUIT
ANNO SALUTIS M. DC. LXXI.

Cette Epitaphe eſt dans une Chapelle de l'Egliſe de Meſſieurs de l'Oratoire rue ſaint Honoré.

ILLUSTRISSIMO

ECCLESIÆ PRINCIPI

SPIRITUI FLECHERIO,

NEMAUSENSIUM EPISCOPO.

ODE.

NUNC est sonandum : nunc lyra molliùs
Aptanda voci : FLECHERIUS mihi
Venit canendus, præco Veri
Ore potens, stabilisque vindex.

Sacrate, Musæ, cantibus hunc novis.
Olim magistræ vos docilem ad bonas
Finxistis artes, nec negastis
Multiplici redimire lauro.

Idem Suadæ factus amicior,
Brevi labores crevit ad inclytos;
Magnam eruditi nominis spem
Ingenio cumulare pernix.

Nos templa festo consona, FLECHERI;
Mugire plausu, saxaque vidimus
Aurita, te dicente, dulces
Ad numeros resilire vocis.

Hûc Aula præceps, hûc populus frequens
Accurrit undanti agmine, funera
Inter ſepulcraleſque pompas,
Vimque novam ſtupuit loquentis.

Nam victor imis manibus imperas
Et clauſtra rumpens mortis ahenea,
Heroas inſignes tenebris
Triſtibus eripuiſſe gaudes.

Per te reſurgunt Auſtriacum genus
THERESA, terræ & gloria Bavaræ
DELPHINA, ſtirpem prole ternâ
Borboniam ſtabilire felix.

Iniqua per te fata potentior
Vincit Turennus, maxima Gallici
Tutela regni. Te jubente,
Lamonius Themidis ſacerdos.

Et SANCTA-MAURUS Mercurialium
Fautor virorum, lurida ſoſpites
Sepulcra linquunt: Julæque
Iſte ſuæ comes ire geſtit.

Mors voce flecti neſcia, divitem
Sibique certam victa dolet rapi
Prædam, redonarique luci,
Quos gelidæ premit umbra noctis.

Verbo efficaci territa, FLECHERI,

Vitæ datorem Te venerabitur.
Ævo fruèris, quo piorum
Tot reduces animas beâsti.

Priſco NEMAUSUS nomine nobilis
Immenſa Circi ne ſpatia ampliùs
Jactet, theatraleſque arenas,
Romuleæ monimenta pompæ.

Paſtore tanto læta ſuperbiat:
Quo facta Virtus vindice clarior,
Linguæ triumphali rependit
Promeritæ decora alta mitræ.

Hìc Te Camœnis ſacra virûm cohors
Miratur, ô pars magna Academiæ!
Et aureo ſuſpenſa ab ore,
Eloquii petit inde leges.

Tuis ſecundo crediderim omine
Sediſſe cunis involitans apum
Examen, & ſparſiſſe blandis
Mellifluos labiis liquores.

Quis tot pedeſtres hiſtorias ſtylo
Gratùm ſonanti ſcribere doctior,
Orbique commendare cultis
THEODOSII pia facta verbis?

Exempla vivent optima cœlitum,
Quæ ritè linguâ divite conſecras

Laudator, æternâque cedro,
Chriſtiadis imitanda, ſervas.

Dicam, ut diſertus noveris Ordinum
Orator, Aulæ digna ſilentio
Loqui, triumphantemque MAGNUM
Meſſe novâ cumulare laudis.

Dicam, Britannæ quam benè principi
Plaudas, virili quæ patientiâ
Domare fortunam, & relictis
Auſa Fidem retinere ſceptris.

Majora miror, ſive gregem vagum
Aris redonas, ſeu mala dedoces:
Probantque Chriſto conſecratam
Religio, Pietaſque linguam.

FRANCISCUS BOUTARD.

POÉSIES
FRANÇOISES.

PLAINTE de la France à Rome, sur l'insulte faite à son Ambassadeur, le 20 d'Août 1662.

ÉLÉGIE.

LORSQUE sous le plus juste & le plus grand des Princes
L'abondance & la paix règnent dans mes Provinces,
Rome, par quel destin tes Romains irrités
S'opposent-ils au cours de mes prospérités?
Après avoir gagné victoire sur victoire,
Et porté ma valeur au comble de la gloire:
Après avoir contraint par mes illustres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix,
J'espérois d'établir une sainte alliance,
D'unir les intérêts de Rome & de la France,
Et de porter bien loin, par mes rares exploits,
La gloire de mes Lis, & celle de ta Croix.
Mon Prince couronné de lauriers & de palmes,
Faisoit fleurir tes lois dans ses provinces calmes;
Et disposant son bras à quelque saint emploi,
Ne vouloit plus combattre & vaincre que pour toi.
Il t'offroit son pouvoir & sa valeur extrême;
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi-même;
Et par un attentat & lâche & criminel,
Tu fais de ses faveurs un mépris solennel.
On voit régner le crime avec la violence
Où doit régner la paix avecque l'innocence:
On voit tes assassins courir avec ardeur

Juſqu'au palais ſacré de mon Ambaſſadeur,
Porter de tous côtés leur fureur ſans ſeconde,
Et violer les droits les plus ſacrés du monde.
Je ſavois bien que Rome élevoit dans ſon ſein
Des peuples adonnés au culte ſouverain,
Des héros dans la paix, de ſavans politiques
Experts à démêler les affaires publiques,
A conſeiller les Rois, à régler les Etats;
Mais je ne ſavois point que Rome eût des ſoldats.
Lorſque Mars déſoloit nos campagnes fertiles,
Tu maintenois tes champs, & tes peuples tranquilles:
Tout le monde agité de tant de mouvemens,
Suivoit le triſte cours de ſes déréglemens;
Toi ſeule dans le port, à l'abri de l'orage,
Tu voyois les écueils où nous faiſions naufrage.
Des Princes irrités modérant le courroux,
Tu diſpoſois le ſiècle à devenir plus doux;
Et ſans prendre intérêt aux paſſions d'un autre,
Tu gardois ton repos, & tu penſois au nôtre:
Tu voyois à regret cent actes inhumains,
Et tu levois au Ciel tes innocentes mains.
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes;
Nous répandions du ſang, tu répandois des larmes;
Et plaignant le malheur du reſte des mortels,
Tu ſoupirois pour eux aux pieds de tes Autels.
Tu demandois au Ciel cette paix fortunée,
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée.
A peine ai-je fini mes glorieux travaux,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux.
Reine de l'univers, arbitre de la terre,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre;
J'ai ſuivi tes conſeils & tes juſtes ſouhaits,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix.
Détruiſant les erreurs, & puniſſant les crimes,
J'ai ſoutenu l'honneur des tes ſaintes maximes;
J'ai remis autrefois, en dépit des Tyrans,
Dans leur trône ſacré tes Pontifes errans;
Et faiſant triompher d'une même vaillance
Ou la France dans Rome, ou Rome dans la France,
J'ai maintenu tes droits, j'ai protégé ta foi,
Et tu prends aujourd'hui les armes contre moi.

Quel intérêt t'engage à devenir si fière ?
Te reste-t-il encor quelque vertu guerrière ?
Crois-tu donc être encore au siècle des Césars,
Où parmi les horreurs de Bellone & de Mars,
Jalouse de la gloire & du pouvoir suprême,
Tu foulois à tes pieds & sceptre & diadême.
Dans cet heureux état où le Ciel t'avoit mis,
Tu ne demandois plus que de grands ennemis ;
Et portant ton orgueil sur la terre & sur l'onde,
Tu bravois le destin des puissances du monde,
Et tu faisois marcher sous tes injustes lois
Tes simples citoyens sur la tête des Rois.
Ton destin ne t'offroit que de grandes conquêtes,
Ta foudre ne tomboit que sur d'illustres têtes,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnés
Des Souverains captifs, & des Rois enchaînés.
Mais quelque grands exploits que l'histoire renomme,
Tu n'es plus cette fière & cette grande Rome ;
Ton Empire n'est plus ce qu'il fut autrefois,
Et ce n'est plus un siècle à se moquer des Rois.
Tout cet éclat passé n'est qu'un éclat frivole,
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole ;
Et les peuples instruits de tes douces vertus,
Adorent ta grandeur, mais ne la craignent plus.
Que si le Ciel t'inspire encor quelque vaillance,
Va dresser tes Autels dans les murs de Byzance :
Anime tes Romains à quelque effort puissant,
Et va planter ta Croix où règne le Croissant :
Remplis les premiers rangs d'une sainte entreprise,
Et voyons marcher Rome au secours de Venise.
Pour tes Temples sacrés toi-même combattant,
Commence les travaux que tu nous prêches tant ;
Et laisse-moi goûter dans la paix où nous sommes,
Le repos que je viens de procurer aux hommes.
J'ai vu de tous côtés mes ennemis vaincus,
Et je suis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus ;
Les lois de mon Etat sont aussi souveraines,
Mes Lis vont aussi loin que tes Aigles Romaines ;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains,
Mes François d'aujourd'hui valent tes vieux Romains.
L'invincible LOUIS, sous qui le monde tremble,

Ne vaut-il pas lui seul tous tes héros ensemble ?
La victoire sous lui ne se lassant jamais,
Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix.
Dans le comble d'honneur où lui seul peut atteindre ;
Tout désarmé qu'il est, il sait se faire craindre,
Il dompte ses rivaux, soutient ses alliés,
Et voit même en la paix des Rois humiliés.
Il auroit su venger tant de lois violées,
Et tu verrois déjà tes plaines désolées ;
Tu verrois & tes Chefs & tes peuples soumis ;
Mais tu n'as pas chez toi d'assez grands ennemis ;
Et dans le mouvement de gloire qui le presse,
Tu tiens ta sureté de ta propre foiblesse.
Que n'es-tu dans le siècle où tes héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers ?
Pour arrêter sur toi ses forces occupées,
Où sont tes Scipions, tes Jules, tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des hasards,
Affronter tes Romains & vaincre tes Césars ;
Et par une conduite aussi juste que brave,
Affranchir de tes fers tout l'univers esclave.
Mais puisque ta fureur ne peut se contenir,
Après tant de mépris il faudra te punir.
La gloire des héros n'est jamais assez pure,
Et le Trône jaloux ne souffre point d'injure.
Ne te flatte plus tant de ton divin pouvoir,
On peut mêler la force avecque le devoir.
Des Monarques pieux, des Princes magnanimes
Ont révéré tes lois en punissant tes crimes ;
Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs,
D'être tes ennemis, & tes adorateurs ;
De soutenir leur rang & sauver leur franchise,
En se vengeant de Rome, & respectant l'Eglise.
Ils ont su réprimer ton orgueil obstiné,
Sans choquer le pouvoir que le Ciel t'a donné,
Et séparer enfin dans une juste guerre
Les interêts du Ciel d'avec ceux de la terre.
Sur l'exemple fameux de ces Rois sans pareils,
J'inspire à mon héros ces fidelles conseils.
Prince, dont la sagesse & la valeur est rare,
Ménage ta Couronne avecque la Tiare,

Donne aux siècles futurs un exemple immortel,
Garde les droits du Trône & les droits de l'Autel :
Qu'à ton ressentiment ta piété s'unisse,
LOUIS, fais grâce à Rome en te faisant justice.
Pense au sacré devoir d'un Monarque Chrétien,
Fais agir ton pouvoir, mais révère le sien ;
Et mêlant au courroux le respect & la crainte,
Punis Rome l'injuste, & conserve la sainte.
Préviens, Rome, préviens ces effets dangereux,
Et ne m'oblige pas à plus que je ne veux.
Exerce sur toi-même une juste vengeance,
Et ne diffère plus à réparer l'offense ;
Punis tes factieux, cesse de l'obstiner,
Et mérite la paix que je te veux donner.
D'un plus céleste feu ma valeur animée
Ira cueillir pour toi les palmes d'Idumée,
Et tu verras bientôt & nos Croix & nos Lis
Sur les murs de Byzance & sur ceux de Memphis.

AU ROI,

SUR sa dernière maladie, avant 1666.

ODE.

GRAND Roi, le destin rigoureux,
Dont la fatale & noire envie
Menaçoit votre belle vie,
N'a pu résister à nos vœux.
Mille dangereuses tempêtes
Alloient éclater sur nos têtes,
S'il eût trahi notre souhait :
Et le sort qui vous fut contraire
Avoit mille crimes à faire
Dans un crime qu'il auroit fait.

Ces astres qui tirent leur jour
De l'éclat qui vous environne
Et des rayons de la couronne,
Ne luisoient plus dans votre Cour.
Tous vos peuples saisis de crainte

Dans une ſi mortelle atteinte,
Se plaignoient du deſtin jaloux ;
Et dans cet excès de ſouffrance,
Nous avons vu toute la France
Auſſi languiſſante que vous.

Ainſi quand le père des jours
Sous un noir amas de nuages
Cède à la fureur des orages
Dans le plus brillant de ſon cours ;
Tous les aſtres confus & ſombres,
S'étonnent de voir ſous les ombres
Pâlir ſon viſage vermeil :
L'air n'a qu'une lumière obſcure,
Et l'on voit toute la nature
Auſſi pâle que le Soleil.

Les ſoins & les nobles tranſports
De la gloire qui vous enflâme,
Sont de grands mouvemens de l'ame
Qui troublent la ſanté du corps.
Epargnez nos vœux & nos larmes ;
N'excitez plus de ces alarmes
Par tant de travaux obſtinés ;
Modérez cette ardeur extrême,
Et prenez enfin pour vous-même
Le repos que vous nous donnez.

Il eſt un glorieux repos
Qui n'a rien de foible & de lâche ;
Et ſouvent un peu de relâche
Eſt une vertu des Héros.
Vous n'y perdrez rien de la gloire
Qui doit au temple de mémoire
Conſacrer vos faits éclatans ;
Vous ferez en réglant vos veilles,
Peut-être un peu moins de merveilles ;
Mais vous en ferez plus long-temps.

Dans nos triſtes diſſentions
La France vit ſon jeune Prince
Aller de Province en Province

Pour étouffer ſes factions.
Les ennemis & les rebelles
Eprouvoient les forces nouvelles
De votre règne triomphant ;
Et prêts d'être réduits en poudre,
Ils craignoient ces grands coups de foudre
Que lançoit la main d'un enfant.

Vous alliez par mille travaux
Juſqu'au-delà de vos frontières
Gagner des provinces entières,
Et triompher de vos rivaux :
Votre généreuſe préſence
Animoit l'ardente vaillance
De vos invincibles guerriers ;
Et par la main de la victoire
Vous alliez au champ de la gloire
Cueillir vous-même vos lauriers.

Ces redoutables conquérans,
Qui jadis ſi fiers & ſi braves,
Firent mille peuples eſclaves,
Et domptèrent mille tyrans,
Dans leurs Etats heureux & calmes,
Dormoient à l'ombre de leurs palmes,
Dans la paix & dans le repos :
Ils devenoient ce que nous ſommes,
Et ne faiſoient plus que les hommes
Après avoir fait les Héros.

Mais la paix ne vous change pas,
Et l'on voit encore paroître
Cet air de vainqueur & de maître
Que vous aviez dans les combats.
Le Tibre, le Rhin, & le Tage
Redoutent ce noble courage
Dont ils ont reſſenti les traits ;
Et vous faites craindre la guerre
A tous les Princes de la terre
Au milieu même de la paix.

Le crime à vos pieds abattu,

Souffre une juſte violence,
Et vous relevez l'eſpérance
Des Muſes & de la vertu.
Vous êtes l'arbitre des Princes,
Dans vos pacifiques provinces
Tout ſe gouverne par vos lois;
Et quelque grands travaux que donne
La peſanteur de la Couronne,
Vous ſeul en ſoutenez le poids.

Quel bonheur ne ſeroit pas joint
A cette agiſſante conduite,
Si par une fâcheuſe ſuite
Tant de ſoins ne vous nuiſoient point?
Si les cruelles deſtinées
Reſpectoient vos belles années
Et vos admirables projets;
Et ſi leur aveugle puiſſance
Savoit faire la différence
Des Rois d'avecque les ſujets.

Mais hélas! l'immortalité
N'eſt pas un droit de la Couronne,
Et ce n'eſt pas un bien que donne
Ni le ſang ni la Royauté.
Le ſort jaloux du diadême,
N'épargne pas la vertu même,
Ni les trônes, ni les autels;
Et les impitoyables Parques
Attaquent les plus grands Monarques
Comme les moindres des mortels.

Mais vous pouvez braver les lois
Du deſtin qui nous fait la guerre;
Les Dieux obſervent ſur la terre
Tout ce qu'ils ont promis aux Rois;
Le Ciel qui réſerve le trône
De Memphis, & de Babylone
A votre généreux courroux,
N'a point accompli ſes Oracles,
Et n'a pas fait tous les miracles
Qu'il promit de faire pour vous.

De mille triomphes divers
Vous devez groſſir votre hiſtoire,
Monter au comble de la gloire,
Et régner ſur tout l'univers.
Quand les Héros tels que vous êtes,
N'ont pas achevé leurs conquêtes,
Ils n'ont jamais aſſez vécu;
Et quoique le deſtin en gronde,
Vous ne devez ſortir du monde
Qu'après que vous l'aurez vaincu.

Mère du plus puiſſant des Rois,
Princeſſe que la Providence
Vient, pour le bonheur de la France,
De rendre aux ſoupirs des François!
Vous avez par vos larmes ſaintes
Détourné ces triſtes atteintes
Des jours du Monarque des Lis;
Et le Ciel juſte & débonnaire,
Semble avoir conſervé la mère
Afin de conſerver le fils.

Vous de qui les rares vertus
Ornent la beauté ſans pareille,
Auguſte & féconde merveille,
Grande Reine, ne craignez plus;
Lorſque la fièvre violente
Porta ſon ardeur inſolente
Au cœur de votre illuſtre époux,
Le Ciel fit connoître à la Parque
Que le cœur de ce grand Monarque
Ne devoit brûler que pour vous.

Et vous, ô précieux Enfant,
A qui nous deſtinons des temples,
Croiſſez pour ſuivre les exemples
De ce Monarque triomphant.
DAUPHIN, charmez toute la France,
Juſques ſur les tours de Byzance
Arborez vos lis éclatans.
Que tout l'univers vous révère,

Triomphez avec votre père,
Mais ne régnez pas de long-temps.

LA REINE AU ROI,

SUR ſes travaux de la guerre, l'an 1667.

ÉLÉGIE.

LILLE venoit de voir foudroyer ſes remparts;
Et l'Ibère vaincu fuyoit de toutes parts.
L'invincible LOUIS, dans la Flandre alarmée,
Faiſoit de tous côtés triompher ſon armée.
Les villes que ſon bras rangeoit à leur devoir,
Admiroient ſa clémence, & craignoient ſon pouvoir;
Et la Lys & l'Eſcaut témoins de ſa vaillance,
Couloient ſans murmurer ſous ſon obéiſſance:
Quand Thérèſe voyant que ſon Epoux vainqueur
Avoit peine à donner des bornes à ſon cœur,
S'expoſoit aux fureurs d'une guerre cruelle,
Et ne ſe laſſoit point de combattre pour elle,
Fit mille vœux pour lui, pouſſa mille ſoupirs,
Tâcha de modérer de ſi preſſans déſirs;
Et redoublant pour lui ſa tendreſſe & ſa crainte;
Lui traça de ſa main cette amoureuſe plainte.

LOUIS, unique objet de mes chaſtes amours,
Qui dans le champ de Mars t'expoſes tous les jours;
Et montres l'art de vaincre aux plus grands Capitaines;
Viens recueillir enfin le fruit de tant de peines.
Lorſque tu fais la guerre au gré de tes ſouhaits,
Tu ne te ſouviens plus des douceurs de la paix;
Tu trouve tes plaiſirs dans l'horreur des alarmes,
Et tu n'écoutes plus que le bruit de tes armes.
L'amour n'adoucit point ton généreux courroux;
En toi le conquérant l'emporte ſur l'époux,
Tu conſacres ton nom au temple de Mémoire,
Et ton cœur tout entier s'abandonne à la gloire.

Tout cède à ton pouvoir, tout cède à ta grandeur;
Et la victoire a peine à ſuivre ton ardeur.
Inſpirer la terreur aux ames les plus fières,
Et joindre à tes états les provinces entières,

Réduire

Réduire en te montrant des villes ſous tes lois ;
Étonner l'univers du bruit de tes exploits,
Aſſujettir la Flandre, & confondre l'Eſpagne,
Sont pour toi des travaux d'une ſeule campagne.
Tu maintiens l'équité les armes à la main,
Et le ciel favoriſe un ſi juſte deſſein.
Quelque grand que tu ſois ſur la terre & ſur l'onde,
Tu ne vas point braver tout le reſte du monde ;
Et tu ne prétens pas, en mépriſant les lois,
T'ériger en tyran des peuples & des Rois.
Loin de vouloir troubler le repos de la terre,
Tu conſerve la paix lorſque tu fais la guerre,
Et dans ces doux climats que le ciel t'a ſoumis,
Tu cherches des ſujets, & non des ennemis.
Sans aller ſur les bords ni du Rhin ni du Tage,
Tu cueilles des lauriers dans mon propre héritage ;
Et ta raiſon bornant les tranſports de ton cœur,
Tu deviens conquérant, ſans être uſurpateur.
Quoiqu'aux Flamans vaincus ta puiſſance raviſſe,
Tu ne leur ôtes rien, mais tu te fais juſtice ;
Et malgré leur orgueil & leur témérité,
Ils auront du repos s'ils ont de l'équité.
J'aime à te voir chargé de palmes immortelles,
Marcher ſur les remparts de Gand & de Bruxelles ;
Et par tes grands exploits triompher en des lieux
Où régnèrent jadis mes illuſtres ayeux.
J'aime à te voir courir où l'honneur te convie :
Mais tu n'as pas le ſoin de conſerver ta vie ;
Les plus rudes travaux te paroiſſent légers,
Pour ſoutenir mes droits tu cours mille dangers ;
Et dans les mouvemens de ton ardeur extrême,
Quand tu combats pour moi, tu t'expoſes toi-même.
Ton courage m'étonne, & mon cœur agité
N'oſe plus déſirer tant de proſpérité :
Je fais des vœux pour toi plutôt que pour ta gloire,
Je crains pour le vainqueur plus que pour la victoire ;
Et quelque grands ſuccès qui puiſſent arriver ;
Je ne demande au ciel que de te conſerver.
J'écoute tout le bruit que fait ta renommée,
Je crois te voir toujours conduire ton armée,
Diſpoſer un aſſaut, méditer un combat,

Faire le Capitaine, & faire le ſoldat,
Tout couvert de pouſſière au pied d'une muraille,
Tout prêt à décider du ſort d'une bataille.
J'ai tremblé mille fois, & je t'ai ſouhaité
Un peu moins de ſuccès & plus de ſureté.
Ta gloire avoit pour moi des douceurs & des charmes,
Mais elle me coûtoit des ſoupirs & des larmes.
Dans les occaſions où tu te haſardois,
J'admirois ton grand cœur, mais je l'appréhendois.
Si je gagnois beaucoup par ton ardent courage,
Hélas! je pouvois perdre encore davantage.
Je ſais que les grands cœurs ont de grands mouvemens;
Et que la belle gloire a ſes emportemens;
Que le plaiſir de vaincre eſt un plaiſir extrême;
Qu'il eſt plus glorieux de vaincre par ſoi-même;
Et que rien n'eſt ſi doux quand on a combattu,
Qu'un triomphe qu'on doit à ſa propre vertu.
Mais ſans nous expoſer à ces triſtes alarmes,
LOUIS, tu peux jouir du bonheur de tes armes.
Lorſque par ta valeur les François excités,
Auront forcé les murs des plus fortes cités,
Et que nous régnerons dans la Flandre ſoumiſe,
Ce ſera toujours toi qui nous l'auras conquiſe.
Ta prudence conduit tes glorieux projets,
Ta valeur entretient celle de tes ſujets,
Et ſi l'on voit en eux des vertus héroïques,
Ce ſont de tes vertus que tu leur communiques:
Apprens-leur à ranger cent peuples ſous ta loi;
Mais laiſſe-leur l'honneur de s'expoſer pour toi.
Les Rois doivent aimer leur dignité ſuprême,
Et ménager en eux l'honneur du diadême:
Ils triomphent aſſez en ſoutenant leur rang,
Ils ſauvent leur Etat en épargnant leur ſang,
Leur grandeur les élève au-deſſus des tempêtes,
Ils tracent en ſecret le plan de leurs conquêtes,
Ils gardent dans la guerre un pouvoir abſolu,
Pour faire exécuter ce qu'ils ont réſolu.
Que ſi dans les tranſports de ton ardeur guerrière,
Tu veux à ta valeur choiſir quelque matière,
Et donner à ton bras quelque emploi glorieux,
Choiſis des ennemis qui le méritent mieux:

Attens que pour rivaux la fortune te donne :
Des conquérans armés, ou des Rois en perſonne.
Tu cueilleras alors toi-même tes lauriers,
Ton bras renverſera les plus fameux guerriers,
Tu verras à tes pieds des têtes couronnées,
Tu rempliras alors tes grandes deſtinées.
Vien jouir cependant d'un honnête repos,
Et réſerve ton cœur à ces coups de héros.
Dans le charmant ſéjour de tes provinces calmes,
Tu te délaſſeras à l'ombre de tes palmes,
Et ſans rompre le cours de tes faits éclatans,
Tu vaincras un peu moins pour vaincre plus long-temps.
Ce fils de qui le ciel règle la deſtinée,
Ce fruit de nos amours & de notre Hyménée,
En te voyant ſi juſte, & ſi ſage, & ſi grand,
Apprendra le ſecret d'être un jour conquérant.
Prêt à ſuivre bientôt les traces de ſon père,
En tout ce que tu fais il voit ce qu'il doit faire :
Il admire déjà tes exploits triomphans,
Et voudroit que les Rois ne fuſſent point enfans.
Au récit d'une attaque, au bruit d'une victoire,
Il commence à pouſſer des ſoupirs pour la gloire ;
Il aſpire à te ſuivre au milieu des combats,
Et ſe plaint dans ſon cœur que tu ne l'attens pas.
Que ſi la noble ardeur qui règne dans ton ame
Te peut laiſſer pour moi quelque reſte de flâmme ;
Vien goûter les douceurs de ta paiſible Cour,
Je te couronnerai moi-même à ton retour.
Après ces grands ſuccès dont mon ame eſt charmée,
Laiſſe à tes Généraux le ſoin de ton armée,
Souvien-toi de l'époux auſſi-bien que du Roi,
Et partage ton cœur entre la gloire & moi.

ÉLOGE DU ROI

A M. COLBERT, 1667.

DIGNE choix de LOUIS, Miniſtre infatigable,
Je trace de ton Roi le portrait admirable :
Suſpens un peu le cours de tes emplois divers,
Et laiſſe-toi charmer au ſujet de mes vers.
Rien ne ſauroit flatter ton cœur & tes oreilles
Que le bruit éclatant de ſes grandes merveilles.
Ton Maître fait lui ſeul toute ta paſſion ;
Et ce qui peut remplir ta noble ambition,
Ce n'eſt pas d'élever des palais magnifiques,
De régler les deſtins des affaires publiques,
De vaincre des jaloux les injuſtes efforts,
Et d'unir les honneurs avecque les tréſors.
C'eſt d'approcher ſouvent du plus grand Roi du monde ;
De le voir triompher ſur la terre & ſur l'onde ;
D'obſerver de plus près que ſes autres ſujets
Et ſon vaſte génie, & ſes vaſtes projets ;
D'admirer ſes vertus dont la France eſt ravie,
Et d'être le témoin d'une ſi belle vie.

Tu vois par quels reſſorts ſon eſprit agiſſant
Affermit tous les jours ſon règne floriſſant ;
Tient dans un doux repos ſes provinces charmées ;
Eclaire ſes conſeils, anime ſes armées,
Porte ſes alliés à d'illuſtres exploits,
Et fait mouvoir lui ſeul tant de corps à la fois.
Des climats éloignés où triomphe le crime,
Il entend les ſoupirs des peuples qu'on opprime ;
Et relevant l'eſpoir de ces timides cœurs,
Il punit les tyrans & les uſurpateurs.

Rien ne peut échapper à ſon intelligence ;
Tous ſes heureux ſuccès ſont dus à ſa prudence ;
A cent emplois divers il partage ſes ſoins ;
Il s'applique à pourvoir juſqu'aux moindres beſoins ;
Et ſurmontant lui-ſeul toutes ſortes d'obſtacles,
Il rend à ſes ſujets lui-même ſes oracles.

De jeunes conquérans que la gloire a charmés ;

Savent l'art de ranger des bataillons armés ;
Et de forcer les murs des plus ſuperbes Villes ;
Mais il faut des Neſtors à ces jeunes Achilles,
Pour régler les tranſports de leurs cœurs généreux ;
Et ſouvent pour régner & pour vaincre plus qu'eux.
Ton Prince fait lui ſeul toutes ſes deſtinées ;
Il ſait régler le cours de ſes belles années ;
Lui-même eſt ſon conſeil, lui-même eſt ſon appui ;
Ceux qui donnent des lois en reçoivent de lui ;
Il s'ouvre ſans ſecours les portes de la gloire,
Il ſe trace lui-ſeul le plan de ſon hiſtoire ;
Et mépriſant cet art que l'on peut enſeigner,
Il apprend de lui-ſeul le ſecret de régner.
Sous les titres pompeux d'une illuſtre fortune,
Souvent les plus grands Rois n'ont qu'une ame commune ;
Le deſtin les élève à ce ſuperbe rang,
Et ne les y maintient que par le droit du ſang :
On aime leur grandeur ſans aimer leur perſonne :
Il n'ont que cet éclat qui vient de la couronne ;
Et connus par leur nom plus que leurs exploits,
Ils ne ſeroient plus rien s'ils ceſſoient d'être Rois.
Mais le Prince fameux qui règne dans la France,
Joint les droits du mérite aux droits de la naiſſance :
Par lui-même il eſt grand plus que par ſes ayeux,
Le trône qu'il remplit en eſt plus glorieux :
Son ame eſt au-deſſus de ſa grandeur ſuprême,
La vertu brille en lui plus que le diadême,
Et quoiqu'un vaſte état ſoit ſoumis à ſa loi ;
Le Héros en LOUIS eſt plus grand que le Roi.
Après avoir réglé les fortunes publiques,
Et donné des leçons aux plus grands politiques,
Il ſe plaît à ranger ſes nombreux bataillons ;
Tantôt il fait dreſſer ſes riches pavillons ;
Et ſur le tendre émail des campagnes fleuries,
Lui-même fait camper ſes troupes aguerries.
Pour ſoulager le feu de ſes déſirs preſſans,
Tantôt il fait donner des combats innocens,
Où ſa Royale ardeur cherche à ſe ſatisfaire,
Et ſon cœur fait déjà ce que ſon bras doit faire.
On a vu des Héros par mille beaux exploits
Dompter le noble orgueil des plus ſuperbes Rois,

Inſpirer la terreur aux ames les plus fières,
Marcher ſur le débris des provinces entières,
Attacher à leur char des peuples obſtinés,
Et tirer après eux des Tyrans enchaînés.
Mais dans les doux plaiſirs qu'inſpire la victoire,
Laſſés de leurs travaux, trop contens de leur gloire,
Et paſſant leurs beaux jours dans un lâche repos,
Ils perdoient & le cœur & le nom de Héros.
Louis porte plus loin ſon courage indomptable:
Tout paiſible qu'il eſt, il eſt infatigable;
Son repos le diſpoſe à de nouveaux combats;
Il ſe prépare à vaincre en ne combattant pas.
Ses plaiſirs dans la paix ſont les arts de la guerre;
Ses jeux ſont la terreur des Princes de la terre;
Dans ſa magnificence il ſe montre puiſſant,
Et fait trembler l'Europe en ſe divertiſſant.
Un feu que la valeur répand ſur ſon viſage,
Une noble fierté que donne le courage,
Inſpire à ſes ſoldats de glorieux projets,
Et paſſe de ſon cœur au cœur de ſes ſujets.
Ainſi réglant le ſort de ſes provinces calmes,
Il forme des Héros à l'ombre de ſes palmes;
Et donnant des leçons à ſes braves guerriers,
Dans le champ de la paix il ſème des lauriers.
Tel jadis l'invincible & le jeune Alexandre
S'exerçoit aux combats qu'il devoit entreprendre;
Quand formant le deſſein de ſes nobles travaux,
Il demandoit aux Dieux de ſuperbes rivaux;
D'une héroïque ardeur ſon ame étoit ſaiſie,
Il renverſoit déjà les trônes de l'Aſie,
Et raſſemblant ſouvent ſes eſcadrons divers,
Il eſſayoit ſon cœur à vaincre l'univers.
Le plus ſage des Rois, le plus grand des Monarques,
Donne de ſa valeur de plus brillantes marques:
Après avoir vaincu les plus fiers Potentats,
Et travaillé lui-même aux lois de ſes Etats,
Dans les nobles tranſports de ſon ardeur guerrière,
Il ſe plaint au deſtin de manquer de matière;
Et prêt de vaincre encor d'illuſtres ennemis,
Il murmure de voir le monde trop ſoumis.
Lorſque ſon ſort l'élève au-deſſus des tempêtes;

Qu'il jouit en repos du fruit de ſes conquêtes,
Et qu'il a loin des ſiens écarté les dangers,
Il s'occupe à calmer les troubles étrangers.
Comme l'aſtre éternel qui fournit ſa carrière
Sur ſon char de rubis entouré de lumière,
Et qui roule un beau jour dans un ciel pur & clair,
Diſſipe les vapeurs qui ſe forment dans l'air:
Ses rayons pénétrant les plus ſombres nuages,
Vont chercher dans leur ſein la ſource des orages,
De mille traits de feu percent l'obſcurité,
Et répandent par-tout le calme & la clarté.
Ainſi règne LOUIS dans une paix profonde,
Il invite au repos tout le reſte du monde:
Les Tyrans ne ſont plus, ou ſont humiliés,
Il répand ſon bonheur ſur tous ſes Alliés,
Et maintenant les droits de leurs riches provinces,
Il eſt le Protecteur & l'Arbitre des Princes.
Quand le Scythe barbare & le Thrace inhumain
Epouvantoient les bords du Danube & du Rhin,
Et traînant après eux la crainte & les alarmes,
Faiſoient couler par-tout & du ſang & des larmes,
Le ſeul nom de LOUIS redoutable aux Tyrans,
Arrêta la fureur de ces fiers conquérans,
Fit flotter ſur le Râb leurs dépouilles captives,
Et rendit la victoire aux Aigles fugitives.
Lorſque dans la chaleur de leurs reſſentimens
Les Hollandois hardis, & les fiers Alemans
Allumoient les flambeaux de leurs triſtes querelles,
Et ſembloient commencer des guerres éternelles,
Il a ſu déſarmer ces peuples irrités:
Lui-même a confirmé la foi de leurs traités,
Et rangeant à la paix leur troupes échauffées,
Leur a fait mépriſer de ſi ſanglans trophées.
Quand deux peuples armés ſur l'empire des flots,
Animent aux combats ſoldats & matelots,
Et dans le cours fatal de leurs cruelles guerres
Etonnent l'Ocean du bruit de leurs tonnerres,
Ses guerriers pleins d'ardeur triomphent ſur les eaux,
La victoire s'apprête à ſuivre ſes vaiſſeaux;
Et malgré la fureur des vents & des orages,
Prépare aux ennemis d'effroyables naufrages.

Enfin comblé de gloire, il comble nos ſouhaits;
Il veut joindre en nos jours l'abondance & la paix:
Et ſes nochers fameux ſur les plaines de l'onde,
Vont chercher les tréſors de l'un à l'autre monde.
Que ton deſtin, COLBERT, me paroît glorieux,
Auprès d'un Roi ſi juſte & ſi victorieux!
Obſerve tous les jours le beau feu qui l'anime,
Les mouvemens ſecrets de ſon cœur magnanime,
Les deſſeins qu'il conçoit, les oracles qu'il rend:
Les Héros comme lui ne ſont rien que de grand:
Pour conſacrer ſon nom au temple de mémoire,
Tu fourniras un jour de matière à l'hiſtoire;
Et dans les doux récits de ſes exploits divers,
Ce qui t'aura charmé charmera l'Univers.

L'HERCULE FRANÇOIS,
OU
EXPLICATION

D'un deſſein de M. le Brun, pour M. de Seignelay, l'an 1668.

POUR te repréſenter après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas aſſez d'un Hercule Gaulois:
Invincible LOUIS, ſous qui le monde tremble,
Il falloit avoir peint tous les Héros enſemble.
Mais ces portraits mêlés de tant de Demi-Dieux
Confondroient nos eſprits & laſſeroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule ſeul ſe conſacre à ta gloire,
Qu'il compare ſa fable avecque ton hiſtoire;
Et que voyant ſon nom par le tien effacé,
Il confeſſe aujourd'hui que tu l'as ſurpaſſé.
Il dompta du lion la rage envenimée
Dans les ſombres détours des forêts de Némée:
Et tu viens de dompter le Belgique lion,
Qui reſpirant le meurtre & la rebellion,
Nourri depuis long-temps de ſang & de carnage,
Auprès de ſes marais redoutoit ton courage,
Et ſembloit exciter par ſes rugiſſemens
Tous les peuples voiſins au ſecours des Flamands.

Hercule triompha du Géryon d'Eſpagne ;
Renverſa ſes Châteaux, déſola ſa campagne ;
Les Tyrans de la terre en tremblèrent d'effroi :
C'eſt un travail pour lui, ce n'eſt qu'un jeu pour toi.
Tu cours ſans t'émouvoir au milieu des alarmes,
Rien ne peut s'oppoſer au bonheur de tes armes.
Tournay, ſans t'arrêter, reconnut ton pouvoir,
Tu n'eus qu'à l'inveſtir, & qu'à te faire voir.
Douay ſe vit ſoumis malgré ſa réſiſtance,
Et craignant ta juſtice, implora ta clémence.
Oudenarde reçut, pour t'avoir irrité,
Le juſte châtiment de ſa témérité.
Lille te vit monter ſur le char de la gloire,
Uſer modeſtement des droits de ta victoire,
Marcher ſur ſes remparts à demi-foudroyés,
Raſſurer en paſſant ſes peuples effrayés,
Pour de nouveaux combats tenir tes armes prêtes ;
Et chercher promptement de nouvelles conquêtes.
Flandre, n'irrite plus ce Monarque puiſſant,
Qui ſait l'art de te vaincre en ſe divertiſſant.
Lorſque tes ennemis redoutent ta puiſſance,
Hercule tout confus admire ta vaillance.
Ce Héros aujourd'hui n'eſt plus ce qu'il étoit ;
Et preſſé ſous le faix du monde qu'il portoit,
Il perd également la force & le courage,
Et cherche ſur la terre un Roi qui le ſoulage,
Qui vienne l'aſſiſter comme un Athlas nouveau ;
Et veuille ſe charger d'un ſi peſant fardeau.
Il t'a trouvé, LOUIS, jeune, ardent, redoutable ;
Dans les nobles travaux toujours infatigable,
Et tout prêt à ranger le monde ſous ta loi.
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi ?
De cent rivaux armés les forces obſtinées
Auront beau ſe liguer contre tes deſtinées,
Pour punir l'injuſtice & l'orgueil des humains,
Le grand Alcide a mis ſa maſſue en tes mains,
Qui doit faire aux Tyrans une immortelle guerre,
Après avoir dompté les monſtres de la terre.
Le poids du monde entier ne te chargera pas :
La vaillante Bellone & la docte Pallas
Seront dans ce travail tes compagnes fidelles ;

Grand Roi, tu régneras & tu vaincras par elles,
Et tu ſeras toujours, au gré de tes ſouhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.
Au bien de tes ſujets ton ame eſt occupée,
Tu portes dignement & le ſceptre & l'épée.
La victoire eſt toujours prête à te couronner;
Tu ſais l'art de combattre & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence,
Ou tu domptes l'Eſpagne, ou tu règles la France,
Tu tiens ou tu réduits des peuples ſous ta loi.
Et tu fais le Héros auſſi-bien que le Roi.
La ſageſſe, LOUIS, qui te conduit, qui t'aime,
Qui ſoutient avec toi le poids du diadême,
Pour le Conſeil des Rois dreſſe cent nourriçons,
Et leur fait pour la Cour de ſecrètes leçons:
Vois celui qu'elle t'offre, & qu'elle te deſtine,
Inſtruit de ſes vertus comme de ſa doctrine,
Elle éloigne de lui la foibleſſe & l'erreur,
Lui forme adroitement & l'eſprit & le cœur,
Lui découvre à loiſir ſes plus ſacrés myſtères,
Lui propoſe en ſecret ſes maximes ſévères,
Eclaire ſa raiſon, règle tous ſes déſirs,
Lui montre à mépriſer le luxe & les plaiſirs;
Au temple de l'honneur elle-même le guide,
Et lui trace le plan d'une gloire ſolide.
Il mettra ſon bonheur à recevoir tes lois;
Et le voyant un jour fidelle en ſes emplois,
Ardent à te ſervir & ſoigneux de te plaire,
Tu verras dans le fils une image du père.
Si ton deſtin t'appelle à de nouveaux combats,
Invincible LOUIS, où ne vaincras-tu pas?
Au milieu de la paix je vois naître la guerre:
Je vois des factions qui partagent la terre,
Juſqu'à ce que le Ciel couronne tes projets,
Et que tes ennemis deviennent tes ſujets.
Vois ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dreſſe déjà le plan de ton hiſtoire;
Où l'art ingénieux a déjà travaillé
Sur cent pièces de jaſpe, ou de marbre taillé.
Là d'illuſtres captifs dans l'excès de leurs peines,
S'efforçant de traîner ou de rompre leurs chaînes,

Gardent dans leur malheur encor quelque fierté,
Et ſemblent murmurer de leur captivité.
On diroit que ton bras, prêt à lancer la foudre,
Choiſit ſes criminels pour les réduire en poudre;
Et l'art a fait revivre en ce marbre impoſteur
La crainte des vaincus, le courroux du vainqueur.
Quatre fleuves aſſis ſur leur moite rivage,
Sur des urnes penchés, couronnés de feuillage,
Verſent à gros bouillons leur liquide cryſtal;
Et recueillant leurs eaux dans un même canal,
T'ouvrent tous les chemins de l'empire de l'onde,
Et t'offrent les tréſors de l'un & l'autre monde.
Les flots de marbre ſec vont, ce ſemble, couler,
Et ces Dieux de métal ſemblent vouloir parler.

SUR LES CONQUÊTES DU ROI.

ODE.

NYMPHE qui cours ſans ceſſe, & jamais ne ſommeilles,
Qui par tout l'Univers fais retentir ta voix,
Et qui toute yeux, & toute oreilles,
Obſerve les vertus des Rois :
Toi, qui dans les climats où la valeur éclate,
Te plais à raconter des exploits inouis,
Va des rives du Tage à celles de l'Euphrate
Annoncer aux mortels la gloire de LOUIS.

Dis-leur que ce Héros ſous qui le monde tremble,
A foudroyé l'orgueil d'un peuple révolté,
Et vengé tous les Rois enſemble
Du mépris de la Royauté ;
Qu'il voit de tous côtés tomber ſous ſa puiſſance
Des remparts abattus, des guerriers alarmés ;
Et qu'achevant de vaincre auſſitôt qu'il commence,
Il cueille ſes lauriers dès qu'il les a ſemés.

Dis-leur qu'il rétablit le culte dans nos temples,
Où quittant pour un temps ſa guerrière fierté,
Il laiſſe de fameux exemples

D'une immortelle piété ;
Qu'il rend victorieux l'Auteur de ſa victoire ;
Et que prenant le Ciel pour ſon plus ferme appui ;
Au pied de ſes Autels il conſacre ſa gloire,
Et va faire pour Dieu ce que Dieu fait pour lui.

Contes-leur les dangers où ſa valeur l'entraîne,
Ses pénibles travaux, ſes glorieux exploits.
Dis-leur qu'il ſe contente à peine
De quatre ſiéges à la fois.
Dans les nobles tranſports de ſon ame héroïque,
Il brave la fortune, & cherche les combats ;
Le feu de ſes regards par-tout ſe communique,
Et paſſe de ſes yeux au cœur de ſes ſoldats.

Ainſi l'aſtre du jour fait reſſentir au monde
La féconde vertu de ſes brillans regards,
Et ranime la terre & l'onde
du feu de ſes rayons épars.
La vive impreſſion d'une flamme ſi pure
Pénètre dans le ſein de tant d'êtres divers ;
Et réchauffant le corps de toute la nature,
Donne le mouvement à ce vaſte univers.

Dis-leur qu'une province en un jour eſt conquiſe ;
Parle de tant d'exploits auſſi prompts qu'éclatans,
Où le ſuccès & l'entrepriſe
Arrivent preſque en même temps.
La victoire ſous lui vole de ſiége en ſiége ;
Le travail recommence où le travail finit.
Qui révère ſes lois trouve qui le protège,
Qui réſiſte à ſes coups trouve qui le punit.

Tu nous vantes encor ces conquérans illuſtres
Que l'Eſpagne orgueilleuſe élevoit autrefois,
Qui ne firent pas en dix luſtres
Ce que LOUIS fait en un mois.
Une ſeule conquête arrêtoit leur fortune ;
Contre une même place ils donnoient cent aſſauts ;
Et rougiſſoient de voir que la trentième lune
Les retrouvoit encor dans les mêmes travaux.

Le Batave contre eux éprouve ſa vaillance ;
Il voyoit mille morts ſans en être effrayé,
Et renouveloit ſa conſtance
Sur chaque rempart foudroyé.
Dans le plus grand péril ſon ame étoit plus fière ;
Et dans ſon déſeſpoir redoublant ſa vigueur,
Il diſputoit encor un reſte de pouſſière,
Et ſa gloire effaçoit la gloire du vainqueur.

Mais quand LOUIS paroît les villes ſont ſoumiſes ;
Les plus hardis guerriers mettent les armes bas ;
Et pour louer ſes entrepriſes
Tes cent voix ne ſuffiſent pas.
Dans leurs propres remparts, captifs ſans réſiſtance ;
Au bruit de tant de gloire & de tant de vertus,
Ses ennemis ſurpris implorent ſa clémence,
Et le nom du vainqueur honore les vaincus.

Le Rhin fut indigné de leurs noires pratiques ;
Il prévit leur ruine, & leur dit mille fois :
Ceſſez, injuſtes politiques,
D'irriter le plus grand des Rois :
Votre Etat, par un coup auſſi juſte que rude,
Tombera ſous ce Roi qui l'avoit affermi,
Si, pour punir l'excès de votre ingratitude,
Votre libérateur devient votre ennemi.

Comme on force une ville, il force une Province.
L'ouvrage d'un été ne lui dure qu'un jour,
Et par-tout cet auguſte Prince
Imprime la crainte & l'amour.
Nul ne peut réſiſter, ou n'oſe ſe défendre ;
Fleuves, digues, remparts, ne peuvent l'arrêter :
Il n'eſt rien que ſon cœur ne lui faſſe entreprendre,
Et rien que ſa valeur ne puiſſe exécuter.

Nourriſſez dans vos cœurs & la haine & l'envie ;
Allumez dans le ſein des peuples & des Rois
La diſcorde & la jalouſie,
Et violez toutes les lois ;
Serrez le nœud fatal de vos puiſſantes ligues ;

Bordez tous vos canaux de bataillons épais,
Lâchez ces flots mutins qui retiennent vos digues:
Il viendra vous punir jusques dans vos marais.

Sous les yeux de LOUIS, tonnant sur le rivage,
Malgré vous, à l'envi, mille guerriers fameux
Passeront armés à la nage,
Et fendront mes flots écumeux.
En vain je roulerai mes orgueilleuses ondes,
En vain je sortirai, frémissant de courroux,
De l'humide séjour de mes grottes profondes,
Je tremblerai moi-même, & fuirai comme vous.

Prédisant leur défaite, & leurs malheurs extrêmes,
Le fleuve en leur orgueil les trouva confirmés:
Tu sais qu'ils inondent eux-mêmes
Les sillons qu'ils avoient semés.
Ils évitent le fer, & l'onde les ravage;
Ils augmentent leurs maux en croyant les guérir;
Ils cherchent leur salut dans leur propre naufrage;
Et périssent enfin de crainte de périr.

Mais je t'arrête trop. Va, Courrière immortelle,
Et reviens vers LOUIS prendre un nouvel emploi:
Si la victoire le rappelle,
Il ira plus vîte que toi.
Pour vous, peuple obstiné, cédez à sa puissance,
Et recevez la loi qu'il voudra vous donner:
Que si votre fureur s'oppose à sa clémence,
Puisse-t-il toujours vaincre, & ne plus pardonner.

Puissent tomber encore de fatales tempêtes
Sur le faîte orgueilleux de vos fières cités:
Puisse-t-il lancer sur vos têtes
La foudre que vous méritez.
Dans les tristes horreurs d'une sanglante guerre,
Puissiez-vous ressentir tout l'effort de son bras,
Et pour servir d'exemple au reste de la terre,
Etre aussi malheureux que vous êtes ingrats.

SUR LE MARIAGE DE M. DE CAUMARTIN, EN 1664.

ÉLEGIE.

L'ASTRE qui fait les jours, ſortoit du ſein de l'onde,
Les Zéphirs retenoient leur haleine féconde ;
Et les flots agités du liquide élément,
Par un inſtinct ſecret couloient plus doucement,
Lorſqu'Amour tranſporté d'une juſte colère,
Fit un jour en pleurant cette plainte à ſa Mère :
Quel deſtin rigoureux, ou quel aſtre jaloux
Obſtine aveuglément Alcandre contre nous ?
Qu'il me coûte de ſoins, qu'il me coûte de larmes !
Il ſe rit de mes feux, il réſiſte à mes armes ;
Et d'un charme puiſſant ſon eſprit enchanté,
Contre tous mes efforts ſoutient ſa liberté.
Il ſoupira jadis ſon amoureuſe peine,
Et ne put s'affranchir de ma première chaîne :
Mais après cette chaîne & ces liens rompus,
Il a repris ſon cœur & ne l'engage plus.
De mon flambeau ſacré les flammes plus ſubtiles
Pour enflammer ſes vœux ſe trouvent inutiles.
Je lui lance les traits qu'autrefois je lançai,
Je ſondé les endroits par où je le bleſſai.
Mais de tous les côtés ſon cœur eſt inflexible,
E je n'y trouve plus d'endroit qui ſoit ſenſible.
Je tâche à rallumer le feu de ſes déſirs,
Je ranime l'ardeur de ſes premiers ſoupirs.
Je m'obſtine moi-même à verſer dans ſon ame
Des principes d'amour, des ſemences de flamme ;
De toutes mes douceurs je combats ſa fierté,
Et je ne ſaurois vaincre un cœur ſi révolté :
Je n'ai point de liens dont il ne s'affranchiſſe,
Le plus pompeux éclat n'a rien qui l'éblouiſſe.
Si j'expoſe à ſes yeux l'objet le plus charmant,
Il le regarde en juge, & non pas en amant ;

Et ſi j'offre à ſes feux quelque illuſtre matière ;
A ſon peu de chaleur il joint trop de lumière,
Il examine trop les lois de ſa priſon,
Et veut joindre à l'amour un peu trop de raiſon.
Cent Miniſtres ſacrés de Thémis & d'Aſtrée,
Qui ſentent de mes feux leur ame pénétrée,
Soupirent à l'envi leur amoureux ennui,
Et je perds tous les feux que j'allume pour lui.
Mille fameux Héros devenus mes conquêtes,
De nos myrtes ſacrés ont couronné nos têtes ;
Et LOUIS, le plus fier & le plus grand des Rois,
Lui-même a reſſenti la rigueur de mes lois.
Au milieu des combats ce Héros inflexible,
Tout vainqueur qu'il étoit, n'étoit pas invincible ;
Son cœur contre ſon cœur rebelle s'élevoit,
Lorſqu'il donnoit des lois, lui-même en recevoit.
Thérèſe ſuſpendit les feux de ſa colère,
La fille le vainquit lorſqu'il vainquoit le père :
Aux dépens de ſa gloire il aima ſon repos,
Et l'amant dans ſon cœur triompha du Héros.
Lorſque par une douce & forte violence,
Je range les plus fiers ſous mon obéiſſance,
Alcandre fuira-t-il mes aimables appas?
Et ſera-t-il le ſeul qui ne me craindra pas ?
Renonçons au pouvoir de nos divines flammes,
Et ne prétendons plus aucun droit ſur les ames ;
Eteignons nos flambeaux, renverſons nos Autels,
S'il faut être vaincus par de foibles mortels.
Il ſoupira, touché d'une douleur profonde,
Lui qui fait ſoupirer tout le reſte du monde ;
Dans l'excès douloureux de ſon reſſentiment,
On vit pleurer l'Amour comme pleure un amant :
Et ce vainqueur jaloux de ſon pouvoir ſuprême,
Se plaignit à ſon tour d'être vaincu lui-même.
Après qu'il eut fini ſes pleurs & ſon diſcours,
D'un air doux & flatteur la Mère des Amours
Apaiſoit ſa douleur, diſſipoit ſes alarmes,
Et lui diſoit ces mots en eſſuyant ſes larmes :
Modère ces tranſports, ceſſe de t'émouvoir,
Et connois mieux, mon fils, ton abſolu pouvoir :
Cet eſprit obſtiné qui nous fuit & nous brave,

Va perdre ſa franchiſe, & devenir eſclave :
Mais cherche à ce captif une illuſtre priſon,
Pour gagner ſon amour contente ſa raiſon,
Et reconnois enfin que ſon cœur équitable
Ne peut être amoureux que d'un objet aimable.
N'eſpère jamais voir ſes déſirs abattus
Sous des charmes trompeurs ou de fauſſes vertus :
Cet éclat enchanteur qui ſéduit & qui trompe,
Ces attraits affectés, cette orgueilleuſe pompe,
Cette vaine apparence, & ces foibles appas,
Sont des illuſions qui ne le charment pas.
Mais à ces faux brillans ſon cœur inacceſſible,
Aux ſolides beautés n'en eſt pas moins ſenſible ;
Plus ſes vœux ſont tardifs, plus ils ſeront conſtants,
Il diffère d'aimer pour aimer plus long-temps,
Et ſa chaîne, mon fils, qu'il traîne de la ſorte,
En ſera quelque jour plus durable & plus forte :
Relève ton eſpoir, & choiſis ſeulement
Une parfaite amante à ce parfait amant.
Près de ces bords fameux où la Seine profonde
Traverſe la cité la plus vaſte du monde,
Et roule avec orgueil dans ſon riche canal
Sur un ſable doré ſon mobile cryſtal ;
Une jeune merveille auſſi chaſte que belle,
Peut ranger ſous ſes lois le cœur le plus rebelle,
Et par ſes traits vainqueurs & ſes charmes puiſſants,
Captiver la raiſon auſſi bien que les ſens.
En elle les vertus & les grâces unies
Etalent à l'envi des beautés infinies.
Les plus vives couleurs dont la terre ſe peint
N'ont rien de comparable à celles de ſon teint :
Sur un beau fond de lis une roſe épandue,
A demi relevée, à demi confondue,
Mêle à ſon vif éclat une vive fraîcheur,
Et confond la rougeur avecque la blancheur :
De ſes cheveux dorés les treſſes vagabondes
Se recueillent en nœuds, ſe répandent en ondes,
Et leurs flots précieux à longs plis épandus,
Semblent des filets d'or que nous ayons tendus
Pour y lier les vœux des ames fugitives,
Et pour y retenir des libertés captives.

Le clair flambeau du jour, le bel aſtre des cieux
N'a point de feu plus pur que celui de ſes yeux,
Lorſqu'il verſe à longs traits dans ſa noble carrière
Ses rayons tempérés de flamme & de lumière.
Son viſage riant ſans contrainte & ſans fard,
Montre que la nature eſt plus belle que l'art,
Et fait voir en luiſant d'une flamme céleſte,
Que rien n'eſt plus puiſſant qu'une beauté modeſte;
Et que pour exciter une innocente ardeur,
Les plus charmans attraits ſont ceux de la pudeur.
Cette chaſte couleur, cette divine flamme,
Au travers de ſes yeux découvre ſa belle ame,
Et l'on voit cet éclat qui reluit au-dehors
Comme un rayon d'eſprit qui s'épand ſur le corps.
La ſavante Pallas, les filles de Mémoire,
Ses plus chères amours la combleroient de gloire;
Mais ſans faſte & ſans bruit ſon eſprit trop diſcret,
Avec elles ne veut qu'un commerce ſecret.
Va, mon fils, va gagner cette beauté charmante,
Et pour faire un amant ſonge à faire une amante,
Et réduiſant Alcandre & Doris ſous nos lois,
Allume adroitement deux flammes à la fois.
Quoiqu'il ſemble d'abord que nos feux les offenſent,
Ils aimeront un jour, & plutôt qu'ils ne penſent:
A nos puiſſans efforts nul ne peut réſiſter,
Et nous avons des coups qu'on ne peut éviter.
Le décret du deſtin s'accorde avec le nôtre;
Qu'ils apprennent, mon fils, qu'ils ſont faits l'un pour l'autre,
Et qu'un ordre fatal à leur poſtérité
A noué dans le Ciel cette néceſſité.
L'impatient amour que ce diſcours enflamme,
Choiſit ſa plus ſubtile & ſa plus pure flamme;
D'un mouvement rapide il traverſe les airs,
Et laiſſant dans ſa route une ſuite d'éclairs,
Il vole chez Doris, il vole chez Alcandre,
Il redouble ſes coups, & les force à ſe rendre,
Et par un ſort plus doux qu'il ne s'étoit promis,
Il n'a point aujourd'hui de ſujets plus ſoumis.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR,
SUR SON POÉME,
CONCERNANT le Quiétiſme.

ON s'étonnera, peut-être, de ce que m'étant appliqué pendant pluſieurs années à des occupations d'un caractère bien différent de celle-ci, je ſemble rabaiſſer le titre de Prédicateur, en reprenant celui de Poëte. Je n'ignore pas que la Poéſie eſt un peu déchue de ce qu'elle étoit, & que c'eſt ſe dégrader, en quelque manière, que de mêler des vers parmi des travaux auſſi graves que ceux de la Chaire.

Cependant, comme le ſujet de ce Poëme a été traité en Proſe par les plus éloquentes plumes de notre ſiècle, d'une manière qu'on n'y peut rien ajouter, & que d'ailleurs la matière m'a paru propre à recevoir les plus belles couleurs de la Poéſie, j'ai cru que le Public me pardonneroit ce mélange paſſager d'une lyre chrétienne avec la trompette évangélique,

& que cet agrément de la diverſité, ſemée parmi mes Ouvrages, ſerviroit à réveiller le goût des Lecteurs.

Je ne dirai pas, pour relever la gloire de la Poéſie, qu'elle a été apportée du Ciel en Terre, que les Ecrivains ſacrés ont été la plupart des Poëtes divins, qui, animés d'une ſainte fureur, ont rendu des Oracles; que Salomon prononça cinq mille vers; que pluſieurs des Livres Saints ont été écrits dans ce genre; & que les irruptions de l'eſprit de Dieu, qui ſaiſiſſoit David quand il touchoit la Harpe, tenoient fort de l'enthouſiaſme d'une Poéſie divine. Il ſuffit de faire remarquer au Lecteur, que les plus vénérables d'entre les Pères ont fait des vers; S. Proſper & S. Paulin en ont compoſé des volumes entiers, ſans parler de S. Grégoire de Nazianze, qui a été nommé le Théologien par excellence, dont les Ecrits ne cèdent en rien pour la beauté à ceux des Orateurs Grecs & Romains les plus célèbres, & qui, d'un commun aveu, a ſurpaſſé tous les autres par l'élégance & la gravité de ſon ſtyle.

Mais, ſans remonter ſi loin, le cardinal Duperron, ce fléau des Hérétiques, a-t-il cru déshonorer la Pourpre par la Poéſie? Perſonne n'ignore que le cardinal de Richelieu en faiſoit ſes délices, & qu'il adouciſſoit, au ſon d'une Lyre délicate, les ſaillies de ce grand & vaſte génie, qui donnoit le mouvement à toute l'Europe; puis-je oublier M. Godeau, dont Voiture, liſant les Ouvrages à l'ombre des Palmes, les lui ſouhaitoit toutes? Ce ſaint Évêque, dont la paraphraſe ſur S. Paul eſt un des plus riches tréſors

que notre ſiècle ait donné à l'Egliſe, a compoſé une infinité de beaux vers, qui ſeuls auroient été ſuffiſans pour rendre ſon nom illuſtre ; on aſſure même que la Mitre fut le prix de ces Stances, toutes admirables, qu'il compoſa ſur le *Benedicite*, & qu'il n'eut jamais tant d'occaſion de le dire, que pour l'avoir fait.

Après ces grands exemples, il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux, qui ont quelque talent pour la Poéſie, fiſſent leurs efforts pour la tirer de cet oubli injurieux où notre ſiècle ſemble l'abandonner ; ce talent ne laiſſeroit pas d'être fort eſtimable, quand on ne le conſidéreroit que comme un honnête amuſement de la vie civile. Il y a pluſieurs choſes dans la nature qui paroiſſent n'avoir été faites que pour le plaiſir des hommes & l'embelliſſement de l'Univers ; les fleurs, les perles, les diamans, les belles voix ; cependant perſonne ne s'eſt encore aviſé de les vouloir bannir du monde. Les Ouvrages d'un Poëte excellent peuvent faire les délices innocens de l'eſprit, comme les fleurs d'un parterre, & le chant des roſſignols, font le plaiſir des yeux & des oreilles. Mais ce ne ſeroit pas bien louer la Poéſie, que de la mettre au rang des choſes inutiles qui ſont agréables. Comme ce qu'il y a de beau dans la nature vient de Dieu, nous devons lui conſacrer, par de ſaints uſages, tout ce que nous recevons de ſa libéralité, & nous ſommes particulièrement obligés de lui rendre l'hommage d'un talent qui eſt connu pour le plus divin de tous. La piété fait ſervir à la parure du Temple & à l'ornement des Autels, les mêmes choſes dont la vanité pare les idoles du monde.

C'eſt ſe rendre fort coupable, que de faire de la Poéſie le ſouffle du Démon impur, pour allumer les paſſions criminelles; mais c'eſt les ſanctifier heureuſement, que de s'en ſervir pour chanter les grandeurs de Dieu, & pour répandre les étincelles de ſon amour.

Les Poéſies ſaintes, quand elles ſont bien faites, ont une, je ne ſais quelle harmonie, dont la douceur, en attendriſſant l'ame, y répand l'onction de la prière; comme les chanſons profanes font paſſer le poiſon le plus ſubtil de l'impureté juſqu'au fond des cœurs, les Cantiques ſacrés apaiſent, dit S. Auguſtin, la violence des paſſions, & ſont comme une roſée céleſte, qui tempère les ardeurs de la concupiſcence.

C'eſt la marque d'un génie borné, de renfermer toute ſon eſtime dans les bornes d'une ſorte de mérite qui lui revient, & de laiſſer tous les autres talens dans l'oubli, quelques rares & utiles qu'ils puiſſent être. Rien ne me donne une plus haute idée du cardinal de Richelieu, & ne découvre mieux la grandeur immenſe de ſon vaſte génie, que d'avoir répandu ſes faveurs ſur tous les ſujets où il vit briller quelques rayons de ce mérite dont il étoit adorateur; de la même main dont il élevoit des Temples Auguſtes à la Religion, & un aſile glorieux à cette Société vénérable, repréſentée par la Tour myſtérieuſe de David, où pendent mille boucliers pour défendre l'Egliſe, il dreſſoit des couronnes aux Muſes Françoiſes, & il les mettoit lui-même ſur le front de leurs

Favoris, en les comblant de ſes bienfaits & de ſes louanges.

On ne ſauroit diſconvenir que la Poéſie ne ſoit un don de Dieu, & même un des plus précieux; ainſi le bon uſage en doit être auſſi eſtimable, que l'excellence en eſt ſingulière : Je révère un homme qui explique l'Evangile aux Peuples avec netteté, dans les Homélies chrétiennes, dont le principal ornement eſt d'en paroître toutes dépouillées; mais le goût que j'aurai pour la ſimplicité de ſon ſtyle, ne me fera pas rejeter ceux qui annoncent les Oracles du Dieu vivant avec une majeſté & une dévotion dignes de leur miniſtère, puiſque laiſſant à Dieu le jugement des intentions ſecrètes, qui font le mérite des travaux chrétiens, les diſcours où il y a de l'ornement & des grâces, peuvent être auſſi utiles que les autres, & que toutes les beautés de l'éloquence, répandues dans les Ecrits des Cyprien, des Ambroiſe, des Grégoire de Nazianze, n'en ôtent pas l'onction ni la piété; je me ſouviens toujours de cette parole de S. Paul, *modò Chriſtus annuntietur*, pourvu que J. C. ſoit annoncé, ſoit avec éloquence, ſoit avec ſimplicité, dans des Cantiques ſaints, ou des Livres pieux, par des bouches d'or, ou par des canaux de terre, tout eſt égal à ceux qui ont un véritable zèle pour la Religion; bienheureux ſont les pieds de ceux qui évangéliſent! Il faut honorer tous les ouvriers de l'Evangile, ſur-tout ceux qui travaillent dans le miniſtère de la parole; mais s'il y en avoit quelques-uns dignes de mépris, ce ſeroient ceux qui s'efforcent de rabaiſſer leurs Confrères, au lieu d'inſpirer à leurs

Auditeurs une vénération commune pour tout ce qui porte le caractère d'une Miſſion Apoſtolique. Puiſque l'occaſion ſe préſente de le dire, j'avoue que j'ai eu quelquefois de la peine à retenir mon indignation, en entendant des hommes qui, dans des diſcours d'ailleurs édifians, ſembloient vouloir mêler des Satyres contre des Orateurs ornés & éloquens; & à dire le vrai, ce n'eſt pas l'extérieur du Miniſtre qui en fait le détachement; & les motifs de ceux qui parlent avec politeſſe, ſont ſouvent auſſi purs, pour ne rien dire davantage, que ceux des autres.

Le Lecteur me pardonnera cette digreſſion, qui ne laiſſe pas d'être liée à mon ſujet, quoiqu'elle ſemble m'en éloigner, puiſque je mets peu de différence entre de belles Poéſies ſaintes & des Diſcours chrétiens éloquens, & qu'ainſi l'on peut appliquer à la défenſe des unes, ce que j'ai dit pour autoriſer les autres. Le Père céleſte voit, dans le ſecret du cœur, ceux qui méritent récompenſe. Faſſe le Ciel que nous ne ſoyons pas du nombre de ces malheureux ouvriers dont il eſt dit, qu'ils ont reçu leur ſalaire dès ce monde! Ayons pour les autres cet eſprit d'indulgence que nous demandons pour nous, & jugeons favorablement tout ce qui a l'apparence de bien, juſqu'à ce que le temps de la moiſſon ſépare la paille d'avec le grain, & que le ſouverain Juge rende à chacun ſelon ſes œuvres.

POÉME CHRÉTIEN

SUR LA BÉATITUDE,

CONTRE LES ILLUSIONS DU QUIÉTISME.

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

PRÉLAT, qui des Paſteurs vénérable modèle,
Joins l'exemple au diſcours, & la prudence au zèle;
Dont le mérite ſeul, digne du plus haut rang,
N'a laiſſé rien à faire à la ſplendeur du ſang;
Qui donné par le Ciel en ſpectacle à l'Egliſe
Aux traits de la cenſure ôte la moindre priſe,
Et d'armes de lumière en tout temps revêtu,
Ne vois par aucun foible attaquer ta vertu;
La place où t'a conduit le choix d'un grand Monarque
Eſt du Ciel qui le guide une éclatante marque;
Un flambeau ſi brillant dans la Maiſon de Dieu
Devoit du chandelier remplir le premier lieu.
Ton humble piété qui fuyoit la lumière,
Devoit au plus grand jour ſe montrer toute entière;
Et dans un rang qui tint tous les yeux attachés
Expoſer de ton cœur tous les tréſors cachés.
Il falloit que par-tout l'Egliſe fût remplie
Du parfum que répand l'exemple de ta vie;
Et qu'en ce vaſte champ ton zèle, ailleurs captif,
De tes talens divers n'en laiſſât point d'oiſif.
Souffre à ta modeſtie un peu de violence;
Je ne puis plus long-temps t'admirer en ſilence;
La ſageſſe conduit ton zèle ſans aigreur;
Tu fais la guerre au vice en combattant l'erreur;

Ta vigilance assure un support au pupille,
Le pain à l'indigent, à la veuve un asile ;
Asservi le premier à de sévères lois,
De tes devoirs nombreux tu soutiens tout le poids ;
Le mérite oublié que ton suffrage prône,
Trouve en toi le canal qui le conduit au trône.
Mais que j'aime à te voir avec force & douceur,
Démêler les détours d'un dogme séducteur ;
Conserver le bon grain en arrachant l'ivraie,
Et guérir dans l'Eglise une profonde plaie.
L'esprit de vérité te guide en tes écrits,
Tu dépouilles le loup de la peau de brebis ;
Ton cœur du pur amour enseigne la science,
Que soutient de tes mœurs l'exemplaire innocence.
O ! vous, qui nous guidant par de fausses clartés,
Nous tracez sur vos pas des sentiers écartés,
Et qui, loin d'épurer l'amour saint dans nos ames,
Otez la nourriture à ses divines flammes,
Dans ce guide éclairé reconnoissez la main
Qui de la vérité vous montre le chemin,
Et fuyant le poison d'une impure doctrine,
Cherchez dans ses écrits une manne divine.
Laissez un libre cours à nos chastes soupirs,
Otez-moi donc mon cœur, en m'ôtant mes désirs ;
Cachez-moi de mon Dieu les bontés éternelles,
Quand vous me défendez de soupirer pour elles.
Quel fantôme d'amour bizarrement jaloux,
Qui s'oppose lui-même à ses vœux les plus doux,
Qui dans le vain repos d'une tendresse oisive,
Tient de ses mouvemens toute l'ardeur captive,
Et d'un divin objet innocemment épris,
A n'y pas aspirer met sa gloire & son prix ?
Vous étalez en vain les brillantes chimères
D'un amour sans désirs qu'ont ignoré nos Pères,
Qui tremble de mêler, en voulant être heureux,
Un intérêt terrestre à de célestes feux ;
Qui fait de son bonheur l'horrible sacrifice,
Et d'un vrai désespoir couvre le précipice.
Loin d'un si noir abyme, un amour éprouvé,
Dans les saintes terreurs de se voir réprouvé,
Repousse avec horreur cette funeste image,

Et s'adreſſant à Dieu lui tiendroit ce langage :
Je ne ſais point hélas ! quel doit être mon ſort ;
Mais ſi je dois attendre une éternelle mort,
Ma volonté, Seigneur, à la vôtre rebelle,
En n'y réſiſtant pas ſe croiroit criminelle ;
Duſſiez-vous m'accuſer d'un aveugle intérêt,
Je ne ſaurois ſouſcrire à ce fatal arrêt ;
De vos attraits divins mon ame eſt trop épriſe,
Pour être ſur ce point à vos ordres ſoumiſe.
Si vous me condamnez à ne jamais vous voir,
De vous déſobéir je me fais un devoir ;
Quand la foudre en vos mains à m'écraſer s'apprête,
Loin de m'y préſenter, j'en détourne ma tête ;
Mon cœur, qui malgré vous, voudroit vous poſſéder,
Quand vous m'ôtez l'eſpoir, s'obſtine à le garder.
Voilà du pur amour la ſainte réſiſtance ;
Il veut ravir à Dieu le ciel par violence ;
Cherchant à s'aſſurer de ſon bonheur douteux,
Il redouble ſa foi, ſes œuvres & ſes vœux ;
Il voit Ninive en pleurs, qui par ſa pénitence,
Du Seigneur irrité révoque la ſentence.
En vain dans les frayeurs dont il eſt agité,
Il ſe croit aux enfers déjà précipité ;
D'un noir preſſentiment il combat la réponſe,
Et s'oppoſe à l'Arrêt que ſon trouble prononce.
Fuyons le calme affreux des myſtiques abſtraits,
Dont la perte de Dieu ne peut troubler la paix ;
Ce pur amour qui n'a que des ſuites impures,
Qui fait en careſſant de mortelles bleſſures ;
Cet abyme caché ſous une onde qui dort,
Eſt le ſentier fleuri qui conduit à la mort.
On voit tomber du Ciel les brillantes Etoiles ;
L'erreur met ſur les yeux d'impénétrables voiles.
On veut goûter en paix les faux plaiſirs des ſens ;
Pour les trouver plus doux, on les fait innocens ;
Tout ce que fait la chair, l'eſprit le déſavoue,
L'on met l'un dans les Cieux, & l'autre dans la boue ;
On veut des mains de Dieu recevoir la liqueur
Que verſe Babylone au fond de notre cœur.
Un dogme malheureux par ſes noirs artifices
Ouvre en guidant au Ciel la porte à tous les vices,

Commence par l'eſprit & finit par la chair,
Tient un pied dans le Ciel, & l'autre dans l'enfer;
Fait dans la créature un monſtrueux mélange
De crime & de vertu, de la bête & de l'Ange;
Se joue impunément de la Religion,
Fait un mérite au cœur de ſon inaction :
Abominable paix, léthargique indolence,
Du Seigneur irrité la plus rude vengeance,
Où le cœur inſenſible à tous les coups du Ciel, (1)
Comme l'eau, des péchés avale tout le fiel ;
Paix, par où l'on amaſſe un tréſor de colère, (2)
Dont la douceur trompeuſe eſt une abſinthe amère, (3)
Où les pécheurs, plongés dans un affreux ſommeil,
Attendent de la mort le funeſte réveil.
Alors d'un Dieu vengeur éternelles victimes, (4)
Comme des traits perçans ils ſentiront leurs crimes,
Et leur ver, endormi dans une affreuſe paix,
Revivra dans leur cœur, pour n'y mourir jamais. (5)
Combien en voyons-nous, qui perdant leurs lumières
Se ſont déshonorés par des chutes groſſières ?
Quel noir embraſement, allumé dans nos jours,
Au centre de l'Egliſe alloit prendre ſon cours,
Si ſur ſes murs ſacrés des ſurveillans fidelles
N'en avoient étouffé les vives étincelles ?
Ce n'eſt point ce beau feu dont vous avez, Seigneur,
Fait deſcendre du Ciel la pure & ſainte ardeur ;
C'eſt du démon impur la fournaiſe allumée
D'où nous voyons ſortir une noire fumée ;
C'eſt ce feu dévorant à la vertu fatal,
Et ſous un peu de cendre, un braſier infernal.
L'ame, dans ſes terreurs à l'eſpérance ouverte,
Ni ne peut, ni ne doit conſentir à ſa perte.
Loin de prêter l'oreille aux menaces de mort,
L'amour pur les rejette avec tout ſon effort.
Déteſter du ſalut ce ſacrifice énorme,
C'eſt être moins à Dieu rebelle, que conforme.
Il veut notre bonheur, un décret éternel

(1) Exacerbavit Dominum peccator, in irâ ſuâ non requiret.
(2) Peccator cum in profundum venerit, contemnit.
(3) Theſaurisas tibi iram in die iræ.
(4) In pace amaritudo mea amariſſima.
(5) Vermis eorum non moritur.

Nous a tous renfermés dans ſon cœur paternel :
David qui d'Abſalon veut épargner la vie
La lui voit par Joab avec douleur ravie.
Abſalon, Abſalon, s'écrioit ce ſaint Roi,
Qui pourra me donner que je meure pour toi ?
Je vois donc immoler par une main cruelle
Ce fils qui m'étoit cher, tout ingrat & rebelle.
Reconnois, ô pécheur ! dans ce père affligé,
Un Dieu par ta malice à te perdre obligé,
A qui tes ſeuls péchés mettent en main les armes ;
Qui prit des yeux mortels pour te donner des larmes
Qui par un fils rebelle aux enfers condamné
Voit le prix de ſon ſang à regret profané,
Et qui pour l'arrêter, quand il court à ſa perte ;
Voudroit ſubir encor la mort qu'il a ſoufferte.
Iſraël, tu te perds, quand Dieu veut te ſauver ;
Briſant des vaſes d'ire, il les veut conſerver.
Nous ſavons ſon amour, nous ignorons ſa haine :
Suivons dans nos déſirs ſa volonté certaine ;
Quand du Juge irrité nous entendons la voix,
Fuyons d'un Dieu vengeur, vers un Dieu mort en Croix.
De notre dernier ſort, une heureuſe ignorance,
Nous doit faire eſpérer contre toute eſpérance.
Puiſque Dieu ne veut pas la perte du pécheur,
C'eſt vouloir ce qu'il veut, que vouloir ſon bonheur.
Pourrai-je, d'une main aux Autels conſacrée,
Toucher du Roi David la harpe révérée,
Et peindre dans mes vers les tranſports enflammés
Qu'en ſes cantiques ſaints l'amour pur a ſemés ?
On y voit de ſon cœur la ſainte inquiétude ;
Ce ne ſont que déſirs de la béatitude.
Il en trace à nos yeux les plus touchans portraits,
Et de ſon cœur de flamme il ſort par-tout des traits.
Eſprit-Saint, c'eſt à toi d'être un digne interprète
Aux mouvemens ſacrés de ce divin Prophète ;
Prêtons ici l'oreille à ceux dont je fais choix,
Et du parfait amour reconnoiſſons la voix.
Quand verrai-je s'ouvrir les ſacrés tabernacles (1)
Que me font eſpérer d'infaillibles oracles ?

(1) Quam dilecta tabernacula tua, Domine, virtutum ! concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini. *Pſ.* 8.

O! long banniſſement, que tu me ſemble affreux! (1)
Quand ferez-vous tomber les voiles ténébreux (2)
Qui me couvrent, Seigneur, votre beauté divine
De toutes les beautés l'éternelle origine ?
Qui donnera, Seigneur, pour ſeconder mes vœux, (3)
Des aîles de Colombe à mon cœur amoureux,
Pour voler au ſommet de la montagne ſainte ?
Loin de vous, ô mon Dieu, je m'abreuve d'abſinthe;
Je me nourris d'un pain tout trempé de mes pleurs; (4)
Mes triſtes jours ne ſont qu'un tiſſu de douleurs;
Mon ame, dans mon corps, déſolée & captive, (5)
Ne pouſſe qu'une voix gémiſſante & plaintive;
Je compte les momens d'un douloureux exil;
J'attends que de mes jours la mort tranche le fil.
En vain contre l'ennui qui fait couler mes larmes
Dans les Cantiques ſaints je crois trouver des charmes;
Je ne ſaurois former que de lugubres ſons;
L'accent de mes ſoupirs étouffe mes chanſons;
Je ne ſais que pleurer dans un lieu de misère;
Habitant malheureux d'une terre étangère
Je pleure ſur les bords de ces fleuves impurs (6)
Que Babylone voit couler entre ſes murs:
Comme un arbre planté ſur ces déſertes rives, (7)
Je regarde couler leurs ondes fugitives;
Je porte juſqu'aux Cieux mes verdoyans rameaux,
Quand tout eſt entraîné par le courant des eaux;
Je me ſouviens de vous, ô ma chère patrie,
Belle Jéruſalem, Cité ſainte & chérie,
Comment puis-je chanter dans ma captivité (8)

(1) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus eſt! *Pſ.* 119.
(2) Sitivit anima mea ad fontem vivum quando veniam & apparebo ante faciem Dei? *Pſ.* 41.
(3) Quis mihi dabit pennas ſicut columbæ, & volabo? *Pſ.* 54.
(4) Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi ubi eſt Deus tuus? *Pſ.* 41.
(5) Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me? Spera in Deo. *Ibid.*
In ſalicibus ſuſpendimus organa noſtra. *Pſ.* 136.
(6) Super flumina Babylonis, illic ſedimus & flevimus dum recordaremur tuî Sion. *Pſ.* 136.
(7) Tanquam lignum quod plantatum eſt ſecùs decurſus aquarum. *Pſ.* 1.
(8) Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ? memor ero tuî de terrâ Jordanis. *Pſ.* 136.

Le cantique éternel de l'immortalité ?
O ! céleſte Sion, c'eſt toi que je contemple, (1)
Loin de tes murs ſacrés, je regarde ton temple,
Les vœux impatiens de mon ardent amour
M'élèvent à toute heure à ton divin ſéjour ;
Quand verrai-je tomber le mur qui m'en ſépare ?
Inutiles déſirs où mon ame s'égare,
Aveugles mouvemens de ma cupidité (2)
Ah ! ceſſez de courir après la vanité.
Je ne veux demander au Seigneur, qu'une grâce, (3)
Heureux dans ſa maiſon ſi je trouve une place !
Non, de vous, ô mon Dieu, je ne veux rien que vous ;
Aſſurez-vous d'un cœur dont vous êtes jaloux,
Et ne permettez pas, qu'incertain & volage,
Il quitte un vrai bonheur pour en ſuivre l'image.
Tel qu'un déſert aride, ouvrant ſon large ſein, (4)
Demande la roſée au Ciel toujours d'airain,
Et qu'un cerf altéré pour les ondes ſoupire, (5)
Ainſi, Seigneur, ainſi mon ame vous déſire.
Eſt-ce là cet amour délicat & craintif,
Qu'en des liens étroits on veut tenir captif,
Et qui, ſans action, ſans vœux, ſans eſpérance,
Eſt moins un feu ſacré qu'une froide indolence ;
Cet amour inconnu, qui par de vains efforts,
S'attache à la beauté qui cauſe ſes tranſports,
Et qui, ſe repaiſſant d'une vaine chimère,
Craint d'un noble intérêt la tache imaginaire ?
C'eſt un amour qui tend à la poſſeſſion,
Qui brûle d'arriver à la ſainte Sion,
Qui dans le ſein de Dieu rapidement s'élance,
Et qui par ſes tranſports marque ſa violence.

(1) Hæc recordatus ſum & effudi in me animam meam quoniam tranſibo in locum tabernaculi admirabilis uſque ad domum Dei. *Ibid.*

(2) Ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium. *Pſ.* 117.

(3) Unam petii à Domino hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. *Pſ.* 22.

(4) Sitivit anima mea ad Deum vivum. *Pſ.* 41.
Anima mea ſicut terra ſine aquâ tibi. *Pſ.* 142.
Sitio in peregrinatione, ſitio in curſu, ſatiabor in adventu. *Aug.*

(5) Quemadmodum deſiderat cervus ad fontes aquarum, ita deſiderat anima mea ad te, Deus. *Pſ.* 41.
Qui eſt ut cervus, non ſit tardus in currendo. Impigre, curre, impigre, deſidera fontem. *Aug.*

David, ce saint Prophète & ce parfait amant,
Ignoroit de l'amour le faux raffinement ;
S'il en eût pénétré le dangereux mystère,
Dans ses Pseaumes divins auroit-il pu s'en taire ?
Quand il nous peint le Ciel des plus vives couleurs,
Défend-il à l'amour d'en chercher les douceurs ?
Cité sainte, de toi l'on nous dit des merveilles (1)
Qui n'ont jamais frappé les yeux ni les oreilles ;
Il ne croît point d'épines au milieu de tes fleurs, (2)
Tes heureux habitans ne versent point de pleurs ;
D'un vin délicieux leur troupe est enivrée
De tous soins, de tous maux, leur ame est délivrée :
Ils désirent sans cesse, & possèdent toujours ;
La source de leur joie en entretient le cours ; (3)
Le torrent des plaisirs qui coule dans leur ame
En éteignant leur soif, en rallume la flamme ;
Un banquet merveilleux où l'on a toujours faim, (4)
Une paix sans alarme, une gloire sans fin,
Un printemps éternel, un Soleil sans nuage, (5)
Sont de ce règne heureux le tranquille héritage.
Ainsi, pendant le cours d'un exil ennuyeux,
Augustin sur la terre avoit son cœur aux Cieux.
Honteux d'avoir brûlé pour des beautés mondaines
Dont la grâce en son cœur avoit brisé les chaînes,
Ce mortel Seraphin, par ces touchans tableaux,
Excitoit dans son cœur des mouvemens nouveaux ;
Et d'un style embrasé de ces flammes si belles,
Il en semoit par-tout les vives étincelles.
Quels vœux impatiens, quels désirs redoublés
De posséder en Dieu tous les biens rassemblés ?
Craint-il, en s'animant par ces vives peintures,
De mêler quelque tache à des ardeurs si pures ?
Seigneur, dans votre gloire il ne vous peint si beau ;
Que pour mieux de l'amour épurer le flambeau ;

(1) Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei. *Ps.* 86.

(2) Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. *Apoc.* 7.

(3) Apud Deum est fons vitæ & inficcabilis, fons cui fonte hauriendo sitis interior inardescit *D. Aug. in Ps.* 41.

(4) In domo Dei festivitas sempiterna est, lætitia sine defectu, & dies illic festus ita est, ut nec aperiatur initio, nec fine claudatur. *Aug. ibid.*

(5) Non erit amplius neque frigus neque æstus. *Id.*

Ses

Ses souhaits empressés sont la subtile flamme
Du céleste brasier allumé dans son ame.
Loin du repos fatal d'un sacrifice affreux
Que veut d'un faux amour le dogme dangereux,
Il ne vous croit aimer, qu'autant qu'il vous désire;
Dans son cœur gémissant la Colombe soupire,
Il le redit cent fois, inquiet, agité,
Vous êtes seul son centre & sa félicité;
Du vrai, du bon, du beau, il cherche en vous la source;
Son amour est son poids, son amour est sa course;
Chaque instant de sa vie est un pas vers son Dieu,
Il le cherche sans cesse, il y pense en tout lieu;
Ses désirs sont pour lui d'invisibles échelles,
Et lui donnent des pieds, des rames & des aîles.
Votre beauté, Seigneur, peinte de toutes parts (1)
Allume mes désirs en frappant mes regards.
Cette terre maudite en épines féconde,
Ce gouffre de péchés où s'abyme le monde;
Du siècle qui s'enfuit le rapide torrent,
Dans ses désirs sans fin l'homme toujours errant;
Ses soupirs inquiets, ses plaintes éternelles,
Toutes ses passions à sa raison rebelles,
Tous ses plaisirs semés d'amertume & de fiel,
Par un chemin affreux le ramènent au Ciel.
Eprouvant des saisons les diverses injures,
Se voyant tout couvert de mortelles blessures,
Il voit que par la chair l'esprit appesanti (2)
Tel de la main de Dieu ne peut être sorti.
A ces signes honteux, il se connoît coupable;
Il se sent criminel, se sentant misérable,
Et voit par son malheur de quel rang descendu
Ce qu'il doit rechercher par ce qu'il a perdu.
Il gémit des péchés dont le funeste ouvrage (3)
A de son Créateur défiguré l'image;
Attendant que ses traits en son ame effacés,

(1) Hæc miror, hæc laudo, sed eum qui fecit hæc fitio. *D. Aug.*

(2) Sub hac carne mortali, laboriosâ peccatrice, molestiis & scandalis plena, concupiscentiis obnoxia, damnatio quædam est de judicio tuo, quia dixisti peccatori morte morieris. *Aug. in Ps.* 41.

(3) Primitias spiritûs habentes, in nobismetipsis ingemiscimus adoptionem expectantes, redemptionem corporis nostri. *Roman.* 8.

Soient par ſon Rédempteur dans le Ciel retracés.
Heureux, qui de la foi prenant en main les armes ;
Soupirant pour le Ciel dans ce ſéjour de larmes,
De vertus en vertus, par d'éclatans degrés, (1)
Monte juſqu'au ſommet de ces Palais ſacrés !
Loin du monde & du bruit, dans ce profond ſilence ;
Qui fait des paſſions taire la violence,
Par le charme divin d'un ſon mélodieux, (2)
L'ame ſe ſent conduite à la porte des Cieux ;
D'un céleſte concert la douceur infinie, (3)
Je ne ſais quels accens d'une ſainte harmonie,
Paſſant comme un éclair qu'on voit s'évanouir, (4)
Ne laiſſent dans le cœur que la ſoif d'en jouir ;
Ces gouttes de roſée en ſont chercher la ſource,
L'ame veut s'y plonger à la fin de ſa courſe.
Pleins de ce doux eſpoir, mille illuſtres amans,
Se ſont ouvert le Ciel par l'effort des tourmens.
Etienne dont jadis l'héroïque ferveur
Mêla preſque ſon ſang à celui du Sauveur, (5)
A vu les Cieux ouverts, & Jeſus dans ſa gloire ;
Offrant à ſes regards le prix de ſa victoire.
Ignace, ſaint Evêque & Martyr glorieux,
Quand il entend rugir les lions furieux (6)
Se livre tout entier aux tranſports de la joie ;
Son cœur impatient d'en devenir la proie,
Ne voit dans leur fureur que l'éternel éclat
Dont il va ſe couvrir dans ce dernier combat.
Je ſuis le pur froment, dit-il, & mon envie (7)
Eſt de me voir moulu pour être un pain de vie ;

(1) Aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit, in valle lacrymarum . . . ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion. *Pſ.* 13.

(2) De illa æterna felicitate ſonat neſcio quid ſonorum & dulce auribus cordis, ſi non perſtrepat mundus. *D. Aug. in Pſ.* 4.

(3) Audito quodam interiore ſono, ductus dulcedine, ſequens quod ſanabat abſtrahens ſe ab omni ſtrepitu carnis & ſanguinis pervenit uſque ad domum Dei. *Aug.*

(4) Sanguinem ſuum in ſanguine Chriſti fudit. *D. Chriſol.*

(5) Stephanus vidit Cœlos apertos & Jeſum ſtantem à dextris Dei. *Act. Ap.* 7.

(6) Cumque damnatus eſſet ad beſtias, & ardore patiendi rugientes audiret leones, ait.

(7) Frumentum Chriſti ſum, dentibus beſtiarum molar, ut panis mundus inveniar.

Quand verrai-je approcher les lions & les ours ? (1)
Ah ! je crains qu'à mes vœux insensibles & sourds,
Leur docile fureur retardant mon supplice,
Par un charme divin pour moi ne s'adouciſſe,
Comme on les voit souvent, en terre prosternés,
Baiſer les sacrés corps des Martyrs condamnés.
Venez, approchez-vous, monstres épouvantables, (2)
Les plus cruels pour moi seront les plus aimables.
Que l'appareil affreux de la flamme & du fer,
Et de tous les tyrans inspirés par l'enfer,
Démembre tout mon corps, le brûle, & le déchire,
Heureux ! si je jouis de Dieu que je désire !
De la soif des tourmens le Martyr altéré,
De tout propre intérêt s'étoit-il épuré ?
Et quand du Ciel d'avance il goûtoit les délices,
En faiſoit-il à Dieu de secrets sacrifices ?
O précieuſe mort, dont le Ciel eſt le prix,
S'écrioit Cyprien, dans ſes divins écrits,
Qui, des Chrétiens d'Afrique animant le courage,
Peuplèrent de Martyrs l'Egliſe de Carthage !
Heureux Saints, que l'Agneau dans ſon sang a blanchis,
Qui de la loi du crime, à jamais affranchis,
Remportant ſur l'enfer une victoire entière,
S'ouvrent juſques au Ciel un ſentier de lumière,
Mettent en ſureté ces tréſors précieux
Qu'en des vaſes d'argile ont renfermé les Cieux,
Et trouvent dans la mort une heureuſe impuiſſance
De ſe perdre aux écueils où périt l'ignorance !
Quelle force divine animoit ces Héros ?
Qui leur faiſoit braver l'appareil des bourreaux ?
Qui les combloit de joie au milieu des ſupplices,
Sinon l'ardent déſir des céleſtes délices ?
Quand ils ſentoient briſer les liens de leurs corps,
Que du ſacré rivage ils atteignoient les bords,
Et qu'ils voyoient s'ouvrir les portes éternelles,

(1) Utinam fruar beſtiis quæ mihi ſunt præparatæ ? quas & ore mihi veloces eſſe ad interitum & ad ſupplicia, & allici ad comedendum me, ne ſicut & aliorum non audeant corpus attingere. *Hieron. lib. de ſcript. eccleſ.*

(2) Ignis, crux, beſtiæ, confractio oſſium, membrorum diviſio, & totius corporis contritio, & tota tormenta diaboli in me veniant, tantùm ut Chriſto fruar.

D'un héroïque amour victimes immortelles,
Tenant presque à la main la palme des Martyrs,
Dans ces heureux momens étoient-ils sans désirs?
Ils donnoient de l'amour la plus illustre preuve,
Ils se purifioient dans la dernière épreuve;
Mais cet amour en eux craignant de se souiller
D'un intérêt divin put-il se dépouiller;
Perdoient-ils quelque prix des tortures souffertes
Quand leurs cœurs désiroient des couronnes offertes?
L'amour les rendoit-il alors indifférens
Pour des biens qui brilloient à leurs regards mourans?
Et fermoient-ils les yeux aux riches récompenses
Qui dans les Cieux ouverts flattoient leurs espérances?
Raffinement abstrait, trompeuse illusion,
Qui fait d'un saint désir une imperfection.
La nef qui fend les flots d'une penchante rive
Du cœur fait pour le Ciel est une image vive;
Le secret mouvement qui vers Dieu le conduit
Est le courant des eaux que le navire suit;
L'amour pur lui fournit des voiles & des rames,
Ses désirs sont les vents qui font mouvoir les ames;
Mais le vaisseau poussé par ce divin secours
Suit encore du fleuve, & la pente, & le cours.
L'amour qu'allume en lui la grâce la plus forte
N'ôte pas le penchant qui vers le Ciel le porte;
Comme ils viennent tous deux d'un principe divin,
Ils tendent l'un & l'autre à leur commune fin.
L'Esprit-Saint par la grâce élève la nature;
La flamme purge l'or d'une manière impure;
Mais ce grossier limon, dont Dieu nous a formés,
Retient toujours les traits par son doigt imprimés.
Rien ne peut emporter l'ineffaçable empreinte
De ces traits immortels où son image est peinte;
Sa prodigue bonté, multipliant ses dons,
N'ôte pas les premiers en faisant les seconds.
Le désir d'être heureux vient de sa main divine,
Et doit être éternel comme son origine.
Ce penchant naturel à la félicité
Est un rayon tout pur de la divinité.
Un faux système en vain veut qu'on le sacrifie;
L'amour l'accroît en vous quand il le purifie.

Plus la flamme céleſte a de ſubtilité,
Plus elle a dans nos cœurs de prompte activité.
Ceſſez donc de troubler le repos des Fidelles,
Fantômes lumineux de doctrines nouvelles,
Vains & foibles roſeaux, Prophètes inconſtans,
Au gré des vents divers agités & flottans;
Sous un pompeux amas de brillantes paroles,
Vous déguiſez en vain vos maximes frivoles.
Nous voyons le ſerpent ſous ces belles couleurs
Qui cache ſon poiſon parmi l'émail des fleurs;
Et de la vérité les organes célèbres
Frappent de toutes parts cette œuvre de ténèbres.
Que ne doit point l'Egliſe à ces dignes Prélats
Qui ſignalent leur zèle en ces ſavans combats?
O! Seigneur, c'eſt à toi d'achever ton ouvrage;
D'une naiſſante erreur diſſipe le nuage,
Fais que d'un feu ſacré les divines ardeurs
Eclairent nos eſprits en embraſant nos cœurs;
Toi-même, de l'amour, apprens-nous la ſcience, (1)
Et nous rends éclairés par notre expérience!

(1) Malo ſentire compunctionem quam ſcire ejus definitionem. *Aut. lib. imit.*

DIALOGUE PREMIER.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiſte.*

FLAVIE, *nouvellement convertie.*

CLARICE.

UN rayon de lumière a déſillé vos yeux,
Et vous devez bénir ces momens précieux
Où Dieu par ſa bonté fit briller dans votre ame
Les premières clartés de ſa divine flamme.
De mille vains déſirs votre cœur combattu,
Madame, aura beſoin de toute ſa vertu.
Il faut pour affermir cette grâce naiſſante,

Dreſſer l'heureux projet d'une vie innocente;
Dire au monde impoſteur un éternel adieu,
Et chercher les chemins qui nous mènent à Dieu.

FLAVIE.

Sa main toute puiſſante a produit ce miracle,
Je n'ai plus qu'à m'inſtruire, & je viens à l'Oracle.

CLARICE.

J'aurois tort de prétendre à ces noms éclatans;
Mais je puis vous donner des avis importans.

FLAVIE.

Dupe de mes déſirs ſpécieux, en eſpérances vaines,
J'ai perdu ſans remords les plus beaux de mes jours;
En m'éloignant de Dieu je m'égarois toujours;
Je faiſois mon bonheur de mes malheurs extrêmes,
Et tirois mon orgueil de mes foibleſſes mêmes.
Les ſpectacles, les jeux, les converſations,
Qui ſont des gens oiſifs les occupations;
Je ne ſais quelle adreſſe, & quelle complaiſance,
Un peu d'honneur, de bien, d'eſprit, & de naiſſance,
Certains airs d'enjoûment & de vivacité,
Quelques traits prétendus d'une vaine beauté,
Certaines paſſions dont le ſexe ſe joue,
Que le Seigneur condamne, & que le monde loue,
Etoient les doux objets de mon enchantement.
Sur ces préventions j'errois aveuglément
De déſirs en déſirs, dans une nuit profonde,
Plus inſtruite des lois & des modes du monde,
De ſes amuſemens & de ſes vanités,
Que des ordres du Ciel & de ſes vérités.
Mais, grâces au Seigneur, mon cœur ſe renouvelle,
Il eſt temps d'approcher de celui qui m'appelle.
Madame, ſous ſes lois je me range aujourd'hui,
Et je m'adreſſe à vous pour me conduire à lui.

CLARICE.

J'aime cette candeur & cette confiance.
Si j'ai quelque lumière & quelque expérience
A connoître les dons que Dieu répand ſur nous,
Madame, j'ouvrirai tous mes tréſors pour vous.

Nous avons le ſecret d'allumer dans les ames
Les feux les plus ſacrés & les plus pures flammes ;
Nous ſavons élever l'homme au-deſſus des ſens,
Faire croître l'amour & les déſirs naiſſans,
Fixer une inconſtante & fragile nature,
Et dans le ſein de Dieu porter la créature.

FLAVIE.

Je ſonge à m'aſſurer de ma converſion,
Et je n'oſe eſpérer tant de perfection.
Vous me voyez, Madame, encor demi-mondaine ;
Et je ne viens, hélas! que de rompre ma chaîne.
Mon péché m'inquiète & me ſuit en tout lieu,
Et je n'en ſuis encor qu'à la crainte de Dieu.

CLARICE.

Dieu veut être ſervi ſans peine & ſans contrainte,
Prenez l'amour, Madame, & rejetez la crainte ;
Un ſi triſte motif, un ſentiment ſi bas,
Ne vous fait point honneur, & ne lui convient pas.
Une correſpondance, une union intime
Qui ſe forme avec lui dans l'oraiſon ſublime...

FLAVIE.

Des actes ſi parfaits confondent ma raiſon,
Je ne ſais point encore ce que c'eſt qu'oraiſon.
J'enviſage de loin ces divines pratiques
De vos dévotions nobles & magnifiques,
Et je rentre en moi-même, & me réduis pour moi
A des actes d'amour, d'eſpérance & de foi :
Si j'offenſai le Ciel, ſi je pus lui déplaire,
Tous mes vœux, tous mes ſoins vont à le ſatisfaire.

CLARICE.

Il eſt juſte, Madame, & vous devez ſentir
De vos égaremens le triſte repentir,
Baiſer inceſſamment la main qui vous délivre,
Et mourir de douleur en Dieu qui vous fait vivre.

FLAVIE.

J'y conſens. Voulez-vous que mon corps abattu
Gémiſſe ſous le poids d'une auſtère vertu,
Et que pour regagner ma première innocence,

Par les lois d'une longue & dure pénitence,
La haire sur le corps, la discipline en main,
J'exerce sur mes sens un empire inhumain ?
Faut-il que je me livre à de sombres pensées,
Que je punisse en moi mes vanités passées,
Et que je sacrifie au-dedans, au-dehors,
Le plaisir de l'esprit à la peine du corps ?

CLARICE.

Non, Madame, une juste & sensible tendresse
Me porte à ménager votre délicatesse ;
Notre dévotion n'a rien de rigoureux,
Et ce n'est pas au corps, Madame, que j'en veux.
C'est le cœur, c'est l'esprit que le Seigneur demande,
C'est assez de souffrir autant qu'il le commande ;
Il n'ôte pas aux siens la paix ni les plaisirs,
Et tous ses serviteurs ne sont pas ses martyrs.
Faites-lui de vous-même un humble sacrifice,
Contentez-vous des Croix qu'on trouve à son service,
Perdez le souvenir de vos péchés passés,
L'oraison, l'oraison, Madame, & c'est assez.

FLAVIE.

Attentive à mes maux, j'en cherche le remède,
J'appelle tous les jours le Seigneur à mon aide,
Je pense à ses bontés, je médite sa loi,
Ce genre d'oraison n'est-il pas bon pour moi ?

CLARICE.

Lire négligemment des formules antiques,
De David pénitent réciter les cantiques,
A l'honneur du Sauveur, de la Vierge & des Saints,
Rouler entre vos doigts cinq douzaines de grains,
Présenter au Seigneur d'imparfaites offrandes,
Et fatiguer le Ciel d'inutiles demandes,
Je sais bien que c'est-là votre dévotion,
Mais enfin il faut tendre à la perfection,
Et courir à la gloire où le ciel nous appelle...

FLAVIE.

Je ne suis pas encore assez spirituelle.
Le chapelet, Madame, a des attraits pour moi,
En remuant ces grains je réveille ma foi ;

L'oraiſon du Seigneur me conſole & me touche,
Mon cœur en la diſant accompagne ma bouche.
Jamais tant de ſageſſe en ſi peu de diſcours;
J'y trouve mes beſoins, j'y cherche mes ſecours;
Dans ſes expreſſions j'admire & je révère
L'autorité de maître & la bonté de père;
Et je ſens que ſa grâce eſt prête à m'accorder
Ce que ſa vérité m'enſeigne à demander.
Enfin, elle eſt facile, efficace & parfaite,
Et digne de l'eſprit de celui qui l'a faite.

CLARICE.

Je le crois; mais pourquoi tant de ſoins ſuperflus?
Si vous poſſédez Dieu, que voulez-vous de plus?
Ceſſez de demander.

FLAVIE.

C'eſt lui qui le commande,
Et m'accordera-t-il, ſi je ne lui demande?

CLARICE.

Il conduit notre ſort, il connoît nos beſoins,
Et donne beaucoup plus à qui demande moins.
Heureux qui met en lui toute ſa confiance,
Et qui dans le repos & dans l'indifférence,
Inſenſible à la gloire, inſenſible aux plaiſirs,
Etouffe dans ſon cœur juſqu'aux moindres déſirs,
Qui de ſon amour propre arrache les racines,
Qui s'abandonne au cours des volontés divines,
Et qui déſabuſé d'un bonheur apparent,
Pour ſon propre ſalut devient indifférent.

FLAVIE.

Pour ſon propre ſalut? Hé! de grâce, Madame,
Laiſſez-moi déſirer le ſalut de mon ame.
Dieu ſe rend à nos vœux, & ſans l'importuner,
On peut lui demander ce qu'il veut nous donner.

CLARICE.

Soyez dans vos ſouhaits un peu plus généreuſe,
Déſirez d'être ſainte & non pas d'être heureuſe:
Voulez-vous ſervir Dieu, l'aimer par intérêt,
Et lui faire acheter les grâces qu'il vous fait?
Faut-il à chaque fois que le Ciel vous appelle

Faire luire un rayon de la gloire éternelle ?
Faut-il pour réchauffer vos désirs refroidis,
Vous faire à tous momens le plan du Paradis ?
Ayons l'ame plus juste & moins intéressée.

FLAVIE.

Pour moi je fais grand cas d'être récompensée,
Peut-être c'est manquer de générosité,
Mais chacun veut jouir de sa félicité.

CLARICE.

Quand vous déferez-vous de ces erreurs grossières :
Nos mystiques, Madame, ont bien d'autres lumières ;
L'éclat du Paradis ne peut les éblouir,
Dieu fait tout le bonheur dont ils veulent jouir ;
L'amour qu'ils ont pour lui n'a rien de mercénaire,
Leur unique plaisir est celui de lui plaire :
Les dons les plus parfaits ne touchent pas leur cœur,
Ils laissent le bienfait & vont au bienfaicteur.
Tout intérêt s'éteint & cesse en sa présence,
Tout ce qu'ils font pour Dieu leur sert de récompense :
Ils se perdent en eux & se cherchent en lui,
Ils l'aiment sans désir, sans détour, sans ennui,
Comme l'objet d'une humble & sainte servitude,
Non pas comme l'auteur de leur béatitude.

FLAVIE.

Quoiqu'il soit adorable & plein de majesté,
Je ne renonce pas, Madame, à sa bonté ;
Je le sers, mais aussi j'attends qu'il me couronne,
J'adore ce qu'il est, & j'aime ce qu'il donne ;
Dans mon empressement j'ai mon esprit soumis,
Je ne prétends de lui que ce qu'il m'a promis ;
Et lorsque j'accomplis sa volonté suprême,
Le prix que j'en attends n'est autre que lui-même.

CLARICE.

Oh ! si dans votre cœur le Ciel imprime un jour
Le sentiment du pur & du parfait amour,
Vous verrez sans trembler l'enfer qui vous menace,
Le Paradis ouvert sans y chercher de place,
Le funeste trépas, l'affreuse éternité,
Rien ne pourra troubler votre tranquillité.

Fondue & concentrée en la divine Essence ;
Entièrement remise en l'état d'innocence,
Dans le saint abandon où votre esprit sera,
Ni bonheur, ni salut, rien ne vous touchera ;
Soit que Dieu vous console, ou soit qu'il vous éprouve,
Soit qu'il vous glorifie, ou soit qu'il vous réprouve,
Avec soumission, repos & gayeté,
Vous verrez accomplir sa sainte volonté.

FLAVIE.

Que cette indifférence est injuste & cruelle !
Quoi ! je consentirois à ma perte éternelle,
Et mettant en Dieu seul ma force & mon appui,
Je pourrois me résoudre à me priver de lui ?
Non, je dois espérer, ainsi que je dois croire,
C'est ma félicité, mais c'est aussi sa gloire,
Sa nature le porte à me faire du bien,
Et c'est son intérêt de même que le mien.

CLARICE.

J'accepte comme vous les grâces qu'il m'accorde ;
Et je sais m'en remettre à sa miséricorde,
Cet heureux & parfait désintéressement
Est de notre oraison le premier fondement.

FLAVIE.

J'ai peine à vous comprendre, & je commence à craindre
Ces élévations où je ne puis atteindre.
Je me prétente à Dieu dans mes saintes ardeurs,
J'apprends à méditer ses diverses grandeurs.
Dans ce vaste univers qu'a produit sa puissance,
J'admire sa sagesse & sa magnificence ;
Sa charité me touche, & j'aime sa douceur,
Et sa miséricorde à l'égard du pécheur.
Quand sa divine loi m'instruit & me console,
Je sens la vérité naître de sa parole ;
Je vois dans ses Elus briller sa sainteté,
Je m'abyme & me perds dans son éternité ;
Dans tous les châtimens qu'exerce sa justice,
Je plains ceux qu'il punit, & crains qu'il me punisse.
Ce sont là les objets qui me frappent le plus.

CLARICE.

Vous en êtes encor, Madame, aux attributs,
Pour moi je vais tout droit à la divine Essence;
Je m'arrête à Dieu seul, non pas à sa puissance,
A sa miséricorde, à son éternité,
Je sais me recueillir toute en son unité;
Dans l'oraison sublime où le pur amour entre,
Les lignes ne sont rien, il faut aller au centre,
Et ne point mettre en Dieu de ces divisions.

FLAVIE.

C'est lui que je révère en ses perfections.
N'est-il pas tout-puissant, tout juste, tout aimable.

CLARICE.

Ces attributs n'ont rien qui ne soit vénérable,
Mais il faut à Dieu seul se fixer aujourd'hui.

FLAVIE.

Ses attributs sont-ils autre chose que lui?

CLARICE.

Ce sont d'autres objets dont l'ame s'embarrasse.

FLAVIE.

En priant, sans cela je suis toute de glace.
Je me tiens à l'état qui peut me convenir.

CLARICE.

Qui sait monter plus haut, ne doit pas s'y tenir.
Le Mystique en Dieu seul, qu'il adore & qu'il aime,
Ne s'accommode pas de la Trinité même,
Et fixant en un point l'amour qu'il peut avoir,
N'a qu'un acte à produire, & qu'un objet à voir.

FLAVIE.

Vous prêchez-là, Madame, une étrange doctrine,
Les attributs divins, la Trinité divine,
Ne sont-ils que des noms inutiles chez vous?

CLARICE.

Quand vous ferez un jour mystique comme nous,
Si la grâce du Ciel vous touche & vous éclaire,
Vous trouverez en Dieu l'unique nécessaire.

FLAVIE.

Je pourrai donc alors dans ma dévotion
Penſer à Jeſus-Chriſt.

CLARICE.

Autre imperfection.
Dans l'oraiſon, ſa croix de ſon ſang empourprée,
Ni ſon humanité, quoique ſainte & ſacrée,
Ne peuvent dignement occuper notre eſprit.

FLAVIE.

Voulez-vous m'interdire encore Jeſus-Chriſt?
Non, j'aime à profiter de ſes divins oracles,
A méditer ſa loi, ſes œuvres, ſes miracles;
Son exemple eſt la règle & l'objet de ma foi;
Tout ce qu'il a ſouffert, ou qu'il a fait pour moi,
Nourrit ma piété, ſoutient ma patience,
Entretient ma ferveur & ma reconnoiſſance,
Et laiſſe dans mon cœur pour remplir mes ſouhaits,
Une ſource d'amour, de douceur & de paix.

CLARICE.

Ce ſont des ſentimens dignes d'un cœur fidelle,
Et pour cet Homme-Dieu j'approuve votre zèle.
Uniſſez-vous à lui par votre charité,
Imitez ſa juſtice & ſon humilité,
De ſa Rédemption connoiſſez l'efficace,
Cherchez dans vos dangers le ſecours de ſa grâce;
De vos maux dans ſon ſang trouvez la guériſon;
Mais dans le doux ſommeil de la ſainte oraiſon,
Où la perfection de l'ame ſe conſomme,
Il faut paſſer à Dieu ſans s'arrêter à l'homme;
Le voir, non comme Père & comme Rédempteur,
Mais comme Souverain & comme Créateur,
Et dans les doux tranſports que la charité donne,
S'unir à ſon eſſence, & non à ſa perſonne.

FLAVIE.

Ces raiſonnemens-là ſont bien ſpéculatifs.
Il n'eſt donc pas permis à vos contemplatifs
D'admirer Jeſus-Chriſt & ſes ſacrés myſtères?

CLARICE.

Madame, ce ſont-là des oraiſons vulgaires.

FLAVIE.

L'ouvrage du ſalut n'eſt-il pas tout divin ?

CLARICE.

Dieu n'eſt-il pas de tout le principe & la fin ?

FLAVIE.

Quoi ! lorſqu'en Jeſus-Chriſt ſaintement recueillie,
Je médite ſa mort, je médite ſa vie,
Que ſur chaque ſouffrance & ſur chaque action,
Attachant mon eſprit & ma réflexion,
Je l'admire au Thabor, je le pleure au Calvaire...

CLARICE.

Madame, encore un coup c'eſt l'oraiſon vulgaire.

FLAVIE.

Je mettois en ce point la parfaite oraiſon.

CLARICE.

Pourquoi multiplier les actes ſans raiſon ?
Pourquoi ne pas monter au trône de la gloire ?
Un dévot imparfait ſe contente de croire,
Et dans les mouvemens d'une ſainte ferveur,
Repaſſe ce qu'a dit, ce qu'a fait le Sauveur,
Grave les traits groſſiers de ſa tragique hiſtoire,
Tantôt dans ſon eſprit, tantôt dans ſa mémoire,
S'agite, s'attendrit, compâtit à ſes maux,
Le ſuit en ſes tourmens, le ſuit en ſes travaux,
Et traîne vainement de myſtère en myſtère
Les actes fatigans d'une foi paſſagère.

FLAVIE.

Vous n'approuvez donc pas ces méditations ?

CLARICE.

Ce ne ſont proprement que des diſtractions
Que ſe donnent pour Dieu des ames empreſſées.

FLAVIE.

Pouvez-vous leur fournir de plus ſaintes penſées ?

CLARICE.

Le Myſtique appuyé des dons qu'il a reçus,
Laiſſe-là Jeſus-Chriſt & paſſe par-deſſus,

Porte, ſans s'arrêter à de foibles images,
A Dieu ſon créateur ſes uniques hommages ;
S'élève comme un aigle, & d'un vol généreux,
Va fixer au ſoleil ſon regard amoureux.

FLAVIE.

Quel ſublime voilà !

CLARICE.

C'eſt-là notre méthode.

FLAVIE.

Mais dans la piété rien ne vous accommode ;
Vous laiſſez Jeſus-Chriſt fait homme, & mort pour nous ;
Et quelle eſpèce enfin de Chrétiens êtes-vous ?

CLARICE.

Vous connoîtrez un jour, Madame, qui nous ſommes.
Quand le Ciel pour inſtruire & réformer les hommes...
Mais il ne convient pas de m'expliquer ici.

FLAVIE.

J'honore mon Sauveur.

CLARICE.

Nous l'honorons auſſi.

FLAVIE.

J'aime à lui conſacrer un amour pur & tendre.

CLARICE.

Ne pas monter à Dieu, Madame, c'eſt deſcendre.

FLAVIE.

Je n'ai pas tant de gloire & tant d'ambition,
Et je n'ai pas acquis par ma converſion
Le droit de m'éloigner des routes ordinaires,
De ſauter Jeſus-Chriſt, de franchir ſes myſtères,
D'arriver à la fin ſans prendre le milieu,
Et d'aller d'un plein vol juſqu'au trône de Dieu.

CLARICE.

Ne déſapprouvez-pas, Madame, cet uſage.
Il faut ſonger au terme & non pas au paſſage.
La raiſon ne veut pas qu'on s'arrête en chemin,

Et qu'on aille aux moyens quand on eſt à la fin.

FLAVIE.

Ces grandes vérités dont vous m'avez inſtruite
Pourront ſervir un jour à régler ma conduite.
Puiſſai-je m'élever à ces grands ſentimens,
Et recueillir le fruit de vos enſeignemens.

CLARICE.

Le Ciel fera pour vous ce qu'il a fait pour d'autres.

FLAVIE.

Heureuſe ſi j'avois un cœur comme les vôtres.
Vous tenez à vos pieds les vices abattus,
Vous portez juſqu'au Ciel vos brillantes vertus.
Dans le ſein de la paix vous poſſédez vos ames.
Pour moi je vis, hélas! comme les autres femmes.
Vous étouffez en vous vos inclinations,
Moi je ſuis foible encore & j'ai mes paſſions;
Vous triomphez du vice, & je lui fais la guerre;
Vous volez dans les airs, moi je vais terre à terre;
Vous jouiſſez en Dieu de ſa félicité,
Moi je le crains, & l'aime avec ſimplicité.

CLARICE.

Ces humbles ſentimens, ces pieuſes pratiques,
Vous conduiſent, Madame, aux vérités myſtiques.
Dans un autre entretien je vous rendrai raiſon
De notre quiétude & de notre oraiſon.
Vous verrez ce qu'on doit au Monarque ſuprême,
Comment l'ame s'élève au-deſſus d'elle-même,
Comment, indépendante & du temps & du lieu,
Elle ſe purifie & ſe transforme en Dieu.
Nous vous révélerons toute notre doctrine,
Et nous vous unirons à l'eſſence divine.

FLAVIE.

Je ne puis vous marquer ce que mon cœur reſſent;
Qu'en le rendant docile, humble & reconnoiſſant.
Quelque indigne qu'on ſoit d'entrer dans vos myſtères;
J'écouterai toujours vos conſeils ſalutaires,
Et viendrai prendre ici, quand vous l'ordonnerez,
La ſeconde leçon que vous me préparez.

DIALOGUE

DIALOGUE SECOND.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiſte.*

FLAVIE, *nouvelle convertie.*

FLAVIE.

IL eſt vrai qu'on voit peu de magnanimes cœurs ;
Que Dieu n'a preſque plus de vrais adorateurs ,
Que la foi des dévots eſt foible en cette vie ,
Et que la charité par-tout eſt refroidie.
Mais , grâces au Seigneur tout-puiſſant & tout ſaint ,
Vous venez rallumer le flambeau qui s'éteint ,
Diſſiper des mortels l'ignorance profonde ,
Et jeter la lumière & le feu dans le monde.

CLARICE.

Dieu veuille nous conduire & bénir nos deſſeins ,
Mais il faut que ce ſoit l'ouvrage de ſes mains.
De mille objets mondains les ames poſſédées ,
N'oſent plus concevoir de ſi nobles idées.
On prend pour ſon ſalut des ſentiers écartés.
On a perdu le goût des grandes vérités.
On ſe repaît de crainte ou d'eſpérances vaines.
Nul ne veut s'affranchir des foibleſſes humaines.
Nul ne cherche à monter avec affection
Au ſommet lumineux de la ſainte Sion.
On prend pour piété des prières ſtériles ,
Des vœux intéreſſés , des diſcours inutiles ;
L'eſprit le plus réglé ne connoît tout au plus
Que l'uſage commun des petites vertus.

FLAVIE.

Vous peignez bien , Madame , ici mon caractère.

CLARICE.

La contemplation n'eſt plus qu'une chimère ,
Le monde la regarde avec étonnement ,

Comme une illuſion, comme un égarement,
Où tombent depuis peu des ames inquiètes ;
Et même dans le ſein de ces ſombres retraites
Où l'eſprit d'oraiſon doit être répandu,
Par le malheur du temps, l'uſage en eſt perdu.
Il ſemble que le Ciel trompe nos eſpérances,
Qu'il détourne de nous ſes ſaintes influences,
Qu'il veuille nous tenir ſes myſtères cachés,
Et qu'un aſtre malin, pour punir nos péchés,
Ait verſé triſtement dans le ſiècle où nous ſommes,
Un poiſon froid & lent dans la maſſe des hommes.

FLAVIE.

Dans votre pur amour & dans votre oraiſon,
N'a-t-on pas le remède & le contre-poiſon ?

CLARICE.

Le monde n'aime point la piété ſolide,
La contemplation lui paroît inſipide,
Cette manne du Ciel lui cauſe de l'ennui,
Et les oignons d'Egypte ont plus de goût pour lui.
Madame, ſauvez-vous de ces erreurs funeſtes,
Pour jouir avec nous des délices céleſtes.

FLAVIE.

Faites-moi donc goûter de ces mets ſavoureux.

CLARICE.

Oh ! que c'eſt un état aimable & bienheureux !
Lorſqu'au parfait amour une ame abandonnée,
D'un cercle de rayons ſe trouve couronnée,
Et va dans une douce & ſainte oiſiveté,
Se perdre dans le ſein de la Divinité...

FLAVIE.

Il me ſemble la voir, cette ame bienheureuſe,
Se tracer dans les airs ſa route lumineuſe,
Et comme une étincelle, imperceptiblement
Diſparoître au milieu des feux du Firmament.

CLARICE.

C'eſt alors qu'on jouit, même dans cette vie,
Quoiqu'on ſoit en exil, des droits de la patrie ;

Que toute paſſion ſemble s'éteindre en nous ;
Que Dieu verſe en nos cœurs ce qu'il a de plus doux,
Que ſa grâce puiſſante étouffe la nature,
Et qu'on s'unit à lui d'une ardeur toute pure.
On ne voit hors de lui rien qu'on puiſſe chérir,
Rien qu'on craigne de perdre, ou qu'on veuille acquérir :
On demeure immobile & mort en ſa préſence,
Madame, & tout cela ſe fait ſans qu'on y penſe.

FLAVIE.

Mais enfin pour jouir de cet unique bien
Que faut-il que je penſe ou que je faſſe ?

CLARICE.

Rien.

FLAVIE.

Cette pratique là, Madame, eſt bien aiſée,
Et votre loi myſtique eſt bientôt expoſée.

CLARICE.

Nous ne demandons rien d'empreſſé ni de vif,
Et notre état, Madame, eſt un état paſſif,
Où l'homme, entre les mains du Seigneur qui l'éclaire,
Prend ſes impreſſions, & n'a plus rien à faire.

FLAVIE.

Tout travail eſt banni de cet heureux état ?
Vous voulez triompher ſans peine & ſans combat,
Et vous mettez enfin toute votre ſageſſe
Dans cette nonchalante & dévote pareſſe ?
Le Ciel, où vous tenez votre eſprit attaché,
Vous donne ſes faveurs, Madame, à bon marché.

CLARICE.

Reſpectez ce repos & cette quiétude,
Qui fait tout notre honneur & toute notre étude.
Quand le contemplatif, ſans chercher de milieu,
Par un acte direct peut s'élever à Dieu,
Raiſonnemens, diſcours, réflexions finiſſent,
Eſpérances, amours, déſirs s'évanouiſſent,
Le cœur anéanti n'a plus de mouvemens,
Et l'ame ſe refuſe à tous ſes ſentimens :
Dans ce calme profond, devant l'objet qu'on aime,

On ne parle, on n'agit, on ne penſe pas même;
Les ſens ſont interdits, la raiſon ſe ſuſpend,
Un myſtique ſommeil dans l'homme ſe répand,
Du préſent, du paſſé les confuſes images
Semblent s'envelopper dans de ſombres nuages;
Dans cet oubli de tout, où l'on ne ſe ſent point,
L'homme ſe ramaſſant tout entier en un point,
Demeure devant Dieu dans un profond ſilence,
Déſoccupé de tout, hormis de ſa préſence.
Voilà notre oraiſon.

FLAVIE.

Il n'eſt rien de ſi grand :
Mais pour rendre un eſprit tout à fait indolent,
Pour éteindre en un cœur toute ſorte de flamme,
Pour lier d'un ſeul nœud les puiſſances de l'ame,
Pour éloigner des yeux tant d'objets décevans,
Et pour fixer en nous tant de reſſorts mouvans,
On s'immole ſoi-même, on ſe met à la gêne,
Et pour être tranquille on a bien de la peine.

CLARICE.

Vous aimez un peu trop, Madame, à raiſonner.
Il faudroit quelquefois ſavoir s'abandonner,
Nous avons la raiſon, la foi, l'expérience.

FLAVIE.

Pardonnez ſi je dis ainſi ce que je penſe.

CLARICE.

Pour moi je ſuis Myſtique, & je ſais ce que c'eſt,
Je ſuis, grâces au Ciel, dans un état parfait.
Je remets à ſes ſoins tout ce qui me concerne,
C'eſt lui qui me conduit, c'eſt lui qui me gouverne.
J'ai renoncé ſans peine avec ſincérité,
A tous mes droits d'uſage & de propriété;
Soit bonheur, ſoit malheur, je demeure immobile,
Dans ma paſſiveté tout me paroît facile:
Permettez-moi ce mot, Madame,

FLAVIE.

Je l'apprens;
Heureuſe ſi je puis m'en ſervir dans ſon temps.
Mais quand pourrai-je avoir cette égalité d'ame?

Quand pourrai-je brûler du feu qui nous enflamme ?
J'y prétends ; mais je crains que mes vivacités
Ne s'accommodent pas de vos paſſivetés.

CLARICE.

Approchez du Seigneur avec confiance.
Voici le nœud fatal de la ſainte ſcience,
Le myſtère ſecret de la dévotion,
Et le plus court chemin à la perfection.
Par un acte éminent, perpétuel, ſincère,
Qu'un ſaint & pur amour vous oblige de faire ;
Conſacrez-vous, Madame, à votre Créateur,
Mettez entre ſes mains votre ame, votre cœur,
Tout ce que vous penſez, & tout ce que vous faites ;
Tout ce que vous ferez, & tout ce que vous êtes :
Cela fait, demeurez tranquille comme nous,
Vous ſerez toute en Dieu, Dieu ſera tout en vous.

FLAVIE.

Que ce projet eſt beau ! mais ſera-t-il durable ?

CLARICE.

Ne le ferez-vous pas, Madame, irrévocable ?

FLAVIE.

Je donnerai mon cœur, comme il eſt ordonné ;
Mais ſi je le reprends après l'avoir donné ?
Le monde nous entraîne,

CLARICE.

Et le Ciel nous aſſiſte.

FLAVIE.

Je change bien ſouvent ;

CLARICE.

Mais votre acte ſubſiſte.

FLAVIE.

Quoi, même en abuſant de notre liberté ?

CLARICE.

Dieu n'eſt-il pas ſaiſi de votre volonté ?
Lorſque nous lui donnons notre amour ſans réſerve ;
C'eſt lui qui le reçoit, c'eſt lui qui le conſerve,

Et jusqu'à ce qu'on vienne à rompre ce traité,
Quoiqu'on fasse, il demeure à perpétuité.

FLAVIE.

Dieu pourra-t-il compter sur ma persévérance ?
Croira-t-il que je l'aime encor quand je l'offense ?
Souffrira-t-il en moi des sentimens humains ?

CLARICE.

Hé ! ne vous a-t-il pas, Madame, entre ses mains ?
Les dissipations, les foiblesses humaines,
Ce qu'on sent ici-bas de douceurs & de peines,
Peuvent-ils le troubler dans sa possession ?
Voilà ce que produit la contemplation,
C'est la base & le fond de la vie unitive.

FLAVIE.

L'heureux état que c'est d'être contemplative !
Vous possédez cet art, Madame, excellemment.

CLARICE.

Il faut vous l'expliquer encor plus nettement.
Lorsqu'une fois l'esprit de céleste origine
S'est plongé dans le fond de l'essence divine,
Et demeure absorbé dans le souverain bien,
Tout ce que le corps fait ne se compte pour rien :
Ce corps n'est qu'une aveugle & sensible matière,
Qu'un amas agité de boue & de poussière,
Dont tous les mouvemens que la cupidité
Produit sans la raison & sans la volonté,
Sont actes sans aveu, sans malice, sans blâme,
Et ne peuvent salir la pureté de l'ame,
Qui jouissant au Ciel de solides plaisirs,
Laisse vivre le corps au gré de ses désirs.

FLAVIE.

Ah ! que vous nous donnez une belle ouverture
Pour accorder la grâce avec la nature !
Quel secret de morale & de dévotion !
Quoi ! si quelque indiscrète & folle passion
Allumoit dans mon cœur une secrète flamme ?

CLARICE.

C'est la faute du corps, non pas celle de l'ame,

Qui ne peut avoir part à ce déréglement.

FLAVIE.

Je pourrois donc pécher, Madame, innocemment,
Me ſatisfaire en tout, & vivre ſans contrainte,
Et pour pouvoir faillir ſans remords & ſans crainte,
Et rendre devant Dieu mes crimes innocens,
Renvoyer mon eſprit, & retenir mes ſens.
Cette religion paroîtra bien commode,
Et croyez-moi, bientôt vous ſerez à la mode.

CLARICE.

On pourroit abuſer de ces enſeignemens,
Il eſt vrai; mais je ſais quels ſont vos ſentimens
Un fond de piété ſoutient votre ſageſſe,
Ramenez donc au Ciel toute votre tendreſſe,
Et tenez votre eſprit au Seigneur attaché,
Madame, après cela, moquez-vous du péché.

FLAVIE.

Excuſez ſur ce point ma répugnance extrême:
Puis-je me ſéparer moi-même de moi-même?
Faire de mon amour un partage fatal,
Une partie au bien, une partie au mal?
L'eſprit qui dans le Ciel s'élève & ſe reſſerre?
Le corps qui ſe corrompt & rampe ſur la terre,
Vivant chacun à part, & chacun ſous ſa loi?
Madame, ce ſont-là des énigmes pour moi.

CLARICE.

L'interprétation n'en eſt pas difficile,
L'eſprit eſt fort, Madame, & la chair eſt fragile,
L'homme animal s'échappe, & peut tout haſarder,
Mais l'homme intérieur a ſon ame à garder,
Et doit entretenir ſa pureté céleſte.

FLAVIE.

J'aurai ſoin de la mienne, & Dieu fera le reſte;
Mais je ſuis foible encore, il faut me ſupporter,
Et c'eſt aſſez pour moi que de vous écouter.

CLARICE.

Quand la vérité parle, & qu'une ame eſt docile,
Tout s'applanit, Madame, & tout devient facile.

Priez le Tout-Puiſſant qu'il répande à propos
Dans votre foible cœur ſon bienheureux repos ;
Faites-vous devant lui comme un rien de vous-même ;
Reconnoiſſez en lui Sa Majeſté Suprême,
Remettez en ſes mains avec humilité,
Le précieux dépôt de votre libérté ;
De tous déſirs mondains purifiez votre ame ;
Ne veuillez rien...

FLAVIE.

Oh ! non, je veux vouloir, Madame ;
Qui perd ſa liberté ne peut être content,
Je n'aime pas ce rien que vous eſtimez tant :
En tout ce que je fais, ou que je me propoſe,
Permettez que j'y ſois du moins pour quelque choſe ;
Que mon eſprit ſoumis agiſſe autant qu'il peut,
Que je puiſſe vouloir du moins ce que Dieu veut,
Et que ſur ce que j'aime, ou ce que je déſire,
Me réſervant encor quelque reſte d'empire,
Pour aider le Seigneur à me bien gouverner,
Je me retienne un cœur que je veux lui donner.

CLARICE.

Vous voulez donc, Madame, entrer en concurrence ;
Et partager l'empire avec la Providence ?
Le Ciel pour nous conduire a-t-il beſoin de nous ?
Vous voulez être libre & dépendre de vous,
Et vous aſſocier vous-même à ſes myſtères :
Croyez-vous que vos ſoins lui ſoient ſi néceſſaires,
Et que Dieu déployant ſa force & ſes bontés,
Ne puiſſe vous ſauver ſi vous ne l'aſſiſtez ?
Heureux qui verſe en lui ſon ame toute entière,
Qui n'a les yeux ouverts que pour voir ſa lumière ;
Qui n'a rien à prétendre, & ne veut rien ſavoir,
Qui n'appréhende rien, & ne veut rien prévoir,
Qui ſur ſa deſtinée & ſur toute autre choſe,
Laiſſe agir la vertu de la première cauſe,
Qui ſur ſa ſainte loi règle ſes ſentimens,
Et voit ſes volontés dans les événemens.

FLAVIE.

Je ſais que le ſalut que la grâce conſomme,
Eſt l'ouvrage de Dieu, non pas celui de l'homme :

Mais il veut par juſtice, autant que par honneur,
Que l'homme contribue à ſon propre bonheur.
Nous ſommes des ſujets libres dans ſon empire;
On peut faire le bien, mais c'eſt lui qui l'inſpire;
Nous uſons de ſes dons ſans nous en prévaloir;
Nous voulons, il eſt vrai, mais il nous fait vouloir.

CLARICE.

Veuillez donc, puiſqu'ainſi votre cœur le ſouhaite.
Mais quoi, renoncez-vous à devenir parfaite?
Pur amour, abandon, n'ont plus d'attrait pour vous;
Renoncez-vous, Madame, aux noces de l'Epoux?
Cette ſainte union, ce chaſte mariage
Entre notre ame & Dieu, n'ont rien qui vous engage?
Cherchez-vous d'autre bien, cherchez-vous d'autre appui?
Et ne voulez-vous pas vous transformer en lui?

FLAVIE.

Ces divines ardeurs d'une ame transformée,
Cette poſſeſſion d'aimer & d'être aimée,
Ces paſſives langueurs, ces tranſports hors de ſoi,
Tous ces raffinemens ne ſont pas faits pour moi.
Il me faut une loi plus ſimple & plus facile;
Mon maître eſt Jeſus-Chriſt, ma règle eſt l'Evangile;
Sous les pieux conſeils d'un ſage Directeur,
A qui j'ai confié les ſecrets de mon cœur,
Je pratique ſans faſte, & ſelon l'occurrence,
Tantôt l'humilité, tantôt la patience;
De mes ſoins, de mon bien j'aſſiſte le prochain;
Je voudrois être utile à tout le genre-humain;
Je donne ſans relache un frein à la nature,
Je me ſens diſpoſée à remettre une injure;
Je remplis les devoirs de la ſociété;
Et de peur de bleſſer la ſainte charité,
Je fuis les entretiens des perſonnes frivoles,
Et je fais en parlant le choix de mes paroles;
J'adore le Seigneur, je l'invoque en tout temps,
Aux pieds de ſes Autels je porte mon encens:
Je deſcends au détail de mes ſoins domeſtiques,
Madame, ce ſont-là mes petites pratiques,
Vous voulez me ſouffrir, hélas! par amitié,
Mais je reconnois bien que je vous fais pitié.

O vous, contemplatifs de céleſte origine,
Et qui participez à la grandeur divine,
Qui par vos actes purs, ſimples & ſolennels,
Vous mettez au-deſſus du reſte des mortels,
Travaillez un peu moins à devenir tranquilles,
Soyez moins glorieux, & ſoyez plus utiles;
Pour porter le ſecours & l'exemple en tout lieu,
Deſcendez quelquefois de l'eſſence de Dieu
Avec des actions qui reſſemblent aux nôtres,
Et venez ici-bas faire comme les autres;
Pour moi votre oraiſon a de grands embarras;
Et mon eſprit groſſier ne s'accommode pas
De la ſubtilité de vos allégories,
Les Marthes quelque fois valent bien les Maries.

CLARICE.

Madame, c'eſt donc vous qui faites la leçon,
Vous nous avez dépeints d'une étrange façon:
Hé bien, nous vous laiſſons vos vertus en partage,
Priez Dieu, parlez peu, réglez votre ménage.

FLAVIE.

Je ne vais ni plus haut, ni plus bas que cela,
Et je m'en tiens encore à ces pratiques-là:
C'eſt à faire, Madame, à vos ames ſublimes
De produire en priant des actes magnanimes;
Vous avez le ſecret d'aller toujours au but,
De renoncer à tout, juſqu'à votre ſalut,
De vous guinder au Ciel par de nouvelles routes,
De vous faire un néant où vous vous plongez toutes,
De trouver la ſolide & juſte piété
Dans votre vénérable & ſainte oiſiveté,
D'éteindre en vos eſprits les plus vives penſées
Des choſes à venir, & des choſes paſſées,
Et de pouvoir enfin par de ſecrets reſſorts,
Séparer en vivant l'ame d'avec le corps.

DIALOGUE TROISIEME.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiſte.*

FLAVIE, *nouvelle convertie.*

CLARICE.

VOUS n'aſpirez donc plus à la perfection,
Et vous abandonnez la contemplation ;
Que de grâces du Ciel, que de douceurs perdues !

FLAVIE.

Chacun ſuit ſon attrait, & chacun a ſes vues,
Votre oraiſon me paſſe, & je ne ſais pourquoi
Les Cieux ouverts pour vous ne s'ouvrent pas pour moi ?
Le myſtique repos me trouve un peu trop vive,
Et je n'ai pas enfin l'ame contemplative.
Aux ſentimens divins j'en veux joindre d'humains.

CLARICE.

Je ne vous blâme pas, Madame, je vous plains.
Vous êtes peu ſenſible à nos grandes fortunes,
Et vous vous rabattez ſur des vertus communes.
Le Seigneur vous appelle, & vous vous amuſez,
Il ouvre ſes tréſors, & vous les refuſez.

FLAVIE.

C'eſt à ſa ſainte loi qu'il veut que je m'applique,
Il ne m'a point laiſſé d'Evangile myſtique.
Dans mes devoirs communs j'examine & je voi
Ce que je fais pour Dieu, ce que Dieu fait pour moi.
Dans les biens qu'il m'a faits, grande reconnoiſſance,
En ce qu'il me preſcrit, exacte obéiſſance,
Lorſqu'il veut m'affliger, humble ſoumiſſion,
M'attacher aux vertus de ma profeſſion,
Sentir quand il lui plaît les douceurs de ſa grâce,
Voilà ce qu'il eſtime, & ce qu'il veut qu'on faſſe.

CLARICE.

Il aime encore mieux qu'on s'élève plus haut.
La médiocrité, Madame, eſt un défaut.

FLAVIE.

Vous jetez dans mon cœur d'inutiles amorces.
Je ne m'élève pas au-deſſus de mes forces.
Je vous l'ai dit, Madame, & je vous le redis,
Je ne veux occuper qu'un coin du Paradis,
Parmi les petits Saints inconnus dans l'hiſtoire,
De-là vous voir briller au ſommet de la gloire.

CLARICE.

Le Ciel qui diſtribue à chacun ſes talens,
Fait valoir les petits, & couronne les grands.
Vous pouvez demeurer dans l'état où vous êtes,
Tous dévots ne ſont pas ou Docteurs, ou Prophètes;
Tous ne ſont pas admis à la ſainte union,
Nous avons le repos, vous avez l'action;
Dieu careſſe les uns, & protège le reſte;
On voit dans la maiſon de ce Père céleſte
Différence d'emplois, diverſité de rangs,
Des ſerviteurs mêlés avec les enfans;
Les uns ont le travail & la peine en partage,
Les autres plus heureux ont Dieu pour héritage;
Les uns cherchent un bien qu'ils n'ont pas éprouvé,
Les autres ſont contens, ſurs de l'avoir trouvé;
Ceux-là commencent l'œuvre, & ceux-ci la finiſſent;
Les uns courent au prix, les autres en jouiſſent,
Et ſelon les ſecours & les grâces qu'ils ont,
Les uns ſont dans le Ciel, & les autres y vont.

FLAVIE.

Pour moi je ſuis au rang de ces ames traîneuſes,
Qui ſuivant du Seigneur les routes lumineuſes,
Et jetant vers le Ciel parfois quelque regard,
Marchent languiſſamment, & n'arrivent que tard.
Dans la dévotion que j'ai deſſein de ſuivre,
Je n'ai d'autre ſecret que celui de bien vivre,
Quiétude, abandon, ſpiritualités,
Raffinemens d'amour que vous nous débitez,
Sont pour moi juſqu'ici doctrines inconnues:

Mon ame ne fait pas s'élancer dans les nues,
L'extatique ſommeil n'eſt pas ſelon mon cœur,
Et l'amour endormi répugne à mon humeur;
Je ne fais point pouſſer vos immenſes tendreſſes,
Ni pour mettre à couvert mes petites foibleſſes,
En vertu d'un traité dont on eſt convenu,
Prolonger comme vous un acte continu.
Je ne fais pas mourir, ni me perdre en moi-même,
Et puis me retrouver dans l'eſſence ſuprême;
Et confondant en Dieu mon être avec le ſien,
Me plonger dans le tout, me plonger dans le rien.
Je ne me pique pas d'avoir au Ciel ma place,
Ni de voir comme vous le Seigneur face à face,
Ni d'aller dans ſon ſein vivre tranquillement,
Et régner avec lui familièrement;
D'ailleurs je n'oſerois me croire deſtinée
A m'unir avec lui par le ſaint hymenée,
Indigne de paſſer, dans des liens ſi doux,
Des jours délicieux avec un tel Epoux.
Cette doctrine donc étant peu praticable,
Et ne ſachant que trop de quoi je ſuis capable;
Vu le peu de vertu que vous me connoiſſez,
Je m'en départs, Madame, & vous m'en diſpenſez.

CLARICE.

Je vous plains, & voilà tout ce qu'on peut vous dire.

FLAVIE.

Vous me plaignez, Madame, & moi je vous admire.
Mais ces grands ſentimens que vous nous propoſez,
Je ne les trouve pas aſſez autoriſés.

CLARICE.

Autoriſés? ô Dieu! les Conciles, les Pères,
Les Docteurs les plus doux, comme les plus ſévères,
Qui ſavoient mieux que nous juger des oraiſons,
En ont dit autrefois ce que nous en diſons.

FLAVIE.

Juſqu'au point du ſalut porter l'indifférence;
Aimer Dieu ſans déſir, ſans ſoin, ſans eſpérance;
N'avoir qu'un acte ſeul par toute piété,
Madame, tout cela ſent bien la nouveauté;

Je ne sais ce qu'ont dit les Pères, les Conciles ;
Mais je crois...

CLARICE.

Laissons-là ces discours inutiles :
Il ne vous convient pas de décider ici.
Est-ce votre Curé qui vous l'a dit ainsi ?
Notre doctrine est pure, ancienne, fidelle,
Mais la pratique, hélas ! en est toujours nouvelle ;
Le monde se relâche, & nous le réformons,
Le pur amour s'éteint, & nous le rallumons,
Et pour mieux établir notre oraison tranquille,
Nous allons la puiser jusques dans l'Evangile ;
Jesus-Christ pour prier s'y retire à l'écart,
Et Marie y fait choix de la meilleure part.

FLAVIE.

Pour Jesus-Christ, Madame, il est inimitable ;
Pour le choix de Marie il étoit admirable :
Cette sainte captive alloit porter son cœur
Et ses chastes désirs aux pieds de son vainqueur ;
Mais laissant engager Marthe à la vie active,
La bonne fille crut être contemplative,
Et moins sage que vous, elle n'eut pas l'esprit
De s'attacher à Dieu, non pas à Jesus-Christ.

CLARICE.

Ce que vous dites-là, Madame, pourroit être ;
Mais elle étoit aux pieds de Jesus-Christ son maître,
Qui pouvoit lui donner de sublimes leçons,
Et lui faire penser tout ce que nous pensons.
Quoi qu'il en soit, des lois saintes comme les nôtres,
Sont des traditions qui coulent des Apôtres,
Et nous avons pour nous toute l'autorité
Que donne la pieuse & sage antiquité.

FLAVIE.

Vous vous donnez en vain ces grandes origines,
Vous venez des Begards, Madame, & des Beguines,
Qui prêchoient comme vous la pure charité,
Se disoient citoyens de la sainte Cité,
Rejetoient les désirs, même les plus louables,
Tout pécheurs qu'ils étoient se croyoient impeccables ;

Sous le voile ſacré de la ſainte oraiſon,
Supprimoient les vertus, ſuſpendoient la raiſon,
Et vivant ſans ſouci, ſans honneur, ſans étude,
Entêtez d'une triſte & morne quiétude,
Et pleins de paſſions qu'ils ne pouvoient cacher,
Commençoient par l'eſprit, finiſſoient par la chair:
Ne vous offenſez pas de cette deſcendance.

CLARICE.

Ces gens-là ne ſont pas de notre connoiſſance,
Madame, s'ils ont eu de l'indiſcrétion,
Et s'ils ont abuſé de la dévotion,
S'ils ont abandonné la vérité chrétienne,
Nous nous en rapportons au Concile de Vienne;
Nous renonçons de même aux dogmes erronés
Des faux ſpirituels, des faux illuminés.
Nous avons pour Docteurs des Pères vénérables,
Dévots, judicieux, ſavans, irréprochables;
Rusbrock, le grand Rusbrock y tient le premier lieu.

FLAVIE.

Rusbrock! que dites-vous?

CLARICE.

Ce grand homme de Dieu;
Rusbrock encore un coup, dont la ſcience exquiſe...

FLAVIE.

De quel pays étoit ce père de l'Egliſe?

CLARICE.

Vous ne connoiſſez pas Rusbrock, Madame,

FLAVIE.

Non.

CLARICE.

Rusbrock! que de douceurs ſous ce barbare nom!
Harphius vient après: quels myſtiques, Madame?
Ils ont ſi bien écrit ſur les noces de l'ame,
Qu'ils méritent l'honneur de votre ſouvenir.

FLAVIE.

Donnez-leur donc des noms qu'on puiſſe retenir.

CLARICE,

Du moins vous connoiſſez Taulère notre maître;
Ce ſaint...

FLAVIE.

Permettez-moi de ne le pas connoître!
Je me pique d'agir, & d'accomplir la loi,
Mais leur état paſſif eſt au-deſſus de moi;
Leur doctrine n'a rien d'humain ni de ſenſible,
Et leur jargon dévot eſt inintelligible.

CLARICE.

A vous, qui négligez la contemplation,
Et qui n'avez nul goût pour la perfection.
Ces Docteurs cependant par raiſon, par pratique,
Ont établi les lois de l'oraiſon myſtique,
Nous ont laiſſé le ſoin de nous purifier,
Et nous ont appris l'art de nous déifier.
Une foule de Saints, que leurs vertus ſublimes
Font briller dans le Ciel, ont ſuivi ces maximes.
Tels ſont Jean de la Croix, Balthaſar Alvarez,
A qui Dieu révéla nos myſtères ſacrés;
Thérèſe, qui brûlant d'une divine flamme,
Alloit ſe perdre en Dieu dans le Château de l'ame;
De Sales, mis au rang des Prélats immortels,
A qui toute l'Egliſe élève des Autels,
N'a-t-il pas dépouillé la ſainte indifférence,
De tout empreſſement de zèle, ou d'eſpérance?
Et quel de nos Auteurs rempli de charité,
Porta le pur amour plus haut qu'il l'a porté?

FLAVIE.

Vous avez vos Docteurs, vous avez vos Apôtres;
Mais on ne convient pas que ces Saints ſoient des vôtres.
Tout le Carmel ému de vous voir ſans raiſon
De ſon illuſtre fille adopter l'oraiſon,
Prêts à rendre en public à l'Egliſe ſa plainte,
Murmure contre vous, & réclame ſa ſainte:
De Sales vainement ici par-tout cité,
Dans ſes pieux excès doit être interprêté,
Et pour juſtifier ſa ſcience profonde,
La mère de Chantal viendroit de l'autre monde.

Ces

Ces Saints touchés de Dieu dans leurs affections ;
Ont donné quelquefois dans vos expreſſions,
Pour tracer leur amour ont mis tout en uſage,
Sans prendre votre ſens, ont pris votre langage,
Et dans leur amoureux & doux raviſſement,
Ils parloient comme vous, & penſoient autrement.

CLARICE.

Vous avez vos raiſons & nous avons les nôtres ;
Falconi, Malaval, De Combes, & tant d'autres,
En jugeront, je crois, plus ſainement que vous.

FLAVIE.

Vous ne me citez point Molinos.

CLARICE.

Parmi nous,
Madame, par reſpect qu'on a pour le Saint Père,
Nous ſavons qu'en penſer, mais nous n'en parlons guères.

FLAVIE.

C'étoit un ſéducteur.

CLARICE.

Ce diſcours eſt outré,
Mais la ſavante Priſque eſt-elle à votre gré ?

FLAVIE.

Je la connois, je ſais qu'elle eſt votre Héroïne.

CLARICE.

Elle ne ſort jamais de l'eſſence divine ;
Ni craintes, ni faveurs, n'affoibliſſent jamais
De ſon tranquille cœur l'imperturbable paix ;
La ſublime oraiſon ſemble faite pour elle,
Et la gloire du monde, ou la gloire éternelle,
Où les hommes ont mis les faux ou vrais plaiſirs,
N'ont pu ſurprendre en elle un ſeul de ſes déſirs :
Nous n'avons qu'à la voir, l'écouter & la ſuivre,
Elle a ſur l'oraiſon fait un excellent livre ;
Tout ce que le Cantique a de tendre & de doux,
Ce que l'épouſe ſent, & ce que ſent l'époux,
Elle l'expérimente, & le reſſent de même,
Et l'explique avec art du ſeul objet qu'elle aime.

FLAVIE.

Quoi qu'avec quelque honte & quelque déplaiſir,
Elle n'eut pas l'honneur de briller à ſaint Cyr,
On ne peut toutefois douter de ſon mérite ;
Il n'eſt point de talent dont elle ne profite,
Elle joint la ſoupleſſe à la dévotion,
Et porte dans le cœur la perſuaſion :
Mais je n'approuve pas qu'une femme s'empreſſe,
Qu'elle veuille par-tout faire la Prophéteſſe,
Que tantôt à la ville, & tantôt à la Cour,
Elle aille ſourdement prêcher le pur amour,
Qu'elle cherche à régner dans l'empire myſtique,
Et veuille devenir l'épouſe du Cantique;
Que ſe mettant au rang des célèbres Auteurs,
Elle oſe diſputer avec les Docteurs ;
Que ſur un char de feu, par ſoins ou par adreſſes,
Elle conduiſe au Ciel Marquiſes & Ducheſſes...

CLARICE.

A votre avis, Madame, il faut donc l'éloigner ?

FLAVIE.

Vous ſavez que ſaint Paul nous défend d'enſeigner.
Le monde n'eſt pas fait pour ſuivre nos caprices,
Il veut des Directeurs, & non des Directrices ;
Nous devons pratiquer ce que nous connoiſſons,
Et laiſſer aux Docteurs à faire des leçons.

CLARICE.

Souffrez qu'avec ſaint Paul auſſi je vous réponde,
Que les ſpirituels ſont les juges du monde :
Le grand Tertullien, d'autres Pères ſavans,
Furent admirateurs des Priſques de leurs temps.
Voulez-vous nous priver des grâces que Dieu donne
Sans nulle acception de ſexe ou de perſonne ?
L'homme a plus de ſavoir & de force que nous,
Mais nous avons l'eſprit & plus vif & plus doux ;
La raiſon eſt en lui beaucoup plus faſtueuſe,
Mais la nôtre eſt plus tendre & plus affectueuſe :
Notre ame déchargée & d'étude & de ſoins,
Pour s'élever au ciel nous pèſe beaucoup moins ;
& cherchant ſon repos toujours hors d'elle-même,

D'un lien plus étroit s'attache à ce qu'elle aime :
Nous avons avec Dieu plus de relations,
Les extaſes, les goûts, les révélations,
Et des objets divins les images empreintes,
Ont été de tout temps le partage des Saintes.

FLAVIE.

Je le crois : mais en nous cette ſublimité
N'eſt ſouvent que foibleſſe, erreur, ou vanité.

CLARICE.

Ayez pour votre ſexe un peu plus d'indulgence,
L'illuſtre Fénélon en a pris la défenſe :
Ce Prélat, qui ſans faſte & ſans ambition
Soutient par ſa vertu ſa réputation,
Et joignant au ſavoir l'art & la politeſſe,
Donne aux enfans des Rois des leçons de ſageſſe.
L'aimable piété, la paix & la douceur
Brillent ſur ſon viſage, & règnent dans ſon cœur :
Au milieu de la Cour, comme en ſa ſolitude,
Dans les cœurs les plus vifs portant la quiétude,
Il redreſſe le ſiècle, & dirige aujourd'hui
Le Courtiſan tranquille & dévot comme lui.
Il ſait juſqu'à quel point croît la divine flamme,
Juſqu'où l'on peut monter tous les reſſorts de l'ame,
Quelles ſont les vertus & quels ſont les défauts,
Et diſcerne toujours le vrai d'avec le faux.

FLAVIE.

Mais Boſſuet jaloux de la gloire divine,
Se plaint de ſa conduite, & blâme ſa doctrine :
Des règles de l'Egliſe exact obſervateur,
Prédicateur habile, & célèbre Docteur ;
Il l'accuſe, dit-on, avecque vraiſemblance
De vouloïr abolir la vertu d'eſpérance.
Je ne ſais point, pour moi, quels ſont ces différents,
Mais enfin cet Evêque eſt l'oracle du temps ;
Des ſens les plus obſcurs il diſſipe les ombres,
Il perce de l'erreur les voiles les plus ſombres ;
Et quelque autorité, quelque adreſſe qu'elle ait,
On voit fuir l'héréſie au nom de Boſſuet.
Plein d'érudition, de zèle, de ſcience...

CLARICE.

Un peu moins de savoir, & plus d'expérience ;
Madame, moins d'étude, & plus de sentiment,
Chacun parle, chacun pense différemment ;
Votre Evêque sans doute en sait autant qu'un autre ;
Mais en fait d'oraison il doit céder au nôtre.
A ses raisonnemens d'ordinaire attentif,
Le Théologien n'est pas contemplatif ;
Son esprit accablé du poids de ses pensées ;
Nourri de questions vainement ramassées,
De mille objets divers occupant sa raison,
Sous un tas de doctrine étouffe l'oraison ;
La science distrait, & l'étude dissipe ;
Il ne faut qu'un objet, il ne faut qu'un principe ;
La multiplicité fait la confusion,
La curiosité dessèche l'onction ;
Mais dans sa quiétude, un bienheureux Mystique ;
Humble par connoissance, & savant par pratique,
N'ayant que Dieu pour livre, & s'anéantissant,
Apprend ses vérités, parce qu'il les ressent.
Nous laissons ces Docteurs avec leurs ames fières,
Qui semblent s'aveugler à force de lumières ;
Nous respectons leur rang & leurs doctes travaux ;
Mais nous en appelons à d'autres tribunaux.

FLAVIE.

Cependant on ne voit que Lettres Pastorales ;
Que dissertations mystiques & morales,
Chaque Prélat s'émeut pour illustrer son nom,
Depuis Meaux & Paris jusques à Cistéron.

CLARICE.

L'un suit son intérêt, l'autre sa fantaisie ;
L'un son ambition, l'autre sa jalousie,
Chacun se fait de fête, & chacun sait pourquoi ;
Mais le Pape est arbitre & juge de la Foi.

FLAVIE.

Je laisse donc à Rome à régler vos affaires,
Et je ne prétens pas entrer dans vos Mystères ;
Jouissez du repos que vous vous proposez,
Jour & nuit devant Dieu soyez les bras croisés.

Plongez-vous dans le sein de la divine essence ;
Pour moi, dans une simple & pieuse ignorance ;
Je veux, sans m'avilir, sans me trop élever,
Pratiquer la vertu, Madame, & me sauver.

DIALOGUE QUATRIÉME.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiste.*

FLAVIE, *Nouvelle convertie.*

CLARICE.

AH ! ne mépriſez pas ce langage ſublime,
Par qui dévotement le pur amour s'exprime.
Ces termes ſi touchans, ſi tendres & ſi doux,
Qui furent inventés aux noces de l'Epoux,
Servent de fondement aux grâces extatiques,
Et ſont comme la clef des vérités myſtiques.

FLAVIE.

Non, je n'approuve point ce langage amoureux ;
Ces unions, ces airs paſſifs & langoureux,
Ces cœurs qu'anéantit l'amour qui les enflamme,
Tous ces embraſſemens, tous ces baiſers de l'ame ;
Ces durables ardeurs, ces tranquilles plaiſirs,
Cet amour jouiſſant qui n'a plus de déſirs,
Ces tendres entretiens, ces douceurs conjugales,
Cet heureux appareil de fêtes nuptiales,
Cette ſtabilité d'aimer & d'être aimé,
Ce mariage enfin complet & conſommé,
Ce ſtyle compoſé d'expreſſions mondaines ;
Et de comparaiſons des paſſions humaines,
Madame, convient-il à votre piété ?

CLARICE.

Il n'a rien qui ne ſoit propre à la charité,
Comme l'amour humain l'amour divin s'explique ;
N'avez-vous jamais lu dans le ſacré Cantique
Ces tendres ſentimens & ces tendres diſcours,

D'où l'Eglise a tiré dans ses chastes amours,
Des saintes unions les images parfaites.

FLAVIE.

De cet écrit divin, profanes interprètes,
Gardons-nous d'usurper par une folle erreur,
Ce que s'est réservé l'Épouse du Seigneur ;
Pour moi qui prétens suivre une règle plus sure,
Je n'ose de ce livre essayer la lecture,
Sachant que les décrets des Conciles prudens
Ne la permettoient pas jadis aux jeunes gens.

CLARICE.

Vous condamnez, Madame, & vous osez le dire,
Ce que l'Eglise approuve, & que le Ciel inspire.
Vous ne concevez pas dans ces expressions
Le sens spirituel de nos affections :
Lorsque le cœur s'élève, & va jusqu'à Dieu même,
Il faut moins regarder l'amour que ce qu'on aime ;
Le mot le plus commun devient mystérieux,
Le profane devient chaste & religieux,
La fin les anoblit, l'objet les purifie,
Ces paroles enfin sont paroles de vie ;
Tout ce qui tend à Dieu doit être respecté,
C'est ce culte d'amour qui fait la piété ;
Cette union intime & sainte, où se consomme
Dans la grandeur de Dieu la pureté de l'homme ;
Ces baisers, où l'esprit dans un état parfait,
S'exhale tout entier dans celui qui l'a fait ;
Ces inclinations & ces correspondances,
Où l'ame embrasse Dieu de toutes ses Puissances ;
Cette couche mystique où l'Epouse & l'Epoux
Font, parmi les plaisirs les plus purs, les plus doux,
Dans les sacrés liens où l'amour les engage,
La consommation du chaste mariage ;
Où l'ame dans le sein de la divinité,
Consacre son amour, sa foi, sa liberté.
Ce langage divin peut-il vous satisfaire ?

FLAVIE.

Vous avez beau, Madame, y mettre du mystère,
Je lis avec ennui, j'écoute avec dédain,

Ce langage amoureux trop ſemblable au mondain :
Le ſerpent eſt caché ſous ces herbes fleuries,
La nature eſt trop vive en ces allégories,
Et ces expreſſions d'un amour mutuel,
Ne portent pas toujours au ſens ſpirituel ;
La pudeur, ce me ſemble, en eſt un peu bleſſée ;
La parole ſouvent entraîne la penſée,
Et le cœur inquiet, qu'on règle comme on peut,
Ne tourne pas toujours du côté que l'on veut ;
Ces termes hériſſés d'épineuſes idées,
Sur leſquelles toutefois vos vertus ſont fondées,
Sacrés, ſi vous voulez, mais pleins de paſſion,
Ne portent pas le monde à la dévotion.

CLARICE.

Nous parlons comme font les perſonnes pieuſes.

FLAVIE.

Et quelquefois auſſi comme les Précieuſes.

CLARICE.

Ce qu'on penſe, Madame, élève ce qu'on dit.

FLAVIE.

Et ces fades douceurs amolliſſent l'eſprit :
L'amour divin s'exprime en paroles diſcrettes,
Et ne ſe traite pas comme des amourettes ;
Faut-il pour expliquer la ſainte charité,
Emprunter le jargon de la cupidité ?
On doit honorer Dieu d'un culte raiſonnable,
Se faire un art d'aimer qui lui ſoit convenable,
Purifier du feu d'une divine ardeur,
Quand on parle de lui, ſes lèvres & ſon cœur,
Et pour repréſenter ſes faveurs inviſibles,
S'élever au-deſſus des images ſenſibles :
A quoi bon cet heureux & tendre attachement
De l'Epouſe à l'Epoux, de l'Amante à l'Amant,
Ces careſſes ſur-tout, ce lit, ce mariage ?
Eſt-ce-là le vrai tour du céleſte langage ?
A force d'expliquer l'amour à votre gré,
De mêler le profane avec le ſacré,
Et de parler de l'un comme on parle de l'autre,
On ne ſait preſque plus quel amour eſt le vôtre ;

Ce ſtyle inuſité ne peut s'autoriſer,
Et croyez-moi, Madame, on peut en abuſer.
Par l'Epoux quelquefois une jeune Myſtique
Entend un autre Epoux que celui du Cantique ;
N'exclut pas comme vous tout objet corporel ;
Et ſuivant en ſecret ſon penchant naturel,
Qui fait naître en ſon cœur une indiſcrète flamme,
Ne s'en tient pas toujours aux tendreſſes de l'ame.

CLARICE.

Laiſſez-là ces abus que vous vous figurez,
Et ne condamnez pas ce que vous ignorez :
Dieu parle ainſi lui-même à l'Epouſe fidelle,
Il la regarde, il l'aime, il s'unit avec elle ;
Il la déclare aimable & ſans tache à ſes yeux,
La comble de ſes dons les plus délicieux,
Et dit, en l'embraſſant dans ſa divine eſſence,
C'eſt en vous que j'ai mis toute ma complaiſance.

FLAVIE.

Je ne ſais ſi j'ai tort, Madame, mais je crains
D'attribuer à Dieu des ſentimens humains.

CLARICE.

Pour ſauver des mortels la race criminelle
Le Verbe s'eſt caché ſous une chair mortelle ;
Sous le voile commun de foibles élémens
Se couvre la grandeur des divins Sacremens,
Ainſi du pur amour nous traitons le myſtère
Sous les expreſſions de l'amour ordinaire :
Quoique Dieu ſoit exempt de toute paſſion ;
Quoiqu'il aime ſans art & ſans émotion,
Et que dans une paix tranquille, inaltérable ;
Il épuiſe ſur lui ſon amour adorable,
Tout occupé qu'il eſt de ſa propre grandeur,
Il ſent pour ſes élus une divine ardeur ;
Il dévoile à leurs yeux le ſecret de ſa face,
Il verſe dans leur ſein les tréſors de ſa grâce,
Il veut bien les guider & leur ſervir d'appui,
Et ſe donner à ceux qui ſe donnent à lui :
Par ces faveurs du ciel ces ames conſacrées,
Et de reconnoiſſance, & d'amour pénétrées,

S'uniſſant au Seigneur, répondent à leur tour
Aux ſaints empreſſemens de ſon divin amour.
C'eſt-là le fondement des tendreſſes myſtiques.

FLAVIE.

Mais il faudroit parler de ces dons magnifiques;
Que Dieu tire pour nous du fond de ſa bonté,
Avec plus de nobleſſe & plus de dignité.

CLARICE.

Ne portez pas ſi loin votre délicateſſe;
Madame, conſultez notre illuſtre Maîtreſſe,
A qui l'eſprit divin ſemble avoir inſpiré
Le ſens myſtérieux du Cantique ſacré.
Les Filles de Sion dans les noces de l'ame,
N'ont jamais mieux chanté le ſaint Epithalame;
Elle connoît la ſource; elle connoît la fin
Et de l'amour de l'homme, & de l'amour divin;
De ce trône myſtique où l'oraiſon la place,
Elle voit juſqu'où vont les hauteurs de la Grâce;
Et par tous les degrés de la dévotion,
Conduit le pur amour à ſa perfection.

FLAVIE.

Je ſais que rien n'échappe à ſon intelligence;
Qu'elle excelle en amour, qu'elle excelle en ſcience;
Que le ſacré Cantique eſt fait pour ſes beaux yeux,
Que Salomon charmé de ſon air gracieux,
De ſon eſprit ſubtil, de ſa mine prudente,
La prit pour ſon épouſe ou pour ſa confidente:
Je crois, ſi vous voulez, qu'elle eſt en chair, en os;
La femme qui parut dans l'Iſle de Pathmos,
Qu'entouroit de lumière un ſoleil ſans éclipſe;
Et que ſaint Jean la vit dans ſon Apocalypſe.
Vous ne me verrez point, Madame, mépriſer
Le don qu'elle a d'inſtruire & de prophétiſer:
Je crois même avec vous qu'une ſource divine
De douceur & de joie inonde ſa poitrine,
Et que par un effort pénible & ſoulageant,
Par cent canaux ſecrets la Grâce dégorgeant,
Dans ces momens heureux où ſes ſens l'abandonnent,
Se répand à grands flots ſur ceux qui l'environnent;

Mais je ne conviens pas qu'elle doive en aimant
Parler du pur amour, Madame, impurement.

CLARICE.

Non, cette impureté dont votre ame eſt bleſſée,
N'eſt pas dans nos diſcours, mais dans votre penſée ;
Ces termes naturels dont vous vous défiez,
Le feu du ſaint amour les a purifiés ;
Ce ſont des fleurs qu'on cueille au jardin du Cantique
Pour la célébrité de l'union myſtique.
Oui, lorſque l'Eſprit-Saint nous fait dans nos écrits
Parler d'actes directs, & d'actes réfléchis,
Des vertus qu'on approuve, ou des excès qu'on blâme,
Et des tranquillités ou des troubles de l'ame ;
Quand nous traçons le plan de notre état paſſif,
Nous uſons d'un langage & plus mâle & plus vif,
Nos termes ſont choiſis, & nos raiſons fondées
Sur la ſublimité de nos ſaintes idées ;
Nous ſavons anoblir l'oraiſon de repos,
Exprimer ſes effets ; & donnant à propos
Dans nos raiſonnemens & dans nos paraboles,
De la grandeur au ſens, & du poids aux paroles ;
Jeter dans nos diſcours remplis de gravité,
Une myſtérieuſe & noble obſcurité.

FLAVIE.

Nous connoiſſons aſſez cette haute éloquénce,
Où le contemplatif enflé de ſa ſcience,
Produit dans ſes écrits aux peuples ignorans
Sous des termes obſcurs, d'impénétrables ſens.

CLARICE.

Rien ne vous ſatisfait, tout vous choque, Madame,
Voulons-nous exprimer les tendreſſes de l'ame,
Nous ſommes indiſcrets, profanes & mondains ?
Voulons-nous expliquer les maximes des Saints,
Et du ſimple regard les vertus admirables,
Nous ſommes affectés, obſcurs, impénétrables ;
Toute votre raiſon ſe tourne contre nous,
Le langage dévot eſt un jargon pour vous,
Où vous trouvez par haine ou par délicateſſe ;
Tantôt trop de douceur, tantôt trop de rudeſſe.

FLAVIE.

Il eſt vrai, je ne puis vous le diſſimuler,
Je n'ai jamais aimé ces façons de parler,
L'un & l'autre langage à mon ſens eſt bizarre;
L'un eſt trop naturel, & l'autre trop barbare;
L'un a trop de fumée, & l'autre trop de feu;
L'un s'entend un peu trop, l'autre s'entend trop peu;
Vos dévots ſont-ils faits autrement que les nôtres?
Et que ne parlent-ils comme parlent les autres?

CLARICE.

Le contemplatif ſent & comprend ce qu'il dit;
Mais la chair n'entend pas la langue de l'eſprit;
Ah! que ne pouvez-vous vous élever, Madame,
Au ſommet de l'eſprit, dans le dongeon de l'ame,
Et là dans une ſainte inſenſibilité,
Voir ſous ces mots obſcurs luire la vérité!
Là dans l'être divin toute déifiée,
Vide du monde entier, & déſappropriée,
Une ame s'enveloppe en ſon état paſſif,
Et ſans pouvoir produire un acte diſcurſif,
Des objets d'ici-bas arrête l'impoſture,
Et de ſes facultés ſerre la ligature;
L'entendement n'admet dans ce repos central,
Rien qui ſoit aperçu, rien qui ſoit nominal,
Nulle opération d'effort ou d'induſtrie,
Suppreſſion de vœux, extinction de vie,
Du corps d'avec l'eſprit ſéparabilité,
Sur-tout excluſion de mercenarité:
Voilà comme on s'exprime en langage myſtique.

FLAVIE.

Ce ſont donc là les fleurs de votre rhétorique,
Madame,

CLARICE.

Vous ſentez à chaque expreſſion
Je ne ſais quelle grâce & quelle impreſſion
Qui délecte le cœur, & qui flatte l'oreille.

FLAVIE.

Ce diſcours ténébreux n'a rien qui me réveille.

CLARICE.

Que ne puis-je éclairer votre esprit obscurci ?
Si les Anges parloient, ils parleroient ainsi ;
Rien de plus efficace à qui sait le comprendre.

FLAVIE.

Mais on ne parle enfin que pour se faire entendre.
Faut-il, pour amuser des esprits prévenus,
Donner à la vertu tant de noms inconnus ?
Une Religion n'est pas toute mystère,
Pour chacun de vos mots il faut un commentaire ;
A force de cacher la sagesse, on la perd,
Toujours la vérité se montre à découvert.
Ces propos raffinés, ces phrases emphatiques,
Qui peuvent convenir à vos grandes pratiques,
N'ont point de convenance & de relation
A la simplicité de la dévotion.

CLARICE.

Laissez-nous dans l'état où nous voulons bien être ;
Et conjurez le ciel de vous faire connoître
L'énergique vertu des termes pleins d'attraits
Où sont enveloppés les mystiques secrets
Qui donnent de notre art la connoissance entière.

FLAVIE.

Il faudroit donc avoir, Madame, un Furetière,
Qui de votre jargon fît un volume à part,
Et nous développât tout le fin de votre art.
Croyez-moi, laissez-là vos fadeurs, vos enflures,
Conformez votre style aux saintes Ecritures,
Joignez-y la prudence avec la netteté,
Il faut sur le bon sens régler la piété,
Traiter l'amour de Dieu d'une manière chaste,
Expliquer l'oraison sans finesse & sans faste,
Et pour apprendre au monde à vivre saintement,
Parler & raisonner intelligiblement.

RÉFLEXIONS

SUR

LES DIFFÉRENS CARACTERES

DES

HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Envie.

L'Envie eſt de tous les vices celui que l'on pardonne le moins; il marque une foibleſſe d'eſprit & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuſer.

Ce vice, tout honteux qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſouvent le vice des plus grands hommes; un Alexandre pleure quand il apprend les victoires de ſon Père, & il croit que c'eſt lui ôter une partie de ſa gloire, que de la partager avec lui.

Un Saül ne peut ſouffrir que ſon peuple donne à David plus de louanges qu'il ne lui en avoit donné; & le rang qu'il tient ne le peut ſatisfaire, quand il voit un de ſes ſujets plus eſtimé que lui. 1. Reg. c. 10.

Une Dame de qualité demanda un jour au Prince Maurice de Naſſau, qui il jugeoit être le premier Capitaine de ſon ſiècle. Le Prince lui répondit, qu'il croyoit que le Marquis de Spinola étoit le ſecond. Cette réponſe étoit aſſurément ſpirituelle & adroite; mais étoit-elle une preuve de ſon envie ou de ſa modeſtie, ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre tout enſemble? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier, il aima mieux donner lieu à le penſer; mais il n'héſita pas à nommer Spinola pour le

ſecond, afin de ne ſe pas compromettre avec lui, & qu'on lui fit juſtice ſur cette préférence.

M. le Prince, c'eſt aſſez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il mérite, avoit coutume d'appeler le Comte d'Harcourt, le Cadet la Perle. Il eſt vrai que ce Comte en portoit toujours une à l'oreille, & qu'il étoit cadet du Duc d'Elbeuf; mais je crois que ſes belles actions, & ſur tout ce qu'il avoit fait à Turin, ne contribuèrent pas peu à le faire ainſi appeler. Notre Héros n'étoit pas fâché de cacher ſous un nom de plaiſanterie, le nom d'un homme qui marchoit ſur ſes pas, quoiqu'il ne le ſuivît que de loin.

Il me ſouvient que ce Comte, dans une rencontre en Guyenne, ayant eu un avantage conſidérable ſur les Troupes que commandoit en perſonne M. le Prince, un Officier qui étoit dans la confidence de ſon Alteſſe & de ſes plaiſirs, lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles, & que M. le Prince lui répondit avec cette préſence, cette juſteſſe & cette vivacité d'eſprit qu'il conſervoit toujours, qu'il ne falloit plus l'appeler le Cadet la Perle, mais la Perle des Cadets.

Il en eſt des grands Capitaines à l'égard de la gloire, comme il en eſt des femmes bienfaites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes ſont peu amies, & s'accordent peu ſur leurs prétentions, chacune croit être en droit de ſe préférer, & chacune remarque des défauts dans ſa rivale, qui ne ſont point venus à la connoiſſance de celles qui ne ſont point intéreſſées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toujours ſur leur conduite; & quelque bonne & louable qu'elle paroiſſe aux yeux des autres, ils y trouvent ſans ceſſe à redire, & ne la ſauroient approuver. Tantôt on devoit charger l'ennemi, & tantôt on devoit mieux diſputer le terrain; tantôt on n'a pas ſu profiter d'un avantage, & tantôt on s'eſt trop expoſé voulant en profiter; tantôt la bravoure l'a emporté ſur la prudence, & l'on s'eſt oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat, tantôt on a manqué une belle occaſion par trop de ſageſſe & trop de circonſpection.

Ainſi deux grands Capitaines ne ſont jamais parfaitement contens l'un de l'autre; & la raiſon, c'eſt qu'ils

ſont tous deux grands Capitaines, & qu'ils ſavent tous deux qu'ils le ſont; l'un nuit à l'autre, & ils ſe font tous deux une idée de ce qu'ils ſont toute à leur avantage.

A entendre parler des gens de guerre, ils ne ſont point envieux les uns des autres, mais chacun croit avoir plus d'attachement à ſa profeſſion, aimer plus la gloire & mieux payer de ſa perſonne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Régiment ſoit détaché pour une occaſion, & qu'il y faſſe au-delà de tout ce que l'on en pouvoit attendre, on voit peu les autres l'en louer; ils ſe contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû, & qu'ils en auroient tous fait autant, s'ils avoient été commandés.

Il eſt étrange qu'une belle action ſoit regardée avec des yeux ſi différens; les Généraux approuvent hautement l'action de cet Officier, parce qu'ils le voient beaucoup au-deſſous d'eux, & qu'ils ne peuvent porter envie à ſa fortune; ſes ſemblables ne la louent & ne la publient pas, parce qu'ils craignent que le mérite de cet homme ne le faſſe élever au-deſſus d'eux.

Il y a une ſorte d'envie qui eſt bonne & raiſonnable; & c'eſt ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Séminaire trois ou quatre perſonnes, qui ſe diſtinguent par leur travail, par leurs belles inclinations & par leur vertu, on a envie de les imiter, rien n'eſt ſi louable. Un Gentilhomme eſt à l'Académie, & tout le monde jette les yeux ſur lui, parce qu'il eſt extrêmement adroit & fort porté au bien; on a envie d'en faire le modèle de ſa conduite: cette envie eſt honnête & mérite d'être approuvée de toute la terre; mais ce qu'on appelle proprement envie eſt toujours pris en mauvaiſe part.

Un homme envieux ne peut avoir d'amis, parce qu'il n'eſt pas d'humeur à en ſupporter les défauts, & qu'il n'en peut voir l'heureux rétabliſſement ſans chagrin. Rien ne ſatisfait un homme de cet eſprit, il ne faut paroître ni heureux, ni malheureux avec lui; il mépriſe le malheureux, & l'heureux lui fait paſſer de fâcheux momens.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme qui n'a point de naiſſance & qui a peu de bien, porte envie aux nobles & aux riches; mais que le nobles & les riches portent quelquefois envie à un bourgeois, c'eſt ce que l'on auroit peine à croire, ſi l'expérience ne nous le faiſoit pas connoître.

Nous nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux, & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous sommes si accoutumés à notre bonne fortune, que nous n'y sommes plus sensibles ; & celle que nous reconnoissons depuis peu dans un particulier, l'emporte sur la nôtre, quoique nous en ayons presque toujours joui.

Comme notre vie est bornée à quelques années, notre esprit est de même borné à quelques connoissances ; tout ce qui est au-delà, n'est pas à son point de vue, & c'est pour lui comme s'il n'étoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumières que nous, celles que nous n'avons pas ?

Chacun a son talent, nous devons l'en laisser jouir paisiblement, comme il nous laisse jouir du nôtre ; notre bonheur ne dépend pas de celui des autres, mais de nous, & c'est assez pour être heureux que d'être contens de ce que nous sommes.

Il est tant de charges dans le monde, tant de sortes de grandeurs, tant de biens, pourquoi envier ce que M... en possède ? Pourquoi nous acharnons-nous sur cet homme ? a-t-il tous les biens de la terre & tous les emplois du siècle ? Laissons-lui ce qu'il a, & songeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il est devenu ce qu'il est, mais pensons sérieusement qu'il ne tient qu'à nous d'être plus que nous ne sommes, la vertu tient lieu de tout à un esprit bien fait, à un homme raisonnable, à un Chrétien.

Les richesses, les emplois, l'estime, ou la vertu, feront toujours les heureuses suites de notre travail & de nos bonnes actions ; l'un est récompensé d'une manière & l'autre de l'autre, mais c'est toujours récompense ; & celui qui paroît quelquefois si bien partagé, n'est pas toujours en effet celui qui est le mieux.

Si l'on me demande, d'où vient que l'envie règne partout, & qu'il y a peu des gens, de quelque qualité & de quelque profession qu'il soient, que l'on ne voie sujets à ce vice, je dirai deux choses. La première est, que personne ne se fait justice à soi-même ni aux autres ; la seconde, que chacun s'estime & s'aime plus qu'il ne doit, & n'estime & n'aime pas assez les autres.

Si nous nous en croyons, c'est notre esprit, notre science,

ſcience, notre éloquence, en un mot, c'eſt notre mérite qui nous a pouſſés & élevés, & c'eſt la fortune ſeulement qui a élevé les autres.

Pourquoi faiſons-nous cette diſtinction? C'eſt qu'il eſt plus agréable & plus louable de ne devoir qu'à ſoi-même ce que l'on eſt, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuſe; c'eſt que notre amour propre trouve ſon compte quand nous décidons ainſi ſur notre mérite; c'eſt que par cette diſtinction nous croyons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'eſt pas de mon ſentiment ſur l'envie; & je n'y trouve point à redire. M... ſoutient que l'envie eſt néceſſaire au public, & que ſi on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me diſoit il y a quelques jours, que ſans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'eſprit, & dans un genre de vie trop unie; il ajoutoit que comme un peu de poivre ou de moutarde relève une ſauſſe, un peu d'envie anime nos actions, & leur donne un goût piquant, qui nous les rend plus agréables & plus faciles; mais je penſe qu'il nommoit envie, ce que j'appelle émulation. Quoi qu'il en ſoit, quand cette envie ne paſſe pas les bornes de l'honnêteté & de la charité, elle peut être reçue par-tout, & même dans les Cloîtres & dans les Séminaires, ſans qu'on penſe à faire le procès à ceux qui lui en donnent l'entrée.

Ne ſoyons point envieux du bonheur apparent de ceux que l'on croit ſi bien établis dans le monde; leur grandeur & leur félicité dureront peu; ils ont beau s'élever, ils tomberont bientôt, leur diſgrace ou leur mort ſuivra de près leur établiſſement & leur élévation. Que ſont devenus ces hommes dont les emplois & les richeſſes ont fait tant de jaloux? Conſidérons leurs tombeaux, & voyons ce qui leur reſte de leur magnificence & de leur grandeur. *Aug. in Pſ. 8. 36.*

Ces Princes & ces Généraux d'armées, que l'ambition & le commandement ont tant diſtingués; ces grands Capitaines autant eſtimés par leur conduite que par leur courage; ces hommes voluptueux & efféminés, qui ſe ſont rendus ſi remarquables par leur dépenſe & par leur vie

S. Aug. in Pſ. 8. 36. toute criminelle, ont fait bruit l'eſpace de vingt-cinq ou trente ans, & puis ils ſont morts, comme les autres, qui n'ont pas été dans ces emplois honorables, ou dans ces honteux emportemens.

Orig. in Pſ. 36. Il eſt ſans doute que l'honneur fait la ſatisfaction de l'homme par rapport à la ſociété civile; que le repos fait ſa conſolation, par rapport à ſa perſonne, & que la grâce fait ſon bonheur, par rapport à la ſainteté de la Religion; mais l'envie ſeule le dépouille de tous ces glorieux avantages, puiſqu'elle lui ôte l'honneur à l'égard du monde, le repos à ſon égard, & la grâce à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot, un envieux eſt un malheureux qui vit ſans honneur & ſans repos, & preſque ſans eſpérance de converſion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il ſait être envieux & jaloux de ſa fortune: en voici un bel exemple. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poëte Italien le Taſſe, qu'il avoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme qui par envie & par jalouſie lui avoit rendu mille mauvais ſervices, il répondit: ce n'eſt pas le bien, la vie ou l'honneur que je déſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté. On ne pouvoit parler plus juſte, & avec plus de modération.

CHAPITRE II.

De ceux qui imitent les autres.

ON ne doit pas louer un homme préciſément, parce qu'il en imite un autre: on ne doit pas auſſi le blâmer parce qu'il ne l'imite pas; c'eſt une vertu d'imiter un homme de probité, c'eſt un vice d'imiter celui qui vit dans le déréglement; ainſi quand on veut ſe faire un modèle pour ſa conduite, il faut le bien choiſir.

Il ſeroit auſſi extraordinaire aux bourgeois, de vouloir imiter les gens de Cour dans leurs manières, qu'il le ſeroit aux gens de Cour, de vouloir imiter les bourgeois. Leur naiſſance & leurs emplois mettent une différence entr'eux, qui doit paroître en toutes choſes: dès que les uns tiennent des autres on les méconnoît, & ils ne paſſent plus pour ce qu'ils ſont.

L'eſprit d'un bourgeois & d'un gentilhomme dans une

même perſonne, gâte tout, & fait que l'on cherche le bourgeois dans le gentilhomme ſans le trouver. L'eſprit d'un gentilhomme & d'un bourgeois dans un même homme, cauſe un ſi bizarre mélange, que l'on n'y reconnoît ni l'un ni l'autre.

Un gentilhomme qui s'abaiſſe juſqu'à prendre l'air & les manières d'un bourgeois, & un bourgeois qui s'élève juſqu'à prendre les manières & l'air d'un gentilhomme, ſont deux maſques qui font rire tout le monde, & qui le divertiſſent.

Il ne faut pas nous mettre ſur un pied à vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, ſous prétexte que nous ſommes de même profeſſion; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même génie. On voit des gens ſavans écrire avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand eſprit.

Chacun doit ſe connoître, & n'entreprendre que les choſes dans leſquelles il peut réuſſir. Outrer ſes talens & ſon génie & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'eſt manquer de conduite & de jugement; c'eſt vouloir ſe mettre en poſſeſſion d'un héritage qui ne lui appartient pas, & ſur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits, jouiſſons-en paiſiblement, & laiſſons la vigne de Naboth à celui qui en prend le ſoin & qui la cultive ſoir & matin. Ne faiſons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a établis pour rendre juſtice à ſes ſujets.

On peut réuſſir dans toutes ſortes de profeſſions, mais il faut s'y donner tout entier; dès que l'on ſe partage, & que l'on en embraſſe plus d'une, on quitte le ſolide pour l'apparent. Pour ſe faire honneur on ſe perd, & pour devenir riche on ſe ruine.

Un homme qui ſe diſtingue dans ſes geſtes, dans ſon marcher, dans ſon équipage, dans ſes meubles, dans ſes actions; en un mot un homme qui eſt ſingulier, n'a pas l'eſprit bien fait, & on peut aſſurer, s'il n'imite pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de ſingulier en lui, fait croire que ce qui ne paroît

pas l'eſt encore plus, & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuſe idée de ce qu'il dit, de ce qu'il penſe & de ce qu'il eſt.

Il arrive aſſez ſouvent, quand on veut imiter quelqu'un qui a du mérite & de la réputation, qu'on l'imite dans des choſes qui ne ſont pas ce qui le mettent au-deſſus des autres; on s'attache à ce qui accompagne ſon mérite, & non pas à ſon mérite; on prend l'ombre pour le corps; ainſi on a beau marcher ſur ſes pas, on ne va pas où il va; on a beau ſe copier ſur lui, on ne lui reſſemble jamais.

Il faut être habile peintre, pour faire une bonne copie d'un bon original. De même, pour bien imiter un homme que tout le monde eſtime & que le mérite fait diſtinguer, il faut avoir preſque autant de mérite, & n'être guères moins eſtimé que lui.

Heureux celui qui eſt parvenu à ce point de perfection, qu'on ne ſait ſi c'eſt lui qui imite, ou ſi c'eſt lui qui eſt imité. On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit décider ſi Philon avoit imité Platon, ou ſi Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui mènent une vie exemplaire, & il y en a qui, ſans faire paroître tant de piété, en ont en effet beaucoup; mais les uns & les autres ne ſont pas ceux qui ont le plus de ſectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il ſoit bien à cheval, il ſe fait en un jour plus de diſciples & plus d'imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroiſſe à la Cour avec une coiffure modeſte, mais riche, & qui ne donne pas un air ſi jeune que celle des autres, elle marche ſeule dans ſon chemin, perſonne ne la ſuit, ſa coiffure ſera toujours à bon compte, & les marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix. Qu'une femme trouve une nouvelle manière de ſe coiffer & de ſe bien mettre, toutes les autres s'étudient à ſe mettre & à ſe coiffer de même.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir ſi l'on le doit & ſi on le peut; c'eſt-à-dire ſi le tempérament, les emplois, l'humeur, l'eſprit & la profeſſion dont on eſt, permettent de l'imiter. Tout ce qui eſt bon en général peut être imité de tout le monde, mais ce qui n'eſt bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonſtances, n'eſt pas bon

à toutes sortes de personnes & en tout temps : ainsi c'est indiscrétion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à notre état & à nos inclinations. Nous ne sommes pas toujours à nous, nous nous devons souvent au public, & c'est lui faire une injustice, que de nous dérober à lui pour vivre en particulier & selon notre caprice. La prudence & l'expérience sont deux grandes maîtresses sur ce point ; leurs leçons sont toujours bonnes en quelque âge que l'on soit, & elles sont toujours d'un prompt secours contre le faux zèle.

Il n'y a point d'homme qui ne puisse imiter & être imité ; à force d'imiter les autres on se perfectionne, & on est imité ; de cette manière nous recevons des leçons sans en prendre, & on en reçoit de nous sans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'ordinaire plus d'impression que ce qui entre par les oreilles ; & c'est la raison pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Prédications ; les instructions qui se font de cette manière ne frappent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir être imité dans ce que l'on fait, c'est s'applaudir & faire son éloge, c'est avoir de soi une opinion que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas ; mais vouloir imiter les autres, c'est commencer à se connoître, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque chose.

Il faut tâcher de n'être jamais content de soi ; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jeter la vue sur ceux qui nous suivent ; cela fait que nous ne nous arrêtons pas, mais que nous avançons toujours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus surement & plutôt où nous voulons aller.

CHAPITRE III.

De la Religion.

A Parler sincèrement, on peut dire qu'il y a peu de Chrétiens qui sachent bien ce que c'est que leur Religion, & en quoi elle consiste ; on est élevé par des parens qui font profession du Christianisme, on en fait de même profession ; mais si on est de famille noble & ancienne, on s'é-

tudie bien plus pour l'ordinaire à vivre en homme de naiſſance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il me ſouvient qu'étant à Veniſe, j'eus la curioſité de me trouver une fois à l'aſſemblée du Sénat, qui ſe tient tous les Dimanches au matin, ſans avoir égard au jour. J'avois, à la vérité, ouï la Meſſe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en ſortit qu'à midi, mais pluſieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avoue que je fus ſcandaliſé que ce jour, qui doit être plus particuliérement employé au culte de Dieu, fût choiſi pour les affaires de la République; je ne pus m'en taire, & je dis à un Noble que je voyois quelquefois au billard, que cela me faiſoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo, Veneziani, e poi Chriſtiani*, qu'ils naiſſoient Vénitiens, & qu'ils étoient après faits Chrétiens; que quand ils avoient donné leurs ſoins à ce qui regardoit l'Etat, ils penſoient après à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens: paroles les plus libertines & les plus impies que j'aie ouïes de ma vie. Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon indignation, je lui aurois dit mille injures; mais je parlois à un Noble, & j'étois à Veniſe, il n'en falloit pas davantage pour me rendre ſage. Je levai ſeulement les épaules, & lui fis connoître que ſa réponſe me ſurprenoit & m'affligeoit également; il n'en fut pas plus touché, nous nous ſéparâmes & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmi nous qui ne parlent pas ſi librement que ce Noble, mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes ſentimens; ils donnent tous les jours leurs premiers ſoins à leur établiſſement & à leur famille, & puis ce qui leur reſte de temps eſt employé aux devoirs de leurs conſciences. Combien en voyons-nous les Fêtes & les Dimanches, faire leur cour le matin, rendre & recevoir viſite, ſolliciter leurs affaires, & enfin aller à la Meſſe lorſqu'il eſt près de midi? Ce n'eſt pas là parler, mais agir en Vénitien.

On ne peut être trop délicat ſur le fait de la Religion, ni trop zélé pour tout ce qui la regarde. Etant à Saint-Maur, il y a quelque-temps, on me conta que M. le Prince, père du dernier mort, n'y arrivoit jamais qu'il ne deſcendit d'abord à l'Egliſe. Ce culte extérieur marquoit un grand fonds de piété & de religion, capable d'édifier.

Loin de faire ſervir la Religion à ſes vues & à ſes deſſeins, il ne faut conſidérer ſes emplois, ſes biens & ſa naiſſance, que pour les faire ſervir à la Religion, & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une Religion, mais à ne pas vivre ſelon les Lois & les maximes de cette Religion. On ſait ce que l'on doit croire; on ſait de plus ce que l'on doit faire, mais on en demeure-là; on ſe contente de croire, & on remet toujours à faire ce que l'on eſt obligé de faire.

La Foi eſt le principe de toutes nos bonnes actions, mais les mauvaiſes l'obſcurciſſent & l'étouffent. Plus on eſt dans la pratique des bonnes œuvres, plus la Foi s'augmente: au contraire, quand on vit dans le déréglement, peu à peu on ceſſe de craindre, & quand on a ceſſé de craindre, on ceſſe de croire.

Le déſordre mène toujours plus loin que l'on ne penſe. C'eſt un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut, c'eſt un torrent qu'on ne peut arrêter quand on le ſouhaite; on ſe perſuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs, & on ne prévoit pas que cette corruption ſe communique, & qu'elle s'étend preſque toujours juſques ſur la créance. En effet, l'expérience fait connoître que la Foi ne peut guères demeurer ſaine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion, & non pas aux perſonnes qui font profeſſion de cette Religion; il faut s'attacher à notre créance & non pas à ceux qui nous l'enſeignent. La cabale fait ſouvent agir & parler ceux qui paroiſſent les plus zélés, & il eſt difficile de démêler ce zèle d'avec l'intérêt; on le déguiſe ſi bien qu'on les confond, & qu'on le prend aſſez ſouvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir que l'on ſe mette de la Congrégation des Jéſuites, je ne ſuis pas de leur ſentiment; je n'en eſtime pas plus un homme pour en être, mais je ne l'en eſtime pas moins; il n'y a que la manière dont vit ce Congréganiſte qui me le fait louer ou blâmer. Peut-être n'en ſeroit-il pas moins homme de bien, peut-être ne le ſeroit-il pas tant: ainſi je regarde cette Congrégation comme une choſe extérieure, qui peut ſervir ou ne pas ſervir à ſa perfection, ſelon l'uſage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite, ont ſans doute pris

le meilleur parti, s'ils ſont véritablement détachés, ſi leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs perſonnes, & ſi l'orgueil & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas ſur leurs pas.

Quoique toutes les vertus du Chriſtianiſme forment & entretiennent un ſaint commerce entre Dieu & nous, il eſt néanmoins certain qu'il y a une vertu univerſelle, dont le propre effet eſt, de lier la créature raiſonnable avec ſon Créateur, & de la lui ſoumettre par des marques authentiques de reſpect & d'adoration; & cette vertu c'eſt la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de ſa puiſſance, & nous porte ſans ceſſe à le louer. Cette vertu fait que non-ſeulement nous lui conſacrons notre cœur, & notre eſprit, & notre mémoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le bénir & lui rendre à toute heure mille actions de grâces.

Cette vertu eſt la première des vertus, & nous n'en pouvons douter, ſoit que nous la conſidérions par rapport à ſon objet, ſoit par rapport à ſes fonctions & à ſa fin; on peut même aſſurer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Notre Religion eſt admirable dans ſes maximes, & les vérités fondamentales qu'elle établit, ſont toutes divines. Dans les autres Religions on donne quelque choſe à la raiſon, beaucoup aux paſſions, & preſque tout à la nature: dans le Chriſtianiſme, on combat ſes paſſions, on détruit la nature & on ſoumet la raiſon.

De tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde, dont nos Pères nous ont laiſſé des monumens, & de tout ce qui eſt arrivé en nos jours, il n'y a rien que la ſainte Ecriture n'ait remarqué, parce que tout cela a rapport à notre Religion, & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la ſuivre.

Plus les pécheurs ſont les eſprits forts pour ne pas croire de Religion, plus ils ſont à plaindre; plus ils ſont intrépides & aſſurés, plus ils ſont connoître la grandeur de leur mal; plus ils paroiſſent contens, plus ils ſont en danger de ſe perdre. Ils reſſemblent à ces malades à qui une fièvre chaude donne de puiſſantes forces; la mort approche de ces malades

S. Aug. in Pſ. 38.

à mesure que leurs forces augmentent, & lorsqu'ils en montrent tant, on a lieu de croire qu'il n'y a presque plus rien à espérer pour eux. Que dis-je? Ces impies qui font gloire de leur libertinage & de la force d'esprit qu'ils se donnent, sont dans un pire état que les frénétiques, puisque leur maladie sera bientôt suivie d'une mort éternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une véritable Religion. Quoique cette Religion semble n'avoir été connue que du temps que les Fidelles furent à Antioche appelés Chrétiens, il est néanmoins certain qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle s'est fait voir dans tous ceux qui ont saintement vécu selon la Loi de la nature, ou selon la Loi de Moyse. C'est ce qui a fait dire à Eusebe dans son Histoire de l'Eglise, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faisoient profession, devoit passer pour la première & pour la plus ancienne de toutes les Religions.

Act. c. 11.

Euſ. l. 1. c. 4.

La différence qui paroît entre les justes de l'ancienne Loi & ceux de la nouvelle, ne regarde que le temps. Le Fils de Dieu fait Homme a été l'objet de la Foi des uns & des autres; ceux-là croyoient qu'il viendroit au monde pour les racheter; ceux-ci croient qu'il est venu, & qu'il les a en effet rachetés; cette différence des temps n'en a pas mis dans leur créance; ils doivent donc les uns & les autres être reconnus pour Chrétiens, & être appelés Chrétiens.

S. Aug. Epiſt. 49.

4. Leo. Serm. 1. Nat.

Le Mystère de l'Incarnation a été si puissant & si efficace, qu'il n'a pas été moins utile à ceux qui l'ont cru, parce qu'il étoit promis, qu'à ceux qui le croient, parce qu'ils le voient heureusement accompli dans toutes les circonstances prédites par les Prophètes.

J'avoue néanmoins que les Saints de l'ancienne Loi n'ont point été appelés Chrétiens, mais je soutiens qu'ils en menoient la vie, & qu'ils en avoient la créance; ils n'étoient pas Chrétiens de nom, mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loi de Grâce, mais ils étoient en état de grâce; la Foi en Notre-Seigneur & sa grâce ont été de tous les temps, de manière que l'on peut assurer que ces Saints étoient tout ensemble & de l'ancien & du nouveau Testament, parce que vivant dans la Loi de la nature ou dans celle de Moyse, ils appartenoient à la Loi de Grâce.

S. Aug. Epiſt. 120.

Il eſt vrai qu'ils n'avoient pas le Baptême & nos autres Sacremens, mais ils n'en étoient pas moins Chrétiens, parce que ce n'eſt pas dans la diverſité des Sacremens ou des Sacrifices que conſiſte la diverſité des Religions.

S. Aug. Ep. 49. Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en offre le ſoir, ne change pas pour cela l'objet de ſon Culte & de ſa Religion, il règle ſeulement les marques de ſa piété ſelon la différence des lieux & des temps.

Il s'enſuit que la Religion Chrétienne a été de tous les ſiècles, & que ce n'a pas été une nouveauté aux Fidelles après la venue du Meſſie, de vivre dans la crainte de Dieu, de le ſervir & de l'aimer.

CHAPITRE IV.

Savoir le Monde.

IL faut ſavoir le monde pour y vivre & pour n'y vivre pas ; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti ! Rien ne porte plus à le prendre que la connoiſſance parfaite de la manière dont on a coutume d'y vivre, & du danger dans lequel on eſt de s'y perdre.

Mais puiſque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons rempli nos devoirs à ſon égard, il eſt bon que nous penſions à régler notre conduite ſur ce que le monde demande de nous, afin de vivre doucement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'eſt ce qu'on appelle ſavoir le monde.

La première, la plus générale, la meilleure & la plus importante maxime que l'on puiſſe donner ſur cette matière, c'eſt de ne déſobliger jamais perſonne, de ne parler mal de qui que ce ſoit, de ſouffrir avec bonté les défauts des autres, de donner des louanges à ceux qui en méritent, & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on eſt en commerce.

Il ne faut jamais ſe vanter, ni ſe diſtinguer mal à propos. Parler de ſa naiſſance devant ceux qui n'en ont point, c'eſt les inſulter ; en parler devant ceux qui en ont, c'eſt ſe compromettre. Parler d'étude & de Lettres devant des

Artiſans, c'eſt s'en moquer ; en parler devant des gens d'épée, c'eſt ſouvent imprudence & s'expoſer à contre temps.

Celui qui ſe donne de ces airs élevés & de diſtinction, de ces airs qui ſe font ſi aiſément remarquer, paſſe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'eſt indiſcrétion ; parler toujours, c'eſt imprudence ; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſavoir le monde, & c'eſt le moyen de rendre une converſation douce, utile & agréable.

Il vaut mieux relever la penſée de notre ami que la nôtre. Quand on en uſe ainſi, on fait connoître que l'on eſt capable des bonnes choſes, qu'elles ſont de notre goût ; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent ; que nous ne ſommes point incommodes ni amateurs de nos ſentimens, & que nous ne ſommes pas entêtés mal à propos de tout ce que nous diſons.

Un Eccléſiaſtique, un Prêtre, un Religieux doit toujours paroître ſage & retenu dans les Compagnies, & on peut dire qu'il ne ſait pas le monde, quand il parle, rit, badine & raille autant que les autres. Son caractère & ſon habit doivent lui impoſer une modeſtie que l'on ne demande pas de ceux qui ne ſont point de ſa profeſſion. Le moins qu'il ſe trouve dans les compagnies de femmes & de la jeuneſſe, c'eſt toujours le mieux ; s'il n'y eſt appelé pour affaire où pour quelque œuvre de charité, il y fait toujours une méchante figure.

Un honnête homme trouve toujours bien plus ſon compte dans les Compagnies des gens de qualité, que dans celles des Marchands ou du menu peuple. Le reſpect eſt l'ame des unes, & la familiarité celle des autres. Ainſi tout ce qui ſe dit chez les uns, ne paſſant jamais les bornes que la bienſéance & la civilité preſcrivent, eſt bien plus de ſon goût, que ce qui ſe dit chez les autres avec une familiarité bourgeoiſe, qui pour l'ordinaire eſt trop libre & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde ; il ne faut être que prudent & ſage ; il ne faut que ſe ſouvenir de ſon nom, de ſa famille, de ce que l'on

eſt, des lieux où l'on eſt, & de ceux ou de celles avec qui l'on eſt.

Les leçons que l'on ſe donne ſur ce ſujet, ſont aiſées & naturelles; on n'a qu'à faire un bon uſage de ſa nourriture & de ſon éducation; on n'a qu'à voir ſouvent des gens d'honneur & de qualité; on en ſait toujours aſſez quand on ſe fait une agréable habitude de vivre avec eux.

Savoir le monde, c'eſt vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magiſtrat, qu'avec un Bourgeois ou un Religieux; c'eſt recevoir leurs viſites, leur en rendre de différentes manières; il ne faut pas s'étudier là-deſſus, le bon ſens & l'expérience nous en apprennent aſſez.

Savoir le monde, c'eſt ne ſe faire jamais d'affaire avec perſonne; c'eſt porter reſpect à qui on le doit; c'eſt être familier & honnête à ſes ſemblables; c'eſt être indulgent & charitable à ſes inférieurs.

Savoir le monde, c'eſt parler de piété avec ceux qui en font profeſſion, de charges & d'emplois avec ceux qui en ont, de nouvelles à ceux qui en ſont curieux & qui les aiment; de peinture, de ſculpture, d'architecture, de géographie & d'aſtronomie, à ceux qui en font leur paſſion.

Savoir le monde, c'eſt s'accommoder ſans peine à l'humeur, à l'eſprit & aux déſirs de nos parens, de nos voiſins, de nos amis, & généralement de tous ceux avec qui nous vivons, & avec qui nous avons affaire.

Ce n'eſt ſouvent ni la bonne mine, ni les belles actions, ni l'enjouement de l'humeur, ni la vivacité de l'eſprit qui plaiſent dans un homme, mais un certain air, & un je ne ſai quoi d'honnête & d'engageant, qui fait qu'il eſt bien venu par-tout. Il y a des gens qui ſont mieux faits que lui, & qui ont en effet plus de mérite, qui ne ſont pas néanmoins ſi bien reçus & pour leſquels on ne marque pas la même joie quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naiſſance, du bien, de la jeuneſſe & des bonnes qualités, ſi vous n'avez le don de plaire, vous n'en êtes pas plus aimé; & ſi vous ne ſavez pas vivre agréablement avec le monde, le monde n'en vit pas plus agréablement avec vous.

Savoir le monde, c'eſt être toujours égal, toujours ſage & toujours bienfaiſant; c'eſt ne bruſquer & ne chagriner jamais perſonne; c'eſt être complaiſant en tout

temps & en tous lieux, & toujours prêt à souscrire aux volontés de ses amis; c'est ne soutenir jamais ses opinions avec chaleur, déférer beaucoup à celles des autres; c'est n'avoir jamais de contre-temps.

Savoir le monde, c'est faire bon visage à tous ceux que l'on voit; c'est en ménager en toutes occasions les humeurs & les esprits; c'est en approuver, ou au moins en excuser toujours la conduite; c'est donner lieu à tout le monde d'être content de nous.

Enfin savoir le monde, c'est n'être à charge à personne, c'est vivre sans contrainte, c'est n'être jamais incommode par trop de circonspection & trop de cérémonie, c'est ne pas outrer l'honnêteté que l'on se doit les uns aux autres.

En un mot, savoir le monde, c'est vivre dans une certaine liberté qui n'est ni trop respectueuse, ni trop familière, dans une certaine liberté que ceux qui ont le plus de politesse, ont établie parmi eux, que l'usage & la coutume ont autorisée & qui est bien reçue par-tout.

CHAPITRE V.

Des Rapports.

UN homme qui sait vivre, un honnête homme ne fait jamais de rapports, parce qu'il en prévoit les dangereuses conséquences; il sait que les rapports font toujours des affaires; qu'ils brouillent les parens & les amis; & qu'ils font naître des soupçons ou des querelles, qui ont de fâcheuses suites.

Les rapports nuisent toujours à celui qui les fait, & à celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les fait. Ce sont des coups de lance qui en tuent ou blessent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui se fassent sans exagération; ce sont des pelotes de neige qui grossissent à mesure qu'elles passent par différentes mains.

Celui qui fait un rapport ne peut avoir que deux vues; ou d'obliger celui à qui il le fait, ou de se satisfaire en le faisant. Il n'entre jamais dans les intérêts de la personne de qui il le fait, & c'est toujours à ses dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celui à qui on fait un rapport, on lui cause

mille ſujets de chagrin & de jalouſie, & cette jalouſie donne ſouvent lieu à une prompte colère & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus ſa raiſon, ni les conſeils de ſes parens ou de ſes amis; on s'abandonne tout à ſa paſſion, & on pouſſe les choſes à l'extrémité.

Voilà le plaiſir & le ſervice que rend celui qui a l'indiſcrétion de faire de ſemblables rapports. Il a beau s'en repentir, il n'en eſt plus temps; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre; il a mis un poignard dans le ſein de cet homme jaloux, il ne l'en peut retirer, ſa plaie eſt mortelle, & il n'y a plus pour lui aucun remède.

Celui qui fait un rapport ne peut auſſi y trouver ſon compte, puiſque d'une part il ſe fait un ennemi de la perſonne de laquelle il parle, & que de l'autre il doit ſe faire un honteux reproche d'avoir par ſon imprudence troublé le repos de ſon ami, & de l'avoir conduit ſur le bord du précipice, où il eſt prêt à ſe jeter.

Un ami doit toujours mettre un voile ſur le viſage de ſon ami, pour l'empêcher de voir ce qui peut lui donner de la peine; il doit à ſon égard s'impoſer un ſilence perpétuel ſur les choſes qui peuvent le chagriner; il n'y a point de prétexte, quelque ſpécieux qu'il paroiſſe, qui l'autoriſe à parler dans ces rencontres.

Une des premières lois de l'amitié & de la ſociété civile, eſt d'en bannir pour jamais toutes ſortes de rapports; il y a mille choſes qui regardent notre famille qui ne ſont point du reſſort de l'amitié; c'eſt l'outrer que de lui faire prendre des ſoins qui ne ſont point de ſa portée & de ſa connoiſſance.

Un ami doit être délicat ſur ce qui regarde ſon ami, & il ne doit jamais lui apprendre ce qui peut lui déplaire; une méchante nouvelle paſſée par la bouche d'un ami, en eſt plus ſenſible à celui qui la reçoit.

Il y a de la malhonnêteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoi déſobligeons-nous cet homme, qui ne nous en a jamais donné ſujet, & qui peut-être dit mille biens de nous dans le temps que nous l'outrageons? Il y a toujours de la lâcheté à attaquer les gens quand ils ne ſont point en état de ſe défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous ſont à notre avantage, nous ne les aimons pas; la raiſon eſt, que nous

ſouffrons avec peine, que les choſes que nous avons cachées par vertu ſoient connues, que notre modeſtie en eſt offenſée, & que les louanges qu'elles nous attirent, ne ſont pas de notre goût.

Si ces rapports ſont contre nous, on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous cauſer. Ainſi tous les faiſeurs de rapports ſont toujours regardés d'un mauvais œil, & ils ne doivent par-tout paſſer que pour des flatteurs & des imprudens.

Il eſt impoſſible que celui qui fait le honteux métier de rapporteur, ne donne beaucoup de priſe ſur lui; c'eſt ce qui fait qu'on lui rend ſouvent ce qu'il a prêté, & qu'on le lui rend avec plaiſir & avec uſure; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, & l'on prend grand ſoin de le faire connoître en tous temps & en tous lieux pour ce qu'il eſt.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M... avoit mal parlé de moi en bonne compagnie; je lui dis que je m'étois fait un calus ſur les rapports, que je n'y étois pas ſenſible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voie, m'entroit par une oreille, & ſortoit par l'autre. J'ajoutai que tout ce que l'on dit des abſens eſt pour l'ordinaire ſuſpect, & que les bleſſures que je ne recevois que de loin, ne me faiſoient jamais de mal; qu'au reſte c'étoit à ceux, en préſence de qui on avoit parlé de moi, de prendre mon parti, ou de ſe déclarer contre, puiſque c'étoit ſeulement pour eux qu'on avoit parlé.

Quand on parle dans une compagnie d'un homme abſent, tous ceux qui compoſent cette compagnie doivent être garans de ce que l'on en dit, puiſque la juſtice les oblige à ne pas ſouffrir que l'on condamne ceux qui ne ſont point appelés pour ſe défendre; s'ils permettent cette injuſtice, ils autoriſent par approbation ou par leur ſilence, tout ce que l'on dira d'eux quand ils ſeront ſortis.

Si on ne parloit jamais des abſens, il n'y auroit plus de rapports, & celui qui ſe mettroit ſur le pied d'en vouloir faire, paſſeroit pour un ennemi de la ſociété civile, pour un homme à être chaſſé de toutes les compagnies & pour un fourbe, ſans honneur & ſans probité.

M... vint une fois dire à M.... qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de

lui mille choſes qui lui auroient donné du déplaiſir s'il les avoit ouïes. Cet homme plein d'eſprit, je puis ajouter, & plein d'une véritable probité, reçut ce rapport d'une manière à ſurprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit : ſi on me connoiſſoit bien, Monſieur, on en pourroit dire beaucoup plus ſans que je fuſſe en droit de me fâcher ; je ſuis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainſi de moi en mon abſence ; s'ils en parloient en ma préſence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confuſion ; je vous prie de leur en marquer ma reconnoiſſance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je penſe qu'il n'aura plus l'entêtement d'en faire de ſa vie.

M... avoit raiſon de prendre ainſi les choſes ; il n'y a que les vérités qui offenſent ; & comme il n'avoit rien à ſe reprocher ſur ce qui avoit donné occaſion à ce rapport, il étoit aſſuré que tout ce que l'on avoit dit à ſon déſavantage étoit faux & controuvé. Ce froid & cette préſence d'eſprit à recevoir de pareils rapports, juſtifient celui à qui on les fait, condamnent celui qui les fait, & encore plus ceux qui ſont cauſe qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien, tel qu'il ſoit, de qui on ne puiſſe rendre les intentions ſuſpectes, & de qui les actions ne puiſſent paroître intéreſſées ; mais il ya ſon train ordinaire, il ne change en rien ſa conduite, il ne fait remarquer en lui ni inconſtance ni foibleſſe, il ne veut que ſa conſcience pour garante de ſon genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. Toutes les médiſances que l'on en peut faire, ſont autant de coups de canon tirés en l'air, qui font du bruit, mais qui ne peuvent faire de brèche à ſa réputation ni à ſa vertu.

Un homme ſage n'écoute jamais les rapports, & par ce moyen il ferme la bouche à celui qui lui en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on ſe déclare contre les rapports, & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire, & que l'on guérit de cette paſſion.

On ne doit jamais avoir de langue ni d'oreille pour les rapports, & je ne ſais lequel eſt plus coupable de celui qui les écoute ou de celui qui les fait ; mais je ſai bien que rien n'entretient davantage un homme dans la honteuſe habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on lui donne, & la joie qu'on lui témoigne de les entendre.

Il

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger dès gens, dès qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois sujet à toutes sortes de vices, puisqu'il n'y en a point que l'on puisse éviter plus facilement. Oui, un seul rapport qu'un homme m'auroit fait, seroit capable de me donner une idée de son génie & de son humeur, dont je ne reviendrois jamais.

Nous ne devons point nous flatter sur notre conduite, on y peut toujours donner quelque atteinte; mais nous excusons bien plus volontiers ceux qui en parlent à notre insçu, que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques mesures, puisqu'ils n'en parlent qu'en notre absence, & les autres ne nous ménagent en aucune manière, puisqu'ils nous disent à nous-mêmes ce que nous serions bien-aises de ne savoir pas. Chacun connoît ses défauts, mais il est fâché que les autres les connoissent, & encore plus qu'on lui vienne dire qu'ils les connoissent; c'est mettre un homme à la dernière épreuve, & pousser sa patience à bout.

C'est une imprudence de rapporter ce que l'on ne sait que par quelque particulier qui peut mentir ou exagérer, & c'est une injustice de croire ce que l'on nous dit de cette manière. Cependant, c'est une injustice que l'on ne commet que trop souvent, parce qu'on est peu en garde de ce côté-là, & que l'on se laisse d'autant plus aisément aller à la commettre, qu'il semble que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celui qui a fait le rapport, de la vérité duquel on le fait garant.

L'infidélité d'un ami qui a trahi notre secret, ne nous met point en droit d'en user de même à son égard; notre devoir ne dépend pas du sien; sa mauvaise conduite n'autorise point la nôtre. Il a violé le secret que je lui avois confié, c'est une faute qui n'est pas excusable, mais il a été mon ami, il mérite que je le considère, non pour ce qu'il m'est à présent, mais pour ce qu'il m'a été; le secret que je lui dois est une vieille dette, elle subsiste toujours, & je ne lui dois pas moins ce secret maintenant, que je lui devrois l'argent qu'il m'auroit prêté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec lui, il faut souffrir cette

petite indiscrétion, nous la rendre utile, & tâcher d'en profiter; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage, & à ne nous pas communiquer si facilement, sur tout dans les choses qui sont de conséquence.

Il me souvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoissance. Un de ses amis, aussi imprudent qu'il vouloit paroître fidelle & affectionné, lui vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ses manières d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il répondit, qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le soin de remarquer ses défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajouta qu'il n'étoit pas du sentiment de Platon, qui croyoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ses actions; qu'il estimoit au contraire en devoir parler & s'en souvenir, afin de leur faire du bien, ou du moins de leur en souhaiter.

CHAPITRE VI.

De l'Esprit.

TOUT le monde se flatte sur l'esprit, il y a peu de gens qui ne croient en avoir; cependant il y en a peu qui en aient en effet. Avoir de l'esprit, n'est pas avoir de ce brillant & de cette vivacité, qui vont si vîte & si loin; l'avantage de concevoir aisément, n'est qu'une partie de l'esprit.

Il faut de la solidité, du jugement, de la force & de la pénétration dans l'esprit. Ces dernières parties sont les plus nécessaires & les plus essentielles; elles sont l'ame de l'esprit, la vivacité n'en est que le corps, dont la beauté saute souvent aux yeux.

Un esprit qui a de la vivacité est une pierre qui a de l'éclat; celui qui a de la vivacité & du jugement, est un diamant qui a tout ce qu'il lui faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui bel esprit, n'en a que le nom, & ce bel esprit est de tous les esprits celui qui l'est le moins.

Celui qui veut passer pour bel esprit, ressemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'armée, qui ne porte l'épée que dans les Villes, & qui ne s'y fait distinguer que

par ſes plumes & ſes habits dorés. C'eſt un brave d'Opéra & de Comédie; il ne paroît brave que dans ces lieux de plaiſir, & fait plus de bruit lui ſeul dans une compagnie, que n'en font ſix braves véritables qui ont bien ſervi pluſieurs campagnes.

Le bel eſprit ne paroît jamais parmi les ſavans & ceux qui font profeſſion de lettres, il ne ſe trouve qu'avec des gens du ſiècle qui n'aiment que les plaiſirs, & qui ſont peu capables de juger des bonnes choſes; de belles paroles, un peu de feu & beaucoup de hardieſſe; voilà le caractère du bel eſprit, & en quoi il conſiſte.

Dès qu'un homme s'eſt déclaré bel eſprit, il tranche & décide ſur tout, il ſe produit par tout, & rien n'eſt bon que par ſon eſtime & par l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel eſprit coûte peu; un Sonnet aſſez bien tourné & dont la chute eſt heureuſe, quelques Stances dérobées, mais déguiſées & habillées de neuf, ou quelques traductions aiſées à faire, mettent un homme en droit de s'ériger en bel eſprit, & de paſſer pour tel.

La différence qu'il y a entre un homme qui a de l'eſprit & un bel eſprit, eſt la même que l'on met entre un gentilhomme & un Hobereau; l'un a cent titres de nobleſſe qu'on ne lui peut diſputer, l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne lui pas paſſer.

Il ſemble que la nature ſe ſurpaſſe elle-même en de certains ſiècles, & que quand elle nous donne des Rois & des Héros d'une grandeur d'ame extraordinaire, elle penſe à nous donner en même-temps des gens qui ſoient capables de parler d'eux, & de les louer comme ils le méritent; des gens qui ne ſe diſtinguent par leur eſprit & par leur éloquence, que pour rendre leur ſiècle plus remarquable, & que pour immortaliſer davantage la gloire du Prince ſous lequel ils vivent.

Tel a été le ſiècle d'Alexandre, dans lequel ont fleuri Socrate, Platon, Ariſtote & Démoſthène. Tel a été le ſiècle d'Auguſte, ſous lequel Virgile, Horace, Ovide & pluſieurs autres ont excellé d'une manière à être encore autant eſtimés qu'ils l'étoient dans leur temps.

Tel a été le quatrième ſiècle, dans lequel vivoit l'Empereur Théodoſe, qui a immortaliſé ſon nom par ſon mérite & par ſa vertu; ſiècle de tous les ſiècles le plus illuſ-

tre par les écrits de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Jérôme & de saint Augustin; écrits dont la doctrine & la piété leur ont fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Pères de l'Eglise.

Tel est le siècle dans lequel nous vivons sous l'heureux règne de LOUIS LE GRAND. Combien y voyons-nous de gens d'un mérite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux siècles passés? Combien d'excellens écrivains s'y distinguent, soit dans les matières de piété, soit dans celles qui ne regardent que les belles lettres? Je n'ose entreprendre de les nommer, parce qu'ils se présentent en foule à mes yeux. Ainsi semblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui se trouvant embarrassé sur le choix de tant de belles fleurs qu'il y voit, n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces écrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le préfère à tous les autres.

Dès qu'un homme n'a point de naissance ni de bien, il se retranche sur l'esprit, & son esprit lui tient lieu de tout: c'est pour lui une place-d'armes, dans laquelle il se croit en sureté, & il est persuadé qu'on ne l'en peut faire sortir. L'esprit qu'il se donne, & que souvent il n'a pas, le console de ses pertes & de ses chagrins; heureux de n'en avoir pas plus, puisqu'il ne serviroit qu'à lui faire ressentir plus vivement ses disgraces.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui se soit fait justice sur ce point. On m'a conté de lui, qu'étant un jour avec deux ou trois personnes de sa profession, il leur dit: *Vous êtes bienheureux vous autres d'avoir de l'esprit.* Je ne sai ce que pensèrent ceux à qui il avoit parlé si ingénument, mais la réflexion que j'y ai faite, est qu'il falloit qu'il eût du discernement, pour faire cette distinction entre lui & ceux à qui il parloit, & c'est peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de son esprit.

Ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit & qui parlent beaucoup, font souvent des fautes considérables, auxquelles ceux qui n'ont pas l'esprit si brillant, ni si vif, ne sont pas sujets. C'est sans comparaison comme ces chevaux, qui allant l'amble ou l'entrepas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un pas réglé, ne font dans tout un voyage.

Ces génies aisés & à qui rien ne coûte, vont quelquefois si vîte, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut assurer que le jugement les suit de si loin, qu'il n'accompagne presque jamais ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils disent; leurs pensées sont des flèches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jeter.

M... passe pour avoir de l'esprit la première fois qu'on le voit; à la seconde visite on en rabat la moitié, & à la troisième on ne lui en trouve plus du tout. La raison est, que c'est un homme qui a du monde & qui parle assez de tout; & comme à la première vue on n'examine pas les gens de si près, & qu'on ne se donne pas la liberté d'approfondir les choses, il se tire d'affaire & se sauve comme il peut; mais on n'a pas pour lui la même indulgence dans la suite; ainsi on découvre son foible, & c'est toujours par là qu'on le prend, & qu'on le reconnoît pour ce qu'il est.

Un homme qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'a point la politesse ni l'agrément que les conversations du monde donnent, ne laisse pas d'être homme d'esprit: on peut dire de lui que c'est un diamant brut, qui a besoin d'être taillé & mis en œuvre, afin qu'on sache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politesse, mais qui n'a point de fond d'esprit & point de solidité, ressemble à un diamant du Temple propre à parer une Musicienne de l'Opéra, ou une Actrice de la Comédie.

Je fus un jour fort surpris dans une première visite que je rendois à une Dame. A peine étions-nous entrés en conversation, qu'elle me cita saint Basile: à ces grands mots je me crus perdu, & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui débutoit par un passage d'un Père Grec, je pensai me lever & avouer mon insuffisance. Elle reconnut mon embarras, & s'étant un peu humanisée, je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru, qui ne seroit suivi d'aucun orage accompagné de foudres. Je rappelai toute ma présence d'esprit, & j'en eus assez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coutume de jeter à la tête des gens, afin de leur donner une avantageuse idée de son mérite. Son dessein ne réussit pas à mon égard; le feu qu'elle avoit allu-

mé me parut un feu de paille, qui ne produiſoit qu'une épaiſſe fumée, & qui ne duroit qu'un moment. J'eus néanmoins l'honnêteté de ne lui pas dire ce que je penſois d'elle, mais je n'ai pas eu peine à être fidelle à la réſolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi douzaine de femmes de mérite & d'eſprit, en ont gâté deux mille. Ces femmes de diſtinction ont parlé & ont écrit, & elles ont fait naître ſans y penſer l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles; elles ont été les vives ſources de mille ruiſſeaux bourbeux. Les louanges qu'elles ſe ſont juſtement attirées par leurs écrits, ont été les innocentes cauſes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres, incapables de s'élever au-deſſus de leur ſexe. Les heures que les unes ont ſi bien employées, en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu paſſer comme elles ſur le Parnaſſe & avec les Muſes.

Il y a des terres qui portent toutes ſortes de grains & de fruits, & qui en portent en tout temps, mais cela eſt rare. Il y a de même des eſprits féconds de toutes manières & capables de tout; mais il s'en voit peu. C'eſt avoir de l'eſprit, que de connoître la capacité de ſon eſprit, & de juger à quoi il eſt propre.

Il y a autant de ſortes d'eſprit que de viſages; tous les viſages ne plaiſent pas, il en eſt de même des eſprits. On a beau l'avoir fin, vif, pénétrant & univerſel, il faut quelque choſe de plus; il faut un je ne ſai quoi d'agréable & d'engageant pour plaire.

La raiſon pour laquelle un eſprit élevé eſt peu du goût du monde, & que le bel eſprit plaît & ſe fait aimer par tout, c'eſt que l'un n'a que la ſuperficie de l'eſprit, dont tout le monde eſt capable, & que l'autre eſt grand & ſolide, qui ſont des qualités auxquelles peu de gens peuvent prétendre & parvenir.

Quelque bon & grand eſprit que l'on ait, il faut toujours le cultiver; c'eſt une terre qui devient inutile à ſon Maître quand elle ne porte pas, & qu'elle ne remplit pas ſes greniers; c'eſt une mère qui perd ſon lait quand elle n'en nourrit pas ſon enfant: c'eſt un diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure, pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'esprit passe d'un louable travail à une molle oisiveté ; il ne faut pas qu'il descende du Parnasse pour aller chercher les Jardins d'Epicure, il ne faut pas qu'il quitte les Muses pour ne plus aimer que la bonne chère & les plaisirs.

CHAPITRE VII.

Des Ouvrages d'esprit.

PLus on lit de certains Ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité ; c'est un peu de dorure sur du plâtre ou sur du ciment, rien n'y est relevé, & rien n'y paroît qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux Ouvrages en toutes langues & en tout temps. Les Egyptiens ont excellé dans la sublimité des pensées ; les Chaldéens dans les Sciences ; les Grecs dans l'éloquence, & les Romains dans la politesse du discours : ainsi ce n'est pas chez les Grecs seuls qu'il faut chercher la science & la manière de bien écrire, comme Ciceron nous l'a voulu faire croire, & après lui Quintilien.

Homère, à la louange duquel on a dit qu'il avoit passé les bornes de l'esprit humain ; & Démosthène qui a été l'étonnement & l'admiration de toute la Grèce, ont été regardés comme des prodiges ; cependant si Virgile & Ciceron eussent vécu dans leur temps, ils leur auroient disputé l'honneur d'être les deux plus grands hommes de leur siècle, & leurs Ouvrages auroient suspendu le jugement des savans, sur la préférence des uns & des autres. *Quint. l. 12. c. 2.*

Si Messieurs de Balzac & Voiture eussent été du temps de Ciceron, ils auroient pu de même disputer de l'éloquence avec cet Orateur, quoique dans une Langue différente.

Si Messieurs de Corneille & Racine, qui, à l'honneur de la république des lettres & de toute la Nation, ont porté la Poésie Françoise au plus haut point qu'elle ait jamais été, & qu'elle sera peut-être jamais, eussent aussi été du siècle de Virgile, ils ne lui auroient en rien cédé, soit pour la pureté de la langue, soit pour la netteté du discours, soit

pour la nobleſſe des expreſſions, ſoit pour la ſublimité des penſées, ſoit pour le génie qui brille par-tout, ſoit pour la beauté des vers.

On peut même dire, à l'avantage de ces excellens modernes, que l'ancien & fameux Poëte n'a pas été comme eux ſujet à des rimes, qu'il ne s'eſt jamais vu contraint en aucune choſe dans ſa manière d'écrire, & qu'ainſi il n'a pas eu peine à ſuivre ſes penſées & à les exprimer; au lieu que nos Meſſieurs ont reconnu avec plaiſir la Loi de la rime, & qu'ils ont tellement naturaliſé cette rime, qu'il ſemble que la raiſon en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toujours dans leurs Ouvrages que la rime ſuit la raiſon, & qu'elle en eſt toujours la ſavante & l'agréable interprète: on n'y voit jamais la raiſon gémir comme une eſclave ſous la Loi d'une rime incommode, & l'on peut dire que la rime y court toujours après la raiſon, & jamais la raiſon après la rime; il ſemble en un mot que dans leurs Ouvrages la raiſon & la rime ſoient deux ſœurs qui ne ſe ſéparent point, & qui ſont toujours d'une parfaite intelligence.

Judith. c. 10. Ou bien on peut dire que dans leurs Ouvrages la raiſon eſt une autre Judith, & la rime une autre Abra; que l'une coupe la tête de la pareſſe ou de l'ignorance, & que l'autre porte le glaive, dont ſa maîtreſſe ſe ſert pour remporter cette glorieuſe victoire.

Je demande excuſe à mon lecteur, ſi je me ſuis laiſſé emporter en faveur de nos illuſtres Poëtes; c'a été un torrent à la violence duquel je n'ai pu m'oppoſer, mais je reprens le fil de mon diſcours.

Toute l'antiquité s'eſt déclarée pour Homère contre Virgile, & tous les modernes prennent le parti de Virgile contre Homère; il en eſt de même de Démoſthene & de Ciceron. Les écrivains de notre ſiècle trouveront auſſi dans ceux qui viendront après eux, des défenſeurs authentiques de leur proſe & de leurs vers, & cela arrivera ſans doute, lorſque tout le monde ne ſera plus ſi entêté & ſi prévenu en faveur de l'antiquité.

Xiph. in Adr. Un certain Dyoniſius dit autrefois à Heliodore, ſecrétaire de l'Empereur Adrien, que Céſar pouvoit le combler d'honneur & de biens, mais qu'il ne pouvoit le rendre ſavant & éloquent. En effet, c'eſt l'eſprit, le travail & l'application qui font mériter ces deux belles qualités; la naiſſance n'y

contribue en rien, elle peut même être regardée comme un obſtacle preſque inſurmontable aux belles lettres. Cependant ces qualités ont donné dans les yeux de quelques Empereurs ; ils les ont trouvées ſi belles & ſi fort à leur gré, que ne ſe contentant pas d'être les Maîtres du monde, ils ont encore voulu paſſer pour Orateurs ou pour Poëtes.

La modeſtie de Numérien qui vivoit à la fin du troiſième ſiècle, eſt remarquable ſur ce ſujet ; il permit qu'on lui dreſſât une Statue ſous le titre d'Orateur très-éloquent, ſans y faire ajouter celle d'Empereur, faiſant connoître par cette conduite que la Puiſſance ſouveraine n'augmente en rien le mérite d'un ſavant homme.

La bonté d'une pièce qui commence à paroître, ne dépend donc pas de la faveur, ou des richeſſes ; on peut à la vérité acheter le ſuffrage de quelques particuliers, pour la publier & en faire par tout l'éloge, mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui eſt bon l'eſt toujours, & ce qui ne l'eſt pas, ne le peut devenir.

L'hiſtoire nous apprend que quelques Empereurs ont été amateurs de leurs Ouvrages, qu'ils ont banni ou fait mettre en priſon pluſieurs de leurs ſujets, pour n'avoir pas voulu donner des louanges à leur proſe, ou à leurs vers, que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas mériter ; mais cette injuſtice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits ; ils n'en ont été ni plus eſtimés, ni mieux reçus.

Un Ouvrage d'eſprit eſt comme une maiſon que l'on veut bâtir, il y entre toutes ſortes de matériaux ; il y faut de la vivacité, de la ſcience, du jugement, & de l'éloquence, & par-deſſus tout, beaucoup d'agrément dans les penſées & dans les expreſſions ; il faut que rien n'y paroiſſe extrême, que rien n'y ſoit outré ; il faut en bannir les diſtinctions recherchées & étudiées, & les pointes fades & du vieux temps.

On veut dans les Ouvrages d'eſprit une véritable beauté, & non une beauté fardée, qui ſe trouve pour l'ordinaire dans des jeux ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui conſiſte dans des traits bien formés & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut, pour qu'un diſcours paroiſſe beau, qu'un peu de blanc & de rouge, c'eſt-à-dire qu'un peu de feu dans les penſées, & qu'un peu de choix dans les termes & dans la manière de parler ; il faut pour qu'un diſcours ſoit beau

en effet, de l'élévation & de la solidité dans les pensées, du jugement dans les moyens de les bien mettre au jour, de la netteté dans les périodes ; & de l'éloquence dans les expressions.

On reconnoissoit il y a vingt ans l'Ouvrage d'un Provincial au style dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'esprit ; le peu d'ordre, d'agrément & de politesse qui s'y trouvoit, marquoit toujours la main dont il sortoit : mais à présent que les Académies se sont établies en plusieurs Provinces, les belles lettres y fleurissent comme à Paris : la cime du Parnasse s'est étendue jusques sur l'Anjou, la Guienne & la Provence, & les Muses se trouvent aussi agréablement sur les bords de la Loire, de la Garonne & du Rhône, que sur ceux de la Seine.

La science & l'éloquence d'Athènes & de Rome, ainsi que deux grands fleuves qui ont eu un long & rapide cours, sont venues se confondre & se perdre dans celles de Paris, comme dans les eaux de la mer ; & cette vaste mer qui n'a point de bornes, s'est communiquée aux Provinces sans rien perdre de ses eaux, & sans déroger au tribut qu'elles lui doivent.

Le centre de la science & de l'éloquence est toujours fixé à Paris : tout ce qui s'en trouve dans chaque Province, est une ligne qui, par une différente route, tend toujours à son centre.

Paris est la mère de la science & de l'éloquence : celles qui paroissent dans les Provinces en sont les filles. Si ses filles lui ressemblent, elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, d'agréable & de riche, au soin qu'elle a pris de les élever.

Une lettre de consolation doit être autrement écrite que celle d'un compliment sur un mariage avantageux, ou sur une nouvelle dignité : le style gai & enjoué plaît dans de certaines rencontres, & le sérieux dans d'autres ; mais qu'il soit sérieux ou qu'il soit gai, il faut toujours se souvenir de celui à qui on écrit, & pourquoi on lui écrit.

Quand on ne perd jamais son sujet de vue, on écrit juste, on ne prend point le change, & on ne finit pas un billet par des termes de condoléance, lorsqu'on l'a commencé par quelques mots pour rire, & par quelques plaisanteries.

Il faut dans toutes sortes d'Ouvrages garder une modestie Chrétienne. Nous vivons dans un siècle où la pureté de

la langue règne de toute manière : la délicateſſe non-ſeulement des Dames, mais encore de tous les gens raiſonnables, eſt ſi grande ſur ce point, que c'eſt aſſez pour méſeſtimer un Livre & le rebuter, que d'y trouver des expreſſions un peu libres.

Le ſecret pour bien écrire, eſt de s'attacher moins aux mots qu'aux penſées : & à l'égard des penſées, de s'attacher moins à celles qui ſont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui ſont ſimples & naturelles. La raiſon s'accommode peu des penſées recherchées & outrées, & celles qui n'ont que du brillant, nous plaiſent ſeulement en paſſant, & ne ſont pas capables de nous arrêter ; mais celles qui ſont ſimples & naturelles ſe goûtent à longs traits, & plus on les lit, plus on y trouve d'agrémens & de beauté.

Il n'eſt pas juſte de demander des Dames & des gens d'épée, des lettres d'un ſtyle auſſi correct que de ceux qui font profeſſion de bien écrire : ainſi, les unes ne ſont pas moins bonnes que les autres, & ſouvent elles plaiſent davantage.

Il y a des beautés régulières qui n'agréent pas tant que de jolies perſonnes : il en eſt de même des écrits ; ce qui eſt en effet le plus beau & le meilleur, ne plaît quelquefois pas tant, qu'une certaine manière d'écrire libre, galante & agréable.

Il ne faut pas toujours être ſi délicat en matière d'Ouvrages, il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaît & ce qui nous divertit. Ceux qui ſe ſont donné la peine d'écrire dans le deſſein de nous donner quelques momens de plaiſirs, méritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur ſont échappées : & c'eſt en cela que conſiſte une partie de la reconnoiſſance que nous leur devons, & que nous ne leur pouvons refuſer.

Ceux qui écrivent le plus, ne ſont pas ceux qui écrivent le mieux : un méchant peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'eſt pas ce que nous faiſons qui nous fait mériter de l'eſtime, c'eſt la manière dont nous le faiſons. L'Imitation & l'introduction à la vie dévote, ont plus fait de véritables converſions, que mille & mille livres de dévotion qui ont paru depuis, & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent ſur le front leur condamnation ; ou ſi l'on n'en veut pas parler dans ces

termes, il faut au moins avouer que leur nombre les rend inutiles & de nul uſage.

Il y a des gens qui croient qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien écrire, & moi je dis que c'eſt le vrai moyen de ne parler jamais bien, & d'écrire toujours mal. Pour écrire ou parler juſte, il faut être véritable & naturel : celui qui écrit d'un ſtyle de Roman n'eſt bon qu'à être imprimé, qu'à empêcher de dormir pluſieurs filles ou femmes, & je ne ſai combien de jeunes gens oiſifs & incapables de s'appliquer à quelque choſe de bon, qu'à paſſer après par les mains de toutes les beurrières des halles, & qu'à ſervir enfin à allumer le feu des bourgeoiſes de Paris.

Il y a aſſez de gens qui ſavent pour eux, mais il y en a peu qui ſachent pour les autres ; il ſuffit à un homme qui n'eſt ſavant que pour lui, que ſon eſprit ſoit ſa bibliothèque, & que tout ce qu'il ſait y ſoit en confuſion comme des Livres les uns ſur les autres ; mais un Savant pour le public doit avoir de l'ordre dans ce qu'il ſait, il doit s'énoncer & écrire avec netteté ; tout ce qu'il dit ou écrit ſans méthode, ne ſert qu'à remplir de ténèbres ceux qu'il veut inſtruire, au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu, mais bien, s'en conſolent. Les quatre vers de M. de Brébeuf ſur l'invention de l'écriture, ont à jamais immortaliſé ſon nom : cependant ce ne ſont que quatre vers, mais ils paroiſſent ſi naturels & faits avec tant de facilité, qu'il ſemble que l'eſprit n'y ait eu aucune part.

CHAPITRE VIII.

De l'Eſprit critique & ſatyrique.

LA différence de nos ſentimens ſur ce qui ſort de nos mains, & ſur ce qui n'en ſort pas, eſt une injuſtice que l'on ne peut excuſer. Cette injuſtice eſt une fille qui ne peut avoir pour père que l'amour propre, & pour mère que la jalouſie ; ainſi tout ce qui paroît de cette manière eſt toujours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il n'avoit qu'à jeter les yeux ſur un livre, pour remarquer tout

ce qui s'y trouvoit de foible, de mal imaginé, de mal suivi & de mal exprimé. Je lui répartis qu'il étoit bienheureux d'avoir tant de lumières, mais qu'il n'étoit pas le seul qui en eût, & que ceux qui en avoient, décidoient peut-être de ses Ouvrages avec la même promptitude qu'il décidoit de ceux des autres.

Il n'est pas mal aisé de trouver à redire à ce que les autres font, mais on auroit souvent beaucoup de peine à faire mieux. Ceux qui censurent ainsi, sont des pères qui n'ont des yeux que pour leurs enfans; c'est assez que les autres ne soient pas à eux, pour les trouver laids & difformes.

C'est une méchante maxime à un homme, de faire le difficile sur toutes sortes d'écrits; s'il croit montrer par cette conduite qu'il a le goût bon, il se trompe; on prend souvent sa délicatesse pour un manque de jugement, & on se persuade qu'il n'en parle pas comme il le devroit, parce que ce qu'il y a de beau & de relevé passe la portée de son esprit.

Dès qu'on veut s'ériger en critique, & dès qu'on s'est mis en tête de trouver à redire à tout, on se fait bien des ennemis. Personne n'échappe à un homme de cet esprit : il ne pardonne rien ni à ses parens, ni à ses amis; il faut que tout le monde se ressente de sa bile & de sa mauvaise humeur; s'il ne contredit, s'il n'offense quelqu'un, il n'est point content, & tout son plaisir est de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne se plaît guères à vivre avec les autres; & comment y vivroit-il, puisqu'il ne peut vivre avec lui-même ?

Censurer le vice en général, est une vertu, mais le reprendre dans un particulier, c'est agir avec imprudence & contre la charité, c'est en vouloir moins au vice qu'à la personne.

Il faut haïr le crime & le détester, mais il faut épargner le criminel & l'aimer; il faut condamner le mal & le fuir, mais il faut excuser celui qui le commet, & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame si belle & l'esprit si bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des esprits si peu raisonnables, qu'ils voient toujours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toujours un mauvais tour à tout ce qu'ils disent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'eſt plus aiſé que de s'ériger en critique : on n'a qu'à avoir bonne opinion de ſa perſonne, qu'à vouloir ſe faire diſtinguer, & qu'à porter toujours deux balances, dans l'une deſquelles on ne manque pas d'abaiſſer toutes ſortes d'Auteurs, & de s'élever dans l'autre.

Ce n'eſt point l'eſprit qui rend les gens ſatyriques, c'eſt l'humeur, c'eſt l'envie, c'eſt la valeur, c'eſt le tempérament. Un homme qui a fait quelque Ouvrage, qui n'a pas été ſi bien reçu qu'il s'en étoit flatté, croit rendre juſtice aux autres, quand il les traite comme il en a été traité, & ſouvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en précède la lecture. Il ſe fait un plaiſir de les décrier ; ſi c'eſt avec raiſon, ce qu'il n'examine pas, cette diſcuſſion lui paroît inutile, il ſe venge, c'eſt aſſez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité, ce que nous trouvons de naturel, de nouveau & de bon dans ce qui paroît des autres, nous en ſeroit excuſer ce qui n'y eſt pas ſi bien penſé, ni ſi juſtement exprimé. Qu'une perche dans un arpent ne ſoit pas de même nature que le reſte, on ne laiſſe pas de dire que c'eſt une bonne terre, & celui à qui elle appartient a lieu de s'en louer ; qu'un parterre plein de fleurs ne brille pas tant de deux ou trois endroits que dans tous les autres, ce parterre ne laiſſe pas d'être agréable, d'être trouvé beau & de plaire.

La mélancolie & la bile d'un Auteur ne doivent pas préjudicier à la réputation d'un autre. Celui qui ſouffre avec impatience l'applaudiſſement que l'on donne à un Ouvrage qui n'eſt pas de lui, doit voir avec la même peine des gens plus nobles & plus riches que lui, puiſqu'il n'y a pas plus de raiſon de ſe chagriner de l'un que de l'autre.

La Satyre qui ne s'attache qu'au vice en général, & qui ne tombe point ſur les particuliers, corrige agréablement les hommes de leurs foibleſſes, de leurs erreurs & de leurs entêtemens, & elle leur donne une haute idée de l'honnêteté & des bonnes mœurs.

La Satyre, à bien parler, ne regarde que les eſprits mal faits, les fripons & les libertins : pour être bonne & bien reçue, il faut qu'elle ſoit vive, morale, plaiſante & ſpirituellement tournée ; mais ſur-tout qu'elle ſoit faite dans des termes qui ne puiſſent offenſer les oreilles chaſtes des Dames & des gens raiſonnables.

Dans un portrait Satyrique, mais qui n'eſt que général, chacun s'y reconnoît ou méconnoît autant qu'il lui plaît ; on ſe l'applique & on en profite ſi l'on veut. Si on ne ſe l'applique pas, au moins on conçoit que ce portrait n'eſt guère avantageux, & on fait après de plus en plus ce que l'on peut, pour ne lui pas reſſembler.

Meſſieurs Deſpréaux & Moliere ont pouſſé ce genre d'écrire au plus haut point qu'il pouvoit aller, & M. de la Fontaine dans ſes Fables, a inſinué la même morale, mais d'une manière plus douce & plus facile.

On doit louer la Satyre qui eſt générale, en ce que ſans offenſer perſonne, elle eſt utile & plaît à ceux qui la liſent, & qu'elle fait voir que l'eſprit de l'homme eſt capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en ſervir avec honneur, & l'eſtime que l'on a pour leurs Ouvrages eſt donnée à juſte titre ; on ne les flatte pas quand on approuve en eux ce qui le mérite ; mais ce tour d'eſprit eſt ſi particulier & ſi rare, qu'il ne faut pas s'étonner ſi on en trouve peu qui réuſſiſſent.

Je ne ſai ſi ceux qui ſe mettent en poſſeſſion de condamner tout ce qu'ils voient, ne ſont pas leurs propres cenſeurs, & ſi leur Satyre ne tombe pas ſouvent ſur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers ſur le ton de critique, ne fait pas tant de mal que l'on penſe ; que l'eſprit y a plus de part que le cœur, & qu'on ne doit regarder ce qui ſe dit ou s'écrit de cette manière, que comme des productions d'un eſprit vif, gai, & qui ſait ce que c'eſt que le monde.

Tant de gens s'intéreſſent & penſent être marqués dans les Ouvrages de cette nature ; qu'ils ne ſont pas bien aiſes de divertir les autres, ou de les inſtruire à leurs dépens. Ils rendent l'Auteur reſponſable de tout ce que l'on dit en conſéquence de ſon Ouvrage ; ils veulent qu'il ait penſé tout ce que ſes écrits ont fait penſer, & le menent ainſi malgré lui plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moi j'aimerai toujours mieux nos Virgiles & nos Horaces François, que nos Juvenals & nos Perſes ; le génie honnête, libre & élevé des premiers me plaira toujours plus que celui des autres, quoiqu'il ſoit plein de feu, d'agrément & de force.

CHAPITRE IX.

Des gens de bien.

L'APÔTRE n'avoit rien à se reprocher. Il avoit employé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoissances ; il avoit souffert dans les fonctions de son ministère tout ce que l'on y pouvoit souffrir, & cependant il n'osoit dire
1. *Cor.* 4. qu'il étoit juste, & qu'il étoit en état de grâce.

Après cet exemple, qui de nous peut avoir la présomption de s'estimer homme de bien ; & qui peut déclarer que celui qui le paroît, l'est en effet ? Tout ce que nous voyons faire de louable, doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu, & qu'ils l'aiment, mais c'est une témérité de l'assurer.

Un homme qui n'agit que dans la vue de Dieu, & rien que pour lui, est certainement homme de bien, mais où est cet homme ? La lanterne de Diogène feroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand prêt à faire une action de charité on a oublié le monde, on ne s'est pas toujours oublié soi-même, & souvent un peu d'amour propre ou de vanité se trouve en notre chemin, lorsque nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même assez ordinairement, que celui qui a oublié le monde dans sa mémoire, ne l'a pas oublié dans son cœur, & lorsqu'il croit en être absolument détaché, il reconnoît que le monde vit encore plus en lui, qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action généreuse se fait avec éclat, elle perd pour l'ordinaire beaucoup de son mérite, parce qu'il est presque impossible que la nature n'y trouve son compte, & que celui qui va faire cette action ne s'y sente pas un peu porté, par la réputation qu'elle va lui donner ; ce qui se fait dans le fond d'un désert, ou dans un lieu séparé de l'embarras du siècle, est bien plus agréable à Dieu. Une ame en cet état, vide de tout ce qu'il y a dans le monde, ne se remplit que de son Créateur, elle ne pense qu'à lui plaire & qu'à lui marquer son amour, ou pour mieux parler, cette ame n'agit plus, c'est Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine

à

à juger de l'excellence, du mérite & de la sainteté de cette action, quand elle est faite de cette manière.

Celui qui dans une maison régulière a le moins de talent, est peut-être celui qui est le plus homme de bien. Une sœur converse a souvent plus de vertu qu'une religieuse du chœur, & même que la maîtresse des novices; elle est plus humble, elle a moins d'occasions de s'applaudir sur ce qu'elle fait, elle est regardée comme la dernière de la maison, & elle se regarde elle-même comme telle; c'est assez pour être la première aux yeux de Dieu.

Il ne suffit pas pour être vertueux que nous ne fassions pas de mal, il faut de plus que nous pratiquions le bien; souvent nous ne faisons pas le mal, parce que nous ne sommes pas en état de le faire, ou que notre humeur & notre tempérament ne nous y portent pas; s'en abstenir ainsi, n'est pas un grand effort, & il n'y a en cela ni mérite ni vertu.

Il ne faut qu'une mauvaise inclination pour rendre un homme vicieux, mais il en faut plusieurs bonnes pour le rendre vertueux; c'est pour cela qu'il y a si peu de gens de bien, & qu'il y en a si grand nombre qui ne le sont pas.

Il est facile à un homme qui n'aime ni la crapule, ni le vin, de ne s'enyvrer jamais; mais il n'est pas facile à un homme qui aime l'argent, de n'être pas avare. Il n'est pas de même facile à un homme élevé dans les plaisirs, d'y renoncer pour jamais.

Le mérite d'une action augmente souvent par les circonstances & par les motifs de celui qui la fait; c'est ce qui est cause que celui qui donne peu, donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

Deux religieuses font toutes deux l'Oraison soir & matin; elles assistent toutes deux au Service de l'Eglise, & la ferveur de l'une semble ne pas l'emporter sur celle de l'autre; cependant il y a quelquefois bien de la différence entre leur extérieur & ce qui se passe dans le fond de leurs cœurs. Il en est ainsi de toutes les actions qui sont faites en apparence de la même manière, & par des personnes de même caractère & de même perfection.

De deux ou trois Ecclésiastiques qui parlent ensemble de la vertu, ce n'est pas toujours celui qui en parle le plus, ni même celui qui en parle le mieux, qui est en effet le plus homme de bien; mais c'est celui des trois qui désire le plus

de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut eſtimer la vertu ſans l'aimer, & on ne peut l'aimer ſans en avoir; c'eſt elle qui eſt cauſe qu'on l'aime, & que l'on a toujours peur de la perdre.

Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte; c'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui lui reſſemblent.

Cela ne ſe peut dire d'un homme de bien; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'eſt la vertu qu'il aime.

Un homme de probité ſe contente de faire le mieux qu'il peut ce qu'il doit faire, ſans penſer à ce que l'on en dira; les réflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ſes vues; il fait le bien, parce qu'il l'aime, & il l'aime parce qu'il eſt aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il ſe cache il trouve Dieu; quand il ne ſe cache pas, il ne voit que Dieu; tout ce qui l'environne eſt comme l'air, qui ne fait point changer de poſture ni d'action à celui qui agit; & on peut dire pour lors que le monde eſt avec cet homme, mais que cet homme n'eſt pas avec le monde.

Il me ſouvient d'une belle parole de ſaint François de Sales ſur ce ſujet. Il avoit été en conférence pour une affaire de piété avec une Dame de la Cour. Quelqu'un lui demanda enſuite ſi cette Dame étoit belle, il répondit qu'il n'en ſavoit rien. Et ne l'avez-vous pas vue, répartit l'autre? Oui, dit le Saint, je l'ai vue, mais je ne l'ai pas regardée.

Il en eſt de même de tous les gens de vertu, qui dans des aſſemblées publiques font quelque bonne action. Ils ſont avec le monde comme s'ils n'y étoient pas, ils voient le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien, qui dans l'Egliſe eſt vu de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les élève pas plus au Ciel; il n'en eſt pas auſſi plus long-temps à genoux: il ſe contente d'un extérieur modeſte; en voilà aſſez pour ceux qui le voient, mais dans le fonds de ſon cœur, il s'abandonne aux doux mouvemens de la grâce, il écoute Dieu & en adore la grandeur, la puiſſance & la bonté; tout ce qui ſe paſſe ainſi ne vient point à la connoiſſance de ceux qui le voient, & c'eſt ce qu'il ſouhaite.

L'homme de bien l'eſt en tout; s'il change ſa manière de

vivre, c'eſt pour s'accommoder aux lieux où il eſt & aux emplois dans leſquels il ſe trouve engagé ; il a toujours les mêmes vues, la même fin & les mêmes deſſeins ; il change ſeulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moyens de ſervir Dieu & de procurer ſa gloire.

Un homme de bien qui parle de la vertu & qui inſtruit les autres, reſſemble à une mère qui ſe nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que d'en nourrir ſon enfant. Celui qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, ne laiſſe pas de parler aſſez ſouvent de la vertu ; mais pour ſuivre la penſée de ſaint Iſidore, on peut dire que cet hypocrite reſſemble au Corbeau Famélique, qui apportoit à Elie du pain, dont il ne ſe nourriſſoit pas lui-même.

Se propoſer dans de certaines actions une fin honnête, & n'en uſer pas de même dans les autres, c'eſt faire dans la morale ce que font les faux-monnoyeurs dans le commerce, qui pour donner cours à une pièce fauſſe, la couvrent d'une petite feuille d'or ou d'argent, & la marquent au coin du Prince.

Un homme de bien eſt toujours d'accord avec lui-même ; ce qu'il veut aujourd'hui, il le voudra toujours ; toutes ſes actions ſe font à même fin, il ne ſe cache & ne ſe montre pas plus dans les unes que dans les autres ; c'eſt toujours même zèle, même prudence, même modeſtie & même humilité. Celui qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, n'agit pas toujours par un même principe ; il ôte ſouvent à ſes emplois & à ſes exercices le mérite qu'ils pourroient avoir, parce qu'il n'eſt jamais tout entier ce qu'il devroit être ; c'eſt un homme qui ſe partage & qui ſe diviſe lui-même, c'eſt un homme dans lequel tout ſe combat & tout ſe contredit ; ſes dehors démentent ce qu'il a dans le cœur, & il n'eſt rien moins que ce qu'il paroît être.

Pour être homme de bien dans les bénéfices, il le faut être autrement que dans les charges du ſiècle & dans le mariage ; ces différens états demandent de différentes manières d'agir. Tel ſeroit homme de bien s'il n'étoit que Laïque, qui n'en fait pas aſſez pour l'être dans ſa profeſſion, & tel Laïque en fait plus qu'il ne doit ; ils ne ſont ni l'un ni l'autre dans les voies où Dieu les appelle, où s'ils y ſont, l'un y marche trop lentement & l'autre trop vîte ; l'un s'arrête & ſe détourne ; l'autre à force d'aller va trop loin & s'égare.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre en gens

de bien, c'eſt que perſonne ne s'étudie à l'être ſelon ſa profeſſion, & qu'il y a peu de directeurs qui bornent le zèle de ces nouveaux commençans, ou qui leur faſſent entendre qu'ils n'en ont pas aſſez. On voit des gens retirés ou des religieux, & on en fait le modèle de ſa vie : ce n'eſt pas là ce que Dieu demande d'un Magiſtrat, d'un homme d'épée ou d'un Marchand.

Les pratiques de dévotion des autres nous plaiſent pour l'ordinaire, & celles que nous pourrions pratiquer dans l'état où nous ſommes, ne nous reviennent pas : ainſi il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu qui faſſent ce qu'ils doivent, & qui ne faſſent que ce qu'ils doivent.

On s'entête des mortifications des autres & de leurs auſtérités, & on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on eſt ; on meſure ſes forces ſur celles d'autrui, & on n'a aucun égard ni à ſon tempérament ni à ſa profeſſion ; un homme aſſis ſur les fleurs de lys veut vivre en Bénédictin, & cette bizarre conduite fait qu'il ne vit ni en Bénédictin ni en Magiſtrat, & qu'il n'eſt ni l'un ni l'autre.

Le ſecret de la dévotion eſt de ne la jamais outrer, de ne ſe rendre jamais ſingulier, & de ne ſe faire jamais diſtinguer par des excès & par des extrémités remarquables.

Une vie unie & toujours égale marque un grand fond de piété : il eſt bon de ne rien faire d'extraordinaire, mais il faut toujours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.

CHAPITRE X.

Des Dévots.

IL y a bien plus de gens qui veulent paroître dévots ; qu'il n'y en a qui déſirent de l'être. On ſe fait ſouvent honneur de la dévotion, on la fait ſervir à ſes vues & à ſes deſſeins, & on en fait peu profeſſion, que l'intérêt ou l'ambition n'en ſoit la véritable cauſe.

Il y a une grande différence entre un homme de bien & un dévot. Celui-là aime la vertu, travaille ſans ceſſe à l'acquérir, & en fait mille actes en ſecret ; celui-ci ne cherche que les apparences de la vertu : ce qui ſe fait ſans éclat n'eſt

pas à son gré, & il est content pourvu qu'il passe pour dévot.

Un homme véritablement touché parle peu & va à la pratique ; celui qui ne l'est pas & qui le veut paroître, parle beaucoup & ne songe point à faire ce qu'il dit ; l'un se mortifie en tout ce qu'il peut, l'autre cherche ses aises & ses commodités en toutes rencontres ; l'un est doux & modeste, l'autre brusque & impatient ; l'un se hait, pour ainsi dire, & l'autre s'aime.

Un faux dévot souhaite d'être considéré & honoré par tout ; il devient l'ennemi irréconciliable de celui qui ne lui rend pas tout l'honneur qu'il croit lui être du ; il est si attaché à ses sentimens, qu'il les soutient toujours avec opiniâtreté ; il ne connoît de raison que celle qu'il se donne, & il pense qu'on ne la peut trouver que dans sa tête, dans ses paroles & dans ses écrits.

Un homme de bien est toujours égal & honnête à tout le monde ; un dévot est tantôt gai, tantôt chagrin, il s'offense de tout & ne ménage personne ; l'un est bon à ses domestiques, en prend un très-grand soin dans leurs maladies, & les récompense de leur service ; l'autre chaud & prompt n'en peut rien souffrir, & la moindre faute est un légitime prétexte pour les renvoyer.

Un homme de probité n'est point difficile pour le boire & pour le manger ; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le dévot ; l'un se cache avec soin dans ses aumônes & dans ses bonnes œuvres, l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde ; l'un est humble, & l'autre est vain ; l'un ne pense qu'à plaire à Dieu, l'autre qu'à plaire au monde.

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le siècle, prend souvent le parti de s'ériger en dévot. Cela est bientôt fait : il n'a qu'à réformer un peu son extérieur, qu'à faire le sévère, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien.

Une femme que l'on a vue aimer beaucoup le monde, & que l'on y remarquoit à cause de sa vanité & de sa dépense, n'a pas plutôt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer son genre de vie sans se faire moquer d'elle, qu'on la voit tout d'un coup parler sur le ton de dévote, & cela, parce qu'elle ne met plus de rouge ni de mouches, qu'elle ne va plus au bal, au cours, ni à la comédie, & qu'elle est devenue modeste dans sa coiffure & dans ses habits.

De même une joueuse qui a beaucoup perdu, qui n'a plus de crédit, & sur la parole de laquelle on ne peut plus jouer, passe dans un moment d'une extrémité à l'autre, & parle plus haut dans une assemblée faite pour le secours des pauvres, que toutes celles qui y vont depuis dix ans, & qu'un zèle qui a continué depuis tant de temps, fait passer pour les plus charitables de la Paroisse.

On me dira peut-être, il n'y a donc point de véritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde ; Dieu me garde d'avoir une telle pensée ; il y a un retour assurément, mais il n'est pas facile, & on ne trouve pas Dieu si aisément, après l'avoir si peu cherché.

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaises habitudes & de nos passions déréglées. Pour trouver du soulagement dans ces peines, nous n'en devons pas chercher dans nos maisons de campagne, dans les charges ou dans la confidence de nos amis, ces remèdes sont toujours foibles pour de si grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes pour y chercher ce que nous n'avons pu rencontrer ailleurs, nous n'y trouvons souvent qu'une séditieuse révolte & qu'une guerre domestique : tout nous y paroît en trouble & en armes, & nous reconnoissons que nous n'avons point de plus grand ennemi que nous-mêmes. C'est un ennemi que nous avons toujours sur les bras, qui nous fait front par-tout, & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Aug. in Ps. 14.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres ? Il faut recourir à Dieu, il doit être seul notre refuge ; mais pour nous le rendre favorable, il faut recourir à lui avec autant de ferveur & d'empressement que d'amour & de foi.

Recourir à Dieu de cette manière, n'est pas se faire dévot d'habitude & de profession. Recourir à Dieu de cette manière, n'est pas regarder la dévotion comme un asile dans ses pertes & dans ses disgraces; recourir à Dieu de cette manière, n'est pas se faire dévot par intérêt ou par vanité.

La dévotion est un voile qui cache bien des défauts. Dès qu'on s'est mis sur le pied de dévot, on se permet bien des choses que l'on refuse à ceux qui ne passent pas pour tels. On se voit dans la pratique des bonnes œuvres, on est toujours en commerce avec des gens de bien, on

n'entend parler que de charités, on se forme sur cela une idée de son mérite & de sa probité; & ce dévot qui se regarde comme n'étant plus sujet aux foiblesses ordinaires des hommes, tombe souvent dans le péché des Anges.

La première chose que fait un dévot ou une dévote, c'est de chercher un directeur qui ne soit pas si sévère, & qui s'accommode un peu à ses infirmités. Un dévot se croit une personne publique, qui mérite qu'on ait pour lui des égards, qu'on n'auroit pas pour d'autres; il est fort entêté des services qu'il rend aux pauvres & à l'Eglise, il en persuade le directeur, qui, dans cette vue, le ménage en toutes rencontres : ainsi la nature ne pâtit point, & elle se trouve à son aise avec cet homme de détachement & de grâce.

Il en est du dévot comme du bel esprit : on est l'un & l'autre à juste prix; mais on ne peut passer pour homme d'esprit ou pour homme de probité, si on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dès qu'on souhaite passer pour dévot, on fait connoître qu'on ne l'est pas. L'humilité est le sceau ou la preuve essentielle de la véritable piété. La dévotion dans les hypocrites, ressemble à la poussière que le vent emporte à toute heure; & dans les gens de bien, elle est comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou les orages ne peuvent abattre. *Psal.* 1.

Si je parle des dévots d'une manière à ne pas faire désirer d'en augmenter le nombre, on ne doit pas s'en prendre à la dévotion, mais au caractère & à l'esprit des faux dévots. Ma pensée n'est pas de décrier la véritable piété, on n'en sauroit parler en trop bons termes, il n'y a pas même assez de langues pour en faire l'éloge; mon dessein est seulement de faire connoître la dévotion mondaine & intéressée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la véritable piété que le faux zèle & le métier de ces dévots du siècle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaise foi, fait que l'on impute injustement les mêmes défauts à ceux qui sont humbles & pleins de droiture & de charité.

La différence qu'il y a entre un véritable & un faux dévot, est la même qui se trouve entre une beauté naturelle & une beauté fardée. L'une paroît toujours ce qu'el-

le eſt ſans ſoin & ſans artifice ; l'autre n'eſt plus rien ; dès que le blanc & le rouge lui manquent, ou qu'elle n'a pas eu le temps de les employer pour ſe maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur ſecours.

La véritable piété eſt toujours reconnue pour ce qu'elle eſt, ſans que celui qui en fait profeſſion, s'étudie à la faire paroître ; au contraire, la fauſſe piété a beſoin que celui qui s'en fait honneur veille ſans ceſſe à garder des meſures & à ſe contraindre, afin qu'il paſſe pour ce qu'il n'eſt pas.

Les vrais & les faux dévots ſe trouvent ſouvent enſemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite ſociété entr'eux. On peut même dire qu'ils ſe plaiſent à être les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croient leurs ſemblables, & que les derniers veulent faire paſſer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'eſprit de leurs parens & de leurs amis. La charité eſt le motif qui unit les uns ; la vanité ou l'intérêt, eſt le motif qui unit les autres.

Un faux dévot eſt ſouvent un avare ou un ambitieux maſqué, qui ne s'attribue ce beau nom, que pour mieux cacher ſon avarice ou ſon ambition ; il faut bien du diſcernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un véritable dévot ſoient en concurrence pour un emploi ou pour un bénéfice, il arrive peu que le véritable dévot ſoit préféré. La raiſon eſt, qu'il demeure tranquille, laiſſe à la diſcrétion de celui qui doit nommer, à faire le choix qu'il trouvera à propos, & que le faux dévot uſe de toutes les adreſſes, de toutes les intrigues & de toutes les ſoupleſſes que ſon eſprit lui fournit pour parvenir à ſes fins. Il n'y a que le temps qui faſſe connoître que l'on a été ſurpris, & que l'on n'a pas choiſi celui qui méritoit de l'être.

Un faux dévot paroît preſque toujours ce qu'il n'eſt pas, & ne paroît preſque jamais ce qu'il eſt ; il ſe donne à lui-même pour tromper le monde, le conſeil que Jéroboam donna à ſa femme pour tromper le Prophète Ahias. Il change ſon extérieur, mais le cœur ne change pas ; & au lieu que Rebecca donna à Jacob les habits d'Eſaü pour ſurprendre Iſaac, il ſe donne les habits de Jacob pour ſurprendre l'eſtime de tous ceux qui le voient.

3. *Reg.* c. 1. 4. *Gen.* c. 27.

CHAPITRE XI.

De la Médiſance.

LA médiſance eſt le plus infâme de tous les vices; il eſt d'autant plus à craindre, que quiconque tombe dans ce défaut, donne ſouvent un coup mortel à un homme qui ne connoît pas la main qui le tue; & l'on peut aſſurer que tous les médiſans ſont des lâches, des traîtres & des aſſaſſins.

J'appelle médiſans tous ceux qui parlent mal des autres, ſoit que ce qu'ils en diſent ſoit vrai, ſoit qu'il ne le ſoit pas; la raiſon eſt, qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manières. En effet, la coutume eſt que l'on ne ſuſpend pas ſon jugement dans ces rencontres, on ſe perſuade que le bruit commun eſt garant de la vérité de la choſe; & pour la croire on ne ſe tient pas obligé de l'examiner de plus près.

Nous ne recouvrons pas notre réputation perdue par une médiſance, comme nous recouvrons notre ſanté perdue par un excès que nous avons fait, ou par un accident qui nous eſt arrivé. L'un dépend de notre conſtitution, de notre tempérament & de notre régime de vie; l'autre ne dépend point de nous : nous ſommes entre les mains du public, qui ne fait grâce à perſonne, & qui, quand il eſt prévenu, ne revient preſque jamais ſur les impreſſions qu'on lui a données.

Il eſt étrange que nous ſoyons ſi éclairés ſur les actions de nos parens & de nos amis, & que nous ſoyons aveugles ſur les nôtres. Il eſt ſurprenant que nos yeux groſſiſſent toujours les objets pour les autres, & qu'ils les rapetiſſent ſans ceſſe dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroiſſent des fourmis & des moucherons, lorſque celles des autres ſe préſentent à nous comme des chameaux & des éléphans. Si nous avons tant de lumières pour porter un prompt jugement ſur ce que l'on dit & ſur ce que l'on fait par-tout, d'où vient que nous demeurons dans les ténèbres, pour ce que nous diſons & pour ce que nous faiſons?

Il y a quelque-temps que M... me vint dire : Savez-vous que M... a fait une méchante action ? Je lui répondis, non je ne le sai pas. Il est bon, me dit-il, que tout le monde le sache ; sur quoi je lui répartis, qu'au contraire il étoit bon que personne ne le fût, & que l'honnêteté que l'on se devoit les uns aux autres, & la charité, obligeoient à taire de pareilles actions. J'ajoutai qu'il ne falloit pas qu'il fût du nombre de ceux qui croient faire leur éloge quand ils condamnent la conduite des autres.

Trois jours après, M... m'arrêta dans une rue pour me faire une confidence, qu'apparemment il avoit faite à plusieurs autres avant moi, & cette confidence se terminoit à me dire, que M... avoit eu une affaire qui lui faisoit tort. Je lui dis que j'avois peine à croire ce qu'il me rapportoit, parce que celui dont il me parloit étoit homme prudent & sage, & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjurai ensuite mon médisant, de faire plutôt valoir les bonnes actions, que de publier celles qu'il croyoit mauvaises. Je remarquai que ce que je lui disois le touchoit ; cela fut cause que je n'en demeurai pas là, & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel, que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise, fut relevé avec tant de rigueur, & que ce que l'on faisoit de bien avec application, fut enseveli dans un éternel oubli, & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois après l'expérience acheva de me convaincre sur le grand nombre de médisans, & voici comment cela arriva. Etant en compagnie, M... me tira à part pour me dire, qu'un de mes amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre ; qu'il ne raccommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il me vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de me la conter, je lui fis un compliment qui le surprit & qui ne lui plût guères. Je lui dis que je m'étois mis en possession, il y avoit déjà du temps, de n'entendre jamais parler mal de personne ; que s'il avoit quelque chose de bon à me dire de mon ami, je l'écouterois avec plaisir, sinon, que je le priois de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut sur son visage, soit de honte, soit

de dépit : je ne fis pas semblant de la remarquer, & pris congé de lui sans pousser les choses plus loin. Nous nous séparâmes, lui peu content de moi, comme je crois, & moi fort satisfait d'avoir ainsi reçu ce médisant. J'en ai toujours usé depuis de cette manière, dont je me suis très-bien trouvé.

Nous sommes tous si malheureusement nés, que le mal nous touche plus que le bien, cela se voit par expérience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions, elles feront moins d'impression sur nous qu'une mauvaise que l'on nous aura appriſe. Nous avons à choisir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaît le plus pour la publier : c'est à quoi nous ne pensons pas ; mais nous n'avons pas assez de langues pour faire savoir la mauvaise à tout le monde. Rendons-nous justice sur ce procédé. D'une part il marque un grand fond de corruption dans notre cœur & dans notre esprit ; & de l'autre, il fait bien connoître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, il en veut des preuves & des témoins, & croit que ce seroit foiblesse de s'en rapporter légérement à ce que l'on en dit : que la médisance lui en forge une honteuse & détestable, il ajoute foi au premier récit qu'on lui en fait. Demandez-lui la raison de cette différence, il vous répondra que les dévots se donnent les uns aux autres mille bonnes actions, auxquelles ils n'ont jamais pensé, & n'aura pas l'équité de dire aussi que l'on attribue plusieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eu le dessein ni la volonté de les commettre. Il est prudent & circonspect pour se rendre sur ce que l'on dit de l'une, & il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il soit convaincu, puisque c'est une bonne action ; dans l'autre il est persuadé d'abord, parce que c'en est une mauvaise.

Après une bataille gagnée, on dit, il y a quelque temps, dans un lieu où j'étois, que M... avoit reçu un coup de mousquet dans le dos. Un homme de la compagnie ne manqua pas de dire, que cette blessure ne lui étoit pas fort glorieuse, puisqu'il ne pouvoit l'avoir reçue qu'en fuyant.

Je pris la parole, & dis à cet homme, que les plus braves s'expoſoient ſouvent à de ſemblables bleſſures, parce qu'ils s'engageoient trop parmi les ennemis, & qu'étant enveloppés, ils reçoivent des coups de toutes parts, & qu'ils étoient ainſi tués ou bleſſés. J'ajoutai que ce fut de cette manière que Judas, ce grand & illuſtre Maccabée, finit glorieuſement ſes jours en gagnant la victoire.

Je ne ſai ſi mon avis l'emporta ſur le ſien, mais je ſai bien qu'il n'en falloit pas davantage à un eſprit mal fait & grand parleur, pour aller conter la choſe comme il l'avoit penſée.

Si un Gentilhomme, un Officier de mérite & de diſtinction, bleſſé à la vue d'une armée, n'eſt pas ainſi à couvert d'une médiſance, comment un particulier, un homme ſans nom, ſans crédit & ſans autorité, s'en pourra-t-il défendre.

Bien ſouvent un homme parle mal d'un autre, parce que s'il s'étoit trouvé en ſa place, il auroit commis le mal dont il l'accuſe; ſa foibleſſe lui donne une idée de celle de l'autre, & le reproche de ſa conſcience appuie ſa médiſance, & en eſt tout le fondement. Il eſt perſuadé qu'il auroit ſuccombé à la tentation, il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pu réſiſter. Voilà comment la plupart des choſes ſe paſſent en ce monde, de quelle manière on décide ſur les actions d'autrui, & ſur quel pied on s'en rend les arbitres & les juges.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe la malheureuſe habitude de parler mal de tout le monde; que préſentement, pour réparer ce qu'il avoit gâté, il diſoit du bien de toutes ſortes de perſonnes; qu'il en diſoit même qui n'étoit pas; mais qu'il aimoit mieux employer des fauſſetés à l'avantage des autres, que des vérités à leur déſavantage. Sa fin & ſon motif étoient bons; c'eſt ce qui me donna lieu de lui dire ce que ſaint Auguſtin a autrefois penſé touchant les deux ſages femmes des Egyptiens, Zéphora & Phua, qui firent un menſonge officieux pour ſauver la vie à pluſieurs innocens; que Dieu récompenſeroit aſſurément ſes vues & la pureté de ſes intentions, & je lui conſeillai de continuer, ſans néanmoins bleſſer la vérité, à établir la réputation de tout le monde, à en dire par-tout du bien, & à n'en perdre jamais les occaſions.

S. Aug. lib. cont. Mend. c. 15.

Il y a, ce me ſemble, plus de lâcheté à médire de quelqu'un, qu'à lui dire des injures. La raiſon eſt, que celui qui fait une médiſance, attaque un abſent; il n'a perſonne en tête qui lui réſiſte, & cette manière d'agir ne peut être que d'un homme ſans cœur & ſans honneur, qui ne riſque rien, & qui prend toutes ſes ſuretés. Celui qui dit des injures, ne les dit pas en ſecret & à l'oreille d'autrui, il ne les confie pas à un Etranger ſur la Religion d'un ſerment; il attaque ſon ennemi en face, il ne lui cèle & ne lui déguiſe rien, & ſans craindre de s'attirer ſa colère, il le combat à forces égales. Ainſi je n'ai pas de peine à conclure, que ſi celui qui dit des injures eſt le plus emporté, l'autre eſt le plus dangereux, mais que l'action de l'un eſt plus excuſable que celle de l'autre.

Il me ſemble que l'on peut avec raiſon comparer les médiſans aux vautours & aux corbeaux, qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits, mais ſeulement les charognes ſur leſquelles ils ſe jettent pour ſe repaître. Les médiſans en uſent de même; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions, ils ne ſont curieux que des mauvaiſes, & ne s'arrêtent qu'à celles qu'ils peuvent cenſurer & critiquer.

On peut auſſi comparer les médiſans à la mer, & cette comparaiſon me paroît encore plus juſte & plus belle que l'autre. Comme la mer enſevelit dans ſes abymes l'or, l'argent, les pierreries & tout ce qu'il y a de précieux dans le vaiſſeau qu'elle engloutit, & qu'elle ne pouſſe ſur les rivages que quelques puants cadavres, & d'inutiles reſtes d'un fâcheux naufrage; de même les médiſans cachent les bonnes qualités de ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des louanges; ils repréſentent ſans ceſſe leurs défauts, ſans ſe reſſouvenir jamais de leurs vertus, ils ſuppriment leurs belles actions, & ne font mention que de ce qui leur eſt échappé par ſurpriſe, par foibleſſe ou par imprudence.

Ce n'eſt pas aſſez à un homme de n'être pas auteur d'une médiſance, il faut de plus qu'il n'en ſoit pas complice; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt pas aſſez de ne l'avoir pas inventée, il faut encore qu'il ne la débite & qu'il ne la répande pas. Je ne ſai ſi celui qui entre le premier dans une Ville pour la piller, y fait plus de tort que ceux qui le ſuivent, qui ruinent, qui ſaccagent & qui mettent le feu par-tout.

Je finis ce Chapitre par la réponſe du Taſſe, cet illuſtre Auteur de la Jéruſalem. On lui rapporta qu'un homme, qui s'étoit déclaré ſon ennemi, médiſoit de lui en tous lieux. Laiſſez-le faire, répartit le Taſſe, il vaut mieux qu'il diſe du mal de moi à tout le monde, que ſi tout le monde lui en diſoit de moi. Diogène avoit coutume d'aſſurer que de toutes les morſures de bêtes ſauvages, la plus dangereuſe étoit celle du médiſant, & des domeſtiques, celle du flatteur.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent enſemble.

Pſ. 133. LE Prophète Royal s'écrie, que c'eſt une bonne & agréable choſe que les Frères demeurent enſemble, & qu'ils ſoient unis. Cette exclamation doit ſervir à nous faire faire une ſérieuſe réflexion ſur la douceur que nous trouvons à être les uns avec les autres; mais il faut que ceux qui ſont unis de cette manière, le ſoient plus par l'honnêteté & la charité, que par une demeure extérieure & locale.

Rien ne contribue plus à faire goûter la douceur de demeurer enſemble, que la paix & l'union; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'eſt de l'avoir avec ſoi-même. Un homme ſans paſſion, & qui vit dans la règle, s'accommode aiſément à toutes ſortes d'humeurs & d'eſprits, & il eſt difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne règne pas dans notre cœur.

Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconſtant puiſſe plaire? Le moyen qu'un homme qui n'eſt jamais content de lui, le puiſſe être des autres? Le moyen qu'un homme s'accommode à ce que les autres veulent, quand il ne ſait pas ce qu'il veut lui-même?

La ſource & la cauſe ordinaire de la peine que l'on a à vivre enſemble, vient de ce que l'on ne ſe ménage pas aſſez & de ce que l'on n'a pas aſſez de complaiſance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglement dans nos intérêts, quand nous n'avons pas les mêmes égards pour ceux avec qui nous vivons; nous ne pou-

vons ſouffrir leur humeur, lorſque nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la nôtre; en un mot, on ne nous aime pas, parce que nous n'avons pas l'eſprit de nous faire aimer.

C'eſt pour cela que le Sage aſſure, que la douceur dans les paroles & dans la manière de vivre, multiplie les amis, & qu'il appelle cette douceur l'arbre de vie, parce qu'elle procure par-tout la paix, le repos & l'union. *Eccleſ. chap. 6.*

Nous nous faiſons tous honneur de notre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'eſt les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toujours l'emporter ſur eux, c'eſt vouloir ſans ceſſe s'élever & ſe diſtinguer, & cela n'eſt pas agréable à ceux qui ſont de notre commerce & de notre ſociété.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ſes opinions, & qu'il s'érige un empire ſur les ſentimens de tous ceux qu'il voit. Cet aſcendant qu'il veut prendre, & cet air déciſif ne ſe ſouffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumières des autres ne ſont que des ténèbres auprès des ſiennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoît pas en lui tout l'eſprit & toute la raiſon qu'il ſe donne.

Quand un homme ſoutient ſes opinions avec chaleur, on croit que c'eſt la paſſion & non la raiſon qui le fait agir, on regarde cette paſſion comme une injuſte violence, à laquelle on s'oppoſe avec obſtination, & cette obſtination à combattre ce que l'on ſoutient avec chaleur, altère leur eſprit, & trouble la paix de ces deux partis ſi oppoſés & ſi différens.

Celui qui croit qu'on lui doit déférer en tout, ſe trompe; il n'a pas tant de ſcience ni tant d'eſprit que les autres ne prétendent en avoir autant, & chacun en cela ſe tient ſur le qui-vive.

Le privilége de décider, qu'un bel eſprit ou qu'un Savant s'attribue, n'eſt reconnu & reçu qu'autant qu'il plaît à ceux qui ne lui diſputent pas; il ne dépend pas de lui ſeul; & ſe le donner ainſi avec hauteur, c'eſt le moyen de n'en pas jouir paiſiblement.

Pour conſerver la paix dans une ſociété bien établie, ce n'eſt pas aſſez de ne contredire perſonne, ou par coutume, ou par une autorité que l'on ſe donne mal-à-propos; il faut de plus avoir une réciproque indulgence, & ſe pardonner tous beaucoup de choſes.

Nous ne devons pas agir comme ſi tout nous étoit dû, & comme ſi nous ne devions rien aux autres ; nous ſommes tous foibles & pleins de défauts.

Il faut nous prendre & nous conſidérer ſur ce pied, & quiconque veut profiter des agrémens que l'on trouve dans une honnête ſociété, doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit auſſi ſouffrir.

Les défauts des autres doivent être regardés avec des yeux de complaiſance & de compaſſion, & non avec des yeux de chagrin & d'impatience ; lorſque nous les regarderons ainſi, nous n'aurons pas peine à nous y accoutumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impreſſion ſur un eſprit bien fait ? Non certes, il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Un homme ſage doit-il changer ſa conduite, parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment ?

Il ſeroit ridicule qu'un homme s'impatientât & ſe mît en colère, parce que tout d'un coup la pluie ſurvient & ſuccède au beau temps. Il n'eſt pas moins impoſſible de changer l'humeur & l'eſprit des gens, que d'empêcher le changement des ſaiſons, & de les accommoder à nos vues, à nos deſſeins & à nos ſouhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres, fait qu'on ſe connoît trop bien, & que ne ſe pouvant rien cacher, on s'en eſtime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence, il faut ne pas ſe voir ſi ſouvent ; on ſe brûle quand on s'approche trop du feu, & on ſe brouille quand on ſe voit de ſi près & ſi ſouvent.

Lorſqu'on commence à ſe voir, on ſe déguiſe & on ſe contraint aiſément, mais à la longue on ſe fait connoître pour ce que l'on eſt. On ne voit les gens qu'en perſpective & de loïn dans les premières viſites, mais celles qui ſuivent les font voir de plus près & au naturel.

On me dit, il y a quelque temps, que trois hommes demeuroient enſemble depuis dix ans, & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entre eux, que celui de la civilité & de l'amitié. Je répartis que l'on pouvoit conclure qu'ils étoient tous trois fort honnêtes gens, & qu'ils avoient l'eſprit bien fait.

Ne ſe plaire qu'avec les Grands, c'eſt s'élever au-deſſus de

de ce que l'on eſt, & faire voir une ambition peu réglée. Ne ſe plaire qu'avec ſes inférieurs, c'eſt s'abaiſſer lâchement & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ſes ſemblables, & tâcher de s'en faire aimer, c'eſt avoir des ſentimens d'un galant homme, qui ſe ſoutient dans ſa condition avec honneur.

Quand on eſt toujours avec les Grands, on ſe captive & on s'impoſe une loi de reſpect dont on ne peut ſe diſpenſer. Quand on eſt toujours avec ſes inférieurs, on ſe fait une habitude de vivre d'une manière peu proportionnée à ſa naiſſance. Quand on eſt toujours avec ſes ſemblables, on n'oſe ſe démentir & ſe rendre indigne du rang & de la famille dont on eſt.

On voulut mettre, il y a quelque temps, un Gentilhomme auprès d'un Prince. Ceux qui s'employèrent pour cela, en dirent tous les biens poſſibles, & parlèrent de ſon eſprit & de ſon mérite comme de quelque choſe de fort extraordinaire; il n'en fallut pas davantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent, ou qui ſont de leur confidence, ne veulent pas de ces gens ſi diſtingués, ils les craignent & ne les aiment pas.

Avec ſes ſemblables, il faut ſouvent cacher une partie de ce que l'on vaut, pour ſe rendre plus familier. On gagne plus à ſe faire aimer qu'à ſe faire paſſer pour habile ou pour bel eſprit. Rien n'eſt plus incommode à une ſociété que celui qui veut toujours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui ſe trouve à vivre dans une ſociété, il ne faut ni manquer d'eſprit, ni en avoir trop; ces deux extrémités ſont également nuiſibles. On peut même aſſurer que pour l'ordinaire on a plus de complaiſance pour celui qui a peu d'eſprit, que pour celui qui en a beaucoup; on a de la bonté pour l'un & de la jalouſie pour l'autre.

Un ſecret infaillible pour vivre bien dans une ſociété, c'eſt de ne ſe mêler des intérêts des autres, qu'autant qu'ils le veulent & qu'ils nous témoignent le déſirer. Sous prétexte de vouloir être utile, on fait ſouvent remarquer plus de curioſité que d'affection, & plus d'empreſſement pour ſavoir les choſes, que de paſſion pour rendre ſervice.

Donnez à tout le monde des marques de votre civilité & de votre honnêteté, & tout le monde vous en donnera.

Louez ceux qui le méritent, excusez ceux qui en sont dignes, ne blâmez jamais personne, & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce, rendez-leur de bons offices en toutes rencontres; en un mot, aimez-les, & ils vous aimeront.

CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

Ps. 116. LE Prophète Royal assure, que nous sommes tous menteurs; il pouvoit ajouter que nous sommes aussi tous vains, & qu'il n'y a de la différence entre nous, que dans la manière de l'être. C'est se faire grâce, c'est se méconnoître, & c'est vouloir se distinguer sans raison, que de ne pas convenir de cette vérité.

La bonne mine, la bravoure, les emplois, l'esprit & la naissance, semblent autoriser la bonne opinion que chacun a de soi, & nous ne croyons pas faire injustice à ceux à qui nous nous préférons, quand nous sommes persuadés que ces avantages nous élèvent au-dessus d'eux.

On m'a souvent voulu faire croire, que M.... étoit fier & glorieux; jamais homme ne l'a moins été: ses belles livrées, son magnifique équipage, le nombre de ses domestiques & son grand air, lui font tort. A le pratiquer, on le trouve en toutes rencontres civil, familier & obligeant; une demi-heure de sa conversation dément toutes les apparences, & détruit toutes les préventions que l'on avoit contre lui.

On ne doit pas croire qu'un homme est vain, à cause qu'il paroît l'être. Il ne doit passer pour tel, que quand ses paroles ou ses actions font connoître qu'il l'est en effet.

Il y a une si grande liaison entre la douceur & l'humilité, qu'elles sont presque inséparables. Saint Bernard dit, que ce sont deux sœurs. L'une se cache autant qu'elle peut, toujours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ni à paroître, ni à se produire; l'autre, au contraire, se fait connoître en tous temps, & donne indifféremment à tout le monde des preuves de ce qu'elle est.

Bern. Serm. 12. *in verb. Apost.*

On peut dire qu'il en est de même de la vanité & de la

fierté ; elles vont rarement l'une ſans l'autre, & ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tous momens.

On ne veut jamais paſſer pour vain, c'eſt un défaut qu'on prend ſoin de ſe cacher à ſoi-même ; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, & pour homme qui prétend qu'on le diſtingue, & qui croit bien mériter qu'on faſſe attention à ce qu'il eſt.

Voulez-vous ſavoir ſi un homme eſt vain ? ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il penſe lui être dûs. Sa fierté offenſée fera bientôt paroître ſa vanité, & l'une viendra au ſecours de l'autre, pour vous donner une parfaite idée de celui que vous déſirez connoître.

J'étois, il y a fort peu de jours, dans une compagnie, où je vis deux hommes d'un caractère bien différent. L'un avoit du mérite, & l'autre croyoit en avoir. On donna beaucoup d'applaudiſſemens au premier, & il étoit juſte qu'on les lui donnât. Le ſecond, qui remarquoit avec impatience qu'on ne penſoit point à le louer comme il le ſouhaitoit, interrompoit ſouvent le diſcours, afin de donner occaſion de parler de lui ; mais la longue perſévérance à ne pas prendre le change pouſſa ſa patience à bout, & fut cauſe qu'il s'en alla. Une ſi bruſque ſortie ſurprit, mais comme on n'avoit pas eu la complaiſance de le louer tandis qu'il étoit préſent, on n'eut pas auſſi la foibleſſe de le condamner lorſqu'il fut parti. Le motif qui l'avoit obligé à prendre une ſi prompte réſolution, fut d'abord connu de toute la compagnie, & un petit ſourire fut la ſeule peine que ſon chagrin & ſa vanité lui attirèrent.

Si nous n'étions pas prévenus injuſtement de notre mérite, nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque, & nous trouverions toujours des raiſons pour nous mettre au-deſſous d'eux ; mais nous ſommes ſi délicats amateurs de tout ce qui part de nous, que nous croyons, quand on loue quelqu'un, que l'on nous dérobe les louanges qu'on lui donne.

C'eſt un abus de s'imaginer qu'on ne puiſſe faire une action d'éclat, ſans y être pouſſé par la vanité. Chacun peut ſe diſtinguer ſelon ſes emplois, ſans penſer à s'attirer des louanges. La joie de bien faire ſon devoir eſt une récompenſe aſſez glorieuſe pour celui qui cherche à s'en ac-

quitter avec honneur, ſans qu'il porte ſes vues plus loin.

Il en eſt des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'eſt accoutumé à ſouffrir ſans ſe plaindre, on ſe poſſède dans les douleurs & dans les afflictions, & le repos de l'eſprit n'en eſt point troublé. De même, à force de faire de bonnes actions ſans vanité, on s'en forme une habitude. La droiture & la probité ſe naturaliſent en nous, & ſe tournant en notre ſubſtance, elles deviennent la règle de tout ce que nous faiſons.

Un Prince ſuce la grandeur avec le lait; l'air qu'il reſpire eſt un air plein de reſpect qui lui eſt dû. Tout lui apprend qu'il eſt Prince, & rien ne lui dit qu'il eſt homme, & homme ſujet à mille foibleſſes comme tous les autres. Il ne faut donc pas être ſurpris s'il ſe regarde ſans ceſſe comme Prince, dont le nombre eſt fort petit dans chaque Etat, & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes dont toute la terre eſt couverte.

Si nous paſſons des palais des Princes dans les maiſons de ces Favoris de la fortune, dont les richeſſes & les grandes charges font tant de jaloux, nous n'y trouverons que des gens qui s'eſtiment & qui s'aiment, que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enivrés comme ils ſont de tout ce qui flatte la chair & les ſens, le moyen qu'ils ne s'applaudiſſent pas ſur leur apparent bonheur? le moyen qu'ils ſe faſſent des leçons chrétiennes dans cette abondance? le moyen qu'ils ne s'élèvent pas quand tout les élève? & le moyen qu'ils ne ſe diſtinguent pas eux-mêmes, quand tout les diſtingue?

Ce n'eſt pas toujours dans les grands trains & dans les dépenſes exceſſives que la vanité ſe trouve, elle eſt ſouvent le vice des pauvres & des malheureux. Lorſqu'elle paroît avec éclat, elle fait des envieux & des ennemis, mais quand elle ne ſe montre qu'avec des habits déchirés & pleins de pièces, elle trouve des flatteurs & des amis; cependant elle eſt pour lors d'autant plus à craindre, qu'elle eſt moins connue, & ſi on ne la regarde de bien près déguiſée comme elle eſt, on s'y laiſſe tromper, & on lui donne des louanges qu'elle ne mérite pas.

Il ne faut pas ſe perſuader qu'un homme eſt humble & ſans vanité, parce qu'il eſt pauvre. Il ne faut pas croire auſſi

pour être vain que ce ſoit aſſez d'être riche ; on peut être riche & conſidéré ſans être vain, comme on peut être humilié & pauvre ſans être humble.

La vanité eſt de tout pays, il n'eſt point pour elle de terre étrangère, elle a été & ſera de tous les ſiècles. Elle ſe trouve dans toutes ſortes d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes de profeſſions ; il n'y a que la manière d'être riches ou pauvres qui nous rende humbles ou vains.

Quoiqu'on doive dire à la louange de ceux qui vivent dans la retraite & hors du commerce du monde, qu'en ſe cachant, comme ils ſont, ils renoncent de cœur & d'eſprit à la vanité, ils ne ſont pas néanmoins les ſeuls qu'on puiſſe croire véritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du ſiècle, & même à la Cour, & leur humilité eſt d'autant plus grande qu'elle trouve par-tout des obſtacles, que tout la combat & qu'elle fait triompher de tout.

La plupart des gens d'épée parlent avec tant de retenue de ce qu'ils ont fait, que cela doit donner de la confuſion à un Poëte, à un Avocat, à un Prédicateur, quand il veut qu'on faſſe l'éloge d'un Ouvrage auquel il a travaillé beaucoup de temps, & qui ne lui a coûté ni bras ni jambe.

On n'a pas ſujet d'être content de ſoi, quand on n'a fait une bonne action que dans la vue d'en recevoir de l'applaudiſſement. La louange doit être regardée comme l'ombre d'une bonne action ; elle la ſuit & ne la précède pas : ainſi celui qui ſe porte à la faire dans le deſſein d'en être loué, renverſe l'ordre des choſes, puiſqu'il fait marcher devant lui ce qui doit le ſuivre.

L'homme a pour la vanité un ſi grand penchant, que ſouvent il ſe fait honneur du bien d'autrui. Je connois un Officier qui, ne croyant pas parler devant un homme de ſa profeſſion & Officier comme lui, nous faiſoit croire qu'il avoit monté le premier à la brèche d'une ville qui avoit été aſſiégée. Ce ſecond Officier l'ayant écouté paiſiblement, ſans l'interrompre & ſans le contredire, lui répartit : tout ce que vous avancez, Monſieur, touchant ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, me ſurprend, & de la manière que vous parlez, il y a long-temps que vous devriez être mort, parce que je n'ai monté que le ſeptième à cette même brèche, & je ſuis ſûr que ceux qui y étoient montés avant

moi, ont tous été tués. L'un fut plus cru que l'autre, & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action, que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté si mal-à-propos, à conter toujours les choses comme elles se sont passées, & à ne se pas faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit faussement.

On se fait encore quelquefois honneur d'une chanson ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoissant point l'Auteur, ne sont point d'humeur à s'inscrire en faux sur une bagatelle de cette nature. Ainsi il arrive assez souvent que celui qui ne peut se faire un mérite de ce qui sort de son fond, tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à son voisin.

Il faut que nous soyons bien peu raisonnables pour rechercher avec autant d'empressement, ce que nous ne pouvons posséder qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Les superbes équipages, les honneurs & les grands emplois, ont sans doute de l'éclat, mais c'est un éclat qui trompe ceux qui en sont éblouis. Ces marques de grandeur & de puis-
S. Aug. Ep. 144. sance entretiennent notre vanité, & nous empêchent de reconnoître que le monde est pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer, que lorsqu'il nous oblige à le mépriser. Persuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flatter nos sens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos espérances & purifier notre amour.

CHAPITRE XIV.

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumières de la Foi, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoît combien son esprit est borné, & le peu de temps qu'il a à vivre; il se représente ce qu'il y a à savoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Médecine, dans les Mathématiques & dans les secrets de la nature. Ce nombre innombrable de choses qu'il peut apprendre l'accable, & il voit que ce qu'il sait est si peu, qu'il se croit obligé d'avouer qu'il ne sait rien; c'est se rendre

juſtice, & c'eſt rendre témoignage à la vérité que de parler de cette manière.

Un Philoſophe chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philoſophe payen ; il doit ſe piquer de connoître Dieu & de le craindre ; il doit ſe piquer de connoître notre Religion & celui qui en eſt l'Auteur & le Chef ; il doit ſe piquer de croire tout ce que l'Egliſe croit.

Un homme de qualité doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui ſoit capable de déshonorer ſa famille & ſon nom ; il doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui puiſſe donner la moindre atteinte à ſon honneur & à ſa réputation.

Ne ſe piquer pas d'être Chrétien & de craindre Dieu ; c'eſt manquer de Foi & de Religion ; ne ſe pas piquer de vivre ſans reproche ſelon le monde, c'eſt manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toujours de beaux équipages, d'être bien meublé, de tenir bonne table & de faire grande dépenſe, c'eſt marquer qu'on n'a pas le goût bon, & que l'on borne ſes ſoins & ſes plaiſirs à ce qui ne les mérite pas ; il faut tâcher de ſe diſtinguer par des endroits plus ſolides & plus honorables.

Se faire remarquer par ſa bravoure & par ſa conduite parmi les gens d'épée, par ſa droiture & par ſa probité parmi les Magiſtrats, par ſa ſcience & par ſon zèle parmi les Evêques, les Docteurs & les Abbés, c'eſt quelque choſe de plus louable & de plus eſtimé.

Se piquer de bien danſer, de bien jouer au mail ou au trictrac, & de bien placer une balle dans un tripot, c'eſt faire voir qu'on eſt jeune & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choſes.

Il y a quelque temps que je me trouvai avec un Abbé, à qui on parla de chevaux, & de la difficulté qu'il y avoit à les bien choiſir. Il dit qu'il ſe piquoit de s'y connoître & de ne s'y pas laiſſer tromper. Je lui répartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas, & puiſque Dieu lui avoit fait la grâce de lui donner un rang conſidérable dans le monde, de laiſſer aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien ſavoir leur métier. J'ajoutai, qu'il ſeroit ſurprenant que ces ſortes de perſonnes ſe piquaſſent de décider ſur les matières bénéficiales & de ſavoir les Pères de l'Egliſe.

Je ne ſai ſi cet Abbé avoit plus raiſon qu'un autre de ma

connoiſſance, qui ſe piquoit de tirer en volant mieux qu'aucun homme de France. Comme il s'en piquoit ſouvent, un goguenard lui dit un jour, qu'il l'alloit faire paſſer par-tout pour le premier & le meilleur Abbé du royaume, puiſqu'il prenoit tant de ſoin de ſes Moines, & qu'il les nourriſſoit de cailletaux & de perdreaux.

Un Gentilhomme n'en fut pas quitte à ſi bon compte. Il ſe piquoit de chanter proprement, & le diſputoit même aſſez ſouvent à ceux qui en font profeſſion ; cela fut cauſe qu'un Muſicien, ſans garder de meſures & ſans faire réflexion ſur celui à qui il parloit, lui dit un jour qu'il feroit bien mieux de ſe faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occaſion, que d'être de tous les concerts & que d'avoir toujours une place dans le parterre de l'Opéra. L'inſolence du Muſicien déplut fort au Plumet ; il vouloit s'en venger, mais on accommoda l'affaire ; l'un fit excuſe, l'autre la reçut, & ils s'en retournèrent tous deux toujours fort entêtés de leur *Gé*, *ré*, *ſol*, *ut*, & de leur *Sol*, *la*, *mi*, *la*.

Un homme qui ſe pique d'étude & d'eſprit, trouve tous les jours des gens qui ont plus d'eſprit & plus d'érudition que lui, qui néanmoins ne s'en piquent pas. Pour ſe piquer de quelque choſe, on n'en eſt pas plus habile, on marque ſeulement que l'on veut paſſer pour ce qu'on n'eſt pas & pour ce que l'on voudroit être.

Un Brave ne ſe pique jamais de l'être ; il laiſſe ce partage à ceux qui ne le ſont qu'à demi. Un Docteur doit encore moins ſe piquer de ſcience, parce que la ſcience eſt d'une ſi grande & ſi vaſte étendue, qu'on peut demeurer d'accord qu'il y très-peu de Savans, mais qu'il y a bon nombre de gens qui ſont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut paſſer pour ſavant ou pour bel eſprit, ſe fait tous les jours des affaires dont il ſe tire avec peine, il ſe met un fardeau ſur les épaules ſi lourd & ſi peſant, qu'il s'en trouve ſouvent accablé.

Il me ſouvient qu'étant à la campagne chez un Gentilhomme de mes amis, deux Religieux y arrivèrent un ſoir ; ils furent reçus avec toute l'honnêteté qui étoit dûe à leur caractère & à leur profeſſion. Un de ces Pères, plein de feu, ſe fit écouter avec grande autorité. Comme il ſe piquoit de ſcience & d'eſprit, & qu'il parloit beaucoup, il en dit plus dans une heure qu'un autre n'auroit pu faire en

deux. Un Eccléſiaſtique qu'il prit ſans doute pour le Curé ou pour le Vicaire du village, fut un de ſes plus paiſibles Auditeurs, & il lui laiſſa dire tout ce qu'il voulut. Comme perſonne ne lui tenoit tête, il tranchoit & décidoit ſur tout. Enfin comme ſon heure de parler étoit paſſée, & qu'il prenoit haleine, cet Eccléſiaſtique crut qu'il étoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de temps qu'il avoit beaucoup de littérature, qu'il raiſonnoit juſte, qu'il ne ſe jetoit pas de branche en branche, qu'il ne prenoit point le change, & qu'il alloit droit au fond des queſtions, tant ſur le fait que ſur le droit.

La manière de s'énoncer & la ſolidité de ſon diſcours ſurprirent beaucoup ſon adverſaire, & lui imposèrent un reſpectueux ſilence. Je puis dire, à l'avantage de cet Eccléſiaſtique, que ſa modeſtie dans cette rencontre parut encore plus que ſa ſcience; il menoit le Religieux par la main, & le faiſoit marcher pas à pas, ſans qu'il parût le conduire, & l'éclairoit ſans faire valoir ſa lumière. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout enſemble, & demanda au Maître de la maiſon le nom & l'emploi de l'Eccléſiaſtique avec qui il avoit eu affaire. C'eſt, lui répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes amis. Cela dit, il n'y eut plus moyen de faire parler celui qui ſe piquoit tant d'eſprit & de ſcience, & ſans vouloir ſe compromettre davantage, il prit le parti de s'en aller le lendemain dès la pointe du jour.

Rien n'eſt plus plaiſant que de voir deux hommes ſe piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penſer qu'ils ſavent tous deux tout ce que l'on peut y ſavoir; mais en leur donnant une audience paiſible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs portraits, ſont autant de traits qui les défigurent & qui les empêchent de reſſembler.

Si on les en croit ſur ce qu'ils diſent, ils ont le diſcernement juſte; ils connoiſſent parfaitement les manières tendres & dures. L'un dit hardiment, ce tableau n'eſt pas correct; l'autre, le coloris m'en plaît; l'un, les attitudes en ſont belles, mais le deſſein n'en eſt pas ſavant; l'autre, il y a de l'imagination & du génie dans ce tableau, mais il eſt contre l'hiſtoire; & le Peintre s'eſt donné des libertés qui ne ſont pas permiſes; l'un trouve que les figures en ſont

bien placées; l'autre qu'elles ſont trop confuſes & qu'elles ne diſent pas aſſez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler; mais ils les appliquent à contre-temps, & louent ſouvent un Peintre d'une choſe dont il en faudroit louer un autre. Ce ſont des demi-ſavans qui ont eu commerce avec les bons & les véritables connoiſſeurs.

Il y a quelque temps qu'un homme voulut à toute force jouer du claveſſin dans une compagnie où j'étois, il croyoit en jouer parfaitement & s'en piquoit; cependant il ne ſatisfit pas. Quand il fut parti, on en parla fort à ſon déſavantage; un de ceux de la compagnie dit en plaiſantant, que quand il voudroit il ne joueroit pas mal, qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas jouer; ces trois mots pleurent plus que le jeu.

Si chacun faiſoit bien ſon métier & s'acquittoit bien des devoirs de ſa profeſſion, on ne ſe piqueroit jamais de rien; on ſe pique peu de bien faire ce qu'on doit faire; c'eſt pour l'ordinaire des choſes qui ne ſont pas de notre état dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit, nous paroît trop commun; on veut aller au-delà, & ſe faire un mérite par ce qu'on pourroit ne pas faire, & ce que les autres ne ſont pas.

Un homme de qualité me diſoit un jour, qu'il falloit ſe piquer de quelque choſe; qu'un bon Conſeiller alloit au Palais ſoir & matin ſans porter ſes vues plus loin; qu'un riche Marchand étoit dans ſa boutique toute la ſemaine, & ne ſe mêloit que de ſon trafic; que cette vue lui paroiſſoit trop tranquille & trop bourgeoiſe; qu'en ſe piquant de quelque choſe, on s'impoſoit une néceſſité de la bien ſavoir & de la bien faire, & que cela faiſoit diſtinguer un homme, & le mettoit au-deſſus des autres.

Se piquer de cette manière, n'eſt pas dans mon ſens une choſe que l'on puiſſe blâmer, pourvu que l'amour propre & l'ambition n'y aient point de part. Ainſi, on peut conclure que ſe piquer de quelque choſe, peut être une bonne ou mauvaiſe maxime, ſelon les choſes dont on ſe pique, & ſelon les vues & les motifs qui font qu'on s'en pique.

CHAPITRE XV.

De la Conſcience.

IL n'y a point d'homme qui ne veuille paſſer pour être délicat ſur le fait de la conſcience ; mais deux choſes ſont que ſouvent cet homme n'en vit pas mieux ; la première eſt, que ſa délicateſſe eſt imaginaire ; la ſeconde, qu'il ſe fait une conſcience à ſa mode.

Sa délicateſſe eſt imaginaire, parce qu'il ſe forme une idée d'une délicateſſe qu'il n'a point. Cette délicateſſe qu'il ſe donne n'eſt que pour des crimes énormes, ou que pour des vices auxquels il ne ſe ſent pas porté par humeur & par inclination.

Il ſe fait une conſcience à ſa mode, parce qu'il ne fait point ſcrupule de mille choſes qui regardent ſes intérêts, ſon ambition ou ſes plaiſirs ; ainſi il ſe croit fort délicat ſur les devoirs de ſa conſcience, parce qu'il ne fait pas conſcience de tout ce qu'il veut faire, & que ſa délicateſſe ne tombe que ſur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conſcience de cette manière ne doit guères vivre en repos. Il reſſemble à un malade qui ſe défend le vin & les fruits, & qui, mangeant par excès de toutes ſortes de viandes, eſt à toute heure en danger de mourir.

Tout le monde ſait que nous nous devons ſoumettre à la Loi de Dieu, & c'eſt notre conſcience qui nous fait connoître à quoi cette Loi s'étend & les reproches que nous avons à nous faire ſur ce ſujet.

Notre conſcience eſt un miroir dans lequel nous nous reconnoiſſons pour ce que nous ſommes. C'eſt dans ce miroir que notre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auxquelles elle réſiſte ou auxquelles elle ſuccombe. Nous avons beau nous flatter, ce miroir eſt toujours fidelle & nous repréſente toujours notre intérieur tel qu'il eſt.

Notre conſcience eſt encore comme un grand livre, dans lequel nos penſées, nos paroles & nos actions ſont écrites ; c'eſt un regître qui tient compte de tout. Ce livre ou ce regître s'ouvre quelquefois de lui-même, & c'eſt lorſque nos

peines d'esprit & les reproches que nous nous faisons, nous portent à changer de vie ; mais ce livre se referme presque aussitôt, parce que nous ne nous appliquons pas assez à profiter des bons mouvemens que nous ressentons, & que ces bons mouvemens durent peu, manque d'y être fidelles.

J'ose dire de plus, après saint Bernard, que notre conscience est comme un égout où toutes les ordures de notre vie vont se décharger, & cet égout est quelquefois si plein qu'il regorge ; mais de peur que la mauvaise odeur qui en sort ne nous incommode & ne nous fasse peine, nous le rebouchons incontinent & nous le couvrons de fleurs, c'est-à-dire de vains projets de conversion & de fausses espérances d'un véritable détachement. Pour peu que nous le rebouchions ainsi, nous reprenons le train ordinaire de notre vie, & nous nous endurcissons plus que jamais dans le mal.

Quand un homme meurt dans la grâce de Dieu, & que sa conscience n'a rien à lui reprocher, dès que son ame est séparée du corps, il voit dans Dieu tout ce qu'il a fait & souffert pour lui. Quelle joie & quelle consolation !

Quand un homme meurt dans le péché, il reçoit une lumière bien différente ; une lumière funeste qui se répand sur toutes les ordures & sur toutes les abominations de sa vie, lui fait connoître sans confusion & sans succession de temps tout le mal qu'il a commis ; & pour lors, quel sujet d'affliction & de désespoir !

Tant que l'on jouit d'une santé parfaite, on se pardonne aisément ses mauvaises habitudes. Le prétexte en est facile & favorable. On se représente la foiblesse humaine & les occasions journalières & pressantes du péché, il n'en faut pas davantage pour les excuser.

Souvent même nous tirons de l'impunité de nos désordres passés, une pernicieuse assurance pour l'avenir, & après avoir long-temps étouffé les justes remords de notre conscience, nous nous procurons une tranquillité d'esprit, qui doit nous faire trembler.

Le péché ressemble à une racine d'épine. Quoique nous manions cette racine, & que nous la pressions dans nos mains, elle ne nous fait point de mal, & souvent elle nous paroît moins rude que ne le sont les racines des autres plantes ; mais à mesure qu'elle pousse, elle s'arme de pointes, &

quelquefois elle pique de telle sorte, que les blessures qu'elle fait sont mortelles.

Il en est de même du péché. Nous ne remarquons pas d'abord tout le mal qu'il nous fait, mais dans la suite nous le ressentons vivement, & il devient quelquefois si grand que l'on n'en guérit jamais.

Qu'importe à un homme de n'être pas heureux sur la terre, pourvu qu'il le soit dans le Ciel; qu'importe qu'il soit mort au monde, aux honneurs, aux plaisirs, à lui-même, pourvu que par la pureté de sa conscience, il demeure écrit sur le Livre de Vie?

Celui qui vit dans la retraite, jouit d'une paix d'esprit & d'une joie intérieure, que la pureté de sa conscience lui donne, & que la corruption du monde ne lui peut ôter.

Celui qui vit dans l'embarras du siècle & dans les plaisirs, se livre lui-même à de pressans remords, & l'on peut assurer que les ténèbres des cachots les plus noirs, & de l'enfer même, n'approchent pas de l'horreur & des ténèbres qui règnent dans sa conscience. *S. Aug. Ep. 151.*

Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel, pour entendre sa voix, pour apprendre les merveilles de celui qui l'a créé; nous n'avons de même qu'à jeter les yeux sur notre conscience pour entendre sa voix, qui nous reproche sans cesse l'abus que nous faisons de nos lumières & de notre santé. *S. Chrys. hom. 9. & ad populi Antioch.*

Malheureux est celui qui ne la veut pas écouter, ou qui la fait parler selon qu'il le désire, puisque quelque injustice qu'elle lui conseille, ou quelque plaisir qu'elle lui permette, il est toujours celui qui perd le plus, & qui en sera le plus puni.

Celui qui a le moins de conscience, est quelquefois celui qui en parle le plus, & qui veut le plus que l'on croie qu'il en a.

On ne peut suivre une meilleure règle que celle de la conscience, mais il ne la faut pas corrompre, afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos foiblesses.

Pourquoi voyons-nous des pécheurs se convertir véritablement & de bonne foi, & pourquoi en voyons-nous qui ne se convertissent qu'en apparence & pour quelques jours, si ce n'est parce que les uns font une sérieuse réflexion sur ce que leur conscience leur dit, & que les autres n'en font

qu'une légère : que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs passions ?

Un homme qui ne veut pas payer ce qu'il doit, ne veut ni voir ni entendre ses créanciers, il les fuit & se cache dès qu'ils paroissent. Il en est de même du pécheur à l'égard de sa conscience ; il ne veut ni jeter les yeux sur elle, ni l'entendre. Dès qu'elle se présente à lui, cent faux prétextes lui servent de voile pour se cacher ; il se dérobe à elle, & la perd de vue.

Que la conscience d'un homme de bien, est différente de celle d'un mondain, d'un avare & d'un voluptueux. Le premier examine sans cesse ce que sa conscience demande de lui, & il ne l'a pas plutôt connu, qu'il court & qu'il vole à l'exécution ; l'autre n'a jamais le temps ni la volonté de la consulter, & encore moins d'exécuter ce qu'elle lui conseilleroit.

Un homme qui aime le jeu & la comédie, ne fait pas conscience de donner presque tout son temps à l'un, & de perdre souvent plusieurs heures à l'autre.

Celui qui veut vivre en vrai Chrétien, fait conscience que le jeu soit sa plus ordinaire occupation, & ne regarde pas la comédie comme un divertissement digne de ses soins & de son attachement.

Le jeu & la comédie sont deux choses bien différentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pourquoi ? C'est que la conscience de l'un est plus timorée & plus délicate que celle de l'autre ; que l'un s'applique continuellement à écouter sa conscience, & que l'autre n'y pense jamais ; c'est que l'un préfère les devoirs & même les conseils de sa conscience à tous les plaisirs de la vie, & que l'autre ne les préfère pas.

L'un & l'autre ont les mêmes commandemens de Dieu & de l'Eglise à observer ; mais la conscience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de différence entre un Seigneur & un paysan, entre une Dame de qualité & sa servante ; mais je suis persuadé que la conscience de la servante & du paysan est presque toujours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Noblesse, la Cour, les emplois, font croire aux gens du siècle, que leur conscience a des priviléges que le menu peuple ne connoît pas ; cela est cause qu'ils se croient

dispensés de beaucoup de choses, que les autres observent fort exactement.

Tous les Chrétiens sont également obligés à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs ne s'en acquittent, il est à craindre, lorsqu'ils en seront punis comme Chrétiens, qu'ils ne soient pas épargnés comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas se faire une conscience trop délicate, ni s'en faire une qui ne la soit pas assez; la prudence & le conseil doivent là-dessus régler notre conduite.

Nous ne sommes pas tous appelés au même genre de vie; ainsi la conscience ne doit pas être la même dans tout le monde. Il y a des devoirs attachés à chaque état dont on ne peut se dispenser; ces devoirs sont différens selon la diversité des professions: aussi c'est ce qui met de la différence dans les consciences.

Tout le monde doit avoir la même délicatesse sur les devoirs généraux des Chrétiens, mais cette délicatesse peut être plus ou moins grande selon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicatesse de conscience pour un Commandement de Dieu, plutôt que pour un autre, elle doit être la même pour tous. Tel va jusqu'au conseil dans des choses particulières, qui viole impunément un Commandement dans les autres.

On voit souvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis, qui ne peuvent se réconcilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône, mais ils ont un attachement criminel, & d'autres enfin font scrupule de toutes choses, à l'exception de celle qui fait leur passion.

La délicatesse de conscience de toutes ces sortes de personnes, ne doit passer que pour fausse & imaginaire. Que dis-je? On peut assurer qu'ils n'ont point du tout de conscience, ou que s'ils en ont une, elle est prête à s'élever contr'eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

CHAPITRE XVI.

De la Sincérité.

AUTANT que l'homme, par sa nature corrompue, aime le déguisement & le mensonge, autant il aime la vérité, quand la Grâce & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit règner en nous de toutes manières, de même la vérité doit se rendre maîtresse, non-seulement de notre cœur & de notre esprit, mais encore de tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui sort de nous; c'est-à-dire qu'il faut que nos paroles soient toujours d'accord avec nos pensées & nos actions, & que rien en nous ne se démente.

Il ne faut jamais parler contre la vérité, mais on peut ne la pas faire connoître; on doit même quelquefois en faire un secret comme d'une chose que l'on n'est pas obligé de révéler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la vérité & ne la pas publier, mais il n'y en a point où l'on puisse la déguiser & mentir.

La sincérité a toujours été estimée de tout le monde; elle a toujours été regardée comme le partage & le caractère d'un honnête homme; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un imposteur. Le déguisement & le mensonge ont toujours été en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occasion qui se présente, & quelque prétexte que l'on ait, la chasteté n'apprend pas à faire des actions impudiques; que la piété n'apprend point a offenser Dieu; que la charité n'apprend pas à nuire à notre prochain, nous devons assurer que la vérité ne peut aussi nous apprendre à mentir, & qu'ainsi le mensonge ne peut jamais être excusable, quelque fin & quelque motif que se propose celui qui ment.

S. Aug. contr. Mend. c. 19.

Le mensonge a en soi une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne lui peut ôter. Cette difformité est si grande, qu'elle a été reconnue par les Philosophes Payens, qui ont déclaré que le mensonge étoit de soi mauvais & blâmable.

Arist. l. 4. Eth. 7.

Si nous en croyons Elien, qui vivoit dans le second siècle sous l'Empereur Adrien, Pytagore avoit coutume de dire, que

que les Dieux avoient fait à l'homme deux grâces considérables, en lui donnant le moyen d'être sincère, & de rendre de bons offices à ses amis.

Il y a beaucoup de choses dans le texte sacré qui paroissent mensongères, lesquelles sont néanmoins de solides vérités, & que l'on reconnoît pour telles lorsqu'on les examine de près. En effet, quand on tâche d'en pénétrer la signification, on découvre qu'elles sont dites par figure, par analogie & par rapport à celles qu'elles signifient, & dont elles nous donnent l'idée & la connoissance. En un mot, pour parler dans les termes de saint Augustin, ce ne sont pas des mensonges, mais des mystères. *S. Aug. lib. cont. mend. c. 10.*

Ce qui est pris à la lettre par ceux qui sont peu éclairés, est entendu spirituellement par ceux qui ont plus de lumière. Dans ce que la sainte Ecriture nous rapporte, il faut souvent quitter l'histoire & le fait, pour découvrir le mystère & ce qui est signifié. *S. Greg. hom. 6. in Ezech.*

Ce n'est pas mentir que de dire des fausseté, quand on les dit d'une manière à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper, mais par divertissement & pour rire.

On peut mentir en disant vrai ou en parlant faux; c'est assez pour mentir que de dire autre chose qu'on ne pense, quand ce que l'on dit seroit vrai, ou que ce que l'on pense seroit faux. La raison est, que le monde ne se prend pas de la vérité ou de la fausseté des choses que l'on dit, mais de l'intention & de l'esprit avec lesquels on les dit.

Celui qui débite des choses comme vraies & qui ne le sont pas, ou qui avance des choses comme fausses & qui sont vraies, les disant comme il les croit, se trompe, mais il n'a pas dessein de tromper les autres. Il parle faux, mais il ne ment pas, sa parole est conforme à sa pensée; il ne dit que ce qu'il a dans l'esprit ou dans le cœur; on le peut justement accuser d'erreur, d'ignorance ou de témérité, mais non pas de mensonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoi l'on doit s'en tenir sur les plaisanteries & sur les contes que l'on fait; il paroît de même qu'il ne faut pas légérement condamner de mensonge tout ce qui est faux.

Notre Langue n'est pas toujours d'accord avec notre cœur, & elle va quelquefois plus vîte que notre pensée; c'est ce qui est cause que la malice a souvent moins de

part à ce que nous disons, que la légéreté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne soit sincère & qui ne veuille que les autres le soient avec lui. Cependant il y en a peu qui le soient en effet, & ceux qui le sont, passent souvent pour imprudens ou pour gens qui ne savent pas vivre.

De tout ce qui regarde la sincérité, on n'en aime que le nom. Etre sincère dans la manière de parler du siècle, c'est dire sur les louanges tout ce que l'on pense & par-delà, & ne s'expliquer sur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonspection.

On ne peut trop louer un homme à son gré, & l'on ne peut sur ce Chapitre avoir trop de sincérité; mais pour peu que l'on blâme sa conduite, on passe les bornes de la sincérité, on chagrine & on offense.

Un homme de ma connoissance me pria, il y a quelque temps, qu'il pût me consulter sur un ouvrage qu'il avoit fait. Je lui dis qu'il me faisoit beaucoup d'honneur; mais que je ne me croyois pas capable d'en bien juger. Il insista, & me pressa de lui dire sincèrement ce que j'en pensois. J'en lus attentivement quelques pages en sa présence, mais cette sincérité qu'il demanda de moi, fut cause que je perdis son estime & son amitié. En me quittant, il me dit d'un ton brusque & chagrin, que je lui en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la sincérité que le monde demande de nous, & qu'il veut que nous ayons. Heureux celui qui ne peut s'accommoder de cette sincérité, & qui prend le parti du silence plutôt que d'être sincère de cette manière.

Le moyen que nous aimions la sincérité dans les autres, quand nous ne l'aimons pas dans nous-mêmes? Nous nous flattons sans cesse; nous nous déguisons nos vérités, & nous nous accoutumons si bien à la bonne opinion que nous avons de nous sur toutes choses, que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer, n'est pas de notre goût.

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour paroître sincère en nous flattant adroitement, n'aura jamais grande liaison avec nous. Nous ne voulons ni un homme sincère de bonne foi, ni un flatteur à outrance; nous voulons un homme sincère à la mode & comme on l'est dans le monde; c'est-à-dire un

homme qui ſoit prudent & réſervé ſur nos défauts, ſpirituel & adroit ſur les louanges que nous croyons mériter. Un homme de cette trempe eſt un galant homme; il ſait parfaitement ſon monde, & fait tous les jours des amis.

La ſincérité s'apprend peu à la Cour, c'eſt le lieu du monde où l'on déguiſe le mieux ce que l'on penſe; chacun y a ſes vues & ſes deſſeins, & ſi l'on en fait confidence, elle eſt preſque toujours fauſſe; on fait croire que l'on ſonge à un tel emploi quand on penſe à un autre, & c'eſt à qui ſe trompera le mieux.

La ſincérité eſt toujours louable, mais elle doit être prudente. On eſt obligé de parler toujours ſincèrement, mais on n'eſt pas toujours obligé de parler. Qui veut ſe conſerver des amis, ſe maintenir dans les bonnes grâces des Grands, ne ſe point faire d'affaire avec ſes parens & ceux avec qui il eſt en commerce, doit apprendre à ſe taire.

Un ſilence diſcret & reſpectueux ſera toujours plus utile, que la ſincérité la plus adroite & la plus ſpirituelle. On ne s'eſt jamais repenti de s'être tu, mais on s'eſt ſouvent repenti d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on uſe en parlant, c'eſt toujours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde ſont en poſſeſſion d'expliquer nos paroles comme il leur plaît, & ils reviennent peu ſur ce qu'ils croient que l'on a dit.

La ſincérité eſt quelquefois auſſi criminelle que le menſonge, & c'eſt quand on en uſe à contre-temps. Parler avec ſincérité des choſes ſur leſquelles on doit ſe taire, c'eſt offenſer ceux de qui on parle, & c'eſt manquer de prudence, d'honnêteté & de charité.

CHAPITRE XVII.

Du commerce avec les femmes.

DEUX hommes d'une vertu conſommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours ſur le commerce avec les femmes, l'un dit qu'il étoit réſolu de n'en plus voir; que ſous prétexte de piété elles faiſoient perdre beaucoup de temps dont les momens ſont précieux; l'autre ſoutint au contraire, qu'il étoit bon de les

voir, & qu'il ne sortoit jamais d'avec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raison. Il y a aujourd'hui tant de Dames distinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de conversation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il est beau de voir une personne qui a de la naissance & du bien, mourir toute vivante au monde & à soi-même, & faire régner la vertu sur le trône de la beauté, de la noblesse & de la vanité.

Ce n'est plus un prodige dans nos jours de voir une Dame se rendre plus considérable par son zèle & par son détachement, que par l'ancienneté de sa Maison, & par les traits de son visage ; ce n'est plus une nouveauté de voir une personne du premier rang être la première & la dernière à l'Eglise ; ce n'est plus une chose qui surprenne de voir une Dame sortir de son hôtel dans un équipage proportionné à sa qualité, pour aller visiter les honteux de sa paroisse, ou servir les pauvres de l'Hôtel-Dieu ; nous avons des Princesses qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moyen de voir de tels exemples sans être touché. Le moyen qu'un commerce si saint ne soit utile à ceux qui l'entretiennent ? La vertu est belle d'elle-même, je l'avoue, elle a des charmes qui plaisent, & qui des yeux passent aisément au cœur ; mais lorsqu'elle se trouve dans une personne bien faite & de naissance, elle paroît avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Plusieurs autres Dames se font remarquer par leur mérite & par leur esprit. Ces Dames réglées dans leurs mœurs & établies dans une piété solide, sans en faire néanmoins si hautement profession, mépriſent les bagatelles du siècle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'esprit & l'élever de plus en plus. On en voit quelques-unes parmi elles avoir le goût aussi bon, aussi délicat que ceux qui ont beaucoup d'étude, & que les entretiens avec les savans ont rendus habiles & amateurs des belles choses.

Le moyen de ne se pas plaire avec les Dames de cette distinction ? Le moyen de n'en pas aimer la conversation & la compagnie ? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces sortes de commerce. Tout y est pour l'esprit ; l'esprit en est le doux & l'agréable lien.

Qui voudroit se priver du commerce des Dames consi-

dérées de l'une ou de l'autre de ces manières, ſe priveroit d'une part d'un véritable bien, & de l'autre d'un plaiſir innocent, honnête & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de femmes, qu'il eſt quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces femmes qui n'ont ni probité ni honneur; un commerce avec elles n'eſt pas ſeulement dangereux, il eſt abſolument criminel & honteux. Je parle de celles qui ſont ſans reproches, mais qui aiment le monde, qui ne ſont pas encore revenues de la bagatelle, qui n'ont point de réſolution fixe ſur leur genre de vie, & qui conſultent ſouvent les gens de bien ſans en devenir meilleures; & c'eſt cette ſorte de femmes qu'un de ces Meſſieurs ne vouloit plus voir, l'expérience lui faiſant connoître que l'on les ramène peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant ſi les gens de retraite, ou d'une vie toute ſpirituelle, rompent avec les femmes de ce caractère, ceux qui ſont dans les charges, dans la ſociété civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne ſont pas obligés de ſe faire auſſi une Loi, de ne les voir plus; mais ils doivent ſe preſcrire des manières de les bien voir, c'eſt-à-dire de les voir avec plaiſir & avec honneur.

Toute joueuſe de profeſſion mérite d'être regardée avec des yeux de mépris ou d'indifférence; on ne doit jamais lier aucune ſociété avec elle, il y a toujours plus à perdre qu'à gagner.

Un eſprit de pareſſe & d'oiſiveté règne dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penſer jamais qu'à perdre le temps. Cette vie molle & efféminée, eſt ſouvent plus dangereuſe qu'une vie abſolument déréglée, parce qu'il eſt plus aiſé de changer l'une que l'autre; qu'il y a des momens que l'on ſe reconnoît ſur le crime, & qu'il y en a peu que l'on emploie à faire réflexion ſur cette vie languiſſante, ou pour mieux dire, ſur cette vie toute morte & ſi peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le conſidère comme jeu; mais dès qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme, rien n'eſt ſi contraire aux Lois de la police, rien n'eſt plus capable de perdre la jeuneſſe, & de ruiner les familles.

Une coquette n'eſt guères moins à craindre qu'une joueuſe, elle engage à la dépenſe & elle inſpire un eſprit de roman. Toute la ſociété que l'on peut avoir avec elle, ſe termine à la louer ſans ceſſe ſur ſa beauté, ſur ſa coiffure & ſur ſes habits. Un homme capable de quelque choſe de bon, un honnête homme peut-il ſe réſoudre à faire ainſi toute ſa vie le métier de Comédien, & à ſe faire honneur d'un attachement ſi peu raiſonnable.

Il y a une certaine manière de vivre avec les femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agréable. Et quelle eſt cette manière; ſinon celle de l'honnêteté & de la bienſéance ? On va ſouvent voir une Dame, parce qu'il y a toujours compagnie chez elle ; que c'eſt un réduit de gens d'eſprit & de qualité, qu'on y parle toujours de bonnes choſes, ou au moins d'indifférentes, que l'on ſe fait connoître & que l'on ſe met ſur un pied à pouvoir ſe paſſer de jeu & de comédie, qui ſont les plus ordinaires occupations des gens du ſiècle qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'eſt une bonne école pour un jeune-homme, que la maiſon d'une Dame de ce caractère. Il y prend l'eſprit d'un honnête homme, d'un homme qui ne penſe qu'à ſe faire de louables habitudes, d'un homme enfin qui veut reſſembler aux gens de mérite & de diſtinction qu'il y trouve.

Dans les ſociétés que l'on a avec les Dames, tantôt c'eſt la beauté de leur eſprit qui engage, tantôt c'eſt la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantôt c'eſt leur manière de recevoir le monde. Il y a toujours quelqu'une de ces bonnes qualités qui fait que l'on ſouhaite d'en avoir la connoiſſance & d'être de leurs amis; lorſque plus d'une de ces qualités ſe trouvent en elles, la ſociété en eſt plus forte, plus conſtante & plus agréable.

Madame... me demanda un jour, pourquoi Madame.... avoit toujours ſi bonne compagnie chez elle, vu que l'on n'y donnoit pas à jouer ? Je lui dis qu'il y avoit pour cela trois puiſſantes raiſons. La première, parce qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, mais d'un tour aiſé & agréable; la ſeconde, parce que ſon humeur étoit fort égale, & que ſa modeſtie & ſa vertu ne l'empêchoient pas d'être fort gaie & de dire les choſes d'une manière à beaucoup plaire; & la troiſième, qu'elle étoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'être davantage.

Cette réponſe ne plut pas tout à fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croyoit avoir d'auſſi bonnes qualités & pour le moins autant de mérite que j'en reconnoiſſois dans celle que je venois de louer, & elle ſe perſuadoit que la complaiſance qu'elle avoit pour jouer quelquefois, devoit lui donner ſur l'autre quelque avantage ; mais je ne me crus pas obligé d'entrer dans ſes ſentimens. Tout le monde n'eſt pas d'humeur à flatter ceux & celles qui déſirent plus de l'être.

Je fis le ſoir le récit à un de mes amis, de la converſation que j'avois eue avec cette Dame ; il me ſurprit quand il m'aſſura que les trois raiſons que j'avois apportées, n'étoient pas les meilleures, & qu'il en ſavoit une plus forte ; je le priai dans ce moment de me l'apprendre. C'eſt, dit-il, que Madame... eſt beaucoup eſtimée, & qu'elle n'eſt point aimée. Si l'amour ſe joignoit à tant de belles qualités & qu'il fût de la partie, ſoit du côté de ceux qui rendent des viſites, ſoit du côté de celle qui les reçoit, il y auroit long-temps que ce commerce avec les mêmes perſonnes ſeroit rompu, & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon ami raiſonnoit juſte, & j'ai fait depuis réflexion que la ſageſſe & la vertu d'une femme, faiſoit ſouvent rompre de telles ſociétés, ſans que l'on en fût la véritable cauſe. L'amour a beau ſe déguiſer, il ſe trahit quelquefois lui-même ; une parole qui lui échappe, gâte tout, & le fait connoître pour ce qu'il eſt, & il n'eſt pas plutôt connu, qu'on le hait, qu'on le chaſſe & qu'on ne le veut plus voir.

Il faut pour lors que celui qui a le déplaiſir de n'oſer plus aller où il alloit, s'en prenne à ſon imprudence. Il devoit être le maître de ſa paſſion, & connoître que la vertu de celle qu'il aimoit l'emportoit de beaucoup ſur toutes les bonnes qualités qui la lui faiſoient paroître ſi aimable.

Le congé qu'on lui a fait donner ſous quelque ſpécieux prétexte, n'augmentera pas ſon amour, mais il augmentera ſon eſtime. On ne peut aimer & haïr en même temps, mais on peut eſtimer & haïr ; on hait la perſonne qu'on aimoit, parce qu'elle n'aime pas, & parce qu'elle n'aime pas, on l'eſtime.

Rien n'eſt plus capable de rendre un homme ſage, qu'une

femme sage ; & on peut maintenant dire à la louange des Dames, qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voient. A parler de bonne foi, elles ont plus de vertu que les hommes, & si elles sont un peu plus dans la bagatelle, l'innocence s'y conserve toujours, & la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour, mais elles aiment déjà ce qu'elles aimeront un jour davantage.

CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'aient de fâcheuses suites ; mais de toutes les railleries, celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains, se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertés, & d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

L'histoire nous apprend que l'Empereur Domitien, qui vivoit à la fin du premier siècle, mena une vie si molle & si oisive, que quand il se retiroit dans son cabinet, il s'amusoit à prendre des mouches & à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les enfans font les hannetons. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit un certain Vibius Crispus. Un homme de la Cour lui ayant demandé si personne n'étoit avec l'Empereur, il lui dit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Ce bon mot lui coûta cher.

Sueto in vita Domitiani.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité, on se donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme sage en peut remarquer quelqu'un, il défend à ses yeux de le voir & à sa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille est ennemi de sa réputation & de son repos ; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, & souvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie, n'en est pas plutôt sorti, qu'on l'examine depuis les pieds jusqu'à la tête, & tel qui n'avoit rien dit de lui pendant qu'il étoit

préſent, le déchire à belles dents en ſon abſence. Cependant perſonne ne prend ſon parti, perſonne ne l'excuſe, perſonne ne le plaint; & quelque retenu que l'on ſoit, chacun, par ſon ſilence, ſemble lui reprocher ſa conduite & approuver ce que l'on en dit.

Un railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public; & en effet, perſonne ne trouble plus que ces ſortes de gens, qui trouvent à redire à tout, qui plaiſantent de tout, & qui n'épargnent ni magiſtrats, ni parens, ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie, que c'eſt un homme d'eſprit; & on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un ſe fait une affaire de gaieté de cœur & ſans raiſon; l'autre ſe tire bien de cette affaire par ſa conduite & par ſa prudence; l'un eſt blâmé de tout le monde, & l'autre en eſt loué.

Celui qui n'eſt pas écouté dans ſon air goguenard & railleur, reſſemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire, on le mépriſe, & l'on en évite avec ſoin la compagnie.

J'avoue que ſouvent le ton & la manière dont on fait une raillerie, eſt cauſe qu'on l'excuſe & qu'on ne s'en offenſe pas; mais il faut en même-temps demeurer d'accord, que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie, ou ceux en préſence de qui on la fait, n'ont pas le diſcernement juſte ſur ce ton, & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit, qu'à la manière dont on le dit.

Rien à mon ſens ne fait plus de tort à un homme, que de ſe mettre ſur le pied de railleur. Dès qu'on s'eſt donné cette réputation, on perd la confiance de ſes amis, & l'eſtime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ſes vues & ſes ſoins à paſſer pour plaiſant, & à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paroît ſolide, rien d'honnête, rien de louable dans cette conduite.

Celui qui raille avec eſprit, ſe fait des ennemis avec eſprit, & donne à connoître qu'il eſt peu capable de quelque choſe de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité, la force & la pénétration de ſon eſprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuſe plaiſanterie, & qu'elles ne paſſent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui, pour ſe donner la liberté de railler

ſans qu'on la leur puiſſe diſputer, commencent par eux-mêmes, & ſe tournent les premiers en ridicule. C'eſt acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoiſſance, fort porté par inclination & par habitude à railler, ſe prenoit à partie dès qu'il entroit dans une compagnie, & diſoit cent plaiſantes choſes de ſon nez & des autres traits de ſon viſage. Après cela il ſe croyoit tout permis, & perſonne ne lui échappoit; mais en vérité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'eſprit de cet homme, qu'à ſon nez, à ſes yeux & au tour de ſon viſage. Il donnoit ainſi priſe ſur lui à tout ce qu'il y avoit de gens raiſonnables & qui ſavoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaiſante & qui raille ſouvent, ſoit capable de ſecret ou d'affaire: on a peur qu'il ne tourne en plaiſanterie tout ce qu'on lui pourroit dire de conſéquence. On ne prie jamais cet homme de donner ſon avis ſur un mariage ou ſur un emploi qui ſe préſente; on eſt perſuadé que le ſérieux & le ſolide ne ſont pas du tour de ſon eſprit.

Dans une République bien policée, on en devroit chaſſer tous les railleurs; c'eſt une peſte qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons ſervices au public & à l'Etat. Cette peſte eſt d'autant plus dangereuſe, & ſe communique d'autant plus aiſément, qu'elle paroît toujours plaiſante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus ſpirituellement, m'a avoué que dans une rencontre il s'étoit ſervi de ce malheureux talent contre un magiſtrat qui ne l'avoit jamais déſobligé; qu'il s'en fit après tant de reproches à lui-même, qu'il réſolut de s'interdire & de ſe défendre toutes ſortes de paroles qui auroient l'air de plaiſanterie & de raillerie. Il m'a avoué de plus qu'il avoit eu honte d'avoir pris à partie des gens qui valoient mieux que lui, & que ces traits de jeuneſſe lui avoient paru ſi dignes de haine & de mépris, qu'il ne lui étoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes, dont il avoit une joie ſenſible.

Les railleries ne ſont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop ſcrupuleux ſur cette matière. En effet, la charité n'eſt pas moins offenſée dans celui qui écoute une raillerie avec plaiſir, que dans celui qui la fait avec eſprit. Si on n'applaudiſſoit point aux rail-

leurs, cette race de fainéans & d'esprits mal tournés, seroit bientôt exterminée, & les conversations en seroient partout plus honnêtes, plus douces & plus agréables.

A force de nous accoutumer à railler, nous perdons l'estime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons, & nous nous formons une fausse idée de notre mérite & de nos perfections. L'un est contre l'honnêteté & la charité, l'autre contre la justice & la vérité.

Railler un homme sur un malheur qui lui est arrivé, c'est l'insulter; le railler sur une bonne action qu'il a faite, c'est vouloir passer pour libertin. Le railler sur un vice que l'on remarque en lui, c'est prendre avantage sur celui qui ne se défend pas; le railler sur un défaut de nature, sur un œil, sur un pied, sur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'est s'élever sans respect contre la divine Providence, & ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot, railler purement pour se divertir & pour divertir les autres, c'est perdre le temps dans une criminelle oisiveté, & l'on doit rechercher des plaisirs plus honnêtes & plus innocens.

Plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance, les emplois & le bien, plus nous devons être circonspects à ne leur rien dire qui les puisse chagriner. Le rang qui nous élève ne nous donne pas droit de les mépriser & de les brusquer. Ils n'osent nous railler, parce qu'ils nous craignent; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables, sur lesquels on le puisse railler, mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres, comme s'ils n'en avoient pas, & qui sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'eux & lui, les traite comme il en est traité; c'est-à-dire, qui agit avec eux avec la même prudence & la même honnêteté, qu'ils font paroître pour son mérite & pour sa personne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres, il faut tous se pardonner quelque chose, & tous se faire grâce en quelques rencontres. Il faut sans cesse avoir en main des lunettes qui éloignent les objets & qui rapetissent si bien les défauts des autres, qu'ils ne nous paroissent plus.

Celui qui disant un bon mot, croit s'ériger en homme

d'esprit, se trompe; il en aura toujours assez s'il passe pour honnête homme, & s'il sait se conserver ses amis.

M... est content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & spirituel. M.... dit qu'il l'est encore plus quand il s'est empêché d'en faire, & qu'il a sacrifié quelques paroles qui lui auroient fait honneur, à la réputation des autres, & au repos de sa conscience.

La raillerie est encore plus messéante au beau Sexe. C'est une tache à une personne bien faite de n'avoir pas l'esprit de même. Ce n'est pas assez qu'on dise d'elle qu'elle est belle, il faut qu'on dise aussi qu'elle est bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ses charmes; & rien ne lui attirera plus l'estime de tout le monde, que son honnêteté & sa modestie. Ainsi, elle doit toujours s'abstenir de railler, & son principal soin doit être de dire du bien de toutes celles qui sont de sa société & de ses plaisirs.

Tout le monde estime & aime Madame... parce qu'elle n'a de sa vie parlé mal de personne, & qu'elle prend à tout moment le parti des absens. Railler quelqu'un, ou la chasser de la compagnie où elle est, c'est la même chose. On ne la peut assez louer sur ce chapitre; ainsi on se fait un plaisir de l'avoir, soit à la Ville, soit à la Cour, & l'on peut assurer qu'elle a pour amis & pour amies tous ceux & toutes celles qui la connoissent.

M... de qui on faisoit un jour cent railleries en sa présence, & que l'on traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement, surprit tous ceux avec qui il étoit, lorsqu'ils remarquèrent qu'il ne s'en offensoit pas; mais pour faire cesser cette surprise, il leur apprit que Sénéque avoit coutume de dire, qu'il falloit naître Roi ou fou; que n'étant pas né Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils pensoient. Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

La réponse du Tasse dans une pareille rencontre, ne fut pas moins spirituelle ni moins estimée. Un homme l'ayant raillé d'une manière fort désobligeante, il demeura dans un silence qui étonnoit le railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions.

Vous vous trompez, répondit le Taſſe, *un fou ne ſait pas ſe taire.*

CHAPITRE XIX.

De l'intérêt.

LE Poëte, pour exprimer ce que l'intérêt a de pouvoir ſur nos cœurs & ſur nos eſprits, dit, que la faim des mortels pour l'or, eſt ſi grande & ſi preſſante, qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent quand ils la reſſentent. *Virg. l. 1. Eneid.*

Les préſens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je ? ils la font même perdre ſouvent à ceux qui l'ont. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Ambroiſe, que nous nous laiſſons aiſément prendre dans les filets, quand ceux qui nous ſont tendus ſont faits d'or ou d'argent. *S. Ambr. de Bono mortis, c. 5.*

C'eſt ce qui a fait auſſi penſer à ſaint Auguſtin, qu'il n'y avoit point de poiſon plus dangereux que celui que l'on prépare & que l'on préſente dans une coupe d'or. C'eſt, dit-il, le plus efficace des poiſons; il va d'abord gagner le cœur, & donne la mort à l'ame en un moment. *S. Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.*

Combien d'injuſtices faites dans le jugement ! combien d'innocentes Vierges corrompues ! combien de meurtres & d'homicides commis ! Enfin que de déteſtables actions faites pour avoir de ce riche métal que l'on va chercher dans les entrailles de la terre !

On ne ſauroit trop gémir ſur le nombre de ces ames mercénaires, lâches & criminelles, qui ſacrifient à leur intérêt la gloire de Dieu & le repos de leur conſcience ; mais auſſi on ne peut trop ſe réjouir du grand nombre de ces généreux Chrétiens, ſur leſquels l'intérêt n'a aucun pouvoir; que la droiture, la juſtice & la Loi de Dieu gouvernent, & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine tout ce qui pourroit flatter leur cupidité & leur ambition.

Il me ſouvient d'une action d'une Dame de qualité, qui fait bien voir la grandeur de ſon ame & la ſolidité de ſa vertu. Il ne lui manquoit que du bien, parce qu'elle étoit

autant distinguée par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrêmement riche, & à qui rien ne coûtoit, lui fit faire des propositions pour mériter l'honneur de ses bonnes grâces. Ces propositions paroissent avantageuses au-delà de tout ce que l'on en pouvoit croire, & elles étoient proportionnées d'une part à la naissance & à la beauté de celle à qui elles étoient faites, & de l'autre, aux richesses & à la passion de celui qui les faisoit faire.

La Dame coupa court, & lui fit dire, qu'il étoit vrai qu'elle ressentoit plus que personne le malheur de n'être pas à son aise, mais que quelque haine & quelque aversion qu'elle eût pour l'état où elle se trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le péché, & sa bonté l'empêcha de s'emporter & de perdre celui qui avoit été assez aveuglé pour oublier le respect qu'il lui devoit.

Il me souvient d'une autre action, qui n'est pas véritablement d'un si grand éclat, mais qui est plus extraordinaire. Elle est d'un Confesseur d'une maison Religieuse. Une Dame le vint trouver, & lui apportant deux cents pistoles, le pria de les vouloir employer à quelque parement d'Autel, ou à quelque autre usage & profit de sa maison, tel qu'il le jugeroit à propos. Le Confesseur la remercia, & lui dit: il y a, Madame, dans notre voisinage des nécessités plus pressantes que celles de notre maison; elle n'est pas riche, à la vérité, mais elle n'est pas dans le besoin, & vous devez regarder les pauvres de votre Paroisse pour les dignes objets de vos aumônes & de vos charités; & sur ce que cette Dame lui fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il lui répondit que ces honteux, ces affligés & ces malheureux méritoient bien qu'elle employât le tout à leur secours. Je n'ajoute rien, je sai le nom du Confesseur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel désintéressement il donnoit conseil à sa pénitente; l'autre fit connoître avec quelle soumission elle recevoit ses avis, & avec quelle fidélité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire passer cet Ordre pour très-intéressé. S'il est permis d'en juger par l'action de ce particulier, on lui fait grande injustice.

Ce que je viens de rapporter doit être d'autant moins suspect, que je n'ai jamais eu aucune étroite liaison avec

ces bons Pères, que je n'ai point étudié chez eux, que je ſuis fort homme de Paroiſſe, & que je ne leur ai jamais confié le ſecret de ma conſcience.

Les gens du ſiècle font tout par intérêt; ceux qui n'en ſont point de cœur & d'affection, & qui ſont à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautés de bons Prêtres à Paris, qu'on ne peut aſſez louer ſur ce chapitre; jamais Prêtres n'ont moins enviſagé le bien, & jamais Prêtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Egliſe. Auſſi on peut aſſurer que leurs Communautés ſont devenues le modèle de toutes celles qui ſe ſont depuis établies dans ce Diocèſe, & par tout le Royaume.

Meſſieurs de la Communauté de S. Nicolas du Chardonet & de S. Sulpice.

A bien examiner tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on reconnoît, que l'intérêt ſeul eſt cauſe de tous les ſoins que l'on y prend, & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoi? parce qu'ils peuvent faire du bien, & il ſeroit contre la prudence & le bon ſens de s'y attacher autrement.

Le lierre s'attache à un mur, parce qu'il eſt ſon appui, & qu'il lui ſert à s'élever. Il en eſt de même du gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut être ſoutenu dans ſa profeſſion; par le moyen d'un puiſſant appui on s'élève, & tout réuſſit.

Un Seigneur n'eſt pas fâché que l'on s'attache à lui par intérêt; cela marque ſa grandeur & ſa puiſſance; mais il eſt fâché que l'on faſſe trop paroître cet intérêt, & que l'on ne ſe repoſe pas aſſez ſur ſa bonté & ſur ſa généroſité, pour prendre ſoin de ceux qui le ſervent.

Un Prince ne ſouffriroit pas un gentilhomme auprès de lui, s'il ſavoit que ce gentilhomme n'en eſpérât rien. La raiſon eſt, qu'il ſe trouveroit redevable à ce gentilhomme de tous ſes ſoins, & cela le chagrineroit. L'avantage que l'un auroit de ſervir pour rien, rendroit à l'autre ſon ſervice déſagréable. Nous ne voulons point avoir obligation à celui qui nous en devroit avoir; on eſt ſi délicat ſur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un domeſtique qui nous ſerviroit ſans gages, ne ſeroit pas celui qui nous plairoit le plus; nous ne ſerions pas en droit de lui rien dire ou de lui rien demander qui put lui donner de la peine, & il ſeroit en droit de ſe plaindre du peu de conſidération, qu'en quelques rencontres nous pour-

rions avoir pour lui ; il iroit trop du nôtre qu'un domestique pût nous reprocher notre conduite, quand nous ne pourrions blâmer la sienne. Les noms de maître & de domestique ne mettroient pas seuls assez de différence entre eux ; il faut d'une part qu'il se trouve de la dépendance, & de la reconnoissance de l'autre ; il faut que d'un côté on serve pour être récompensé, & que de l'autre on récompense après avoir été servi.

Je reprochois un jour à une religieuse, que sa Communauté étoit trop intéressée. Elle me dit en riant : vous avez bien fait, Monsieur, de ne vous pas marier, vous n'auriez pas pris le soin d'amasser du bien à vos enfans ; & elle ajouta, qu'elle pardonnoit aux pères & aux mères, quand ils ne témoignoient pas tant d'empressement pour faire leurs enfans riches, puisqu'ils ne savoient pas s'ils méritoient de l'être ; mais que les Communautés savent bien que leurs enfans vivront toujours d'une manière à faire un bon usage de ce qu'elles leur amasseront. Cette distinction ne seroit pas tombée par terre, si j'eusse eu le temps de la relever, & si le lieu où j'étois ne m'eut pas empêché de faire une repartie telle que je l'imaginois.

Un Directeur trop sévère, qui ne pardonne rien pour les autres, qui invective le plus contre les commodités de la vie, & qui ne prêche que mortification & pénitence, devient souvent fort traitable sur tout cela pour celles qui se mettent sous sa conduite. Son intérêt le fait changer de langage ; ses Poulettes prennent un soin particulier de lui, leur table en est meilleure, les bouillons ne lui manquent pas, ni les confitures dès qu'il est un peu indisposé. Ainsi sa sévérité ne tombe plus que sur celles qui ne lui rendent aucun service, & qui n'entrent pas dans les vues & dans les intérêts de sa réputation & de sa santé.

Il me souvient qu'une bonne veuve, qui passoit soixante ans, me conta un jour, qu'étant allée dîner chez une de ses amies, à deux lieues de Paris, elle y trouva un de ces sortes de Directeurs inquiets & zélés, qui outrent la dévotion en toutes rencontres, & qui portent tout à l'extrémité. Cette Dame ne fut pas plutôt descendue de carrosse, que le Directeur l'entreprit, & lui dit qu'elle feroit bien mieux de donner aux pauvres ce qu'elle employoit pour nourrir ses chevaux ; que ce seroit devant Dieu une action héroïque,

héroïque, & qu'elle ne pouvoit ainſi ſe dépouiller pour revêtir les Pauvres, ſans mériter le Paradis.

La Dame ne goûta en aucune manière ſon conſeil, donné ſans raiſon & ſi fort à contre-temps ; mais elle étoit chez une amie, & elle avoit affaire à un Prêtre eſtimé & reſpecté dans la maiſon. Elle ſe contenta de changer de diſcours. Il fallut s'en revenir le ſoir ; le Directeur ne manqua pas de lui demander une place dans ſon carroſſe. Elle la lui refuſa de bonne grâce, & le pria de ſe ſouvenir du conſeil qu'il lui avoit donné le matin, & que tout homme qui parloit ainſi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entremettre, on ne put jamais ménager une place pour ce Prêtre Directeur, & la Dame revint ſans lui, avec une petite joie intérieure, dont elle ne ſe pouvoit taire.

Le plus intéreſſé des hommes eſt celui qui tâche à le paroître moins. L'intérêt le mieux caché eſt toujours celui qui eſt le plus véritable. C'eſt ſouvent agir contre ſes intérêts que de les faire connoître, & c'eſt quelquefois travailler pour ſes intérêts, que de porter ceux des autres.

Les intérêts ſont de différente nature. Il y en a qui paroiſſent d'abord ; les autres ne ſont pas ſi aiſés à reconnoître : il faut de l'eſprit & de la délicateſſe pour en bien juger ; mais le temps & la manière d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vrai, & l'on ne s'y trompe plus.

Une piſtole ou deux font faire à un Soldat, ce qu'il ne feroit pas pour ſon Capitaine, ſes parens & ſes amis. Un Avocat ſe prépare à plaider une cauſe avec un ſoin extrême, il y paſſe les jours & les nuits, & pourquoi ? Afin de paſſer pour habile homme, & de ſe mettre en état de mener une vie douce & agréable.

Un homme intéreſſé a toujours les yeux ouverts ; il voit de loin & de près tout ce qui peut nuire ou contribuer à ſa fortune ; tous les ſoins qu'il ſe donne le mènent au chemin qu'il veut prendre, & tous les pas qu'il y fait le conduiſent droit où il veut aller. S'il arrête quelquefois dans ce chemin, c'eſt pour prendre haleine & arriver plutôt.

CHAPITRE XX.

Des honnêtes gens.

IL en eſt de l'honneur comme de l'eſprit, tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naiſſance, point de charge, point de ſanté, point de bien, & que l'on ſoit par conſéquent fort malheureux ſelon le monde, on ſe retranche ſur l'honneur, & il n'y a perſonne qui ne diſe que la fortune lui a tout enlevé, mais qu'elle ne peut lui ôter l'avantage d'être honnête homme, & de paſſer pour tel.

La qualité d'honnête homme ne peut juſtement être refuſée qu'à un fripon, qu'à un libertin & qu'à un homme de mauvaiſe vie; mais comme chacun ſe cache le mieux qu'il peut pour ne ſe pas faire connoître, on la donne ſouvent à ceux qui ne la méritent pas.

C'eſt une conſolation pour un malheureux, qu'on le plaigne & qu'on le traite comme s'il ne l'étoit pas; ou pour mieux dire, c'eſt une conſolation pour un malheureux, que l'on reconnoiſſe en lui au milieu de ſes diſgrâces, des qualités qui font qu'on le conſidère, & que l'on agit avec lui avec diſtinction.

Ce n'eſt ni la naiſſance, ni l'eſprit, ni le bien, qui rend ceux qui ont ces avantages honnêtes gens, & c'eſt la manière dont ils uſent de ces avantages. Deux Magiſtrats ou deux Officiers d'armée qui ſont dans un même poſte, ne ſont pas pour cela également honnêtes gens; c'eſt leur façon de vivre qui les rend tels. Il y a bien des conditions requiſes pour faire un honnête homme. Il faut qu'il s'acquitte parfaitement de ſes devoirs à l'égard de Dieu, à ſon égard & à l'égard de ceux avec qui il a à vivre; c'eſt-à-dire qu'il faut qu'il ait de la piété, qu'il ſoit ſans paſſion, & qu'il oblige tout le monde autant qu'il le peut. Un honnête homme de cette manière eſt bien rare.

Pourvu que l'on ſoit civil & agréable en compagnie, que l'on aime les plaiſirs, que l'on ſache vivre avec cette politeſſe que la routine du monde apprend, que l'on ait quelque habitude chez les Grands, on paſſe aiſément pour honnête homme; il n'en faut pas davantage dans l'uſage du ſiècle, pour faire donner ce nom & cette qualité à celui

qui eſt peut-être fort libertin, & qui n'a peut-être ni cœur ni honneur.

Chez les Dames, pourvu qu'un homme ſoit fort reſpectueux, qu'il ſache & débite des nouvelles, qu'il ſoit toujours prêt de donner la comédie ou d'aller à la promenade, & que ſon équipage ſoit en bon état, c'eſt un fort galant & fort honnête homme.

A l'armée, pourvu qu'un homme ſoit brave & intrépide, qu'il donne volontiers à manger, qu'il prête de bonne grâce de l'argent à ſes amis & aux Officiers de ſa Brigade ou de ſon Régiment, c'eſt un des plus honnêtes hommes que le Roi ait dans toutes ſes Troupes.

Qu'un Magiſtrat ſoit aſſidu à ſa charge, qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le ſolliciter, & qu'il ait de la droiture dans ſes jugemens, c'eſt un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne ſont point dans l'emploi ne bruſquent perſonne, qu'ils paroiſſent toujours complaiſans & bienfaiſans, ils ont beau avoir quelque habitude criminelle, ou être ſujets à quelque autre paſſion déréglée, on n'y a point d'égard, ils ſont honnêtes gens.

Que toutes ces ſortes de perſonnes aient quelque bonne qualité, & qu'ils en aient de mauvaiſes, on n'eſt pas obligé de les examiner de ſi près; ils ſont honnêtes gens ſelon le monde, & c'eſt aſſez.

Celui qui voudroit s'inſcrire en faux ſur la qualité d'honnête homme, quelquefois ſi mal donnée, trouveroit mille gens qui lui romproient en viſière, & qui s'emporteroient ſur cette injuſtice prétendue.

Le monde eſt plein d'honnêtes gens de cette trempe; mais il n'eſt pas plein de gens de piété dans ce qui regarde la religion, & de gens d'équité à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel eſt ſouvent honnête homme chez ſes amis, qui ne l'eſt guère chez lui, ſoit à l'égard de ſa femme ou de ſes enfans, ſoit à l'égard de ſes domeſtiques.

Un Officier général ou ſubalterne, eſt ſouvent honnête homme à la tête d'une armée & dans l'occaſion, qui ne l'eſt guères dans le jeu, ou il s'emporte brutalement & avec excès.

Que le monde en penſe ce qu'il voudra, je ne tiendrai

jamais pour honnête homme, celui qui se laisse dominer par une passion, soit d'avarice, soit d'amour, soit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet homme, c'est qu'il a de bons intervalles, & que dans le fond il ne peut être honnête homme avec une foiblesse de cette nature.

Un honnête homme l'est en tous lieux & toujours, il n'est point sujet à des bizarreries & à des entretiens qui surprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honnête homme, qu'à passer pour honnête homme; & l'on ne vit pas long-temps de cette manière, sans se faire connoître pour ce qu'on est.

A parler sincèrement, c'est peu de chose que d'être honnête homme selon le monde. A moins de l'être comme le doit être un Chrétien qui craint Dieu, & qui aime son prochain: cette qualité ne doit point faire d'envie.

Le titre ou la qualité d'honnête homme se donne trop aisément pour l'estimer beaucoup, elle va dans mon sens d'un pas égal avec celle de Comte & de Marquis, que l'on jette à la tête de bien des gens, qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractère d'un véritablement honnête homme, est d'être également zélé & respectueux pour tout ce qui a du rapport à la religion, également délicat & prudent, pour tout ce qui regarde l'honneur, également chaud & prompt pour le service de ses amis, également plein de reconnoissance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation; également plein de justice & de bonté pour ses domestiques, également plein d'amour & de respect pour ceux qui lui ont donné la naissance, & enfin également plein de soin & de tendresse pour sa femme & ses enfans.

C'est à toutes ces marques que l'on doit reconnoître les honnêtes gens. Celui qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fausses apparences d'un honnête homme. C'est une méchante copie d'un bon original; c'est un portrait qui ne ressemble que dans les traits grossiers de ce qu'il devroit mieux représenter; ou pour parler plus juste, c'est la figure ou le cadavre d'un honnête homme. L'ame & l'esprit n'y sont point, & on peut assurer qu'un honnête homme ainsi bâti, ne doit être réputé honnête homme que parmi ceux qui ne le sont pas plus que lui.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualités dans un honnête homme, pour que l'on en puiſſe trouver beaucoup de cette ſorte, je ne ferai pas un procès à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous ſur nos ſentimens, & je ne prétends pas combattre ceux des autres en rapportant ſimplement les miens. Ainſi je laiſſe la liberté à tout le monde de ſe faire un honnête homme à ſon goût & à ſa mode.

Si on m'oblige néanmoins à déclarer en peu de mots ce que c'eſt qu'un honnête homme, ſelon l'idée que je m'en fais; je dirai que c'eſt un homme qui a un bon ſens, une probité inviolable, une humeur douce, un cœur capable de tout bien, un eſprit agréable, un naturel fait pour la vertu & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que ſon ame a ſur les cœurs, par la modeſtie de ſon viſage, & par la tranquillité de ſon eſprit.

CHAPITRE XXI.

De l'Affectation.

IL faut avoir l'eſprit bien mal fait pour blâmer toutes les affectations. Il y en a, à la vérité, que l'on ne peut s'empêcher de condamner, parce qu'elles ſont criminelles; mais il y en a pour leſqu'elles on peut avoir de l'indulgence & que l'on peut ſouffrir. Il y en a même que l'on doit approuver & loüer.

Un Prédicateur remarque, qu'il preſſe & qu'il touche, quand il ſe ſert de certaines expreſſions tendres & fortes tout enſemble, & qu'il accompagne ces expreſſions d'un ton de voix qui pénètre juſqu'au cœur. Affecter de toucher de cette manière, c'eſt ſavoir uſer de ſes talens avec avantage, c'eſt les employer utilement, c'eſt remplir les devoirs d'un bon & véritable Prédicateur, c'eſt travailler avec fruit au ſalut des ames & à la gloire de Dieu dans leur converſion.

Une femme affecte de plaire par ſes habits, par ſes œillades, par ſes paroles & par ſon immodeſtie, dans le deſſein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce

qu'elle fait dans cet esprit est criminel. Ainsi toutes les mouches qu'elle se met sur le visage, tout le rouge & tout le blanc qu'elle emploie pour se faire un teint frais & uni, & toutes les peines qu'elle prend pour se donner un air jeune, sont autant de chefs sur lesquels on a lieu de lui faire son procès & de la condamner.

Une femme qui affecte de certaines petites minauderies, sans autre dessein que de vouloir paroître plus jeune & plus belle, mérite en vérité qu'on l'excuse. On en pardonne bien d'autres aux hommes, qui devroient être au-dessus de mille choses qu'ils affectent.

Les perruques devenues si à la mode, ne plairoient pas tant, si elles n'accompagnoient pas si bien le visage, & si elles ne cachoient pas dix ou douze bonnes années, qu'elles semblent ôter à ceux qui les portent. Cela fait, quoiqu'elles soient toujours fort incommodes, qu'on les aime en tout temps.

Cette affectation de ne paroître pas si âgé que l'on est, se souffre sans peine dans l'un & dans l'autre sexe, parce qu'elle n'est pas contre les bonnes mœurs, & qu'elle ne fait préjudice à personne. L'entêtement de paroître plus jeune que l'on n'est, est si général, que je ne sai si les perruques ne seroient pas d'un agréable secours aux Prêtres, aux Religieux & aux Religieuses, pour les flatter sur leur âge, si leur profession leur permettoit d'en porter (1).

Les anciens étoient trop scrupuleux & trop sévères sur ce point. L'histoire profane nous apprend, qu'un certain vieillard nommé Eœus, s'étant présenté devant Archidamus, Roi des Lacédémoniens, en qualité d'Ambassadeur d'un des Princes ses voisins, fut honteusement renvoyé comme un homme à la parole duquel on ne pouvoit se fier, parce que voulant paroître jeune, il avoit peint ses cheveux gris, & que par ce déguisement qu'il avoit affecté, il faisoit juger qu'il ne pouvoit être sincère dans le fond de son cœur, encore moins dans ses paroles.

(1) Dans le temps que l'Auteur écrivoit ceci, l'usage des Perruques n'étoit pas si commun qu'il l'est devenu depuis. Elles étoient encore interdites aux Ecclésiastiques, qui n'ont commencé à les adopter que vers 1660. Tout le monde connoît l'ouvrage du vertueux & savant M. Thiers, intitulé l'Histoire des Perruques, où il s'élève avec force contre les Ecclésiastiques de son temps qui portoient de ces chevelures artificielles.

Nous ſavons mieux vivre que ces Lacédémoniens, & nous ne voulons pas outrer la ſévérité juſqu'à ce point, que d'ôter aux étrangers la liberté de telle manière qu'il leur plaît, & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens oblige de recevoir avec honnêteté.

Notre politeſſe, qui ſe remarque moins dans nos habits que dans nos mœurs, fait que nous n'inſultons pas les vêtemens qui nous ſemblent bizarres, & notre civilité s'étend juſqu'à en faire à ceux, que les humeurs & les inclinations ont plus ſéparés de nous, que les montagnes & les mers.

Un Seigneur, dans le voiſinage duquel j'ai long-temps demeuré, ne ſortoit jamais les ſoirs en hiver, qu'avec quatre flambeaux, & même quand il alloit à vingt pas de ſon Hôtel, chez une Dame où il jouoit & mangeoit très-ſouvent, il n'en rabattoit rien : toujours les quatre flambeaux marchoient devant lui ; ainſi quand on voyoit quatre flambeaux accompagner ou précéder un carroſſe, on étoit ſûr que c'étoit ce Seigneur. L'affectation de ſe diſtinguer de cette manière, auroit été blâmée dans un autre ; mais il avoit tant de belles qualités, qu'on lui pouvoit bien paſſer cette ſingularité ſans la lui reprocher ; elle étoit en lui comme une ombre dans un tableau, qui ne ſert qu'à le faire eſtimer davantage, & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturellement & de bonne foi ſans rien affecter ; mais lorſque l'affectation eſt utile & agréable, elle perd ſon nom, & elle ceſſe d'être affectation. C'eſt avoir de la conduite que d'affecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à ſon Prince, à ſes parens & à ſes amis.

A l'égard du Prince, le bien qu'il nous peut faire, & le rang qu'il tient parmi nous, rendent ces affectations légitimes. A l'égard des autres, la ſociété civile & l'amitié les autoriſent & les font eſtimer par-tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ni le jeu, ni le cours, ni la danſe, ni la comédie ; mais il faut agir de telle ſorte, que l'on voit en effet que nous ne les aimons pas. L'affectation eſt toujours priſe en mauvaiſe part ; & dès que l'on affecte de faire paroître qu'on aime ou que l'on hait quelque choſe, on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime, ou qui ne haïſſent pas ce qu'on hait. Cette affectation paſſe toujours pour une cenſure recherchée & étudiée.

L'affectation n'eſt pas plus approuvée dans les pauvres que dans les riches. Il y a des mendians à qui on donneroit beaucoup davantage, s'ils n'affectoient pas de paroître plus eſtropiés ou plus malades qu'ils ne le ſont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compaſſion, & c'eſt ce qui la diminue ou l'étouffe abſolument.

Il y a quelque-temps qu'un homme d'eſprit me parla juſte ſur ce ſujet. Ce pauvre, me dit-il, ſeroit bientôt riche & en parfaite ſanté, s'il n'affectoit pas de paroître ſi pauvre & ſi malade.

Une Dame véritablement charitable, prit la choſe d'une autre manière dans une pareille rencontre. Un gueux la perſécutant en ma préſence d'un ton plaintif & moribond, elle lui donna l'aumône; ſur quoi ayant pris la parole, je lui dis, qu'il fal oit être bonne pour donner à ces ſortes de gueux, qui veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. Elle me répondit fort ſpirituellement, qu'elle ne leur donnoit pas en vue de leurs maux apparens, mais en vue de leur véritable néceſſité, qui devoit être bien grande, puiſqu'elle les obligeoit à trouver dans l'induſtrie & dans le déguiſement, les moyens de ſubſiſter & de vivre.

Il y a des occaſions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on eſt; c'eſt-à-dire chaſte, plein de foi, plein de zèle pour tout ce qui regarde l'Egliſe, & plein de reſpect & de fidélité pour ſon Prince. Il y en a d'autres où il ſuffit de ne pas changer ſa conduite, ſans affecter de paroître ce que l'on eſt. La prudence fait prendre là-deſſus de juſtes meſures, & fait embraſſer l'un ou l'autre de ces partis ſelon les circonſtances dans leſquelles on ſe trouve, & ſelon les perſonnes avec qui on eſt.

Les plus établis dans le bien, n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train ſans s'arrêter, & ſans ſe détourner à droit ni à gauche. Celui qui affecte d'en parler, donne à connoître qu'il commence, & qu'il veut déjà paſſer pour ce qu'il n'eſt pas encore.

Une affectation qui ſe fait remarquer, donne une idée du contraire de ce que l'on affecte; il n'eſt point de feſtin pareil à celui d'un avare.

Il me ſouvient qu'étant prié d'aller dîner chez un Abbé, qui a la réputation de remplir ſouvent ſon coffre fort, & de ne le guères vider, & que l'on croit être fort ménager en

toutes rencontres, on me demanda le matin ce que je faisois ce jour-là. Je répondis, que je dînerois chez M... Chez M... me répartit celui qui m'avoit interrogé ? Vous ferez assurément grande chère. Cet Abbé donne peu souvent à manger, mais quand il en donne, c'est toujours d'une manière exquise & délicate ; rien n'y est épargné, & pour cause. Il croit, ajouta-t-il, par quelques repas de cette nature, passer pour libéral & pour homme à qui rien ne coûte pour régaler ses amis.

Celui qui n'aime pas la dépense & qui veut se marier, affecte de se mettre en bel équipage, & veut qu'on soit persuadé que ce qui a de l'éclat est de son goût. Cependant il est certain qu'il pâtit, qu'il peste dans le fonds de son cœur contre la coutume, & qu'il se fait violence, mais il n'y a point de remède ; il faut dans cette conjoncture paroître malgré lui ce qu'il n'est pas, afin de mieux paroître un jour ce qu'il est.

C'est une égale tromperie de vouloir passer pour plus vertueux ou pour plus vicieux que l'on est. Cette affectation est criminelle ; mais elle l'est plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir passer pour vertueux, est une marque que l'on estime la vertu, & vouloir passer pour vicieux, est une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'être civils & obligeans à tout le monde, se font par tout des amis ; mais ceux qui le sont en tout temps & en tous lieux sans affecter de l'être, sont encore plus considérés, estimés & aimés.

CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualités requises à un homme pour en vouloir faire son ami, que je suis surpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité ; dès-lors que le nombre est grand, on peut assurer que ce sont de faux amis, ou que ce ne sont des amis que de nom.

Heureux est celui qui a un bon & un véritable ami, c'est un trésor qu'il doit conserver avec soin, & il doit s'estimer

assez riche de l'avoir trouvé & de le posséder, sans penser à en chercher, & à s'en faire un second.

On doit la même fidélité à son ami qu'à sa femme, quoique ce soit d'une autre manière; & comme un homme qui est content de sa femme & qui l'aime, n'en peut prendre une autre sans passer pour un scélérat, de même un homme qui a un ami dont il se loue, ne peut songer à en faire un nouveau, sans se faire son procès, & sans se rendre indigne de passer pour honnête homme.

La plupart des amis du monde tiennent à peu. Ils ont été faits dans le jeu, dans les divertissemens, dans le bal, dans la promenade, ou dans des visites rendues à la même personne. Cessez de jouer, n'allez plus au bal, à la comédie, à la promenade, & ne soyez plus assidu à vos visites, adieu vos amis; vous les perdez avec la même facilité que vous les avez faits.

Etant à Rome, un ami de cette trempe, qui m'avoit quelquefois vu chez M. le Duc de Chaunes, pour lors Ambassadeur de France, & chez M. l'Ambassadeur de Malte, me vint un jour emprunter trente pistoles, sous prétexte qu'une lettre de change de pareille somme qu'il attendoit & dont il avoit avis, n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me surprit. J'avoue que je ne m'attendois pas à en recevoir un de sa part de cette nature, & il me semble qu'il n'étoit pas avec moi sur un pié à prendre cette liberté, ou au moins je ne le croyois pas; mais comme il étoit persuadé qu'il étoit mon ami, & que j'étois le sien, je le traitai comme il m'avoit traité. Je lui fis entendre que la loi entre amis est égale pour la demande & pour le refus, & que j'étois aussi bien fondé pour l'un, qu'il pensoit l'être pour l'autre.

J'eus néanmoins beaucoup de peine à le convaincre sur cette liberté réciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas, & je pris de-là occasion de lui dire, qu'il n'étoit pas tant de mes amis qu'il le pensoit être, puisqu'il ignoroit cette maxime, qui est une des fondamentales de l'amitié, qui permet également d'emprunter & de ne pas prêter, selon le besoin dans lequel on est.

Comme nous ne convenions pas sur nos principes, il ne faut pas s'étonner si notre amitié reçut ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin, & j'eus quelque joie d'avoir gagné trente pistoles par la manière dont j'avois

reçu son compliment; c'étoit en effet les gagner, que de ne les pas perdre en les lui prêtant. Il n'avoit pas la réputation d'être fort exact à payer ses dettes, & il s'étoit même fait des lois toutes particulières sur l'amitié, dont je n'avois jamais ouï parler. Il tenoit pour certain que les prêts faits de cette manière entre deux amis, changeoient de nature, & qu'ils devenoient des dons & des présens. Quand on ne lui vouloit pas passer cette maxime, il disoit que la coutume l'établissoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme, il étoit un des meilleurs & plus chauds amis qu'on put avoir; il le faisoit en effet assez connoître à ceux qui le recevoient sur ce pied-là; il ne les quittoit point, toujours à leur table & toujours dans leurs plaisirs, mais comme je ne m'accommodois pas de ces sortes d'amis, je ne fus pas fâché qu'il ne me comptât pas pour un des siens, & qu'il fût persuadé qu'il ne seroit jamais des miens.

Il n'est pas surprenant que l'on prête des sommes considérables à des amis, puisque l'on en donne par honnêteté, générosité & charité à des gens qui ne le sont pas; mais il est d'un galant homme de ne pas se laisser surprendre par de faux amis, & de faire paroître aux gens qui, sans raison, prennent le titre & le nom d'amis, qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conseillerai jamais à un homme de se marier; je ne lui conseillerai aussi jamais de se faire un ami. Il n'y a guères moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, & l'obligation de partager les peines, les disgraces & les afflictions avec tous les deux est égale. On a assez de ses chagrins, sans en chercher ailleurs & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un ami, & que l'on mette dans une autre ceux de n'en avoir pas, je crois que cette dernière l'emportera toujours sur la première; mais quand le poids de l'une & de l'autre seroit juste, la liberté est un assez grand bien pour se déclarer en faveur de celui qui n'est pas obligé de révéler son secret qu'à lui-même.

Quand un ami en use avec nous comme nous le souhaitons, il fait son devoir; quand il n'en use pas comme nous le désirons, nous en avons du déplaisir; mais je ne sais si nous ne sommes pas beaucoup plus sensibles à l'un qu'à

l'autre. Je ne sai si trois confidences qu'il nous a faites, nous ont été aussi agréables, qu'un secret qu'il nous a caché nous a donné du chagrin. Trois services rendus sont bientôt oubliés par le refus d'une bagatelle.

Ce n'est pas une action glorieuse de garder le secret d'un ami ; l'obligation que nous avons sur ce sujet est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raison ou de bon sens pour ne s'en vouloir jamais dispenser ; mais c'est une action infâme que de le violer. Comme la confiance est le gage le plus essentiel de la sincère amitié, c'est une lâcheté qu'on ne sauroit pardonner, que d'abuser d'un secret, & de trahir, en le révélant, celui qui nous l'a confié.

Il arrive assez souvent qu'un homme qui nous a donné cent preuves de son amitié, qui a été l'espace de six ans le fidelle dépositaire de nos pensées les plus cachées, se brouille avec nous pour un intérêt de peu de conséquence, pour une jalousie, pour un point d'honneur ; en un mot, pour une parole qui nous est échappée ; & cet homme discret qui ne parloit jamais, devient tout d'un coup un valet de Térence, qui, semblable à un tonneau percé, ne peut rien retenir. Cet homme si secret devient un écho qui se fait entendre par-tout. Faites après fonds sur votre ami, & publiez en tous lieux, que c'est la consolation d'un honnête homme d'avoir un ami.

Les amis sont obligés de garder le même silence, & d'avoir la même discrétion que les Confesseurs ; mais la différence qui s'y trouve, est que les uns sont toujours hommes, & qu'ils agissent toujours naturellement ; & que les autres n'agissent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiés par la grâce du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont reçu ; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont su, & que par imprudence ou par vengeance ils peuvent quelquefois en parler ; que les autres oublient ce qu'on leur dit, ou que s'ils ne l'oublient pas, la grâce du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient oublié, & comme s'ils ne l'avoient jamais su.

Si on se fait une loi & un plaisir d'avoir un ami, au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les secrets de sa conscience qu'un Confesseur, il faut aussi pour le secret de ses affaires, de son domestique & de ses intérêts temporels, n'avoir qu'un ami. Quand on change de Confesseur ou de

Directeur, on ne s'en trouve pas mieux, & cette diverſité de direction apporte toujours de l'inégalité dans notre conduite. Il ne ſe peut auſſi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à nos affaires & a nos intérêts.

D'un ami que nous avions, nous nous en faiſons pour l'ordinaire un ennemi, ſi nous rompons avec lui ſans raiſon, & ſans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainſi quand nous nous ſommes trompés dans notre choix, il vaut mieux ſouffrir un peu de notre imprudence, que de nous expoſer à la vengeance d'un homme qui ſe croit mépriſé & offenſé; il faut faire bonne mine, ſe ſoutenir autant qu'on le peut, & ne pas démentir dans un moment & à la vue de tout le monde, tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matière d'amitié, il ne faut pas aller plus vîte que celui avec qui nous la voulons lier. Il nous plaît, il revient à notre humeur, s'il nous paroît avoir toutes les qualités néceſſaires à un bon & prudent ami, mais il n'en eſt peut-être pas de même de nous à ſon égard. Il n'a peut-être pas pour nous les mêmes ſentimens que nous avons pour lui. Ne faiſons pas toutes les avances, attendons au moins qu'il faſſe une partie du chemin. Ne nous jettons point à la tête des gens; il faut ſe connoître avant que de s'eſtimer, & il faut s'eſtimer avant que de s'aimer.

Il vaut mieux que l'on nous accuſe d'indifférence quand nous n'avons point d'amis, que d'inconſtance & d'ingratitude quand nous les quittons & que nous les trahiſſons. L'indifférence que l'on nous reproche en ce cas, nous procure une tranquillité d'eſprit dont on s'accommode aſſez; mais l'inconſtance & l'ingratitude dont on nous charge, nous perdent de réputation, & quand on l'a une fois perdue, il n'y a plus de joie dans la vie.

Nous ſommes tous ſi foibles & ſujets à tant d'imperfections, que ſi nous n'avons de l'indulgence pour nos amis, & s'ils n'en ont auſſi pour nous, notre amitié ne durera qu'autant que nos intérêts l'entretiendront, & qu'ils nous y feront trouver notre compte; & quand nous romprons avec eux, notre bouche fera ſeulement connoître ce qui s'eſt paſſé il y a long-temps dans notre cœur.

Un homme qui ſe dit notre ami, ne doit pas être cru ſur ſa parole, comme il ne doit pas ſe fier à ce que nous

lui en disons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre, avant que de se le dire, & rien ne fait mieux croire qu'en effet on est amis, que quand l'expérience le fait réciproquement connoître.

Avant que de se déterminer à faire un ami d'un homme que l'on estime, il faut y penser long-temps ; on ne peut après s'y méprendre, & je ne blâmerois pas celui qui y penseroit toute sa vie.

Nous avons tous tant d'adresse pour nous déguiser, & notre industrie nous fournit tant de moyens de paroître ce que nous ne sommes pas, qu'une habitude de quelques semaines ou de quelques mois, ne donne guères une idée juste & certaine de ce que l'on est. On se laisse prévenir ; une parole obligeante, un petit service qui ne coûte guères, mais rendu de bonne grâce, nous mène souvent trop loin, & l'on ne s'en répent, pour l'ordinaire, que quand il n'en est plus temps.

On dit du Tasse, qu'un homme voulant lui faire croire qu'il étoit de ses amis, contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bateau avec lui pour lui donner la main & l'aider à descendre ; & que le Tasse, plein d'esprit, connoissant son dessein lui dit : ce n'est pas pour descendre, Monsieur, que je voudrois être aidé, c'est pour monter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonse, dernier Duc de Ferrare, & le Tasse savoit que l'autre, jaloux de sa fortune, lui nuisoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les véritables amis sont ceux que la piété a fait amis ; ils ont mêmes vues, même fin, mêmes motifs, & comme la charité en est la liaison, on peut assurer qu'ils ressemblent aux premiers Chrétiens, qui n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame.

C'est à ce sujet qu'une Dame de mes amies, a dit fort à propos :

Les vulgaires Amis aiment par politique,
Selon leurs intérêts, ils changent tous les jours ;
La marque d'une Ame Héroïque,
Est de n'aimer jamais, que pour aimer toujours.

DESSEINS
DE M. LE PRÉSIDENT
DE PÉRIGNY,
Pour l'Inſtruction de M. le Dauphin.

MONSIEUR le Préſident de Périgny eſtimoit que Monſeigneur le Dauphin devoit avoir deux ſortes de connoiſſances; celles qui appartiennent à un gentilhomme, & celles qui appartiennent à un Prince deſtiné au gouvernement d'un grand état.

Il réduiſoit les connoiſſances propres à un gentilhomme Chrétien à trois ſortes; celles qui regardent les myſtères de la Religion & le culte de Dieu; celles des langues, celles des principaux arts & ſciences.

Pour ce qui concerne la Religion, il avoit dreſſé un catéchiſme proportionné à la portée d'un jeune eſprit, ſans rien omettre de ce qui étoit néceſſaire, à quoi il avoit ajouté une teinture de l'Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament. Je crois que Monſeigneur le Dauphin ſait le catéchiſme par cœur, & a retenu quelque idée des principales choſes qui ſont racontées dans la Bible.

Pour les langues, il déſiroit joindre à une parfaite connoiſſance du Latin quelque notion du Grec, avec un peu d'Italien & d'Eſpagnol.

Il s'étoit propoſé trois moyens pour bien faire entendre le Latin. 1°. De faire apprendre par cœur tous les mots qui ſont de quelque uſage; 2°. de bien faire entendre les préceptes de la grammaire; 3°. d'exercer par la verſion.

Il avoit rangé les mots uſités, enſorte que les dérivés & les compoſés étoient rapportés à leurs ſimples, ou primitifs, ajoutant les marques du genre & de la déclinaiſon aux noms, & de la conjugaiſon ou formation de temps aux verbes.

Il avoit composé une grammaire de la langue Latine en François, qui étoit fort claire & fort courte, & néanmoins contenant toutes les règles considérables du Despautère, & des autres bons Grammairiens, réduites en bel ordre : & afin de former en même temps le jugement, en cultivant la mémoire, il avoit ramassé quantité de belles sentences morales & politiques dont il se servoit pour donner des exemples de chaque règle.

En faisant lire les bons Auteurs Latins, il faisoit traduire leur Latin en François, & puis il disoit les mêmes choses en François pour les faire traduire en Latin. Monseigneur le Dauphin est maintenant fort avancé dans l'étude de cette langue, dans laquelle on suit à peu près la même méthode.

Pour le Grec, il croyoit que c'étoit assez pour Monseigneur le Dauphin de savoir les noms & les verbes les plus communs, & qui servent à la composition des mots que les Latins & les François ont empruntés de la langue Grecque ; & ces principaux mots primitifs, il les vouloit ranger suivant l'ordre des déclinaisons & des conjugaisons, afin de donner en même-temps quelque teinture de la grammaire Grecque.

A l'égard de l'Espagnol & de l'Italien, il croyoit que ces langues, ayant beaucoup de rapport avec le Latin, se pouvoient facilement apprendre, en joignant avec une connoissance succincte de la grammaire de chacune de ces langues, les observations dont chacune change les lettres & les syllabes Latines ; de quoi l'on a déjà donné un essai à l'égard de l'Espagnol. On y pourroit encore ajouter, pour ne rien omettre, un petit Dictionnaire des mots primitifs, ou racines qui n'ont aucun rapport avec le Latin, ni avec le François dans chacune de ces langues.

Il croyoit qu'il falloit joindre à la connoissance des langues, celle de l'Histoire & de la Fable ; celle de la Philosophie, & celle de quelques parties des Mathématiques, & même de la Jurisprudence, sans omettre celle de la Rhétorique & de la Poétique ; mais cela en différens degrés, enforte que l'on fit capital de ce qui regarde l'Histoire, la Politique & l'Art militaire.

Pour une parfaite connoissance de l'Histoire, il avoit résolu de la réduire par méthode en trois parties, dont la première

première comprendroit l'ancienne Hiſtoire Grecque & Orientale juſqu'à l'établiſſement de l'Empire Romain ; la ſeconde, l'Hiſtoire Romaine, & la troiſième, l'Hiſtoire de France avec l'Etrangère, depuis la diſſipation de l'Empire.

Pour les diſtinguer & éclaircir mieux, il vouloit faire trois cabinets compoſés de Tables Chronologiques, Géographiques & Généalogiques, propres à chacune de ces Hiſtoires, avec un indice général pour chaque cabinet, où ſeroient rangés par ordre alphabétique le nom propre des perſonnes & des lieux contenus dans ces Tables, afin que l'on put trouver à point nommé les endroits où il étoit parlé de chaque choſe.

Il vouloit accompagner ces Tables des portraits & repréſentations, tant des grands Princes & autres hommes les plus illuſtres de chaque ſiècle & de chaque nation, que des grandes batailles, ſiéges & autres événemens les plus mémorables.

Cette méthode ſerviroit à faire mieux comprendre, & beaucoup mieux retenir les choſes remarquables par la répétition des mêmes noms des perſonnes illuſtres, rapportées au temps qu'elles avoient vécu, au lieu où s'étoient paſſées leurs grandes actions, & à leurs parentés ou alliances. Il avoit déjà fait la première partie, rédigée en quatorze Tables, trois Chronologiques, trois Géographiques, & huit Généalogiques. Des Tables ou Cartes Chronologiques, la première contenoit, avec un abrégé de l'Hiſtoire Sainte & de l'Hiſtoire Fabuleuſe, ce qui s'étoit paſſé de conſidérable dans la Grèce & dans l'Orient, du temps de la Monarchie des Aſſyriens ; la ſeconde comprenoit la Monarchie des Mèdes, avec celle des Perſes ; la troiſième celle des Grecs, ſans oublier les grandes affaires de Rome ſous les Rois, & durant la République.

Par ce commencement, il eſt aiſé de juger de la beauté & de l'utilité de ce travail. Il avoit commencé de travailler ſur l'Hiſtoire Romaine, où il vouloit remarquer diſtinctement le temps des conquêtes de chaque Province, & de tous les nouveaux établiſſemens qui regardoient le gouvernement, la guerre, la Religion & les finances ; ce qu'il avoit deſſein de faire encore plus exactement dans l'Hiſtoire de France, où devoient être auſſi marqués les principaux événemens des pays voiſins.

Mais parce qu'il voyoit bien que les Tables qu'il dreſſoit, n'étant pas aiſées à tranſporter, ne pouvoient ſervir que dans le cabinet qui leur ſeroit deſtiné, & que d'ailleurs la brièveté qu'il faut obſerver néceſſairement dans ces ſortes d'ouvrages, ne permettoit point qu'on en tirât une inſtruction ſuffiſante; & qu'ainſi ces Tables ſervoient plutôt à donner un ordre aux choſes pour les ranger méthodiquement, & les faiſant plus facilement comprendre, rafraîchir & affermir la mémoire de ce qu'on avoit lu, qu'à donner une entière connoiſſance des choſes; il faiſoit réduire en Diſcours un peu plus étendu, tant en Latin qu'en François, ce qui étoit contenu dans ces Tables, en ſuivant ſon ordre, & employant des termes des meilleurs Auteurs, & des plus anciens Ecrivains Latins qui auroient traité chaque choſe; à quoi on avoit déjà commencé de travailler avant ſa mort.

On avoit jugé à propos d'uſer des propres mots des Auteurs pour deux raiſons principales; l'une étoit de faire voir dans le texte le ſtyle différent de ceux qui avoient le mieux écrit, afin qu'on acquit l'intelligence de toutes ſortes de ſtyles; l'autre raiſon étoit de donner au Lecteur, par le moyen du texte de ce recueil hiſtorique, l'avantage de pouvoir alléguer les autorités des anciens & bons Ecrivains; & par les citations marginales, celui de connoître les originaux de l'Hiſtoire, & de la Géographie de chaque temps.

La Philoſophie étant compoſée de quatre parties, Logique, Morale, Phyſique & Métaphyſique, M. de Périgny ne prétendoit donner dans la Logique que les préceptes du raiſonnement, & cela le plus ſuccinctement qu'il ſe pourroit. Il avoit deſſein de traiter hiſtoriquement les plus belles queſtions de la Phyſique & de la Métaphyſique, rapportant brièvement ſur chacune les diverſes opinions des Sectes les plus connues des Philoſophes anciens, avec leurs principaux fondemens; à quoi il eut ajouté quelques-unes des opinions des Modernes. Il prétendoit s'étendre un peu davantage ſur la Morale, tant ſur la particulière qu'on appelle Monaſtique, & qui regarde la conduite de chacun, que ſur celle qui regarde la conduite d'une famille, ou d'un état qu'on nomme Economique & Politique, dont il vouloit traiter les queſtions par des ſentences & des exemples choiſis des meilleurs Auteurs.

Dans la Réthorique, ſa penſée étoit de marquer ſuccinc-

rement les préceptes les plus importans des trois genres de Discours, de même que dans la Poëtique ceux des trois genres de Poëmes, & de chaque sorte de Versification, tant en Latin qu'en François.

Il croyoit que c'étoit assez pour Monseigneur le Dauphin d'apprendre des Mathématiques ce qui est nécessaire pour l'intelligence de la Géographie, pour les Fortifications, & pour l'Art de ranger une armée en bataille, & disposer les troupes en bon ordre, que l'on entend sous le nom d'évolutions.

Il étoit d'avis d'ajouter à cela quelque teinture, tant de la Jurisprudence commune, par un abrégé des Instituts de Justinien & de l'Histoire du Droit Civil, que de la Jurisprudence Canonique & Françoise, par une Histoire succincte du Droit Canon, & de l'établissement des Coutumes dont on pourroit indiquer quelques fondemens & maximes générales.

Toutes ces connoissances semblent nécessaires à un gentilhomme qui se veut rendre recommandable entre les personnes de qualité.

Mais quant à un Prince, il faut sans doute qu'il soit, outre cela, parfaitement instruit du fort & du foible de l'état qu'il doit gouverner, des défauts qui se trouvent dans son pays, dans sa nation & dans chacun des ordres dont l'état est composé, comme dans le Clergé, la Noblesse & les gens de guerre, & même les moyens de corriger ces défauts, & de gouverner doucement tous ces divers ordres par les intérets de chacun.

Il est encore à propos qu'il sache ses véritables droits, tant à l'égard de son peuple, qu'à l'égard des autres états, les justes prétentions qu'il peut avoir sur ses voisins, & celles que les autres peuvent avoir sur lui, avec les raisons contraires.

Qu'il ait, de plus, connoissance des alliances, & des intérêts des autres Princes, & même des grandes maisons de son état; & de toutes ces choses, M. de Périgny espéroit dresser des Mémoires tirés, principalement des réflexions sur l'Histoire, de ce qui s'est passé en France & dans le reste de l'Europe depuis Charles VIII.

Nota. Le reste manque dans le Manuscrit original qui a servi à l'impression.

RÉCIT FIDELLE

De ce qui s'eſt paſſé dans les Aſſemblées des Fanatiques du Vivarais, avec l'Hiſtoire de leurs Prophètes & Prophéteſſes, au commencement de l'année 1689.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

JE ſuis ſurpris, MONSIEUR, auſſi-bien que vous, que M. Jurieu, avec tout ſon eſprit & tout ſon ſavoir, veuille encore croire aux viſions & aux prophéties du Vivarais. Il n'a pas tenu à vous qu'il n'en ait été déſabuſé. Il a reconnu de la raiſon & du bon ſens dans vos réflexions; mais cette raiſon ne l'a pas convaincu, & ſa Théologie n'a pu s'accommoder de ce bon ſens. Ils ont réſolu, lui & ſon conſeil, après avoir épuiſé leurs raiſonnemens, de ſoutenir enfin leur Religion par des aventures miraculeuſes. Il leur ſemble que les prodiges & les dons de Dieu ne ſont que pour eux. Les révélations de tant de ſaints perſonnages, qui ont paſſé leur vie dans la prière & dans les pratiques de la pénitence, ſont des fraudes & des impoſtures de dévotion. Et celles de quelques payſans ramaſſés ou de quelques femmes débauchées, qui ont vécu dans le crime & dans l'ignorance, ſont des grâces & des inſpirations du Saint-Eſprit.

C'eſt ainſi qu'en jugent ces MESSIEURS: ils s'imaginent qu'il n'y a qu'eux qui aient la Loi & les Prophètes. Ils font de leur créance ce qu'il leur plaît. Il y a des temps où ils ne croient rien: il y a des temps où ils croient tout; & ſelon qu'il convient à leur parti, ils traitent la vérité de menſonge, ou le menſonge de vérité; & cela ſur quels témoignages? Ils récuſent les Juges; les Eccléſiaſtiques leur ſont ſuſpects; ils n'écoutent pas même la voix publique. Une femme ou un artiſan leur ſemblent propres à diſcerner les prophéties, & ils jugent ſouverainement une affaire de Religion, ſur l'atteſtation d'un Médecin, & d'un Médecin de Village.

Il faut pourtant rendre cette juſtice à M. Jurieu: Il de-

mande, qu'on examine les faits, & il désire d'être éclairci. Il seroit à souhaiter qu'il voulût l'être sincèrement : il verroit que ces gens de bien qu'il honore tant, ne sont que des furieux & des rebelles ; qu'il s'amuse à défendre une Religion qui ne doit pas être la sienne, & que sous prétexte de charité, il favorise, sans y penser, la sédition & la révolte. Mais puisqu'il ne vous reste plus, MONSIEUR, d'espérance de le détromper, je vous envoie pour vous & pour vos amis, une relation exacte de ces assemblées tumultueuses, où l'on ne parloit que du Saint-Esprit, & où le Saint-Esprit ne présidoit pas.

Il n'y a qu'à représenter cette forme de Religion prophétique telle qu'elle étoit, pour faire voir qu'elle ne tient aucunement du prodige, & qu'elle n'a rien d'extraordinaire, que l'imagination de ceux qui l'ont inventée, la crédulité des peuples qui l'ont suivie, & l'aveuglement ou la passion des personnes qui l'autorisent. Je n'avance rien dans ce récit qui ne soit vrai & fondé ou sur des actes juridiques, ou sur des dépositions & des recherches faites sur les lieux par un grand nombre de personnes dignes de foi, dont la plupart disent avoir vu. J'aurois quelque honte d'avoir recueilli tant d'extravagances, si vous n'aviez voulu en être informé. Il étoit juste, MONSIEUR, de vous satisfaire ; & d'ailleurs il ne sera peut-être pas inutile de faire connoître à M. Jurieu & à ses Confrères, quels sont ces Prophètes qu'ils ont admirés, & ces Martyrs dont ils grossiront un jour apparemment leurs Chroniques.

Quoique l'origine de ces mouvemens prophétiques, qui commencèrent dans le Vivarais vers le 15 du mois de Janvier de cette année, n'ait pas été précisément connue, on ne doute pas qu'ils n'aient été inspirés & concertés à Genève. Le sieur du Ferre, Gentilhomme Verrier de Dieu-le-fils en Dauphiné, étant de retour de cette Ville, où il avoit fait quelque séjour, apporta ce don de prophétie à sa famille, qui étoit assez nombreuse ; & après avoir donné le Saint-Esprit, comme il le prétendoit, à sa femme & à ses enfans, il assembla, autant qu'il put, de jeunes garçons & de jeunes filles, qu'il envoya depuis en divers lieux, sous le nom de Prophètes & de Prophétesses, pour prêcher en dormant contre la Messe & contre les Prêtres. Il leur apprit une manière de sommeil extatique ; il les dressa à toutes les postures qui

pouvoient attirer le respect & l'admiration du peuple, & leur donna sur-tout certaines formules de prêche, qui contenoient quelques exhortations Evangéliques, & beaucoup d'invectives contre l'Eglise Catholique Romaine.

On fit plusieurs essais de cette nouvelle méthode de Sermon. On perfectionna le geste & l'action des personnages. Le succès en fut plus heureux qu'on ne pensoit. Le peuple applaudit, & prit sérieusement ce badinage. La Dame du Bays, veuve d'un Conseiller au Parlement de Grenoble, prit goût à cette espèce de controverse pathétique, & prit elle-même le soin de former & de produire des Prédicans. On résolut alors de faire passer quelques-uns de ces Prophètes dans les Provinces voisines, pour y assembler les simples & les ignorans; & de la part du Saint-Esprit, dont ils se disoient les Evangélistes & les Apôtres, les irriter contre la Religion qu'ils ont embrassée, & les porter enfin à la rebellion contre leur Prince. Le Vivarais leur parut propre & commode pour leur dessein. On y vivoit en repos depuis long-temps; mais il y avoit lieu d'espérer qu'on séduiroit facilement un peuple qui se trouve éloigné des Gouverneurs & des Intendans, qui se confie en ses montagnes, & qui n'a pas encore peut-être perdu toutes les impressions de désobéissance & de révolte que ses Ministres lui avoient autrefois données.

Gabriel Astier entreprit cet ouvrage. C'étoit un laboureur de Cliou en Dauphiné, voisin de Bays, où s'étoient concertés ces nouveaux mystères. Il étoit connu dans le Vivarais au lieu de Bressac, où il avoit entretenu un commerce scandaleux avec une fille. Ce fut-là qu'il alla s'établir Prophète environ le 15 de Janvier. Il ouvrit incontinent la scène par des assemblées nocturnes qu'il convoqua. Tout le voisinage accourut pour ouïr cet homme, qu'on disoit envoyé du Saint-Esprit. On oublia toutes ses débauches, & l'on ne parla plus que de ses relations & de ses merveilles. Quand l'auditoire fut formé, Astier se leva pour parler, & tomba tout d'un coup comme évanoui. Les assistans le prirent avec respect & le portèrent sur un lit, où étant étendu, il s'agitoit de temps en temps, comme s'il eût souffert des douleurs & des convulsions: ensuite il demeuroit sans mouvement: Après quoi il parloit, & toute l'assemblée à genoux, révéroit sa personne, & recueilloit avidement ses oracles. Sa harangue étoit toujours la même en substance:

Mes Frères approchez-vous de moi : amendez-vous, faites pénitence. Si vous ne vous repentez, vous serez tous perdus : criez à Dieu miséricorde. Le jugement de Dieu viendra dans trois mois. Les méchans urleront comme des loups : Ils crieront à Dieu, faites-nous miséricorde, mais il ne les entendra pas, & il leur dira : Allez maudits, servir votre maître. Il rediſoit ces choſes ou d'autres ſemblables, à diſcours interrompus. Quelquefois il s'écrioit : *Gardez-vous d'aller à la Meſſe : car elle eſt abominable devant Dieu.* Quelque-temps après : *Si quelqu'un doute que je dorme, qu'il me relève....* Quand la cérémonie étoit finie : *Eveillez-moi*, leur diſoit-il, & priant le plus fidelle de la compagnie de le relever doucement, il faiſoit chanter quelque Pſeaume, & congédioit tous les aſſiſtans, après les avoir embraſſés & baiſés à la bouche l'un après l'autre, en leur diſant dévotement : *Allez mon Frère, allez ma Sœur, je vous donne le Saint-Eſprit.*

Ce pauvre homme rejoua ſes pièces tant de fois, qu'on avoit retenu tous ſes geſtes & toutes ſes paroles : cependant aux heures de ſon loiſir, il inſtruiſoit ſes amis & ſes amies de débauche à prophétiſer comme lui. Il dreſſoit même quelques enfans, & leur montroit comment il falloit tomber à terre, remuer jambes & bras, crier : *mes Frères, miſéricorde, le Jugement approche, amendez-vous.* Il fit faire cet exercice à un jeune enfant de Breſſac, qui s'eſſayoit en ſecret toute la journée. Son père l'ayant découvert, le châtia, & lui défendit de faire ainſi le Prédicant & le Prophète ; mais Aſtier l'obligea de continuer ; & ſes exhortations jointes aux applaudiſſemens que tout le Village donnoit en faveur du Maître au Diſciple, le perdirent entièrement.

Comme il ſe formoit tous les jours de nouveaux Docteurs, il ſe faiſoit auſſi pluſieurs aſſemblées dans la Paroiſſe de S. Léger, dont Breſſac eſt une dépendance. Le Curé & le Seigneur avertis de tous ces déſordres, voulurent y remédier. Ils ſe rendirent près d'une maiſon, où le Saint-Eſprit, à ce qu'on diſoit, devoit opérer de grandes merveilles : ils s'arrêtèrent à la porte, & après avoir ouï quelque-temps la voix d'une femme qui prêchoit, ils entrèrent ſubitement pour la ſurprendre. Cette nouvelle Prophéteſſe parut devant eux avec confiance. Elle ne tomba pas à terre, ſuivant la méthode d'Aſtier, mais elle demeura debout, & battant des mains ſur ſa tête, elle crioit de toute ſa force : *miſéricorde*,

faites pénitence, le Jugement de Dieu viendra dans trois mois. Le Curé voulut un peu calmer son esprit, mais elle s'agita davantage, lui reprochant qu'il leur avoit fait faire un grand péché, & qu'il seroit damné comme le Diable. Ses agitations l'ayant enfin mise hors d'haleine, elle se jeta sur un lit, où se débattant encore, & renouvelant ses cris de *miséricorde*, quelles sottises ne dit-elle pas? Qu'elle avoit reçu le Saint-Esprit gros comme un grain de froment : qu'elle feroit & diroit bien d'autres choses, quand elle l'auroit tout entier; que qui ne croiroit pas cela, seroit damné; & qu'enfin elle sentoit bien, qu'elle étoit le Saint-Esprit. Après tant de fureur & d'extravagances, la Prophétesse s'apaisa, se leva, prit sa quenouille, & commença à filer auprès du feu; descendant de la hauteur de sa prétendue divinité, aux plus vils offices de son ménage.

A deux cents pas de cette maison se fit un autre attroupement, qui commença par le chant des Pseaumes. Le Sermon qui suivit fut à peu près du style des autres, & fut si court qu'il n'ennuya point : quelques cris de *miséricorde*, suivis de deux ou trois *amendez-vous*, en firent l'affaire; mais le spectacle en récompense fut agréable. Deux filles qui faisoient dans cette dévote assemblée, l'office de Prophétesses, tombèrent d'abord comme en pamoison, selon les règles ordinaires. Deux hommes charitables les relevèrent, & s'étant assis à leur aise, les tenoient sur leurs genoux entre leurs bras. Le peuple dont la maison étoit remplie, étoit à genoux tout autour, & trouvoit des marques visibles de l'esprit de Dieu dans cette posture. Quelques Catholiques étant venus, & n'ayant pas tout le respect qu'on désiroit pour cette sorte de cérémonie, ceux qui tenoient les Prophétesses embrassées, leur presserent la poitrine, & les avertirent tout bas de l'arrivée de ces profanes. Alors elles crièrent miséricorde de toutes leurs forces, battirent des mains, & se tourmentèrent ridiculement. Toute la compagnie en fut troublée, & une vieille fille se levant de la part du peuple fidelle : *Catholiques*, leur dit-elle, *votre présence gâte tout, le feu brûle le cœur de ces filles, à genoux, ou retirez-vous.*

Jusques-là il seroit assez difficile à M. Jurieu de trouver quelque exemple de vertu Chrétienne qu'il osât proposer à ses auditeurs quand il prêche; mais ce n'étoit encore qu'un apprentissage de cette secte de Fanatiques. La Paroisse de saint

Vincent, à une lieue de Breſſac, ne fut pas long-temps en repos. La fermière du Châtelain exhortant ſon mari à ne plus penſer aux choſes du monde, à faire pénitence & à prévenir le Jugement qui devoit arriver dans trois mois, l'aſſurant que tous les Fidelles prophétiſeroient, s'érigea tout d'un coup en Prophéteſſe. Le bruit ſe répand, le voiſinage accourt; on appelle ſecrétement frères & ſœurs, qui viennent de tous côtés à la métairie. Le mari fut ſurpris de cet accident, & ſoit qu'il craignît un détachement de Dragons qui battoit alors la campagne, ſoit qu'il connût déjà l'humeur & la folie de ſa femme, il ferma la porte à la multitude, & fit donner avis au Châtelain de ce qui ſe paſſoit chez lui. Il vint incontinent, & fut témoin des actions & des diſcours de la nouvelle Prédicante. Elle ſe coucha ſur du foin, tout de ſon long à la renverſe, battit des pieds & des mains, cria miſéricorde, annonça le Jugement dans trois mois; puis s'agitant comme pour exciter l'eſprit prophétique, elle prédit qu'à la fin du mois de Février, tomberoit par-tout une groſſe grêle, que les incrédules iroient errans ſur les montagnes; qu'une étoile tomberoit du Ciel ſur Rome, & que les Fidelles régneroient avec Jeſus-Chriſt l'eſpace de mille ans ſur la terre. Le déréglement de ſon eſprit la porta plus loin. Elle ſe mit à parcourir les habitans de la Paroiſſe, de l'un & de l'autre ſexe. *La Demoiſelle.... n'a jamais fait autre péché que de ſe faire Catholique. Sa voiſine..... a bien fait d'autres péchés que celui d'aller à la Meſſe. Tel ſera ſauvé... tel ſera damné... tel ſe convertira...* décidant ainſi ſouverainement du ſort des uns & des autres, ſelon ſon caprice, & déclarant que c'étoient-là des oracles du Saint-Eſprit qu'elle avoit reçu, non pas tout entier, mais de la groſſeur d'un grain de froment.

Le Châtelain, après avoir eſſayé de la ramener à la raiſon, perdit patience, & laiſſa ce ſoin à ſa ſœur, qui lui fit ſi bien voir ſa folie, qu'elle en eut honte & s'en accuſa. On eut beau la ſolliciter de ne pas étouffer le Saint-Eſprit, qui étoit en elle, elle crut qu'il falloit renoncer au métier, & déclara que la veille de ſaint Vincent, ayant paſſé la nuit dans les aſſemblées, Aſtier les embraſſa & les baiſa toutes, en leur diſant je vous donne le Saint-Eſprit; que ſon imagination en fut frappée, & qu'elle croit que ce baiſer, au lieu du Saint-Eſprit, lui donna le Diable.

Chacun ſe donnant ainſi la licence de prophétiſer, un

laboureur de Breſſac ayant vu faire le Prophète à un enfant qu'Aſtier avoit élevé, voulut auſſi faire parler de lui à ſon tour, & criant d'une voix de taureau, *miſéricorde*, il alarma tout ſon quartier. Quelque facilité qu'il y eût à ſe faire écouter en ce temps-là, ſoit malheur, ſoit prévention, ce Prédicateur ne fut pas ſuivi. Auſſi revint-il bientôt de ſon égarement, & diſoit que ce qui l'avoit touché, c'étoit de voir ce petit enfant tomber dans l'aſſemblée, ſe débattre ſi joliment des pieds & des mains ſur un lit où on l'avoit mis, & dire quelque-temps après, tout endormi & comme mort, *amendez-vous*. Ce fut ce mot qui lui perça le cœur, & fit de ſi fortes impreſſions ſur ſon eſprit, qu'il ne penſa plus qu'à s'amender & à jeûner. Il fut en effet trois jours ſans manger, & s'affoiblit ſi fort, qu'on eut beaucoup de peine à rétablir ſes forces, & plus encore à lui remettre l'eſprit.

Cependant les Eccléſiaſtiques ne négligeoient rien. Le Grand-Vicaire de Viviers, homme prudent & zélé, courut à Breſſac & aux environs, ſoutenu de quelque détachement de Dragons, plus pour diſſiper que pour charger les aſſemblées. Mais dans le temps qu'on travailloit à pacifier ces quartiers-là, Aſtier étoit paſſé vers les Boutières, & gâtoit ſecrétement la Paroiſſe de ſaint Cierge-la-Serre & autres du voiſinage, & dans des aſſemblées nocturnes, inſtruiſoit ceux qu'il jugeoit capables de ſervir ſous lui, ou de paſſer dans les Cevennes.

Il réſolut donc de faire une grande aſſemblée dans la Paroiſſe de ſaint Cierge. On choiſit l'endroit : on convoqua le peuple ; on dreſſa un théâtre, où l'on fit monter Alexandre Aſtier & Pierre Reynaud, âgés d'environ vingt à vingt-un ans, pour être les Préſidens, ou, comme ils diſoient, les Prophètes de cette populace abuſée. On entonne les Pſeaumes, on fait la prière, on crie miſéricorde. Les Prophètes examinent les aſſiſtans ; & pour preuve de leur Miſſion prononcent contre les abſens une terrible ſentence, & les damnent à toute éternité de leur autorité privée. Il faiſoit beau voir l'action & la contenance de ces deux hommes ſur ce théâtre. Aſtier étoit aſſis & tourné du côté du peuple : ſon Compagnon étoit proſterné devant lui, & la face ſur ſes genoux. Il ſe faiſoit une eſpèce d'accuſation & de recherche contre tous ceux qu'ils n'aimoient pas. Aſtier les

nommoit tout bas à ſon Compagnon, & lui diſoit enſuite, *Mon Frère, qui eſt-ce qui vous fait de la peine ?* L'autre répliquoit, *c'eſt un tel... grand pécheur, c'eſt une telle.... grande pécherefſe.* Ils accuſoient des femmes de diverſes impuretés ; & pour les conſoler, ils leur repréſentoient que ce péché étoit pardonnable; mais que le crime ſans rémiſſion, c'étoit d'avoir été à la Meſſe, qu'ils appeloient la mère du Diable.

Cette comédie fut aſſez longue. On accuſoit l'un d'avoir pris de l'argent d'un Prêtre; l'autre d'avoir dérobé de l'huile ; on révéloit aux maris la mauvaiſe vie de leurs femmes, & le ſcandale de leurs familles. Ce beau dialogue fut terminé par le chant des Pſeaumes & par la prière. Y a-t-il rien de plus édifiant & de plus Evangélique ? L'on indiqua pour la nuit ſuivante une autre aſſemblée, qui fut interrompue par une bizarre aventure.

Une vieille femme qu'on avoit accuſée le jour précédent d'une impureté, dont ſon âge de près de quatre-vingts ans la rendoit incapable, avertie par ſes enfans de l'injuſtice qu'on lui avoit faite, s'en alla chercher Aſtier dans une maiſon où le peuple avoit été convoqué. Elle arriva comme il commençoit la prière, l'interrompit, & lui demanda, s'il étoit vrai qu'elle eût été ſéduite par ſon valet ? Aſtier ayant répondu qu'ouï, elle ſe jeta ſur lui comme une furie, le prit par les cheveux, le citant devant le Juge de la Voute. Sa fille ſe joignit à elle, & ne faiſoit pas moins de bruit. Tous les aſſiſtans étonnés du peu de reſpect qu'on avoit pour leur Prophète, demeurèrent quelque-temps ſans l'aſſiſter, & l'arrachèrent enfin des mains de ces femmes, que leur honneur & leur propre ſageſſe rendoient furieuſes. Cet accident troubla l'aſſemblée, & quelques Dragons ſurvenus achevèrent de faire ceſſer le tumulte.

Il s'éleva le lendemain dans la Paroiſſe de ſaint Julien, un nouveau Prophète, qui pour ſon coup d'eſſai, convia ſes parens & ſes amis, & leur offrit de les aſſocier à la prophétie ; mais comme il eut connu qu'ils avoient de la retenue, & qu'ils n'étoient pas réſolus de devenir fous, il les traita de malheureux, de Diables, de réprouvés, & leur dit toutes les injures que le zèle de Dieu, à ce qu'il croyoit, lui pût inſpirer. Le bruit de cet emportement s'étant répandu, le Curé ſe rendit dans la maiſon du perſonnage avec le Maître d'école portant un fuſil. Il lui remontra charitablement,

qu'il falloit obéir au Roi, qui leur défend de s'assembler; qu'il s'expose à être puni, s'il contrevient aux Ordonnances; qu'il pense à lui & à sa famille. Il répondit insolemment, qu'il ne craignoit rien, & qu'il avoit le Saint-Esprit: il découvrit son estomac, & faisant deux pas en arrière, *tirez-moi ce fusil*, disoit-il au Maître d'école, *vous ne sauriez me faire de mal.* Il ajouta, qu'en quinze jours il seroit confirmé en grâce, & qu'il iroit à Paris convertir le Roi. La femme par contagion devint aussi folle que le mari. Elle s'imagina que l'enfant qu'elle portoit dans son ventre prophétiseroit dès qu'il seroit né, & se feroit entendre à tout le monde. Des soldats l'ayant depuis arrêtée avec sa sœur, & les conduisant à la Voute, eurent pendant tout le chemin le divertissement de les entendre, l'une penchée vers son côté leur disant: *Ecoutez mon enfant qui prophétise dans mon ventre*; l'autre leur répétant de temps en temps: *ne voyez vous pas le Saint-Esprit qui saute & danse sur mes mains?*

Quoiqu'il ne parût dans tous ces mouvemens que de l'entêtement & de la folie, on ne laissoit pas de voir les impressions secrètes qu'on donnoit à ces bonnes gens. Ces faux Prophètes commencoient à se mettre au-dessus de la crainte des Lois & des Ordonnances, & leur zèle séditieux portoit le peuple visiblement au mépris de la Religion & de l'autorité du Prince. Cette fureur fanatique s'étoit répandue si subitement, & l'on étoit si résolu d'épargner les innocens & les coupables, & de les ramener avec douceur, qu'on s'étoit contenté d'envoyer quelques soldats en divers endroits, pour leur inspirer, par la vue des armes & par l'appréhension du châtiment, le respect & l'obéissance. M. de Folleville, Colonel du Régiment de Flandres, qui commandoit les Troupes de ce quartier-là, s'avança pourtant vers la montagne de saint Cierge-la-Serre, où toutes les Paroisses voisines avoient été mandées pour une célèbre assemblée.

Alexandre Astier & Pierre Reynaud y présidèrent, & voulurent bien associer à l'empire deux Prophétesses également folles & décriées par leurs débauches; l'une étoit sœur Marie, autrefois servante de Madame de saint Jean de Bays: elle avoit eu de grandes fragilités pour des hommes de son village; & quoique mal convertie, elle n'avoit ni craint ni haï les Dragons du Roi. L'autre étoit encore une sœur Marie, débauchée depuis quelque-temps par un jeune homme, & portant

encore les marques de ſon libertinage & de la perte de ſon honneur. La compagnie fut très-nombreuſe, & ſous de tels acteurs, on s'attendoit à voir jouer de beaux perſonnages.

M. de Folleville jugea à propos de les avertir de ſe ſéparer, & de les menacer, s'ils n'obéiſſoient à ſes ordres. Il leur envoya pour cela le ſieur de Combles du Pouſſin, capable de cette négociation, tant parce qu'il étoit connu dans tout le voiſinage, qu'à cauſe de ſon eſprit adroit & inſinuant. Cet homme ayant vu groſſir l'aſſemblée, prit le chemin de la montagne; & comme il fut proche de la hauteur, les Prophètes & les Prophéteſſes ſe détachèrent pour venir au-devant de lui, & ſe réjouir de ſon arrivée : ils l'aſſurèrent qu'il étoit deſtiné de Dieu pour être un des principaux inſtrumens de ſa gloire, puiſqu'il venoit ainſi joindre ſes frères; qu'il réſolut de s'amender, & criât miſéricorde, & qu'on lui ſouffleroit bientôt le Saint-Eſprit, s'il étoit véritablement fidelle. On le conduiſit au milieu du peuple : on lui ôta ſon chapeau, & on l'obligea de lever les yeux & la tête au ciel. Les Prophètes & une troupe des principaux ſe rangèrent autour de lui, l'exhortoient, l'embraſſoient ſucceſſivement & le baiſoient, en lui ſouffiant dans la bouche le Saint-Eſprit avec le don de prophétie. Cette cérémonie lui parut fade & ennuyeuſe, & ſouvent il ouvrit la bouche pour s'acquitter de ſa commiſſion; mais on ne ceſſoit de crier miſéricorde, & il falloit eſſuyer, après tant de careſſes, cette fatigue juſqu'au bout. Il y eut cependant quelques momens de ſilence. On fit la prière à genoux, on chanta les Pſeaumes, & tout d'un coup un Prophète & une Prophéteſſe ſe jetèrent à terre pour prophétiſer. Ils furent relevés & ſoutenus, & d'une voix éclatante, *Mes frères*, dirent-ils, *amendez-vous, & n'allez plus à la Meſſe.... Je vois les Cieux ouverts ! O que les Anges ſont charmans.... vetûs de blanc.... campés autour de nous pour nous défendre.* Quoique leur diſcours fût court & coupé, les termes leur manquoient ſouvent; & ſans s'embarraſſer, ils ſuppléoient d'un cri de miſéricorde qu'ils abrégeoient ou allongeoient ſelon leur beſoin.

Après cette légère exhortation, il leur prit un enthouſiaſme de prophétie médiſante, *Monſ..... ſera damné, Monſ..... eſt réprouvé.* Ils faiſoient ainſi une eſpèce de litanie de damnés des Catholiques du Pouſſin, qui n'approuvoient pas leur folie.

Le ſieur de Combles les interrompant ſur cela, leur dit : *mes Frères, ne jugez pas, & vous ne ſerez pas jugés.* Alors les deux autres Prophète & Prophéteſſe prenant la place des premiers, dirent avec un peu d'émotion : *M. de Combles a raiſon, il ne faut juger perſonne, l'Ecriture le dit : vous n'avez pas bien reçu le Saint-Eſprit, laiſſez-nous faire.* Ces paroles furent ſuivies de leurs exclamations accoutumées : après quoi ils virent comme les autres les Cieux ouverts & les Anges vêtus de blanc ; & ſe tournant vers le ſieur de Combles, ils l'exhortèrent à ſe repentir & à crier miſéricorde.... A ce mot, qui tomboit de-çà, qui tomboit de-là, tous à la renverſe, & demeurant comme morts ſans action & ſans mouvement. Comme lui ſeul ne tomboit pas, le Prophète diſoit & rediſoit, *cœur endurci, malheureux réprouvé, que tu me tourmente, tu réſiſte au Saint-Eſprit ?* Il fallut donc ſe laiſſer tomber, pour éviter les ſuites fâcheuſes qui en pouvoient arriver. Au même temps toute l'aſſemblée ſe réjouit. On refit la prière. Pſeaumes encore, cris de réjouiſſance, proceſſion autour de cet homme étendu. Il remua les lèvres, & chacun courut prêter l'oreille, pour l'ouïr prophétiſer. Il tendit les mains, & tous à l'envi le relevèrent, l'embraſſant, le baiſant tendrement & le regardant comme l'organe du Saint-Eſprit.

Cette ſcène fut ſuivie de pluſieurs autres. Un jeune garçon monté ſur un rocher, fit crier pluſieurs fois miſéricorde, & tout ſon prêche fut : *Bienheureux qui ſera fidelle.* Une fille à quelques pas de-là ſe jeta par terre, ſe démenant, frappant ſa poitrine, & criant avec des agitations effroyables, que le Saint-Eſprit la tourmentoit. La cauſe de cette affliction étoit, qu'une femme du Pouſſin alloit à la Meſſe. Le ſieur de Combles, pour la conſoler, lui dit en ſouriant : *Taiſez-vous, en voilà aſſez, je l'amènerai aux aſſemblées.* Cette bonne fille ne ſouffrit plus & fut ſatisfaite. Les Prophéteſſes, pour finir, exhortèrent femmes & filles de faire comme elles, & leur prêchèrent que celles qui jeûneroient davantage auroient un plus grand Saint-Eſprit. Cette exhortation, quoique courte, eut tout ſon effet ſur le champ. L'une aſſura qu'elle avoit le Saint-Eſprit au bout du doigt ; l'autre prédit qu'avant la fête de Pâque, un feu bleu, rouge & noir tomberoit ſur la ville de la Voute.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette multiplication de

Prophètes & Prophéteſſes. Ces pauvres gens n'entendoient parler que de ces ſortes de dévotions, leur imagination en étoit remplie; ils voyoient dans les aſſemblées ces repréſentations, dont ils s'entretenoient ſans ceſſe en eux-mêmes. On leur ordonnoit de jeûner pluſieurs jours, ce qui leur affoibliſſoit le cerveau, & les rendoit plus ſuſceptibles de ces viſions creuſes & de ces vaines créances. Les courſes qu'ils faiſoient de paroiſſe en paroiſſe, de montagne en montagne, pour y paſſer les jours & les nuits, ſans prendre d'autre nourriture que quelques pommes ou quelques noix; les ſpectacles & les exhortations continuelles de tout quitter, pour ſe trouver dans l'aſſemblée des élus & des fidelles, & d'y faire, comme les autres, des prédictions imaginaires. La petite gloire d'être élevé ſur un théâtre, d'être écouté comme un oracle, de faire tomber d'un ſeul mot mille perſonnes à la renverſe, de conſacrer, pour ainſi dire, ſes extravagances, & rendre ſa folie vénérable par le mélange de quelques textes mal appliqués de l'Ecriture, c'étoit autant de cauſes de cette corruption preſque générale. Les ignorans ſont diſpoſés à ſuivre & à imiter. On leur ſouffloit l'erreur & dans le cœur & dans la bouche; il ſe faiſoit une génération ſpirituelle de Prophètes & de prophéties par les yeux & par les oreilles, plutôt que par l'eſprit & par la Foi; enſorte qu'ils devenoient tous ou trompeurs ou trompés par contagion. Voilà ces communications de l'Eſprit de Dieu, & ce prodige dont on a voulu faire tant de bruit. Il n'y a rien de ſi naturel que l'ignorance & la vanité, & la ſuite du mauvais exemple. Mais revenons à notre hiſtoire.

Dans la dernière ſéance, on étoit convenu de ſe trouver à Plots le lendemain : car tous les jours étoient devenus jours de fête; & ſi ces bonnes gens ne mangeoient pas, du moins ne travailloient-ils pas auſſi. Ce jour-là deux nouveaux Prophètes parurent. On leur dreſſa un grand théâtre où ils montèrent avec Aſtier. On y reçut auſſi les Prophéteſſes, & principalement la ſœur Marie. Cette femme avoit été unanimement appelée pour préſider aux aſſemblées par préférence même aux hommes, parce qu'ayant déjà perdu toute ſorte de retenue & de pudeur, elle leur paroiſſoit plus propre à jouer tous les perſonnages. Elle s'accompagna de deux autres Maries, dont l'une avoit à

peine quinze à seize ans, qu'elle avoit eu soin de former, digne élève d'une si grande maîtresse.

Le nombre & la qualité des acteurs faisoit attendre une grande pièce. Mais cette assemblée tourna mal, & la prophétie fut confondue par une fâcheuse rencontre. Astier connoissant un de ses voisins d'une humeur brusque & insolente, le trouva propre à prophétiser, & voulut l'instruire au métier. Cet homme, au lieu de recevoir comme les autres le Saint-Esprit, qu'Astier s'offroit de lui donner, le rejeta comme un imposteur, & lui dit en grondant : *Tu te vante d'être Prophète, je voudrois bien l'éprouver.* Astier ne lui répondit autre chose, sinon, qu'il l'attendoit à l'assemblée, & qu'il le lui feroit bien voir. Il marche pour y aller : le voisin s'habille & l'y suit. Ils arrivent : les Prophètes ouvrent la scène, la prière se fait, les Pseaumes de Marot se chantent, on cria promptement deux ou trois fois, miséricorde : enfin on vint au plus pressé. Astier prit la parole, & s'adressant à ses Confrères : *Mes Frères*, leur dit-il, *ne voyez-vous personne ici qui vous trouble & qui vous tourmente* ? Un de ses Compagnons à qui il avoit confié son secret, faisant semblant de regarder de tous côtés : *ouï*, répondit-il, *je vois Laulagner, qui me fait grand mal.* C'étoit ainsi que s'appeloit le voisin d'Astier. Cet homme s'entendant nommer, fend la presse, & s'approchant du théâtre tout échauffé, lui dit : *Hé bien, quel mal te fais-je* ? C'est, répliqua le Prophète, *que tu es un grand pécheur, & que tu as pris de l'argent pour changer de Religion. Puisque tu sais tout*, reprit l'autre, *devine combien j'en ai pris* ? Le Prophète s'arrêtant & fermant les yeux, comme pour consulter le Saint-Esprit, l'accusa d'avoir pris cent francs. Le brutal ne marchanda point & lui dit qu'il avoit menti. Le Prophète ne s'offensa point de ce démenti ; mais d'un air humble & modeste, *si j'ai mal deviné*, répliqua-t-il, *voici mon frère Astier qui le dira mieux que moi.* Tous les assistans étonnés attendirent l'oracle qu'alloit prononcer le grand Astier, Président de tant d'assemblées, & dont le S. Esprit passoit dans la pensée de cette multitude ignorante, pour plus savant que tous les autres. Astier se leva donc & prophétisa avec confiance, que c'étoit cinquante écus qu'il avoit reçus. Cet homme irrité lui dit encore, qu'il avoit menti. Puis insultant aux uns & autres, *apprenez trompeurs*, ajouta-t-il, *que c'est quarante-quatre écus que j'ai reçus.*

Il

Il s'éleva un murmure d'indignation dans l'assemblée, qui fit un peu écarter cet insolent, mais il poussa sa hardiesse encore plus loin : car les Prophètes ayant ordonné à tous les assistans de tomber par terre, lui seul se tint debout, malgré les avis & les menaces de tout le monde, & déshonora depuis ce jour-là & Prophètes & Prophétesses. C'est ainsi que se passoient ces belles heures de prières, à se jouer du Saint-Esprit & de ses dons, à rompre l'union & la charité, & à précipiter quelques louanges de Dieu pour traiter à loisir les différents & les querelles ridicules des hommes. C'est à ces sortes de représentations comiques, que ce pauvre peuple accouroit aux dépens même de sa vie.

Comme la licence augmente toujours, & que les pécheurs que Dieu abandonne à l'erreur n'ont plus de bornes, un des Prophètes, nouvellement reconnu pour tel, s'étant avancé pour parler, après une déclamation indigeste contre les Prêtres & contre la Messe, tomba enfin sur le Baptême des Catholiques, déclara que, selon la science qui lui étoit inspirée de Dieu, ce Baptême ne valoit rien, & que les enfans qui l'avoient reçu dans l'Eglise, l'avoient reçu au nom du Diable. Sur ces raisons, il décida qu'il falloit les rebaptiser, & fit avancer la femme d'un Tifferand, portant un petit enfant de deux ou trois mois. Les Prophètes & les Prophétesses descendirent du théâtre pour assister à ce ministère. La mère ne voulut pas d'autre parrain ni d'autre marraine qu'eux, & le Docteur qui venoit de prêcher cette nouvelle doctrine, fit la cérémonie, & rebaptisa cet enfant selon la forme des Ministres. On peut bien croire que M. Jurieu n'approuvera pas cette décision théologique, & qu'il effacera du moins cet endroit de l'histoire des saintes assemblées de son Eglise. Après que ce Baptême fut achevé, les Prophètes & les Prophétesses remontèrent tous sur le théâtre, & pour finir avec honneur, prédirent hautement, qu'en peu de jours le lieu du Pouffin seroit abîmé, & que de-là jusqu'à Privas, au lieu de maisons & d'Eglises, ce ne seroit plus qu'un grand lac. Une nouvelle Prophétesse qui s'étoit fait bander les yeux, voulant encherir d'abord sur les autres, annonça de la part du S. Esprit, qu'un Ange étoit déjà dépêché du Ciel pour aller prendre le Prince d'Orange, & le porter en France par les cheveux, avec une armée de cent mille hommes. Cette nouvelle fut fort agréable à la compagnie,

& cette jeune devineresse s'acquit beaucoup de réputation.

Il se forma encore dans cette assemblée une Prophétesse âgée d'environ vingt-deux ans, accompagnée d'un petit garçon d'environ quatorze ans. Ils n'avoient pu réciter à Plots les leçons qu'ils avoient apprises, & ils allèrent à Saint-Vincent les débiter. Cette nouvelle actrice passa tout le jour à se parer, & la nuit elle fit savoir qu'elle étoit prête à jouer son rôle. Tout le monde se rendit chez elle. Le Curé & quelques anciens Catholiques voulurent savoir ce qui se passoit dans cette maison. Ils s'arrêtèrent à la porte pour ne pas interrompre les mystères. Ils écoutèrent, c'étoit un dialogue assez curieux, dont tous les auditeurs étoient touchés jusqu'aux larmes. La fille soupiroit en disant : *Hélas ! il y a quelque chose qui me tourmente. Qu'est-ce que c'est, ma sœur*, disoit le garçon ? *Mon frère*, répondoit la fille en s'agitant, *ce sont les Papistes.* Après quoi, joignant leurs voix, ils redisoient tous deux : *que les mille Diables, que les cinq cents mille Diables les emportent.* Le garçon se radoucissant, *courage*, disoit-il, *ma sœur, nous serons bienheureux dans le Ciel. Je le vois ouvert. Loué soit Dieu*, répliquoit-elle. L'Ecclésiastique entra là-dessus avec ceux qui l'accompagnoient, & furent surpris du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. La Prophétesse Isabeau, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, étoit couchée à la renverse dans une cuisine, les jambes nues & l'estomac tout-à-fait découvert. Tous les assistans à genoux autour d'elle, étoient attentifs à ces pieuses nudités, & contemploient ce corps où résidoit le Saint-Esprit. Cette folle remuant les pieds & faisant des postures extravagantes, & battant des mains, s'écrioit : *Je brûle, je n'en puis plus, ce Diable, ce Satan me brûle.* Le Prêtre voulut faire quelque remontrance à la fille, mais la mère indignée lui dit : *Quoi, malheureux que vous êtes, vous ne respectez pas ma fille qui a le Saint-Esprit dans son estomac.* Toutes les femmes mutinées se mirent à crier : *arrière de moi, Satan, & enlevèrent le Curé hors de la maison.*

Pendant qu'on amusoit ainsi la Paroisse de Saint Vincent, deux ou trois mille personnes s'attroupoient sur un coteau qu'on nomme le Chier-la-fare. Aussitôt prière, chant des Pseaumes accoutumé, cris réitérés de miséricorde, exhortations, *amendez-vous, faites pénitence, le dernier jugement approche.* La sœur Marie, principale Présidente, fit merveil-

les, & devina combien de fois un tel... combien de fois une telle.... avoient communié à l'idole, c'eſt-à-dire reçu la ſainte Euchariſtie. Mais le Prophète Vallette ſe ſurpaſſa : il ſe vanta que depuis qu'il avoit reçu le Saint-Eſprit, il étoit devenu tout un autre homme ; qu'il ſe ſentoit plus fort que les Alexandre, les Samſon, les Mars : c'étoit ſes termes ; qu'avec une parole, quand il voudroit, il renverſeroit toute l'aſſemblée. Pour en faire l'épreuve, il fit crier *miſéricorde* ; puis il dit : *Laiſſez-vous tomber tous à la renverſe ſans vous faire du mal* : ce qui fut fait. Le peuple, ſaiſi d'admiration, diſoit : *Quel pouvoir ? avec une parole, il en a jeté deux mille cinq cents par terre.* Les prophéties, ſelon la coutume, s'échauffèrent ſur la fin. Que les Egliſes du Pouſſin & de Saint Vincent le lendemain ſeroient abîmées ; que les Curés ou ſe convertiroient, ou tomberoient à la renverſe dans leurs Egliſes, & qu'un feu rouge, violet, vert & noir conſumeroit les autels, & autres pareilles aventures qui ne devoient pas arriver ; mais ils ne ſurent pas prévoir que M. de Folleville les chargeroit, ce qui fut véritable : ils furent diſſipés, & il y en eut ſept ou huit de tués.

Après tant d'avertiſſemens & de menaces inutiles, on reconnut la néceſſité qu'il y avoit d'arrêter le mal, & d'y employer les derniers remèdes. On s'aperçut que les peuples perdoient inſenſiblement la ſoumiſſion & l'obéiſſance ; que l'impunité les rendoit plus fiers ; qu'ils commençoient à ſe flatter du ſecours des Puiſſances étrangères ; que ces prédictions qu'ils faiſoient du maſſacre des Prêtres & de la démolition des Egliſes, n'étoient pas tant des inſpirations de ce qui devoit arriver, que des déſirs & des volontés, & comme le ſignal de ce qu'on avoit réſolu d'exécuter. Qu'à la faveur des cris de miſéricorde, & de ces grimaces qui paſſoient pour myſtérieuſes, on inſinuoit un dangereux libertinage, & qu'enfin on changeoit tous les jours de lieu d'aſſemblée, on formoit par-tout de nouveaux Prophètes, afin que, le temps de la révolte étant venu, il y eût dans chaque village quelque ſéditieux accrédité, ſous qui le peuple ſe ralliât, & que par la correſpondance qu'ils auroient les uns avec les autres, ils ſe trouvaſſent tout d'un coup réunis pour troubler l'Etat, ſous prétexte de rétablir leur Religion.

La plupart de ces Fanatiques n'alloient peut-être pas ſi avant. Mais il y avoit des gens choiſis, qui, par de ſecrets

reſſorts, faiſoient mouvoir toute la machine. On ſait que depuis plus de dix-huit mois, les Emiſſaires de Genève & d'ailleurs les entretenoient dans des eſpérances frivoles. On leur rediſoit ſans ceſſe la prophétie de du Moulin, qu'on leur faiſoit voir en ce dernier temps preſque accomplie. On leur avoit inculqué certains paſſages de l'Ecriture qui leur ôtoient la crainte des Puiſſances temporelles. *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.... Ne craignez pas ceux qui font mourir le corps....* On leur avoit perſuadé que le Jugement général devoit arriver dans trois mois. Alors on verra s'élever nation contre nation, royaume contre royaume.... & l'on ajuſtoit les trois mois aux progrès qu'on eſpéroit que devoient faire les ennemis de la France. On leur faiſoit lire le chapitre 11 de l'Apocalypſe, où il eſt parlé des deux Prophètes que la Bête fera mourir, mais en qui Dieu fera rentrer l'eſprit de vie, après trois jours & demi... On leur liſoit par-tout le chap. 25 des Actes. *A la fin des temps*, dit le Seigneur, *je répandrai mon Eſprit ſur toute chair; vos fils & vos filles prophétiſeront; vos jeunes gens auront des viſions & vos vieillards des ſonges...* Ces bonnes gens croyoient que tout cela étoit dit pour eux, & s'imaginoient voir tout ce qu'ils liſoient ou ſe faiſoient lire. Les Nouveau Teſtament qu'on a trouvés chez ces Fanatiques étoient tous marqués en ces endroits-là, & l'on avoit eu ſoin de leur en faire de fort amples & fort ſpécieux commentaires. Tout cela formoit une obſtination preſque invincible.

Quoiqu'on en eût tué quelques-uns à Saint-Vincent, ils ſe raſſemblèrent dans la Paroiſſe de Serres en auſſi grand nombre qu'auparavant. Quelques Gentilshommes Catholiques y allèrent par curioſité, & ils y furent reçus avec honneur. On leur promit qu'ils verroient de grandes merveilles. Après la prière & le chant des Pſeaumes, ceux & celles qui préſidoient, prophétisèrent ſucceſſivement. Cette prophétie étoit: *Mes Frères, amendez-vous, & laiſſez-vous tomber à la renverſe.* Auſſitôt dit, auſſitôt fait. Ces Gentilshommes demeuroient debout, & les Prophètes les appelèrent cœurs endurcis, Satans, réprouvés. Il fallut ſouffrir la colère de ces hommes & de ces femmes, qui, pendant que tout le reſte étoit étendu comme mort, tenoient des diſcours qui ne convenoient guère à l'amendement ni à la pénitence qu'ils prêchoient.

Marie, la grande Prophéteſſe, brilla beaucoup entre les autres, rediſant avec emphaſe, que les Prêtres étoient des Diables, qu'il ne falloit plus aller à la Meſſe ; que la petite Meſſe étoit la femme du Diable, & la Grand'Meſſe la mère du Diable, & qu'il valoit mieux aller en enfer qu'à l'Egliſe. Les autres Prophètes ajoutèrent quelque broderie à ce jargon, & ce furent-là les gentilleſſes qu'ils avoient promiſes. Après cela ils virent les Cieux ouverts, & des Anges, les uns blancs, les autres rouges, tenant dans leurs mains les fioles de la colère de Dieu. Ils finirent en repaſſant les Gentilshommes du voiſinage, & diſant un tel eſt bleſſé... un tel eſt mort... tuant ainſi & bleſſant dans leur imagination, ceux qui, malgré eux, vivoient & ſe portoient bien. Avec tout cela trouvera-t-on peut-être encore, qu'on a eu tort de troubler le repos & la dévotion de ces aſſemblées.

Mais voici qui marque encore bien l'Eſprit de Dieu. Comme tous ces myſtères furent finis, les Prophètes & les Prophéteſſes allèrent loger au lieu de Craux chez un nouveau Converti, qui fit gloire de recevoir chez lui ces ſerviteurs & ces ſervantes de Dieu ; mais comme il n'avoit ni chambre ni lits à donner, ils ſe contentèrent du grenier à foin, où ſe jetant Prophètes & Prophéteſſes pêle-mêle, & oubliant la pénitence qu'ils prêchoient tant, ils égayèrent un peu la nuit l'auſtérité de la journée ; & le bon homme venant le matin pour s'édifier, & donner le bon jour à ſes hôtes, les trouva qu'ils ſe rouloient & folâtroient les uns avec les autres, & jugea qu'il eût été bon de les ſéparer, & que le don de prophétie n'étoit pas joint en ces gens-là, à celui de la chaſteté.

La même nuit produiſit une autre aventure. Il ſortoit du débris de ces aſſemblées un certain nombre d'Emiſſaires pour convoquer celle du lendemain. Une troupe de vingt perſonnes ſe chargea de cette commiſſion, & paſſa par Saint-Pierre-Ville vers le midi. Le Châtelain les fit arrêter. Ceux qu'on connut, furent incontinent mis en liberté ; les inconnus furent conduits dans le Château de la Tour, au nombre de douze, quatre filles & huit garçons. Le Châtelain les interrogea, & ils répondirent, qu'ils étoient des paſſans, que le haſard avoit aſſemblés, & qu'ils n'alloient pas de compagnie. Mais lorſqu'on voulut, par bienſéance, ſéparer les filles d'avec les garçons, elles ne purent retenir leur ten-

dreſſe, & firent aſſez voir combien ils ſe connoiſſoient. Elles prièrent qu'on les mît enſemble. On eut beau leur repréſenter que ce mélange n'étoit pas honnête, elles ne voulurent pas reconnoître l'honnêteté. Elles crièrent toujours qu'ils étoient tous frères & ſœurs, & il fallut par force les ſéparer. Voilà une eſpèce de charité & de fraternité qui n'eſt pas tout-à-fait de l'Eſprit de Dieu.

Mais comme les ténèbres croiſſent quand on s'eſt éloigné de Dieu, l'empriſonnement de ces miſérables donna lieu à l'aſſemblée du lendemain d'écrire une lettre au Curé de Saint-Pierre-Ville, dont la ſubſtance eſt : *Que les Saints-Eſprits aſſemblés à Tauzuc ordonnoient au Prieur de cette Paroiſſe, & à M. de la Tour, de relâcher les priſonniers qu'ils retenoient, avant que l'aſſemblée qui eſt de plus de huit mille perſonnes, ait recours à Dieu pour ce ſujet, & lui demande qu'il faſſe un miracle pour leur punition, & pour la délivrance de leurs frères....* Ces Meſſieurs approuveront-ils cette liberté, & mettront-ils un jour cette lettre au nombre de leurs Epîtres canoniques ? Ce fut dans cette même aſſemblée, qu'une jeune Prophéteſſe, là mieux faite & la mieux parée de toutes, après avoir récité quelques *amendez-vous*, à ſa mode, alla ſe jeter entre les bras & les jambes d'un des Prophètes, qui l'embraſſoit fort tendrement, & penchoit ſa tête ſur elle. Ils demeurèrent aſſez long-temps dans cette agréable poſture, & toute la compagnie en fut édifiée & touchée.

Enfin ils s'attroupèrent à Tauzuc, au nombre de plus de trois mille, le 14 de Février, & l'on connut mieux qu'auparavant l'importance qu'il y avoit d'arrêter le cours de ces aſſemblées. En celle-ci on rebaptiſa deux enfans. Pluſieurs même ont aſſuré, que le Prophète ayant jeté de l'eau ſur le viſage du premier, & diſant : Je te baptiſe au Nom du Père & du Fils & du Saint-Eſprit, une Prophéteſſe l'arrêta, & lui dit, qu'il n'y entendoit rien, qu'il ne falloit baptiſer qu'au nom du Saint-Eſprit. Mais parce qu'ils avoient pris goût aux cérémonies, & qu'ils s'ennuyoient de n'avoir qu'un Sacrement à adminiſtrer, ils ordonnèrent à un homme de la Paroiſſe de Saint Sauveur, qui étoit fiancé, d'amener ſa fiancée, afin qu'on bénît ſolennellement ſon mariage : ce qui pourtant ne s'exécuta pas dans la ſuite. Vaillette, un des préſidens principaux, ſe ſignala ce jour-là, en prophétiſant, qu'il y avoit dans la compagnie une femme qui vi-

voit depuis long-temps mal avec ſon mari & ſes enfans du premier lit. Outre qu'en un ſi grand nombre de femmes & d'hommes, on pouvoit deviner ſans prophétie non-ſeulement un, mais encore pluſieurs mauvais ménages, il déſignoit une de ſes voiſines, dont tout le monde auſſi-bien que lui connoiſſoit la conduite depuis long-temps. Cette femme s'avança, avouant ſon péché, & proteſtant de s'en repentir. Le peuple donna gloire à Dieu & à ſon Prophète. Il n'eut plus qu'à parler : tout tomba à terre à la renverſe.

Ce qui fit encore plus de bruit, c'eſt que l'envoyé d'une Paroiſſe voiſine lui ayant porté la nouvelle que le ſieur de Tirbon, Capitaine dans le Régiment de Flandres, étoit deſcendu avec un détachement de vingt ſoldats juſqu'à Saint-Sauveur, qui n'étoit pas loin de-là : il annonça cette nouvelle, comme venant de lui être révélée par le Saint-Eſprit ; & voyant quelque émotion ſur le viſage des aſſiſtans, il conſulta quelque-temps avec des grimaces extraordinaires ſon Saint-Eſprit ; puis élevant ſa voix, il les pria de ne rien craindre, les aſſurant que rien ne pouvoit nuire aux élus de Dieu ; que les armes des ſoldats, à ſa vue, leur tomberoient des mains incontinent, & ſerviroient pour les tuer eux-mêmes. Il ajouta avec une fierté burleſque, battant du pied & enfonçant ſon chapeau, que Dieu avoit enchaîné le Diable pour mille ans, & l'avoit jeté dans l'abîme ; & qu'ainſi il ne craignoit rien. Il n'y eut perſonne qui n'applaudît à ce diſcours. L'imprudence du ſieur de Tirbon donna grand crédit à cette vanité prophétique.

Pour aller à ſaint Cierge où étoit le rendez-vous pour le lendemain, il falloit paſſer néceſſairement par ſaint Sauveur. On vît deſcendre à groſſes troupes de la montagne ceux qui compoſoient l'aſſemblée. Le ſieur de Tirbon s'avance vers eux à deux cents pas du village ; il leur parle, leur remontre leur devoir, leur ordonne de ſe retirer. On paſſe ſans l'écouter ; on le mépriſe, on l'inveſtit : trois de ſes ſoldats armés de fuſils font leur décharge. Ces gens de bien devenus alors furieux, aſſomment ce Capitaine & neuf de ſes ſoldats à coups de pierre ? Comme il n'avoit pas cru trouver de la réſiſtance, & que d'ailleurs il n'avoit pas deſſein de faire grand mal à ces miſérables, il n'avoit pas fait allumer la mèche à ſes gens pour tirer. Ceux qui échappèrent ſe jetèrent dans la maiſon d'un ancien Catholique, où ces

mutins les auroient brûlés, ſi quelques perſonnes d'autorité ne les en euſſent détournés. Ils dépouillèrent ce pauvre Officier; & pour ſatisfaire leur rage, ils écraſèrent ſon corps inhumainement: cependant ils ne s'aſſembloient que pour prier Dieu, & pour implorer ſa miſéricorde. . .

Après cette expédition ſi charitable & ſi ſainte, le peuple fidelle alla gaiement ſur les ruines d'un Temple voiſin charter le Cantique de ſa victoire. L'eſprit prophétique ne fut plus que l'eſprit de rebellion. Comme ils eurent une fois verſé le ſang, & reconnu d'ailleurs qu'ils n'étoient pas invulnérables, quelques-uns prirent des armes, & commencèrent à ſe défier de la protection de Dieu. Ils choiſirent par précaution des lieux où les cailloux puſſent ſoutenir leur révolte: ce qui n'étoit pas difficile dans un pays rude & pierreux; & au lieu qu'on lapidoit autrefois les Prophètes, les Prophètes lapidoient aujourd'hui les troupes. Les femmes & les hommes s'exercèrent à ce métier, & le jour ſuivant, cette pécheresſe qu'on avoit cenſurée le jour précédent pour ſa méſintelligence avec ſon mari, ayant rencontré quelques ſoldats un peu écartés, eut l'inſolence de les attaquer à coups de pierre, & les força de la tuer, & de délivrer ce malheureux mari de la plus méchante femme du monde.

On reconnut alors la néceſſité qu'il y avoit de recourir à l'autorité, & d'appeler les puiſſances. On dépêcha un courrier à M. le Comte de Broglio, & à M. de Baſville; l'un Lieutenant général & Commandant en chef dans le Languedoc, l'autre Intendant de la Province, qui mandèrent qu'ils alloient partir pour le Vivarais: qu'en attendant on raſſemblât les troupes & les milices, & qu'on arrêtât cette fureur par des punitions exemplaires.

La nouvelle aſſemblée de ſaint Cierge ſe forma ſur la hauteur malgré tout cela. M. de Folieville allant de la Voute aux Boutières, la rencontra ſur ſon chemin; & quoiqu'il n'eût pas de troupes ſuffiſamment, il s'approcha d'eux, & tâcha de leur faire comprendre ce qu'ils devoient aux ordres du Roi, & le danger où ils s'expoſoient. Il les pria de ſe ſéparer ſans bruit, & leur fit eſpérer de la clémence du Roi, le pardon pour tout le paſſé. Mais on cria ſur lui *Tartara*, arrière de moi Satan: formule d'imprécation & d'exorciſme que le Prophète Aſtier avoit établie contre les tentations de la ſujétion & du devoir. Ces cris furent incontinent ſuivis

d'une grêle de pierres, dont il eut peine à se sauver. Il détacha le sieur de Combles pour aller parler aux principaux, en attendant qu'une compagnie, qui étoit logée dans le voisinage, arrivât. Elle arriva, & M. de Folleville s'étant mis à la tête, fit mine de les attaquer; mais la négociation de Combles, appuyée de la crainte des troupes, les détermina à se retirer.

Cependant on apprenoit de tous côtés, qu'ils ne laissoient pas de s'attrouper; qu'il s'élevoit de jeunes & de vieux Prophètes en plusieurs endroits; & que la Messe en leur jargon étoit par-tout la mère du Diable. Enfin le mal pressant, on en vint au châtiment. On jugea qu'il falloit assembler un corps de troupes pour empêcher une révolte générale de ces rebelles déclarés. M. de Folleville fit venir du côté de saint Cierge quatre compagnies de Dragons, & quatre ou cinq d'Infanterie de son Régiment de Flandres, & les Milices des environs au nombre de trois cents hommes. On se saisit d'abord d'une Prophétesse, qu'on fit conduire à la Torrette, redisant mille fois en chemin, *coupez-moi les bras*, *coupez-moi les jambes*, *vous ne me ferez point de mal*, & refusant de manger de peur d'offenser le Saint-Esprit qui la nourrissoit... Le frère de cette fole n'étoit pas moins fou qu'elle. Il prêchoit qu'il voyoit le Diable, dont il faisoit des peintures fort bizarres; que le Saint-Esprit parloit par sa bouche; qu'il étoit plus grand Prophète que Moyse; qu'il changeroit quand il voudroit la pierre en pain; & qu'enfin, il représentoit la personne de Jesus-Christ, & qu'il étoit lui-même le fils du Père Eternel; que c'étoit-là un Evangile qu'il falloit croire sous peine de damnation.

Pendant ces merveilleux discours, M. de Folleville faisoit marcher ses troupes vers une assemblée de près de quatre cents personnes, qu'on voyoit sur la montagne, à une hauteur appelée le fort de Gluyras. Il s'avança le soir, & le massacre du sieur de Tirbon, l'obligeant à prendre toutes les précautions nécessaires, il alla doucement à eux. Sa présence n'avoit pu empêcher deux filles de son hôte d'aller prophétiser. Comme elles étoient encore novices, la plus jeune, entre les bras d'un garçon, ne fit que dire, *miséricorde*, les distractions que ce garçon lui donnoit lui ayant, sans doute, fait oublier son sermon. L'autre prophétisa des sottises assez longuement, jusqu'à ce qu'un Prophète l'interrom-

pant, & selon la méthode ordinaire, tombant à terre à la renverse, s'écria, qu'il voyoit les Cieux ouverts, & Jesus-Christ vêtu de blanc se promenant avec le Ministre Brunier.

M. de Folleville ayant paru, d'abord ils ne branlèrent pas. De nouveaux pelotons allèrent vîte se joindre au gros. Mais dès qu'ils se virent attaqués, ils prirent la fuite : il en resta près de quarante sur la place en cette occasion. On eut avis au même-temps qu'il y avoit assez près de-là cinq à six cents personnes ensemble. Ce Colonel fit filer les troupes de ce côté ; & pour les effrayer & leur donner lieu de se retirer ou de venir demander grâce, il alloit lentement à eux, & par les chemins les plus découverts. Ils tinrent une espèce de conseil tumultueux ; plusieurs furent d'avis de se sauver. Mais les Prophètes & les Prophétesses les regardèrent comme des réprouvés, & leur dirent, qu'ayant tous le Saint-Esprit, & se trouvant sous la protection des saints Anges, ils n'avoient rien à craindre ; que les gens de guerre ne pouvoient nuire à ceux qui avoient la foi, & qu'en tout cas le Paradis étoit ouvert. Les uns disoient que les Anges tomboient sur eux comme des troupes de moucherons, & les environnoient. Les autres que les Anges voltigeoient autour d'eux, blancs comme neige & petits comme le doigt. Quelques-uns, qu'ils voyoient le Ministre Homel se promenant dans le Ciel tout vêtu de blanc. On raconte qu'on y fit une espèce de Cène extraordinaire d'un morceau de pomme & d'un grain de raisin. On vit paroître un homme en chemise, ceint d'une corde, qui jetant ses mains sur les épaules de ceux qui venoient avec des postures ridicules & messéantes, leur vouloit, disoit-il, donner le don de prophétie. Des femmes ont depuis suivi cet exemple, & leur impudence & leurs nudités ont fait horreur à tous ceux à qui il restoit non-seulement quelque Religion, mais encore quelque pudeur & quelque raison.

Il se fit plusieurs détachemens pour entourer la petite montagne de la Palle, au sommet de laquelle ces Fanatiques étoient postés. M. de Folleville leur envoya le Prévôt Raymond pour tâcher de les ramener à leur devoir ; mais il fut mal reçu, on lui cria d'abord *Tartara*, arrière de moi Satan, tu ne me tenteras point. Il s'élança un homme de l'assemblée, qui essuya son coup de pistolet, & le poursuivit à coups de pierre. On leur envoya encore un Officier pour

leur offrir grâce ; un homme accompagné de sept ou huit femmes le chassèrent comme le premier. Un des leurs s'étant venu présenter à la mort, on lui persuada aisément de vouloir vivre, & on l'obligea d'aller exhorter ses frères à recevoir le pardon de leur opiniâtreté, mais il ne put rien gagner. On résolut donc de donner sur cette multitude de fous. Ils s'ébranlèrent, se divisèrent en plusieurs pelotons, s'embrassèrent les uns les autres, & s'entre-soufflèrent à la bouche pour se communiquer le Saint-Esprit, puis ils vinrent hardiment au devant des troupes, dans la pensée qu'ils étoient devenus immortels & invulnérables, ou que du moins ils ressusciteroient peu de jours après. Mais ils furent investis, & c'est l'opinion commune, qu'il y en eut trois à quatre cents de tués ou de blessés.

En ce temps, M. le Comte de Broglie & M. de Basville, sur la nouvelle qu'ils avoient eue de ces mouvemens, étoient accourus en diligence au Vivarais. Ils étoient arrivés à Privas le 21 de Février, & là ils avoient appris en arrivant, qu'à la Paroisse de Porchéres, il se tenoit actuellement une assemblée, peu nombreuse, à la vérité, mais prête à grossir, & dans la conjoncture présente, très-dangereuse. Ils avoient eu des avis certains qu'il s'en préparoit une de plus de quatre mille personnes sur les ruines du Temple de Privas. Ils allèrent incontinent à Porchéres, & trouvèrent les misérables habitans de ce lieu dans la maison du nommé Béraud.

Cet homme étoit âgé de soixante ans, laboureur de profession, fort & robuste pour son âge. Il avoit paru jusqu'alors d'assez bon sens : il ne s'étoit jamais trouvé aux assemblées ; il avoit même souvent repris ses enfans d'y avoir assisté, & témoigné beaucoup de regret des malheurs que cela causoit. Mais ses enfans lui faisoient tous les jours des récits si merveilleux de ce qu'ils avoient vu du pouvoir des Prophètes, des grimaces & des cérémonies étonnantes qu'ils faisoient, des Cieux ouverts & des Anges qu'on voyoit, que ce bon homme s'estimant pour le moins autant que ces Prophètes dont on lui parloit, se prit tout d'un coup à faire comme eux. Il étoit couché, & se levant en sursaut, il enleva le ciel de son lit, quoique fort pesant, & le jeta à trois pas de-là, en criant & marmotant je ne sai quoi, que personne ne pouvoit comprendre. Aussitôt il convoqua tout le Villa-

ge, & ſes enfans tous glorieux de cette aventure, alloient de maiſon en maiſon, diſant : *Venez voir mon Père qui a reçu le Saint-Eſprit & qui prophétiſe.* Pour premier eſſai, il ſe fit appeler ſaint Paul, & ſe frottant par tout le corps, il faiſoit entendre en ſon langage confus, qu'il voyoit des Anges blancs qui deſcendoient par la cheminée. Il ſe fit apporter un ſiége, & commençant de chanter tout ſeul le ton d'un Pſeaume : car il n'en avoit jamais appris les paroles, & ne ſavoit ni lire ni écrire ; il remuoit les aſſiſtans & les faiſoit paſſer les uns à la droite & les autres à la gauche, comme s'il eût entendu quelque fineſſe à ce déplacement. Il voulut prêcher, & bredouilla une demi heure, ſans articuler dans tout ſon diſcours que les mots de *miſéricorde* & de *repentance.* Tantôt il croyoit voir des Anges qui ſe battoient en l'air ; tantôt Jeſus-Chriſt qui deſcendoit le long de la cheminée. Il lui prit une tendre amitié pour une fille, à laquelle il faiſoit mille careſſes, ſous prétexte qu'elle étoit bien repentante. Il s'agitoit à perte d'haleine, & diſoit qu'il n'en pouvoit plus, & que ſon Saint-Eſprit le brûloit. Il ſe couchoit à la renverſe, & faiſoit mille extravagances que les aſſiſtans à genoux admiroient. Une de ſes filles qu'il venoit de faire Prophéteſſe n'en faiſoit pas moins.

Ils étoient dans cet exercice lorſqu'ils apprirent que M. le Comte de Broglie arrivoit. Quelques-uns de ceux qui s'étoient avancés, furent reçus à coups de pierre, avec des cris de *Tartara*, Satan arrière de nous. Pour lui, étant monté par des chemins affreux, il s'approcha de la maiſon, força ces rebelles qui ſe défendoient à coups de piſtolets & de pierres. Il y en eut douze de tués, & la maiſon de Béraud fut brûlée.

C'eſt ainſi que cette folie, qui avoit gagné d'un lieu à un autre, avec une promptitude incroyable, fut arrêtée par les grands exemples que la néceſſité obligea de faire. Aſtier qui avoit excité ces déſordres, pour éviter le ſupplice qu'il avoit mérité, s'étoit enrôlé dans la compagnie Colonelle du Régiment de Laré, mais il fut arrêté à Perpignan, & conduit peu de temps après à Nîmes, pour y être jugé par le Préſidial. On reconnut en l'interrogeant qu'il ne ſavoit pas les premiers élémens de la Religion Chrétienne. Il confeſſa, qu'il avoit eu tort d'émouvoir le peuple, mais qu'il avoit ſuivi ſa prévention ; & que lorſque la maladie de pro-

phétiſer lui prenoit, & lui montoit du bout des pieds juſqu'à la tête, ce ſont ces termes, il n'étoit pas en ſon pouvoir de ſe retenir. Il fut condamné à être pendu & brûlé. Heureux d'avoir donné dans ces derniers momens des marques de ſon repentir & d'une converſion ſincère à la Religion Catholique.

La prudence & la vigilance de M. le Comte de Broglie, & de M. de Baſville ont calmé tout ce pays là, & rétabli l'ordre parmi ces peuples, qui ſeront raiſonnables par remontrance, & ſages du moins par néceſſité.

Nous avons eu cette ſatisfaction, que la fourbe a été découverte par ceux-là mêmes qui avoient plus intérêt de la diſſimuler, & plus d'envie de la faire valoir, & que dans le temps qu'on crioit au miracle en Hollande, Genève crioit au menſonge & à l'impoſture. Quelques-uns de ces faux Prophètes s'étant réfugiés dans cette Ville, aſſez bien intentionnée, comme tout le monde ſait, à croire & à ſouffrir tout ce qui peut être contraire à la Communion Romaine; les Magiſtrats les en chaſſèrent publiquement, & crurent qu'il y avoit trop de honte à garder chez eux des gens aſſez groſſiers pour laiſſer voir leur artifice, & aſſez malheureux pour n'avoir pu réuſſir dans le deſſein qu'on leur avoit inſpiré.

MÉMOIRE touchant la Bergère de Creſt, & deux autres Filles du Diocèſe de Caſtres, miſes au rang des nouvelles Prophéteſſes.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

MONSIEUR Jurieu devoit être ſatisfait, MONSIEUR, des éclairciſſemens que vous lui donniez, au ſujet des Fanatiques du Vivarais. Il s'étoit adreſſé à vous, comme à l'oracle de la vérité. Il reconnoît ce fonds d'honneur, d'équité & de bonne foi que tout le monde révère en vous; & par malheur il eſt le ſeul qui ne vous croit pas. Il a pris goût aux révélations & aux miracles. Que le Ciel veuille ou ne veuille pas, il lui en faut. Son imagination va par la France, recueillant toutes les parties de cet eſprit prophétique, qu'il croit que Dieu a répandu dans ſon parti. Sa crédulité ſur ce ſujet n'a point de bornes, & c'eſt

toute la consolation qui lui reste, après avoir usé son esprit, par ses études & par ses veilles, de le nourrir de visions & de prophéties.

Entre toutes ces bonnes ames, à qui le Saint-Esprit s'est communiqué, la Bergère de Crest est son Héroïne. Le doigt de Dieu lui a paru visiblement en elle. Il n'est entré ni art, ni fiction dans l'ame de cette fille innocente; & c'est-là la dernière conviction des Catholiques. Il faut le désabuser, s'il est possible, & lui faire du moins connoître la vérité qu'on lui cache, ou qu'il se cache à lui-même.

Cette fille, connue depuis quelque temps sous le nom de la Bergère de Crest, s'appelle Isabeau Vincent. Son père étoit cardeur de laine dans le lieu de Saou du Diocèse de Die, dans les Montagnes du Dauphiné. Elle fit abjuration de la R. P. R. comme les autres, & sembla d'abord profiter du soin qu'on avoit pris de l'instruire. Mais la misère l'ayant réduite à sortir de sa maison, elle se réfugia chez un Laboureur, son parrain, qui lui donna ses moutons à garder. Ce fut-là qu'elle fut séduite, & qu'un inconnu dont elle a retenu les traits & la figure, lui apprit le métier de Prophétesse, qu'elle a fait depuis.

Comme on reconnoissoit en elle quelque vivacité d'esprit, & que d'ailleurs elle passoit sa vie à la campagne avec son troupeau, on la crut propre à bien jouer son personnage, & l'on eut le moyen de l'instruire secrétement. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où le voisinage étant assemblé, elle se jetoit sur un lit, & dans un sommeil contrefait, elle prêchoit & prophétisoit à son aise. Tout son discours ne consistoit d'abord qu'en quelques paroles mal arrangées, où il n'y avoit ni suite ni liaison : *Repentez-vous, mes Frères, sortez de Babylone; c'est une idolâtrie d'aller à la Messe, &c.* Cependant on crioit par-tout au miracle. Ceux qui l'entendoient, l'admiroient; ceux qui ne l'avoient pas entendue, l'admiroient encore davantage. Les relations coururent parmi les nouveaux Convertis, & passèrent jusqu'à M. Jurieu, où se rendent, comme à leur centre, les illusions de cette nature. Cette fille, quoiqu'elle n'eût qu'environ seize ans, animée par sa réputation, enfla son style, & joignit à quelques textes de l'Ecriture qu'on lui avoit inspirés, des lambeaux de sermons & des railleries

froides contre l'Eglise Romaine, sur lesquelles tous les assistans battoient des mains & se recrioient.

On donnoit ce spectacle aux personnes les plus apparentes de la contrée. On y appeloit les amis. Les uns y venoient par curiosité, & les autres par dévotion. Je ne veux employer ici aucun témoignage suspect, je me contente de celui d'un Avocat du Dauphiné nommé Gerlan, dans la Relation qu'il a faite des grâces que Dieu a répandues sur la personne de cette jeune Bergère. Cet homme très-zélé pour la gloire de cette fille, après avoir protesté qu'il ne dira que ce que ses yeux ont vu & ses oreilles entendu, nous la représente la taille petite, les traits du visage irréguliers, les joues plates, la tête grosse, le teint brun & basané; mais de la douceur, un front large, des yeux grands & à fleur de tête.

Après en avoir fait cette peinture, & composé de tout cet assemblage une physionomie heureuse, il raconte qu'un Samedi, trentième de Mai, se trouvant à la campagne, il ouït faire le récit des merveilles de cette fille, par des personnes qui l'avoient vue & entendue parler en dormant. Il lui prit un violent désir d'aller voir la Sainte, & le lendemain il entreprit ce bienheureux pélerinage. Il se rendit, par des chemins affreux, suivi de quinze ou vingt personnes, à la maison où demeuroit la Prophétesse. Cinq lieues qu'il avoit fait ce jour-là l'avoient tellement fatigué, qu'en arrivant il ne songea qu'à se rafraîchir, & ses besoins lui firent pour un temps oublier sa religion. Mais son zèle se réveilla quand il vit que cette fille qu'il honoroit tant lui donnoit à boire. Il la considéra attentivement; & après quelques complimens faits de part & d'autre, il lui dit qu'elle étoit le sujet de son voyage; qu'il remercioit Dieu par avance de la grâce qu'il lui faisoit de pouvoir l'entendre; que ce n'étoit pas un esprit de curiosité qui l'amenoit; qu'il venoit seulement se confirmer dans sa foi, & recevoir les consolations que doivent chercher les serviteurs de Dieu. Elle lui répondit, en langage du pays, qui est le seul qu'elle parle en veillant, qu'elle en étoit bien-aise, pourvu qu'ils fussent tous de véritables fidelles.

Cette conversation fut interrompue par la maîtresse du logis, qui voyant grossir la compagnie, & craignant que ces nombreuses visites ne fussent prises pour des assemblées,

leur dit assez rudement, qu'ils n'avoient qu'à se retirer ; qu'elle avoit quelque bien à conserver ; qu'on les avoit déjà menacés ; qu'elle n'avoit déjà que trop souffert, & que si sa servante leur faisoit quelque honneur, à elle & à son mari, elle étoit capable de leur attirer bien des affaires... L'Avocat prit la parole pour tous, & représenta à cette femme, qui parloit d'assez bon sens, qu'elle avoit tort ; qu'il ne falloit rien craindre, puisque Dieu les visitoit d'une manière si extraordinaire ; que si Dieu étoit pour eux & avec eux, personne ne leur pouvoit nuire ; qu'au reste, ils devoient bien garder le trésor que le Ciel leur avoit confié, & reconnoître qu'une si grande grâce ne leur avoit pas été donnée pour eux seulement, mais encore pour tous leurs Frères.

A peine avoit-il achevé ce discours, que la Bergère l'envoya prier de venir hors de la maison, & lui dit qu'une Demoiselle du voisinage avoit envie de l'entendre prophétiser ; que le chemin n'étoit pas long, & qu'il l'obligeroit s'il vouloit la suivre. Il accepta la proposition, & prit cette peine pour une grande faveur. Ils partirent incontinent. La Bergère marchoit la première, sautant avec une agilité qui marquoit la joie qu'elle avoit de se voir ainsi recherchée. Deux filles qui l'accompagnoient, marchoient après avec le sieur Gerlan, & environ quinze ou vingt Payſans. La nuit étoit obscure, le chemin rude. La jeune fille alloit fort vîte, & ne ménageoit pas les forces de ces bonnes gens, qui n'avoient eu qu'un moment pour se refaire des fatigues de la journée ; & pour comble de malheur, le Gentilhomme chez qui la comédie alloit se jouer, déclara qu'il ne vouloit point d'assemblée, & que pour cette fois la représentation n'étoit que pour lui.

Il ferma la porte de sa maison ; mais le sieur Gerlan s'étant fait connoître, trouva grâce auprès de lui : la Bergère, d'ailleurs, ne voulant pas perdre un auditeur si favorable, le recommanda, & il fut introduit dans le temps qu'elle se mettoit au lit. La scène avoit été bien préparée. Il n'y avoit que des gens choisis & en petit nombre, & tous bien résolus d'applaudir à la Prophétesse. Un honnête homme qui l'avoit ouïe plusieurs fois, & qui paroissoit avoir part à sa confidence, prenoit soin que tout réussît, & se tenoit toujours auprès d'elle. Enfin elle se coucha à la renverse, ses yeux se fermèrent, & contre toute sorte de vraisemblance, elle

elle dormit dans le moment. Elle chanta les Commandemens de Dieu, puis un Pſeaume d'une voix baſſe & languiſſante; après quoi s'étant un peu repoſée, comme les Miniſtres en chaire avant qu'ils commencent leur prêche, elle prononça d'une voix forte ces paroles de l'Evangile: *Si quelqu'un vous dit voici le Chriſt, il eſt ici, ou voici, il eſt là, ne le croyez point.* Elle continua en ces termes:

Mes très-chers Frères, Dieu vous a donné ſa Loi & ſes Commandemens, il faut les ſuivre. Dieu eſt notre Père, il ne veut pas que nous ſoyons ſerviteurs & enfans inutiles. Il faut ſuivre la volonté de notre Père. Mais prenez garde de ne pas ſuivre les commandemens des hommes, & la tradition des méchans. Il faut ſuivre les Commandemens de notre Père. Cherchez la parole de Dieu & vous la trouverez. Suivez le Sauveur de nos ames. Dieu eſt un bon Père. Il ne veut point la mort du pécheur, mais ſa converſion.

Le ſieur Gerlan recueilloit ce diſcours, & le gravoit profondement dans ſa mémoire, pour en faire part dans la ſuite à tous les ſerviteurs de Dieu, de vive voix & par écrit. Quoiqu'il y trouve de la pureté du langage & de la juſteſſe dans les liaiſons, il avoue pourtant que le François n'étoit pas toujours correct, qu'elle le prononçoit aſſez mal, comme n'y étant pas accoutumée; qu'elle parloit quelquefois ſi vîte, qu'il étoit impoſſible de comprendre ou de retenir ce qu'elle diſoit; que quatre bouches pouvoient à peine ſuffire à débiter tant de paroles; que ſur la fin des périodes, elle bégayoit & cherchoit le fil de ſon diſcours, comme ſi la mémoire lui eût manqué, & autres choſes pareilles, qui font regretter à cet Avocat, que le Saint-Eſprit n'eût pas mieux inſtruit cette fille, & qu'en lui donnant le langage, il ne lui eût pas donné l'accent François.

Cependant il ne laiſſoit pas d'admirer tout ce qu'il entendoit & tout ce qu'il voyoit; auſſi c'étoit une choſe admirable que l'adreſſe de cette fille. Elle prenoit le ton & imitoit les geſtes d'un Miniſtre en chaire. Elle touſſoit quelquefois & ne crachoit jamais. Tantôt elle élevoit ſa voix & ſes mains; tantôt elle s'appuyoit d'un bras ſur le chevet & geſticuloit de l'autre. De temps en temps elle s'agitoit en parlant; & comme elle devenoit un peu rouge, tous les aſſiſtans s'écrioient: *Qu'elle eſt belle dans ſon extaſe!* Quel courage & quelle confiance n'inſpire pas à une fille cette eſ-

pèce d'approbation & de louanges. Souvent elle hauſſoit le drap dont elle étoit couverte, de peur qu'il ne ſe paſsât rien contre la décence & la modeſtie. Sur-tout elle n'ouvroit jamais les yeux, & malgré tous ces mouvemens, elle contrefaiſoit bien l'endormie.

Après qu'elle eut fait le diſcours que nous avons rapporté, elle demeura quelque-temps en repos. Le ſieur Gerlan ne veut pas que nous ignorions que dans cet intervalle, il lui prit le bras qu'elle tenoit hors du lit & le trouva frais, & qu'enſuite il lui tâta le pouls, qu'il trouva tranquille. Toute la compagnie avoit les yeux arrêtés ſur elle, lorſqu'on s'aperçut qu'elle montroit un peu les dents qu'elle a aſſez blanches, & qu'elle ſourioit. Cette grimace fit redoubler l'attention. Alors un des ſpectateurs qui faiſoit les honneurs de cette fête, & qui ſavoit d'un bout à l'autre tout le cours de ce badinage, dit indiſcrétement, qu'elle alloit parler contre l'Egliſe Romaine. En effet, elle prit un air & un ton moqueur, & après un petit éclat, elle chanta le *Pater* d'une voix claire & mélodieuſe, comme on le chante à une Grand-Meſſe, ſans manquer une note ou une ſyllabe.

Elle s'arrêta quelque temps; puis elle dit fort vîte : *Mes très-chers Frères, vous n'avez rien entendu, Dieu ne nous a pas donné diverſes langues, il ne nous a donné qu'une langue pour le ſervir.* Elle parla des méchans, & prononça contre eux le jugement, *allez maudits au feu éternel.* Elle prophétiſa qu'ils ne dureroient pas, qu'ils avoient bien encore quelque courage, mais que leur force étoit diminuée; que bientôt arriveroit la délivrance que Dieu avoit promiſe; que là où il y auroit deux ou trois aſſemblés en ſon nom, il ſeroit au milieu d'eux, mais que les méchans ſécheroient comme l'herbe d'un pré fauché : ce qu'elle rediſoit inceſſamment à la fin de ſes périodes. Après s'être un peu repoſée, elle chanta le Pſeaume 42, & continua ſon jargon comme auparavant : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés. Le Sauveur de nos ames nous appelle, il le faut ſuivre : le Sauveur de nos ames a tant ſouffert. Il eſt notre bon Maître & le Sauveur de nos ames.* Elle eut peine à ſortir de ce galimatias, & ſe jeta dans un autre contre les pécheurs en ces termes : *Ils ont fait comme Judas à Notre-Seigneur ... ils ont tricoté, ils ont fait le tricotage. Ils ſécheront comme l'herbe d'un pré fauché.*

Le ſieur Gerlan a ramaſſé toutes ces fleurs d'éloquence

de sa Bergère. Il convient qu'elle usoit de termes si peu communs, & qu'elle avoit une manière de parler si extraordinaire, qu'il étoit impossible d'en retenir les paroles, ni même le sens. Mais il assure qu'il y avoit des périodes bien tournées, & des endroits inimitables, dont il n'a jamais pu se souvenir. Il a bien à se plaindre des bons & des mauvais offices que sa mémoire lui a rendus en cette occasion, & je l'estime aussi malheureux en ce qu'il a retenu, qu'en ce qu'il croit avoir oublié.

Quoi qu'il en soit, cette pauvre fille s'étant beaucoup agitée, s'arrêta tout d'un coup & cessa de parler, tranquille comme une personne qui dort. On la poussa pour l'éveiller, mais ce fut envain. On lui levoit les bras bien haut, & ils tomboient, comme s'ils n'eussent aucun sentiment. Elle demeura en cet état près de demi-heure. Mais un accident imprévu a fait découvrir l'imposture. Cet homme, dont nous avons déjà parlé, qui s'intéressoit si fort à la réputation de la Bergère, avoit demeuré constamment au chevet de son lit, pour l'animer par ses exclamations & par ses louanges; mais quelqu'un s'étant trouvé mal dans une chambre voisine, il y alla doucement, & le sieur Gerlan prit sa place. Quelques autres sortirent aussi & firent assez de bruit pour faire deviner à la Prophétesse qu'il y avoit du monde qui s'en alloit. Alors interrompant un peu son extase, elle prit un air plus chagrin, & murmura tout bas quelques paroles, qu'elle ne jugeoit pas nécessaire de faire entendre à la compagnie. Le sieur Gerlan, glorieux de la place qu'il occupoit, & ne voulant rien perdre de ce qui sortoit de cette belle bouche, s'approcha tout près, & il ouït qu'elle disoit en langage du pays, & du ton dont elle parloit en veillant : *Où vont-ils si vîte ? ils sont bien pressés, que n'attendent-ils que j'aie achevé ?* Elle répéta : *Ne vous en allez pas si-tôt*, croyant parler à son confident.

Voilà ce que porte en termes exprès la relation qui m'a été remise entre les mains, que l'Auteur a signée & reconnue en Justice dans toutes les formes. Je ne doute pas que M. Jurieu ne lui sache mauvais gré d'avoir été si sincère, il lui faut des Historiens moins fidelles, & quoique celui-ci soit actuellement en prison pour des affaires de religion, il n'aura jamais le secret de ses prophéties. Quoi qu'il en soit, il n'a pas voulu trahir la vérité, & il a cru

qu'il pouvoit publier un myſtère qu'on croyoit avoir révélé à un autre que lui.

Quoique l'auditoire fût un peu diminué, & qu'on commençât à s'ennuyer d'une ſi longue ſéance, la fille voulut jouer ſon rôle juſqu'au bout. Elle reprit ſon ton moqueur & ſe prit à crier : *Nous vous prions pour Notre Saint Père le Pape, pour Noſſeigneurs les Cardinaux, Archevêques, Evêques, pour Monſeigneur de Valence & Die, & pour tous les bienfaiſteurs de cette Egliſe.* Cela fut ſuivi d'un éclat de rire, & d'un diſcours court & confus, où l'on n'entendoit que quelques mots, *la ville à ſept coteaux, les idoles, les lumières de l'Egliſe, & ſur-tout le faux ſacrifice.* Après quoi elle s'écria : *La Meſſe, la Meſſe, que croyez-vous, mes très-chers Frères, que ſoit la Meſſe? Je la compare à une belle aſſiette d'argent, qui eſt fort blanche par le dehors & noire au-dedans.* Elle finit enfin par une prière. Toute la nuit ſe paſſa à entendre ces pauvretés, & il n'y eut perſonne de bon ſens de la compagnie qui ne dût regretter le temps & le ſommeil qu'il avoit perdu.

M. Bouchu, Intendant de la Province, étant à Creſt, peu de temps après, eut avis qu'aux environs de Saou, il ſe faiſoit des aſſemblées nocturnes, & que le peuple accouroit de pluſieurs endroits pour voir la Bergère qui prophétiſoit : il donna ordre qu'on lui amenât cette fille ; & après pluſieurs queſtions, auxquelles elle ſatisfit, étant interrogée ſur les diſcours qu'elle tenoit, elle répondit avec les apparences d'une grande ſimplicité, qui ne laiſſoit pas d'être affectée : qu'à la vérité elle avoit ouï dire qu'elle prophétiſoit en dormant, mais qu'elle ne le croyoit pas & ne le pouvoit pas ſavoir, puiſqu'on ignore ce qu'on fait en dormant. Quelque ſoin qu'on prît de s'éclaircir ſur ce point, on ne put tirer d'autre réponſe d'elle ; & comme le Maître chez qui elle demeuroit, & ſur qui tomboit le principal ſoupçon de cette friponnerie, s'étoit enfui, & que d'ailleurs cette fille, qui eſt fort jeune, le paroît encore plus qu'elle ne l'eſt par la foibleſſe de ſa conſtitution, on ne pût ſuivre cette affaire plus loin, par les formalités de Juſtice, & l'Intendant prit le parti de la faire traduire dans l'Hôpital général de Grenoble, avec ordre de la laiſſer voir à tout le monde indifféremment. Il n'y a point de nouveaux Convertis de la Ville & de quelques pays que ce ſoit, qui aient paſſé, qui ne ſe

ſoient ſervis de cette permiſſion. Les plus qualifiés, & entre autres, Madame de Périſſol, femme du Préſident de la Chambre de l'Edit du Parlement de cette Province-là, ont paſſé des nuits entières au chevet du lit de cette fille; & quoique depuis plus d'un an qu'elle eſt dans cet Hôpital, on ne lui ait rien ouï dire, & qu'elle leur ait même avoué, qu'elle avoit été dreſſée à ce badinage, par un homme dont elle fait le portrait, qui ne reſſemble à aucun habitant de Saou ni des environs: on n'a pas laiſſé de publier d'elle tout ce qu'on a cru propre à éblouir des ames foibles ou prévenues. Il eſt certain que cette fille donne chaque jour lieu d'être ſatisfait de la conduite qu'elle tient dans cet Hôpital, où elle paroît très-bien convertie & fort repentante de toutes les ſottiſes qu'elle a faites.

M. Jurieu a beau citer des témoins & faire des relations à ſa mode, la vérité triomphera du menſonge. Il ne changera pas la nature des choſes, & ne fera pas un myſtère de Religion de ce qui n'eſt qu'une intrigue de parti. Il faut qu'il ceſſe de ſuivre le malheureux penchant qu'il a, de croire tout ce qui convient à ſon humeur ou à ſes deſſeins, & qu'il ne donne pas légérement aux autres les grâces de Dieu, qu'il croit témérairement avoir reçues lui-même.

MÉMOIRE ſur les Viſions de la Fille du Diocèſe de Caſtres.

MONSIEUR Jurieu ne ſera guère plus ſatisfait des viſions de cette fille, que des prophéties de la Bergère de Creſt. Il eſt perſuadé qu'elle a vu des Anges, & qu'elle a prédit les choſes qui lui devoient arriver, auſſi-bien qu'à ſon père & à ſa mère. Il demande pourquoi on l'a réléguée à Sommières? Il faut lui apprendre encore la vérité de cette hiſtoire, & lui donner au moins quelque défiance des révélations & des viſions de ces derniers temps.

Cette fille étoit de la Paroiſſe de la Capelle, âgée de douze à treize ans, de peu d'eſprit, & d'une grande ſimplicité. Elle demeuroit d'ordinaire à la campagne, où elle gardoit le bétail. Telles ſont les Héroïnes de M. Jurieu; & c'eſt ſur de tels ſujets qu'il triomphe & qu'il fonde aujourd'hui ſa

Religion. Elle conta, ſans y penſer, quelques ſonges qu'elle avoit eus, & on lui fit accroire que c'étoient de véritables viſions. Le bruit s'en répandit dans le voiſinage; & comme en ce malheureux temps une adroite malignité cherche à ſe prévaloir de tout, pour ſéduire les ames foibles, on publia comme une merveille ce qui n'étoit qu'une illuſion. Ceux qui commandent dans la Province auroient mépriſé ces folies, mais la circonſtance des cabales & des mauvaiſes intentions reconnues, leur a fait prendre des précautions, pénibles à la vérité, mais abſolument néceſſaires.

On arrêta cette fille, plus pour la déſabuſer, que pour la punir; & quelque pitié qu'elle ait fait à M. Jurieu, elle n'a jamais été plus à ſon aiſe que dans ſes priſons. On jugea à propos de l'éloigner de ſon pays, où elle avoit ſes inſpirateurs & ſes partiſans, & M. le Duc de Noailles la fit conduire dans le château de Sommières, au commencement du mois de Novembre de l'année quatre-vingt-huit. Nous la fîmes examiner par des gens ſages & fidelles, qui ne trouvèrent en elle que l'eſprit d'un enfant aſſez ingénu, & une imagination encore fort tendre & très-ſuſceptible par elle-même de ces impreſſions & de ces foibleſſes, qui convenoient d'ailleurs à ſon âge & à ſa condition champêtre.

Elle fit l'hiſtoire de ſes prétendues apparitions, & raconta que gardant un jour ſon bétail avec quelques-unes de ſes compagnes, elle vit une grande cloche. Elle s'enquit ſi elles ne la voyoient pas auſſi, elles répondirent que non, & à l'inſtant elle diſparut à ſes yeux. Peu de temps après, comme elle marchoit, elle ſentit qu'on la tiroit par ſa robe, & ſe tournant, elle crut voir un petit enfant qui lui dit amiablement, *prie Dieu.* Elle obéit, & récita le plus dévotement qu'elle put Notre Père, juſqu'à la fin. L'enfant reprit la parole, & l'avertit que ſon père & ſon oncle ne menoient pas une bonne vie, & qu'ils blaſphémoient le ſaint Nom de Dieu, finiſſant toujours par cette même exhortation, *prie Dieu.*

Elle ajoutoit qu'en la quittant, il lui avoit dit encore ces mots: *Va au Catéchiſme & à la Meſſe.* Nous avons ſoupçonné qu'elle avoit dans ces premiers récits, fait dire à l'Ange: *Ne va ni au Catéchiſme, ni à la Meſſe*: car autrement ſa viſion n'auroit pas été ſi applaudie; mais que ſe voyant arrêtée, elle changea ou d'elle-même, ou par conſeil cette

circonſtance. On nous fit le rapport de ce qu'on avoit appris d'elle, & la priſon ne convenant pas à ſon imagination ni à ſon âge, qui portoit impatiemment cette peine, M. le Duc de Noailles jugea à propos de la faire mettre chez les Dames Religieuſes de Sommières. Elle y entra ſur la fin du mois de Novembre, & y eſt demeurée juſqu'à la fin d'Avril, ſans qu'elle ait jamais eu aucune de ces viſions, qui depuis ne lui ſont plus revenues. Elle n'a rien changé dans ſon récit, quoique les Religieuſes le lui aient fait ſouvent redire.

Voyant enfin que ce ne pouvoit être que l'effet naturel d'une imagination foible & agitée de ce qu'elle entendoit dire tous les jours à ſes parens, ou d'une ſuggeſtion maligne de quelque méchant eſprit, qui avoit abuſé de l'ingénuité du ſien; on écrivit à ſa mère de venir la retirer du Couvent; elle envoya un homme à qui on la rendit incontinent. Ce fut peu de jours après Pâques, & depuis nous n'en avons ſu aucune nouvelle.

Voilà la vérité exacte, dont j'ai eu une entière connoiſſance. Ce ſont-là ces viſions d'Anges & ces prédictions de l'avenir dont M. Jurieu fait ſi grand bruit. Il ne lui faut qu'un peu de vrai pour compoſer toutes ſes fables. Il ne ſe met pas en peine des vraiſemblances, & il ne ſe fait pas d'extravagance un peu remarquable dans ſon parti, où il ne mêle les Anges & le Saint-Eſprit. Les miracles des Catholiques ſont des ſottiſes, & les ſottiſes de ces gens ſont des miracles. Dieu veuille lui donner la patience d'éclaircir les faits, & le diſcernement néceſſaire pour ſéparer le précieux d'avec le vil, & les opérations de Dieu d'avec les préventions & les artifices des hommes.

MÉMOIRE de ce qui ſe paſſa dans une aſſemblée faite au Diocèſe de Caſtres, & de la fauſſe apparition d'un Ange.

JE ne ſai ſi l'hiſtoire de cette aſſemblée, aura paſſé juſqu'en Hollande, & ſi M. Jurieu en aura été informé comme des autres. Il eſt trop curieux pour ne pas ramaſſer tout ce qui peut flatter ſon zèle. On ſait qu'il tient regître des ſaintes aſſemblées qui ſe font en France. Les relations vo-

lent à lui, & revolent de lui à tous les fidelles de ce Royaume. On lui rend compte de tous les succès de l'Eglise Réformée ; & quand les hommes ne prendroient pas ce soin pour lui, les Anges & le Saint-Esprit même ne lui révéleroient-ils pas ce qu'il veut savoir ? Il prophétise l'avenir, pourquoi ne devineroit-il pas le passé, & n'est-il pas homme à apparitions & à visions plus que les autres ?

Ce fut vers la fin du mois de Mars de cette année, qu'on sollicita les nouveaux Convertis du haut Languedoc, de se trouver à une célèbre assemblée, où la protection du Ciel devoit paroître visiblement. On promettoit des sermons exquis & des miracles inconteſtables. Toute la contrée fut émue, & attendit l'heureux moment qu'on lui faisoit espérer. On prit la nuit du 31 de Mars, & le peuple fut convoqué au-dessous de l'Eglise de saint Jean Delfrech dans le Consulat de la Case, Diocèse de Castres. Il étoit accouru des Diocèses voisins une nombreuse multitude, & les témoins ont déposé, qu'il y avoit douze cents personnes.

Une espèce de Prédicant s'étant tout d'un coup tiré de la foule, & tenant une Bible entre ses mains, fit une assez longue lecture, puis s'adressant à ces bonnes gens qui l'écoutoient attentivement, il leur dit, qu'il travailloit depuis trois mois à les assembler pour porter les pécheurs à la repentance, afin d'obtenir la délivrance de la captivité où ils étoient... Il leur représenta, qu'il falloit réveiller les endormis, & se mettre tous en état de recevoir l'Ange de Dieu, qui devoit cette nuit descendre du Ciel, pour apporter les clefs des Temples, & les ordres de les rétablir.

Après cette petite exhortation, il fit chanter des Pseaumes, à la fin desquels reprenant son discours : *mes Frères*, dit-il, *mettez-vous en état, voici l'heure que l'Ange de l'Eternel va venir.* Au même temps on vit paroître dans l'assemblée une jeune fille fort propre, habillée de blanc, & qui disoit d'un air sévère : *Hé bien, pécheurs, est-ce là ce que vous aviez promis à Dieu ? vous aviez protesté que vous ne retourneriez plus à la Messe, & cependant vous y êtes allés. Ne vous cachez-pas, pécheurs, je saurai bien vous chasser de cette assemblée, car aussi-bien vous vous êtes rendus indignes d'y participer, par la crainte de quelques Dragons...* Elle faisoit cette réprimande en langage du pays : car cet Ange ne savoit pas le François, & n'avoit pas reçu le don des langues, comme la Bergère de Crest.

Auſſitôt elle marcha & fit le tour de l'aſſemblée, chaſſant quelques perſonnes par-ci, par-là, qu'un inconnu qui la conduiſoit & qui lui parloit de temps en temps à l'oreille, lui indiquoit apparemment : après quoi étant revenue au milieu, elle leur dit : *ne vous étonnez-pas, mes Frères* ; & diſant à ſon tour quelques mots à ſon conducteur, dont elle prenoit l'ordre ſans doute, elle éteignit la lanterne qu'elle portoit, & à la faveur de la nuit, alla ſe perdre dans la foule.

On ne ſauroit s'imaginer l'admiration que produiſit cette apparition ridicule, dans l'eſprit de ces bonnes gens. Ceux qui oſèrent douter que ce fût un Ange, furent mal reçus, & le Prédicant ſe ſervant des diſpoſitions qu'il voyoit dans ſon auditoire, défendit d'aller à l'Egliſe, d'aſſiſter à la Meſſe, de faire la Pâque, & commençoit à déployer les invectives accoutumées, lorſque ſur le minuit, quelqu'un étant venu avertir que les troupes n'étoient pas loin, toute l'aſſemblée fut effrayée, & la plupart prirent la fuite. Le Prédicant eut beau leur crier : *Revenez mes brebis, ne craignez rien, les Prêtres ni les Dragons n'ont aucun pouvoir ſur vous ; ce n'eſt pas moi qui vous parle, c'eſt l'Eternel.* Aucun ne revint, & l'approche des Dragons fit plus d'impreſſion ſur eux, que les menaces de l'Ange, & les exhortations du Prédicateur.

Cependant quelque groſſière que fût cette prétendue viſion, elle a eu cours parmi les nouveaux Convertis, ils en ont fait une preuve de leur Religion. Les ſimples ont été ſurpris, & la nouvelle en étant portée à M. Jurieu, on peut croire, ſans l'offenſer, que de l'humeur dont il eſt, il a été le premier trompé. Ces Meſſieurs nous ont tant prêché, que la vérité n'avoit pas beſoin d'être ſoutenue par le menſonge ; qu'il ne falloit pas introduire la ſuperſtition, ni tenter la crédulité des peuples ; que l'Evangile devoit leur tenir lieu d'apparitions & de miracles, & que ceux qui avoient la parole de Dieu, ne doivent pas, comme la race incrédule & perverſe, demander des ſignes & des prodiges. Cependant ils emploient aujourd'hui les moyens les plus faux, pour autoriſer leurs opinions. Ils contrefont les Prophètes : ils font deſcendre des Anges par machine : ils ſe donnent le Saint-Eſprit ; & ces pieuſes fraudes, ces myſtérieuſes nouveautés ne tendent qu'à décrier la conduite de l'Egliſe, à ſe moquer des plus ſaints Myſtères, & à ôter du cœur des peuples, l'obéiſſance & la fidélité qu'ils doivent à leur Souverain.

MÉMOIRE de ce qui s'eſt paſſé à Genève, touchant les petits Prophètes du Dauphiné & du Vivarais.

VOUS avez ſouhaité, MONSIEUR, de ſavoir au vrai le ſort malheureux que les Prophètes du Dauphiné eurent à Genève, quand ils voulurent y repréſenter leurs jeux prophétiques. Qui n'eût dit que c'étoit là leur véritable théâtre, & qu'ils y trouveroient tous les ſpectateurs favorables ? mais le bon ſens détruit preſque toujours les préventions, & les fourbes ont leurs temps & leurs lieux, au-delà deſquels la fiction ne pouvant aller, ils paroiſſent tels qu'ils ſont, & ſe décréditent.

Il y avoit déjà quelques mois que les prophéties du Dauphiné avoient fait du bruit à Genève & aux environs : on y mandoit de tous côtés, que le Saint-Eſprit s'étoit répandu ſur toute chair ; que les enfans ſur-tout prophétiſoient ; qu'on accouroit de toutes parts pour les entendre, & qu'ils édifioient tout le monde, par les diſcours ſurprenans qu'ils faiſoient au peuple, ſoit en veillant, ſoit en dormant. Chacun raiſonnoit ſelon ſon ſentiment ou ſa prévention. La plupart étoient portés à reconnoître du merveilleux, & du divin dans cette aventure ; il y en avoit au contraire qui croyoient que ce n'étoit qu'une illuſion & un artifice. Les chaires de ce pays-là retentiſſoient du récit de leurs prophéties ; les uns en faiſoient des éloges, les autres des ſatyres, & l'un des plus célèbres Profeſſeurs employa pluſieurs Sermons pour prouver que ces enfans ne pouvoient être inſpirés de Dieu, qu'ils étoient inſpirés du Diable, & que leur maladie, ſi elle n'étoit pas une poſſeſſion, c'étoit du moins une obſeſſion.

On étoit dans une extrême impatience de ſavoir la vérité de ce grand événement, lorſqu'on apprit qu'un de ces enfans étoit arrivé le matin dans la Ville. La curioſité étoit ſi preſſante, que le ſoir même on lui fit faire le Prophète. Il s'endormit de commande, à la lecture de quelques chapitres de l'Ecriture ſainte, lecture néceſſaire, diſoit-il, pour le faire dormir & tomber dans l'extaſe. L'extaſe ſuivit de près ; il commença à prophétiſer, & ſes premiers auditeurs publioient, qu'il avoit dit des choſes ſurprenantes. Le haſard

contribua à faire valoir ce qu'il dit. Il y avoit dans la maison qu'on avoit choisie, une femme du pays de Gex, Catholique de naissance, qui nourrissoit un fils du Maître de la maison. Le Prophète dit à ses auditeurs, qu'il y avoit parmi eux une infidelle, & qu'il falloit qu'elle sortît, si l'on vouloit qu'il prophétisât. Il n'en fallut pas davantage pour établir sa réputation; MESSIEURS & DAMES le demandèrent à l'envi pour avoir part à ce spectacle, & le donner à leurs amis: mais il fut conduit chez un des Professeurs de Genève, où toute la compagnie se rendit. La chambre fut bientôt remplie. Le Prophète y fut mené en pompe, & assis dans un grand fauteuil: on fait la lecture, il s'endort; on observe tous ses mouvemens avec attention & avec silence. Il parle comme il avoit accoutumé.

Quelques personnes d'esprit & de qualité, des réfugiés même de France, qui n'avoient pas moins d'intérêt que les autres, à faire valoir cette nouveauté, furent les premiers à s'apercevoir de la fourberie. Cet air sombre, ce sommeil forcé, certains petits embarras où se trouvoit cet enfant, qui n'avoit pas encore joué son rôle en si bonne compagnie, cette pitoyable rapsodie de plusieurs termes de l'Ecriture sainte, & de quelques passages tronqués, les ennuyèrent d'abord, & la fourberie leur parut si grossière, qu'ils sortirent de la maison avec une indignation, qu'ils firent connoître à tout le monde, & que le Prophète ne devina pas. M. Turretin, fils du Professeur, étant survenu, & voulant éprouver s'il étoit vrai que le fer ne pût rien sur ces endormis insensibles, comme on leur écrivoit, & comme le croyoit M. Jurieu, ficha une épingle dans le bras du Prophète extasié, qui lui fit faire une terrible exclamation en ces termes: *Scribes*, *Pharisiens*, *Hypocrites*, ce qui fit juger qu'il étoit sensible aux piqûres.

Messieurs du Conseil ayant appris le lendemain ce qui s'étoit passé, ordonnèrent à M. Léger, Pasteur & Professeur de Philosophie, d'examiner ce misérable. Il le fit venir chez lui, & voulut le voir prophétiser; mais soit qu'il eût perdu courage, soit qu'il craignît de se décrier, il demeura comme interdit, & feignit de ne pouvoir s'endormir, quelque nombre de chapitres de l'Ecriture sainte qu'on lut en sa présence. On se retrancha donc à lui faire avouer sa fourberie, & à découvrir qui la lui avoit inspirée. Mais on apprit au

même-temps qu'il venoit d'arriver deux autres Prophètes ; l'un de dix ans, l'autre de trente. On abandonna le premier, pour courir aux autres. On leur fit faire le même personnage, & ils le firent encore plus grossièrement. Enfin ils avouèrent tous trois leur imposture. Un Auditeur que le Conseil nomma leur en fit faire une déclaration en forme.

Ils protestèrent qu'ils n'avoient agi que par un bon principe, & que leur intention n'avoit été que d'engager par cet artifice les fidelles à s'assembler pour prier Dieu. Quelques-uns auroient souhaité qu'on leur eût infligé quelque peine; mais on ne jugea pas à propos d'appesantir la main sur des gens assez malheureux d'être déclarés imposteurs, & d'être ignominieusement chassés du pays. On les conduisit tous trois hors de la Ville. On leur défendit d'y rentrer. On les menaça même de les faire pendre en Suisse, si après les avis qu'on ne manqueroit pas d'y donner de leur fourberie & de l'aveu qu'ils en avoient fait, ils s'amusoient à la continuer.

Tel fut le sort de ces Fanatiques. On avoit cru, & il y avoit eu lieu de le croire que cette Ville les avoit suscités & entretenus, & que leur institution & leur conseil venoit delà. Il fut aisé de reconnoître le penchant qu'on avoit à les approuver. Mais il se trouva parmi eux des gens trop éclairés pour se laisser surprendre par ses ridicules extases, & trop fidelles pour souffrir qu'on se jouât ainsi de la Foi & de la Religion des peuples, dont on n'avoit déjà que trop abusé. On sacrifia donc ces misérables quand on vit qu'on ne pouvoit les couronner. Le Conseil crut qu'il falloit ôter aux yeux du public, ces spectacles un peu trop grossiers, & décrier par honneur, ceux qui s'étoient décriés par ignorance.

Voilà, MONSIEUR, ce que j'ai pu savoir certainement de ces inspirations & visions modernes. Je vous envoie les pièces justificatives de ces petites histoires, qui sont ou des informations juridiques, ou des relations qui ne peuvent être suspectes, parce qu'elles sont faites par les parties intéressées. Je vous en envoyerai encore davantage, sans que nous ayons pour cela moins de peine à faire entendre raison à M. Jurieu. Il s'étonne comment trois hommes ont pu instruire trois ou quatre cents enfans à ce badinage. Ne sait-il pas avec quelle facilité le mal se communique. L'instruction forma les premiers, l'émulation produisit les autres. Il deman-

de ſi les Maîtres de cette jeuneſſe étoient gens de lettres. Il falloit ſans doute beaucoup de ſcience pour leur apprendre à crier : *miſéricorde, mes Frères, faites pénitence, le jugement approche*, & quelques textes communs de l'Ecriture, qu'ils avoient cent fois ouï dire à leurs Miniſtres. Il trouve ſur-tout fort miraculeux que ces enfans aient parlé François. Qui ne ſait que la Province du Dauphiné n'eſt pas ſi barbare. C'eſt-là que le langage commence à approcher du François, & que la communication & le voiſinage du Lyonnois ne ſe laiſſe pas ignorer aux plus groſſiers. Quoi qu'il en ſoit, quel François parloient ces enfans & ceux qui les avoient inſtruits ? Quelques mots ſans liaiſon qu'ils rediſoient inceſſamment. Enfin il s'étonne que des Médecins, qui ne cherchent point de miracles, aient pu être trompés par ceux-ci. Prétend-il faire une déciſion Théologique du témoignage d'un Médecin ? Pour un qui s'eſt peut-être laiſſé ſurprendre à ces folies, combien y en a-t-il qui s'en ſont moqués ? Ne faut-il conſulter ſur les miracles que ceux qui ne les cherchent pas ? Ne ſait-il pas que tout homme eſt ſujet à être trompé, & qu'il y a des Médecins ſuperſtitieux, comme il y en a ſans Religion ?

Il auroit mieux fait, MONSIEUR, de déférer à vos ſentimens & à vos conſeils : votre témoignage devoit lui paroître plus ſûr que celui de toute la Faculté. Peut-être y fera-t-il réflexion. Je ſuis, MONSIEUR, avec beaucoup d'attachement & de reſpect votre, &c.

L'ART
DE SE CHOISIR UN PATRON.

Traduit de l'Italien du cardinal Commendon.

I. SI tu veux réuſſir dans le choix d'un Patron, ſache que toutes les extrémités ſont vicieuſes, & qu'il ne faut choiſir ni un homme d'une condition baſſe, ni un Prince trop fier & trop élevé, parce que l'un a preſque toujours l'ame baſſe, quelque grand qu'il puiſſe devenir; & que l'autre, enflé de ſa grandeur, ne fait pas grand cas de ceux qui le ſervent. C'eſt un grand haſard quand on fait fortune chez l'un ou chez l'autre. Ainſi l'on doit choiſir, autant qu'on le peut, un Patron qui ſoit noble de naiſſance, & qui ne ſoit pas ſi orgueilleux de ſa nobleſſe; enfin qui ait le cœur d'un gentilhomme, ſans avoir la fierté d'un grand Seigneur.

II. Il ne le faut non plus, ni trop ignorant, ni trop homme d'eſprit. L'avantage qu'on a d'être à un Seigneur peu éclairé, c'eſt qu'on s'inſinue inſenſiblement dans ſes bonnes grâces, & qu'avec un peu d'adreſſe, on devient le Patron de ſon Patron même : mais auſſi il n'y a pas grand honneur, ni grande fortune à eſpérer au ſervice d'un homme incapable de grandes affaires, parce qu'on n'y trouve aucune occaſion de ſe faire eſtimer, ni de ſe faire connoître, quelqu'habile qu'on ſoit.

III. Avec un maître qui a de l'eſprit & de la réputation, on peut ſe faire valoir, & entrer dans des affaires importantes; mais il arrive preſque toujours que ces ſortes de maîtres ſont ſoupçonneux, défians, & difficiles à contenter. On a de la peine à gagner leurs bonnes grâces; quand on les a gagnées, il faut toujours craindre de les perdre, & avoir des égards & des ménagemens inſupportables. De ſorte que ſi j'avois à choiſir de ces deux ſortes de Patrons, j'aurois bien de la peine à me déterminer.

IV. Ne prends jamais pour confident, ni pour ami, au-

cun de ceux qui ſervent le même maître que toi : fais-leur pourtant des amitiés & des confidences, même en des choſes qui ne peuvent être d'aucune conſéquence : & parce qu'on ſeroit malheureux d'être ſans ami, cherches-en un hors de la maiſon, examine-le, éprouve-le, & ſur toutes choſes, prends garde qu'il ne prétende rien de ton maître, qu'il n'ait aucune liaiſon avec lui, & qu'il n'en puiſſe jamais avoir.

V. Il faut être un an, tout au moins, dans le ſervice, ſans former aucun deſſein conſidérable. Pendant ce temps, tu tâcheras de découvrir dans le maître de chambre, dans le ſecrétaire, & dans ceux qui ſont les plus favoris, les qualités qui plaiſent davantage au Patron : ſur-tout, gagne l'amitié de tous les domeſtiques, & veille à tes intérêts.

VI. Je doute fort s'il eſt à propos de paſſer d'abord pour homme du commun, ou de faire connoître qu'on eſt habile. On ne fait pas grand cas de l'un : on craint l'autre plus qu'on ne l'aime. En tout cas, il vaut mieux ſe faire craindre, que ſe laiſſer mépriſer.

VII. Tâche de connoître l'eſprit du Patron, étudie adroitement ſes inclinations ; informe-toi de ſes paſſions & de ſes défauts par des voies ſecrètes & indirectes, car ta curioſité te perdroit, ſi elle venoit à être découverte. Que s'il y a du danger à vouloir s'informer des intrigues & des défauts de ton maître, il vaut mieux réprimer ſa curioſité, que de perdre ſa fortune.

VIII. Il faut éviter les flatteries impudentes, & les louanges exceſſives. Elles nuiſent extrêmement. Mais il y a une flatterie fine & ſpirituelle, couverte & modérée, qui plait toujours, particulièrement aux Seigneurs qui ont de l'eſprit. Tout le monde aime la louange, & les grands qui ſont plus portés à la gloire & à la vanité, l'aiment beaucoup plus que les autres. Que feras-tu donc ? Obſerve les inclinations du Patron, prends-le par les endroits les plus ſenſibles, choiſis le temps, le lieu, prends garde que la louange ait toujours quelqu'apparence de vérité ; avec toutes ces précautions, tu te feras écouter, & crois-moi, tu lui feras toujours plaiſir.

IX. Dieu te garde de tomber dans le ſervice d'un homme fourbe & artificieux, il te trompera ; & quand tu n'y ſerois pas trompé, c'eſt un grand embarras que de ſe tenir

toujours sur ses gardes. En ce cas, il faut faire semblant de ne s'apercevoir point de ses fourberies, parce que tu te rendrois odieux. Tu pourras admirer son adresse, mais que ce soit avec tant d'ingénuité, que tu lui paroisses homme de bonne foi. Après quoi, repousse l'adresse par l'adresse, & sois aussi fourbe que lui, mais avec tant de délicatesse, qu'il ne puisse te connoître, ni te soupçonner.

X. Il est de la prudence d'avoir quelqu'un à la Cour, outre le Patron, qui puisse te protéger dans les occasions; mais il faut bien faire entendre au Patron que tu ne dépends que de lui, & que tu ne fondes que sur lui les espérances de ta fortune. Garde-toi bien de découvrir à ce protecteur externe, les secrets de ton maître; tant parce que tu manquerois de fidélité, que parce que tu te décrierois auprès de celui à qui tu ferois plaisir.

XI. Observe soigneusement les inclinations du Seigneur, pour t'y conformer autant que tu pourras; s'il en a quelqu'une qui soit vicieuse, cherche quelque nom honnête qui la déguise, car il n'y a point de vice qui n'ait quelque ressemblance avec quelque vertu. Il n'y a point de meilleur moyen de faire sa cour.

XII. Si le Patron aime le plaisir, il faut fuir toutes les occasions qui pourroient te rendre suspect, & lui donner de la jalousie. Il sera même bon de blâmer ses galanteries, & de ne trouver pas beaux les objets qu'il aime. Il ne sera pas fort fâché qu'on croie qu'il pouvoit mieux choisir, & il sera très-aise de savoir qu'il n'a pas sujet d'être jaloux. Il vaut mieux être un peu incivil que suspect. Cet avis mérite d'être considéré plus d'une fois.

XIII. Dans une Cour, où l'on sait qu'il y a des espions, il faut se tenir à l'écart, & bien examiner ce qu'on dit. Il est impossible de ne broncher point en parlant, & les paroles sont rapportées. Du reste, il faut traiter honnêtement ceux qui nous observent, & ne faire point semblant qu'ils nous soient suspects.

XIV. Souviens-toi de louer souvent dans les compagnies la fidélité, la bonté & toutes les lois de l'honneur & de l'amitié. Quand même tu ne les observerois pas, cela donne bonne impression, & fait croire qu'on aime ce qu'on loue.

XV. La dissimulation est l'ame de la Cour; ainsi si tu as

des

de ſi les Maîtres de cette jeuneſſe étoient gens de lettres. Il falloit ſans doute beaucoup de ſcience pour leur apprendre à crier : *miſéricorde, mes Frères, faites pénitence, le jugement approche*, & quelques textes communs de l'Ecriture, qu'ils avoient cent fois ouï dire à leurs Miniſtres. Il trouve ſur-tout fort miraculeux que ces enfans ayent parlé François. Qui ne ſait que la Province du Dauphiné n'eſt pas ſi barbare. C'eſt-là que le langage commence à approcher du François, & que la communication & le voiſinage du Lyonnois ne le laiſſe pas ignorer aux plus groſſiers. Quoi qu'il en ſoit, quel François parloient ces enfans & ceux qui les avoient inſtruits ? Quelques mots ſans liaiſon qu'ils rediſoient inceſſamment. Enfin il s'étonne que des Médecins, qui ne cherchent point de miracles, ayent pu être trompés par ceux-ci. Prétend-il faire une déciſion Théologique du témoignage d'un Médecin ? Pour un qui s'eſt peut-être laiſſé ſurprendre à ces folies, combien y en a-t-il qui s'en ſont moqués ? Ne faut-il conſulter ſur les miracles que ceux qui ne les cherchent pas ? Ne ſait-il pas que tout homme eſt ſujet à être trompé, & qu'il y a des Médecins ſuperſtitieux, comme il y en a ſans Religion ?

Il auroit mieux fait, MONSIEUR, de déférer à vos ſentimens & à vos conſeils : votre témoignage devoit lui paroître plus ſûr que celui de toute la Faculté. Peut-être y fera-t-il réflexion. Je ſuis, MONSIEUR, avec beaucoup d'attachement & de reſpect votre, &c.

LE CARACTÈRE
D'UN HOMME PRUDENT.

LE docte & pieux Raphaël de Volaterra, dans son Institution chrétienne adressée au Pape Léon X, décrit ainsi l'homme prudent.

C'est celui qui écoute plus volontiers qu'il ne parle, qui ne croit pas tout le monde, & qui ne croit pas légérement; qui est plus disposé à accorder & à donner ce qui lui appartient, qu'à demander ou à rechercher ce qui est aux autres; qui examine les raisons & le droit de chacun avant que de juger, qui parle bien de tout le monde, & qui loue plus volontiers qu'il ne blâme:

Qui défend la réputation des absens contre ceux qui en médisent; qui n'est pas flatteur, mais complaisant; qui sourit modestement, sans éclater; qui ne méprise personne de quelque état qu'il puisse être; qui honore ceux qui sont au-dessus de lui; qui attribue la gloire à ceux qui la méritent, plutôt qu'à soi-même; qui conserve toujours ses amis sans faire d'injustice en leur faveur:

Qui aime à faire plaisir à ceux mêmes qu'il ne connoît pas; qui, pour assister l'un, ne nuit jamais à l'autre, parce que ce n'est jamais une grâce que celle qui offense ou qui déſoblige quelqu'un; qui est ferme & constant dans l'adversité, résolu, avec le secours du Ciel, de faire toujours ce qu'il doit, & inébranlable dans ses bonnes résolutions:

Qui considère soigneusement les choses avant que de les faire, & qui ne les fait jamais avec chagrin; qui se confie en Dieu; sage dans ses actions, véritable dans ses paroles, fidelle dans ses promesses; qui se fie à ceux qu'il connoît, & qui aime mieux se mettre au hasard d'être trompé, que d'être perpétuellement sur ses gardes.

Il va lentement en toutes choses, & se ménage avec tout le monde. Il prie peu, il admire rarement, il ne raille pas les misérables, & ne dit rien d'offensant à ses amis. Plus on

le loue, moins il croit les louanges qu'on lui donne. Il entend, ſans jalouſie, dire du bien de ſes ennemis mêmes, lorſqu'ils ont fait quelque action louable.

Quoiqu'on l'écoute avec approbation, & qu'on lui faſſe des queſtions, il ne dit jamais ce qu'il ne ſait pas. Il ne ſe mêle pas de donner conſeil s'il n'en eſt preſſé, & ne condamne jamais perſonne dans les choſes qui ne ſont pas de ſa profeſſion. Il ſe contente de ſa fortune, & il a toujours plus de crédit qu'il n'en fait paroître. Il ne fait rien par jalouſie, ni par eſprit de contradiction, & lorſqu'on l'offenſe, il aime mieux ſe taire que de ſe défendre, eſtimant que la vraie généroſité conſiſte à vraincre par la modeſtie & par la patience.

Ainſi rien ne le trouble, & ne l'empêche de faire ſon devoir : il ne ſe laſſe point de donner de bons avis à ſes amis. Il n'importune jamais les grands Seigneurs, ni les Princes, & il ne prétend aucune choſe par force ou par violence. Il évite les procès, aimant mieux perdre quelque choſe en s'accommodant. Enfin il craint Dieu ſur toutes choſes, vivant comme s'il devoit mourir chaque jour ; & s'il ne déſire pas la mort, au moins ne la craint-il pas avec lâcheté.

Note de l'Imprimeur, miſe par ordre du Cenſeur. Le Lecteur eſt prié de n'avoir aucun égard à l'interruption des pages ſuivantes juſqu'au folio 400, interruption qui a été occaſionnée par la ſuppreſſion d'une Pièce fauſſement attribuée à M. Fléchier, & dont on n'a reconnu la fauſſeté qu'après l'impreſſion. Pour la ſupprimer, il a fallu de néceſſité faire cette lacune ; mais le volume n'en eſt pas moins complet, & c'eſt la meilleure preuve que nous puiſſions donner au Public de notre ſcrupuleuſe fidélité à ne rien inſérer dans cette Collection, qui n'appartienne inconteſtablement à l'illuſtre Prélat dont nous avons recueilli les Ouvrages.

La Pièce ſupprimée étoit intitulée : *l'Art de ſe choiſir un Patron, traduit de l'Italien du Cardinal Commendon.*

Nous préſumons qu'on l'a mal-à-propos attribuée à ce Cardinal, & nous aſſûrons qu'elle n'a jamais été traduite par M. Fléchier ; ainſi on n'aura aucun égard à l'indication de cette Pièce dans la Table de ce volume. Nous avons cru que cet Avis ſeroit ſuffiſant, & que nous pouvions nous épargner la dépenſe de réimprimer cette Table, uniquement pour éviter l'indication d'une Pièce dont nous venons d'expoſer les raiſons qui nous ont engagés à la ſupprimer.

RELATION

DES OBSERVANCES ET DE LA MANIÈRE de vie des Religieuſes de ſainte Claire ; adreſſée à M. de Nîmes avant ſon Epiſcopat, par Madame ſa Sœur, Religieuſe de ſainte Claire, dans le Monaſtère de Beziers.

MON TRÈS-HONORÉ FRÈRE ;

Pour ſatisfaire au pieux déſir que vous avez de ſavoir l'état de notre Monaſtère, & la manière de vie que nous y obſervons, je vous dirai d'abord que cette maiſon fut fondée l'an 1240, du vivant de notre Mère ſainte Claire, dans l'heureux temps de la ferveur de notre ſaint Inſtitut.

Des Religieuſes d'Aſſiſe furent envoyées pour faire cette Fondation. Les charités étoient alors abondantes ; & nos Mères, ſelon nos Règles, & ſuivant l'eſprit de nos Fondateurs, vivoient dans une grande pauvreté, & dans une ſimplicité édifiante : Ainſi, il ne leur fût pas difficile d'établir ce Monaſtère. Elles le bâtirent hors des portes de la Ville, pour entretenir leur piété dans le recueillement & dans la retraite, & s'y logèrent fort pauvrement, comme il convenoit à des filles, que ſainte Claire, par ſes inſtructions & par ſes exemples, avoit élevées au renoncement de toutes les choſes du monde.

Elles vécurent long-temps dans une ſi exacte régularité, que l'odeur de leur vertu ſe répandit juſqu'aux Provinces éloignées. Le Pape Alexandre IV. dans une Bulle qu'il leur adreſſe, & dont nous gardons encore l'original, fait lui-même l'éloge de ce Monaſtère, & lui donne tous les priviléges, & toutes les marques d'eſtime & de protection qu'on peut eſpérer du ſaint Siége. Les Rois de France ont toujours eu

eu beaucoup d'affection pour cette maiſon. Saint Louis paſſant par Béziers, à ſon retour de la Terre ſainte, fit l'honneur à ſes Religieuſes de les venir voir, & fonda une Meſſe à perpétuité dans leur Egliſe, pour l'ame de la Reine Blanche ſa mère, à quoi nous ſatisfaiſons encore très-exactement. Ses ſucceſſeurs ont depuis gratifié cette maiſon de pluſieurs dons conſidérables : ce qui nous oblige à prendre un ſoin particulier d'offrir nos prières à Dieu pour toute la maiſon Royale, de qui nous tenons comme un préſent conſidérable la fontaine qui ſert aux uſages de notre Monaſtère.

Nos Mères paſsèrent ſucceſſivement près de deux cents ans dans cette perfection de vie qu'elles avoient obſervée dès leur premier établiſſement : mais enfin, ſoit par le peu de ſoin de celles qui gouvernoient, ſoit par le peu de docilité de celles qui devoient obéir, cette ſainte Maiſon tomba dans le relâchement ; la diſcipline régulière fut négligée ; on adoucit une partie des auſtérités de notre Inſtitut, & l'on interrompit le cours de cette première ferveur, que la ſéparation entière du monde y avoit maintenue durant tant d'années : ce qui doit nous tenir dans une humiliation & dans une crainte continuelle, puiſque nous ne ſommes de nous-mêmes qu'infirmité & que foibleſſe, & que notre vertu, quelque ferme qu'elle paroiſſe, ſi Dieu ne la ſoutient, n'eſt pas à l'épreuve du temps.

Pour remédier à ces déſordres dans leur commencement, on envoya notre Mère ſainte Colete, qu'une piété conſommée & un zèle ardent pour toutes les obſervances régulières rendoit preſque auſſi vénérable à tout l'Ordre que celles qui l'avoient fondé. Elle s'appliqua à rétablir la diſcipline de ce Monaſtère, & le ramenant avec une grande ſageſſe à la pureté des mœurs de ſon premier établiſſement, elle fit voir ce que peut un grand exemple & une grande autorité, ſur des eſprits qui n'ont pas entièrement renoncé à leur vocation. Cette réforme ainſi établie continua encore très-long-temps, & fut enfin encore ruinée par un accident imprévu.

Vers la fin du quinzième ſiècle, la France étant affligée de guerres & de maladies contagieuſes, la Ville de Béziers ſe trouva expoſée à toutes les calamités publiques. Il s'y alluma une grande peſte dont la plupart des habitans furent frappés. Les Magiſtrats qui gouvernoient alors prirent tou-

tes les précautions néceſſaires pour ſauver le reſte ; & comme dans ces occaſions l'intérêt du public nuit ſouvent aux particuliers, & que la néceſſité fait ſouvent paſſer par-deſſus les lois de la Juſtice, ils ordonnèrent que ce Monaſtère ſerviroit d'Hôpital aux peſtiférés, & faiſant ſortir par force les Religieuſes, ſans leur donner ni le temps ni les moyens de chercher quelque retraite conforme à leur profeſſion, ils crurent qu'ils pouvoient perdre pour nous la charité qu'ils exerçoient envers les autres.

Ces pauvres Filles, obligées de ſe ſéparer, furent inconſolables. Elles déplorèrent leur malheur & en prévirent les conſéquences : chacune ſe réfugia où elle put, & tâcha d'abord de vivre dans les règles de ſon état. Mais cette peſte ayant duré long-temps, & le commerce des perſonnes ſéculières étant toujours contagieux pour les Religieuſes, elles eurent le temps de perdre leurs bonnes habitudes & d'en prendre de mauvaiſes. Ainſi, quand on leur donna la liberté de ſe raſſembler, elles eurent beaucoup de peine à s'accoutumer au recueillement & à la retraite ; & comme elles avoient perdu l'eſprit de la Religion dans le monde, elles rapportèrent l'eſprit du monde dans la Religion. Ceux qui avoient le ſoin de leur conduite ne s'appliquèrent pas aſſez à les redreſſer, & le déſordre augmenta ſi fort, qu'il n'y eut plus moyen de le réparer ; car celles qui avoient deſſein de ſe remettre dans les voies de Dieu, ne pouvant s'oppoſer au torrent, paſſèrent en des Maiſons plus réglées, & le champ demeura libre à la diſſipation & à la licence.

Il reſtoit encore une bonne Mère, que ſon âge & ſa vertu faiſoient regarder avec quelque reſpect, & qui n'avoit d'autre part à ces déréglemens que le déplaiſir de n'y pouvoir remédier. Elle avoit réſolu d'aller comme les autres, dans quelque Monaſtère réformé, paſſer le reſte de ſes jours dans le repos de la retraite. Mais Dieu qui vouloit ſe ſervir d'elle pour rétablir l'ordre de cette Maiſon, permit que le jour deſtiné pour ſa ſortie, elle tomba & fut obligée de garder le lit ; divers accidens la retinrent : enfin elle devint aveugle, & ne fut plus en état d'exécuter ſon deſſein : & peu de temps après, la réforme étant renouvelée dans cette Communauté par le Pape Paul V, à la ſollicitation de Monſeigneur Jean de Bonzy, Evêque de Béziers &

Cardinal, & par l'autorité d'Henry IV cette ſainte fille fut faite Abbeſſe.

Le Pape nous mit alors ſous la direction des Pères Récolets, qui avoient commencé à paroître en ce pays-ci depuis peu d'années avec une grande édification. Ils nous ont toujours gouvernées depuis, & Dieu a béni leur conduite & nos bonnes intentions, puiſque par ſa grâce, la Réforme y continue encore dans toute ſa vigueur, ſans qu'elle ait été troublée ou interrompue par aucun relâchement.

Dès que la Diſcipline régulière fut établie, on reçut des Novices, qui furent ſi zélées & ſi ferventes, que quelque étroite que ſoit l'obſervance de la Règle, elles alloient au-delà de toutes leurs obligations, & vivoient dans une auſtérité de vie ſi extraordinaire, comme nous l'avons appris d'elles-mêmes, qu'elle parut exceſſive. Ce qui obligea les Directeurs & les Supérieurs de leur faire des Conſtitutions qui les réglèrent à l'état où nous ſommes préſentement.

On ordonna dans ce commencement de la Réforme, que cette Maiſon auroit quelque revenu pour la ſubſiſtance des Religieuſes, pour les tirer de la dépendance qu'il faut avoir des perſonnes ſéculières, lorſqu'on a beſoin de leurs charités. Ce commerce preſque néceſſaire qu'on avoit eu avec les gens du monde en avoit introduit l'eſprit inſenſiblement; & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, ceux qui établirent la Réforme jugèrent à propos que nous euſſions quelque bien, qui, joint aux aumônes qu'on nous fait gratuitement, fût ſuffiſant pour notre entretien, & ne fût pas contraire à la pauvreté que nous profeſſons.

Une des plus grandes mortifications que nos Sœurs ſouffrirent en ce temps-là, fut, ſi j'oſe le dire, la perſécution des pous. La groſſièreté de notre habit, la délicateſſe de la plupart des filles, la chaleur du pays, tout contribuoit à leur faire ſentir cette incommodité; mais leur ferveur la leur faiſoit ſupporter ſans ſe plaindre. Une bonne Mère à qui Dieu communiquoit des grâces très-particulières, & qu'une tendre charité faiſoit compatir à cette petite, mais ſenſible & continuelle tribulation, cherchoit tous les moyens de ſoulager les jeunes Novices, & ſur-tout une Dame de qualité, à qui Dieu fit ſentir cette incommodité plus qu'aux autres, ſoit à cauſe de ſa grande délicateſſe, ſoit pour donner plus d'exercice à ſa vertu, qui ne trouva jamais rien de

difficile dans toute la rigueur de notre Inſtitut, & que nous avons vu dans les dernières années de ſa vie conſerver encore tout le zèle & toute la ferveur de ſon Noviciat. Quoique cette Novice ne fit rien paroître de ce qu'elle ſouffroit, on voyoit bien qu'elle ſouffroit beaucoup : ce qui obligeoit la bonne Mère à lui dire ſouvent : *Courage, ma Sœur, ſouffrez cette peine avec patience, & croyez que ſi Dieu me fait miſéricorde & qu'il veuille exaucer ma prière, ce Monaſtère ſera bientôt délivré de cette affliction.* On ne fit pas d'abord réflexion à ces paroles, elle mourut peu de temps après, & depuis ce temps-là nous n'avons jamais reſſenti de pareilles peines.

Nous ne doutons pas que cette vertueuſe Mère ne nous ait obtenu cette grâce. Ce qui nous confirme encore dans cette penſée, c'eſt que quelques-unes de nos Sœurs qui ont douté de ce miracle, l'attribuant ou à la propreté des Religieuſes ou à quelqu'autre cauſe naturelle, ſont retombées dans la même incommodité, & n'en ont été délivrées qu'après avoir reconnu que c'étoit un effet des interceſſions de cette ſainte ame. Ce qu'elles ont déclaré, & de quoi pluſieurs d'entre nous ont été témoins oculaires : ce qui nous donne lieu de louer la miſéricorde que Dieu a exercée ſur ſes ſervantes, & de reconnoître qu'il faut jouir avec reſpect des moindres grâces qu'il nous a faites, & qu'il eſt toujours grand, même dans les petites choſes.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans ces commencemens, c'eſt que nos Mères ayant appris qu'à meſure qu'on avoit diminué dans cette Maiſon du culte & de la vénération qu'on avoit accoutumé de rendre à la ſainte Vierge, on avoit vu naître & augmenter le déréglement : elles établirent ſolennellement la Mère de Dieu, protectrice de la Réforme. On dreſſa un autel, qu'on nomma l'*Autel de la Filiation*, & où l'on voit dans un tableau d'un côté la ſainte Vierge aux pieds de la Croix, & de l'autre les Religieuſes de cette Communauté venant à elle comme à leur Mère. Elles ſemblent ſe réfugier vers Elle, & Elle ſemble prête à les recevoir. Cet autel eſt dans notre dortoir ; & c'eſt-là particulièrement que nous éprouvons les effets merveilleux de la puiſſante protection de Marie. On ſe plaît à le parer : on y allume tous les ſoirs des cierges ; on y va faire à toutes les heures du jour quelque dévotion ; on s'y aſſemble les jours de fêtes ; on y va renouveler ſa ferveur,

& paſſer tout le temps qu'on peut dans des pratiques de piété, les plus vives & les plus touchantes, que chacune de nous peut s'imaginer.

Nous avons encore une autre Chapelle, que nous appelons la Chapelle de la Mère de Dieu qu'on ne manque pas de viſiter une fois le jour : les malades la révèrent ſous le titre de Notre-Dame de bon ſecours ; & c'eſt de la vue de ce ſaint objet qu'on tire dans l'infirmerie les conſolations & la patience dans les plus grands maux qu'on y ſouffre. Il y a encore de petits recoins dans notre Monaſtère, où l'on va dérober aux yeux des hommes les oraiſons particulières qu'on fait à Dieu ; & comme, à chaque pas qu'on fait, on trouve quelque objet qui nous ramène à la piété, il ne tient qu'à nous de nous tenir dans un recueillement perpétuel, & de faire de pluſieurs prières courtes & paſſagères, cette prière continuelle que J. C. recommande dans ſon Evangile.

Parmi tous ces lieux de dévotion, il y en a qui ſont deſtinés pour la retraite des dix jours qui ſe pratique exactement parmi nous une fois l'année : pendant ce temps on ne parle qu'au Directeur, ou peut-être à la Supérieure qui a droit de viſiter celles qui ſont ainſi renfermées. Je ne ſaurois vous dire avec quelle joie on voit venir ces jours heureux. C'eſt la plus grande fête de l'année pour celles qui les vont paſſer avec Dieu ſeul. On les regarde comme des ames prédeſtinées qui vont jouir par avance des douceurs que Dieu a réſervées à ſes Saints. On aime leur bonheur, & l'on voudroit être en leur place. Il n'entre dans cette maiſon que de ces eſpèces de jalouſie : on les conduit juſqu'à la porte de leur retraite comme ſi c'étoit la porte du Paradis. Chacune avec ſimplicité leur recommande ſes beſoins ſpirituels, & l'on prend congé d'elles comme ſi elles devoient demeurer dans cette ſolitude, & être pour toujours perdues en Dieu. Quand elles reviennent, on les reçoit avec tous les témoignages de reſpect & d'amitié que la charité Religieuſe peut inſpirer. Dieu verſe tant de bénédiction ſur celles qui s'acquittent fidellement de cette ſainte pratique, qu'outre les progrès qu'elles y font pour la perfection Religieuſe, elles en ſortent ſouvent en bonne ſanté, quoiqu'elles y ſoient entrées malades. Hormis ces dix jours qui ſe paſſent dans le ſecret entre Dieu & nous, le reſte du temps nous le paſſons en la manière ſuivante.

A minuit on nous éveille pour Matines. Au premier ſon de la cloche, chacune ſe rend au Chœur, & toute la Communauté en un moment s'y trouve aſſemblée. On dit Matines, on fait enſuite une heure d'Oraiſon, ce qui nous occupe pour le moins deux bonnes heures, & quelquefois près de trois. On ſe retire juſqu'à ſix heures qu'on revient promptement au Chœur; on y paſſe une demi-heure dans une eſpèce d'Oraiſon, que nous appelons la préparation du matin; après quoi l'on dit Prime & Tierce, la Meſſe Conventuelle & puis Sexte, ce qui nous retient au Chœur juſqu'à huit heures. Au ſortir de ces Offices, où appelle la Communauté à l'ouvroir, où chacune s'attache au travail des mains, que la Supérieure lui a ordonné. On commence par l'invocation du Saint-Eſprit; on fait enſuite une heure de lecture de quelque livre ſpirituel qu'on écoute avec grand ſilence; & après quelques prières qu'on récite, on paſſe le reſte du temps juſqu'à dix heures, ou dans le ſilence ou dans un pieux entretien ſur ce qu'on vient d'entendre lire. Les jeunes Religieuſes n'y parlent qu'après en avoir obtenu la permiſſion, quand elles ont quelque choſe à dire, ce qui n'arrive pas fréquemment.

A dix heures on ſonne l'Office de None. Au ſortir du Chœur, nous allons au Réfectoire en ſilence, où chacune à genoux attend que la Supérieure faſſe le ſigne pour dire le *Benedicite*. Alors on ſe relève, on prie, on prend ſa place, on mange & l'on entend la lecture. Il ſe paſſe peu de jours que les jeunes Religieuſes ne pratiquent en ce temps-là pluſieurs mortifications avec une grande ferveur; les anciennes mêmes en demandent & en obtiennent, quand elles peuvent, la permiſſion. C'eſt d'ordinaire la veille des bonnes fêtes, des Saints qu'elles ont choiſis pour leurs Patrons, des jours de leur entrée dans la Religion, de leur Vêture & de leur Profeſſion, dont nous faiſons tous les ans chacune une ſolennité particulière, pour examiner les progrès que nous avons fait, pour louer Dieu des grâces qu'il nous a faites, & pour renouveler devant lui les engagemens que nous avons pris pour ſon ſervice.

En ces jours ou autres ſemblables, la Supérieure ne peut ſe défendre des preſſantes ſollicitations qu'on lui fait de permettre ces ſortes de petites pénitences publiques. Elle les permet, & ſouvent elle en donne l'exemple elle-même. Les

plus ordinaires mortifications ſont de baiſer les pieds des Religieuſes, de porter la Croix ſur les épaules, de demander l'aumône, de dire ſes fautes, de faire amende-honorable devant la Communauté pour la mauvaiſe édification qu'on lui a donnée, de prendre la diſcipline dans un lieu fermé & deſtiné pour cela dans le Réfectoire, & autres choſes ſemblables que l'uſage a établies, & que la dévotion fait tous les jours inventer à celles qui ſont ingénieuſes à s'humilier & à ſe confondre. Quoique ces pénitences ne ſoient pas fort pénibles, & qu'elles paſſent pour les moindres pratiques de la Religion, elles ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, quand elles viennent d'un eſprit de ferveur & de charité, quand l'intention relève l'action, & quand l'humilité du cœur accompagne l'humiliation extérieure.

Après le dîné on monte proceſſionnellement au Chœur, où l'on va achever les grâces. On y dit les Litanies de la ſainte Vierge & d'autres prières, après quoi on deſcend tout en ſilence dans les lieux où l'on tient la vaiſſelle pour la laver. La Supérieure auſſi bien que les autres s'occupe à cet exercice d'humilité, pendant lequel on récite des prières ordonnées pour cela, que nous appelons les ſuffrages de la vaiſſelle. De-là nous paſſons au lieu deſtiné pour la récréation, qui eſt un entretien familier & modeſte ſur la lecture qu'on a ouïe, ou ſur quelqu'autre ſujet d'édification & de piété durant l'eſpace d'une demi-heure, pendant laquelle on ne laiſſe pas de travailler.

La récréation étant finie à midi, nous avons une heure dont nous pouvons diſpoſer pour nos dévotions particulières; les unes l'emploient à leurs examens, les autres à quelque lecture touchante; pluſieurs à demander pour elles ou pour leurs amis les grâces qui leur ſont néceſſaires. Vous ſeriez édifié de voir avec quel empreſſement chacune cherche ſa retraite. A peine l'heure a-t-elle ſonné, que toute la Communauté ſe trouve diſperſée dans des lieux écartés, ou au Chœur devant le ſaint Sacrement, ou dans les Oratoires & les Chapelles. C'eſt là qu'on répand ſon ame devant Dieu & qu'on implore ſa miſéricorde. C'eſt-là qu'on lui expoſe ſes néceſſités & celles du prochain : ce ſont là les momens les plus précieux de notre vie.

A une heure la cloche appelle les Religieuſes à l'ouvroir. On dit quelques prières, & chacune prend ſon ouvrage pour

travailler. La lecture se fait & continue pendant une heure, après laquelle on récite encore quelques Oraisons. Le reste du temps jusqu'à trois heures se passe ou en silence ou dans quelque dévot entretien, qui n'empêche pas celles qui veulent faire méditation de s'y appliquer. On sonne Vêpres à trois heures, & il en est environ quatre quand nous en sortons. Nous retournons à l'ouvroir jusqu'à cinq, & l'on y lit le point de la méditation qu'on doit faire après Complies, pour donner le moyen de s'y préparer. A cinq heures on sonne la collation, & dès qu'on l'a commencée, on lit le Martyrologe en François, qui se doit lire le lendemain.

C'est de cette heure-là que commence le grand silence, auquel notre Règle nous oblige jusqu'à Tierce du lendemain: quoiqu'elle nous permette de dire tout bas & en peu de mots en tout temps ce qui est absolument nécessaire, sur-tout à l'infirmerie, où il est toujours permis de parler pour tout ce qui regarde le service & la consolation même des malades. Ce seroit pourtant une chose qui étonneroit, si pendant ce temps on entendoit des voix articulées. On affecte de ne faire aucun bruit dans la maison: on a des soques que nous appelons de silence, avec lesquelles on marche sans être entendu. On est même accoutumé parmi nous de se faire entendre par certains signes, & ce n'est qu'à l'extrémité qu'on se sert de la parole pour s'expliquer.

Pour revenir à la collation, lorsqu'elle est achevée on monte au Chœur en chantant le *Miserere*; Complies s'y disent, on récite une Antienne à l'honneur de la Vierge. On relit le point de la Méditation, & on est une heure entière en Oraison. Ainsi nous demeurons au Chœur jusqu'à sept heures. Le temps qui reste jusqu'au coucher, nous l'employons à ce que Dieu nous inspire. En hiver on prend un peu de temps pour se chauffer, en été, il est permis, & même ordonné d'aller faire un tour de jardin pour se délasser. La plupart de nos Sœurs ne prennent ces petits soulagemens qu'à regret, & n'y trouvent d'autre plaisir que celui que leur donne la soumission & l'obéissance qu'elles pratiquent.

Environ les huit heures, ou un peu plus tard dans les grandes chaleurs, on sonne la retraite. Toutes les Religieuses se rendent au Chœur, on y fait quelques prières, & de-là on va au dortoir. Ce n'est pas sans se prosterner en

paſſant devant notre ſainte Mère de la Filiation, chacune ſe retire à ſon Oratoire au pied de ſon Crucifix, attendant le ſigne que la Supérieure fait bientôt après en frappant trois petits coups de la clef contre la porte. Au même-temps on ſe leve, on ſe met au lit & on repoſe juſqu'à minuit. La Sacriſtine ſeule qui prend ſoin d'éveiller la Communauté pour Matines, ſort du dortoir vers les dix heures, & va au Chœur offrir à Dieu ſes Oraiſons au nom de toute la Communauté, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de l'éveiller.

Voilà, mon très-cher Frère, bien en détail tout ce qui ſe fait dans cette maiſon pendant la journée. C'eſt par la grâce & par la miſéricorde de Dieu ſur nous, que nous paſſons de ces jours pleins qui nous ſont tant recommandés, & dont un ſeul, ſelon la parole du Saint-Eſprit, vaut mieux que pluſieurs années de plaiſir ou de gloire ſelon le monde. Une joie & une paix intérieure que la bonne conſcience entretient dans ce Monaſtère, nous fait aimer les auſtérités qui s'y rencontrent. Le jour n'y eſt pas plutôt fini, qu'on voudroit l'y recommencer : on s'y plaint le ſommeil, & toutes les petites interruptions que l'infirmité de la nature fait à nos exercices, & nous avons ſujet de craindre qu'il n'entre un peu d'amour propre dans les conſolations que Dieu nous donne, tant elles ſont ſenſibles.

Les Fêtes & les Dimanches, comme la Communauté ne s'aſſemble pas à l'ouvroir, nous avons tout le jour pour nous appliquer à la prière, depuis ſix heures juſqu'à dix, on ſe prépare à la communion, on communie & l'on fait ſon action de grâce. Après l'Office & le dîner, depuis midi juſqu'à trois heures, chacune prend ſon parti dans quelque lieu de retraite, pour y paſſer en Oraiſon juſqu'à Vêpres, après quoi l'on reprend le train ordinaire de la Communauté. Les malades & les convaleſcentes, quand elles ſont ſur pied, & qu'elles ſe rangent autant qu'elles peuvent avec les autres, ſont néanmoins en liberté, tant qu'elles ſont à l'infirmerie, de prendre le temps qui leur eſt le plus commode pour leur Office & pour les autres exercices.

Mais on n'uſe guères parmi nous de cette liberté. La ſatisfaction qu'on a de ſuivre la règle, ſupplée au défaut des forces, & l'on ſe ſoutient par ſa ferveur, quand on ne le peut autrement. Nous voyons très-ſouvent des Religieuſes aſſiſter jour & nuit aux offices avec la fièvre, &

ſe ranger avec la Communauté comme ſi elles ſe portoient bien. Il n'y a qu'une diſſimulation que nous croyons être permiſe, c'eſt de cacher les maux que nous ſouffrons. On évite autant qu'on peut que la Supérieure n'en ait connoiſſance, de peur qu'elle n'exempte du jeûne & des autres rigueurs de la Règle. Lorſqu'il faut néceſſairement que ces maux ſoient connus de quelqu'une des Sœurs, on prend toute ſorte de précautions pour leur confier ce ſecret avec ſureté. Auſſi quelque compaſſion que nous ayons de celles qui ſouffrent, quand nous avons découvert leurs maux, nous les laiſſons ſouffrir quoiqu'avec regret, de peur de les déſobliger en leur procurant du ſoulagement. C'eſt une eſpèce de fidélité que nous nous gardons; & une des plus grandes marques de la régularité de ce monaſtère, c'eſt qu'on n'y craint rien tant que la bonté & la condeſcendance des Supérieures, & qu'on n'y ſouhaite rien môins que les permiſſions & les diſpenſes.

On a généralement dans cette maiſon une ſi grande répugnance pour demeurer en repos dans l'infirmerie, qu'on n'y entre qu'à l'extrémité, & qu'on penſe aux moyens d'en ſortir auſſitôt qu'on y eſt entré. La Supérieure, ſans la permiſſion de laquelle on ne peut s'en tirer, eſt ſouvent obligée, contre ſa volonté, d'accorder cette grâce aux inſtantes prières des Religieuſes infirmes, qui lui repréſentent, qu'elles ſe remettront plutôt quand elles ſuivront la vie commune, ce qui ſe trouve très-ſouvent véritable; car ſoit que l'eſprit ſoutienne le corps, ſoit que Dieu béniſſe le courage & les bonnes intentions de celles qui veulent ſouffrir & agir pour lui, nous éprouvons qu'elles guériſſent plutôt. Nos médecins ſont ſurpris de voir des filles foibles & abattues par de longues infirmités, vivre encore dans la ſévérité de la Règle avec conſtance, & même avec gaieté, & ſubſiſter avec des maux dont on mourroit mille fois dans le monde, ce qu'ils attribuent à une grâce extraordinaire de Dieu.

Il eſt permis aux malades de porter du linge, mais elles n'uſent de cette diſpenſe qu'à l'extrémité, & pluſieurs veulent bien mourir ſans ce ſoulagement, alléguant aux Supérieures qui voudroient les y obliger, que ce leur ſeroit une incommodité. Il en eſt de même de l'uſage des matelas, que la plupart refuſent, eſtimant qu'il n'y a point de néceſſité de s'en ſervir, & qu'il y auroit de la délicateſſe. Nos lits

ont environ trois pieds & demi de large, & six à sept de longueur : ils n'ont point de pieds & sont tous également garnis d'une paillasse fort dure, qu'on ne remue & qu'on ne change ordinairement que tous les quinze ans. Le coussin est aussi de paille : on a les couvertures nécessaires & un petit ais, qu'on dresse, pour empêcher que la lumière ne nous incommode. Voilà tout l'ameublement de nos lits. Ils sont un peu séparés l'un de l'autre : entre deux il y a un petit Oratoire, ou chacune peut se mettre à genoux & tenir ce qu'elle a à son particulier. Il ne se ferme pas à clef, mais la Supérieure seule a droit de le visiter. Au-dessus il y a un Crucifix, ou quelqu'autre dévote image de papier, selon l'inclination de chacune ; un bénitier de terre au-dessous : c'est-là tout l'appareil de nos chambres, sans aucune différence de la Supérieure aux autres.

Nous gardons un silence perpétuel dans notre dortoir, ainsi qu'au Chœur & dans les Cloîtres où sont les sépultures de nos Mères, qui sont tous des lieux d'Oraison. Notre règle nous oblige aussi au silence dans le Réfectoire, & sur-tout à la porte du Monastère, où il n'est jamais permis de parler. Lorsqu'il est nécessaire d'aller au parloir, soit pour répondre à ceux qui appellent, soit pour les affaires de la maison, soit pour les visites particulières, on n'y va jamais que trois ensemble, les deux portières par office, & une des huit Mères discrètes : c'est ainsi que nous appelons celles qui gardent par semaine une des clefs du parloir. Hormis ces trois & la Supérieure, il n'est permis à aucune d'y entrer, ni même d'aborder la porte. Il leur est étroitement recommandé de ne parler jamais de tout ce qui se dit en ce lieu-là, de peur d'introduire l'esprit de curiosité dans le Monastère. Ce qui s'observe si régulièrement, que le feu Roi ayant séjourné deux jours à Béziers, quelque bruit que fasse & quelque mouvement que cause dans une petite Ville l'arrivée & la présence d'un si grand Prince, la Communauté ne le sut que par hasard long-temps après.

Il n'y a que la première portière qui puisse parler à ceux du dehors; les deux autres ne sont avec elle que pour entendre quand elle est visitée par ses parens : elle ne peut les entretenir sans avoir auparavant pris la permission de la Supérieure. Quand on demande d'autres Religieuses, elle va prendre l'ordre sans avertir celles qu'on demande. Une de

nos principales obſervances, c'eſt d'éviter les viſites autant qu'on peut. Il eſt permis de parler deux ou trois fois l'an tout au plus à ſes parens, depuis la Touſſaints juſqu'à Noël. Depuis quelques jours avant le Carême juſqu'à Pâques, le parloir eſt fermé & les viſites interdites, & l'on n'a de commerce au-dehors, qu'autant que la néceſſité des affaires de la maiſon oblige inévitablement d'en avoir. On a quelque égard pour des perſonnes étrangères; mais celles de la Ville ne parlent jamais à leurs parentes Religieuſes pendant tout ce temps : auſſi ne s'y préſentent-elles pas.

Les viſites à la grille ſont encore moins fréquentes que celles du parloir. On permet aux pères & aux mères de nos Sœurs de les y voir une ou deux fois tous les ans au plus; aux frères & ſœurs une ſeule fois; aux autres qui ne ſont pas ſi proches, jamais. C'eſt une mortification parmi nous d'être obligée d'aller à la grille. On fait ce qu'on peut pour éviter ou pour différer ces viſites. La Supérieure en tout cas y eſt toujours préſente. On y eſt toujours à deux genoux. La Religieuſe à qui l'on rend viſite aborde avec le voile abattu & ſe proſterne. La Supérieure lui ordonne de le lever, & dans un petit demi-quart-d'heure, elle l'abat de rechef. La Supérieure a ſoin de faire un mémoire de toutes les viſites de la grille, pour en rendre compte au Supérieur une fois l'an.

Ce ſont-là les formes qui s'obſervent inviolablement dans cette maiſon. Aucun Eccléſiaſtique ne peut aborder notre parloir par manière de viſite, à moins qu'il ne montre par écrit la permiſſion de M. l'Evêque, excepté ceux à qui leurs charges & leurs dignités donnent de droit ce privilége. Les Religieux auſſi, quelque parens qu'ils ſoient des Religieuſes, ne peuvent les voir ni leur parler, s'ils ne portent la permiſſion de leur Supérieur ordinaire par écrit. Les Récolets même n'ont pas en cela plus de priviléges que les autres. Nous ne parlons pas même à ceux qui ſont attachés à la conduite & au ſervice de ce Monaſtère, hormis la Supérieure & la portière pour les affaires de la maiſon. Il nous eſt ſeulement permis de parler à notre Confeſſeur, ſoit pour la confeſſion, ſoit pour la communication; & c'eſt dans le confeſſionnal, où, comme dans le parloir, on peut entendre & non pas voir ceux à qui l'on parle.

La chambre du confeſſionnal eſt toujours fermée à clef;

perſonne n'y peut entrer ſans la permiſſion de la Supérieure. Lorſque le Confeſſeur eſt obligé d'entrer dans le Monaſtère pour confeſſer quelque malade, il eſt toujours revêtu de l'aube, de l'amict & de l'étole, ſuivi de ſon Compagnon en ſurplis, & de quatre de nos Mères qui l'accompagnent. Il n'entre jamais dans le Monaſtère qu'en cette forme pour ſes fonctions, qui ſont d'adminiſtrer les Sacremens, d'aider les malades à bien mourir, afin que juſqu'à ſes habits, tout inſpire le reſpect & la Religion.

Pour les perſonnes ſéculières, du ſervice deſquelles on ne peut ſe paſſer, ſoit hommes, ſoit femmes, lorſqu'elles entrent, la Supérieure & les portières les conduiſent où le beſoin les appelle. On ſonne une cloche pour avertir les Religieuſes de ſe retirer, & d'éviter la rencontre de ceux qui viennent travailler aux bâtimens & aux jardins. Si l'on peut, on les enferme dans le lieu de leur travail, ſinon on ſe retire de tous les endroits qui peuvent être proche d'eux.

Mais jamais on ne les aborde, & l'on ne paſſe devant eux que le voile abattu, en compagnie & en ſilence. Leur journée étant achevée, on les reconduit dehors en la même forme, & l'on avertit les Religieuſes qu'elles ont la liberté d'aller par toute la maiſon. Il nous eſt défendu d'ouvrir jamais la porte du Monaſtère devant le Soleil levé, & après le Soleil couché, ſi non pour des accidens inévitables. Les Médecins ne connoiſſent d'autre endroit de notre maiſon, que le droit chemin de la porte à l'infirmerie, & n'ont jamais d'autre entretien de nous, qu'un récit en peu de mots de l'état des malades.

Nous gardons ainſi toutes les avenues de notre ſolitude, & nous regardons le monde comme un pays dont le commerce nous eſt interdit, parce qu'il nous ſeroit mortel. Quand on eſt accoutumée à parler à Dieu, on n'a pas beaucoup de goût pour la converſation des hommes. Auſſi notre retraite ne nous fait point de peine; & nous éprouvons dans nos prières de quel uſage eſt l'éloignement de tous les objets & de toutes les idées du monde. Quand j'ai dit *Nous*, ici & ailleurs dans cette relation, mon très-cher Frère, ne croyez pas que j'aie voulu m'attribuer les mêmes vertus que j'ai reconnues en mes Sœurs. J'ai dit ce qu'elles ſont & ce que je ſerois obligée de faire comme elles; je ſens bien que je ſuis fort éloignée de leur perfection; & quand je les loue, je ſai

tous les sujets que j'ai de m'humilier ; mais puisqu'elles me font la grâce de me souffrir, toute foible & imparfaite que je suis, j'ai cru que je pouvois parler ainsi en général, & que vous aviez assez de discernement pour ne juger ni de moi par elles, ni d'elles par moi.

Pour reprendre la suite de nos Observances, la Supérieure voit toutes les lettres qu'on reçoit dans le Monastère, & celles que les Religieuses envoient, excepté celles qui viennent de la part des Supérieurs, & celles qu'on leur adresse. Les lettres même de la Supérieure sont vues par deux Mères discrètes qui en ont la charge. Il ne nous est permis de donner, de recevoir, ni d'avoir rien en particulier, sans congé. Il y a des Officières établies pour faire & pour conserver les habits, les voiles & le linge. Elles nous en fourniſſent dans le besoin, sans que nous nous en mettions en peine ; & comme les Religieuses se privent de tout, autant qu'elles peuvent, pour pratiquer la pauvreté, la Supérieure veille incessamment à tous leurs besoins, pour exercer la charité.

Nos habits sont de grosse bure, que nous portons nuit & jour, saines ou malades, & dans lesquels nous mourons. Il est vrai qu'on a soin de donner les plus usés aux malades ; mais ni l'habit ni le voile noir, nous ne les quittons jamais. Nos manteaux sont de même étoffe que nos habits ; nous les portons à la sainte Communion, aux Processions & aux actions où la Communauté paroît devant les Séculiers ; comme à la Vêture & à la Profession de nos Sœurs, & à leur enterrement. Il est libre de s'en servir aussi pour se garantir du froid. Nos tuniques ne sont pas si rudes que l'habit, mais pourtant elles sont de laine : car nous ne portons du linge que dans les grandes maladies. Nous allons toujours pieds nus avec des soques de bois garnies de deux petites courroies d'environ deux travers de doigt.

Notre jeûne est perpétuel, hormis les Dimanches & le jour de Noël. Mais parce qu'on a parmi nous une fort grande habitude au jeûne, c'est une espèce de mortification que de souper. Ce n'est pas qu'il ne soit fort frugal : car il consiste en une salade, un œuf & un peu de fruit ; à quoi on ajoute quelque petit extraordinaire les jours de Pâques, de la Pentecôte & de Noël. On ne sert rien dans notre Réfectoire qui ressente la délicatesse ; & l'on n'y voit du sucre

que le Jeudi saint & le jour de la fête de notre Mère sainte Claire, & quelquefois le jour des Vêtures & des Professions des Religieuses. C'est pourtant avec beaucoup de peine que nous souffrons ces extraordinaires. Notre jeûne nous est beaucoup plus convenable, & Dieu donne plus de bénédiction à nos légumes, aux herbes & aux racines, qui sont notre plus ordinaire nourriture. La portion qu'on nous donne pour le dîner, est un œuf & un anchois, un potage & quelque fruit selon la saison. Quoi qu'il en soit, on a grand soin que la sainte pauvreté paroisse par-tout, & que la vaisselle dont on se sert ne soit que de terre commune.

Pour les malades, dès qu'elles sont dans l'infirmerie, on leur ordonne de manger de la viande. On consulte leurs goûts & leurs besoins; & comme, selon nos Règles, cette charité est une des plus expresses obligations des Supérieures, aussi s'appliquent-elles à leur donner tous les soulagemens qui peuvent contribuer à leur guérison. Outre les Infirmières qui les assistent, les Religieuses vont une fois le jour les visiter. On les plaint, on les console, on souffre avec elles, on n'oublie aucun office de charité; mais lorsqu'il y en a quelqu'une proche de sa fin, toute la Communauté est à genoux auprès de son lit, pour lui aider à bien mourir. On ne se lasse pas de les servir, & de prier pour elles; comme elles meurent avec une grande paix & une entière résignation, on leur parle de la mort sans craindre de les effrayer. On se recommande à elles, on leur dit tout ce qu'on souhaite qu'elles demandent pour nous, quand Dieu leur aura fait miséricorde. On les entretient de toutes ces choses, comme s'il s'agissoit d'aller à la retraite de dix jours, & non pas de mourir. De leur côté elles souffrent sans se plaindre, & se voient mourantes sans s'étonner; elles demandent des prières à toutes, & les secours qu'on donne aux morts. La Communauté est touchée de l'état où elle les voit. Les unes leur promettent tout ce qu'elles feront de bien pendant six mois; les autres le fruit de leurs bonnes œuvres pour une année, chacune selon son affection & le désir qu'elle a de consoler ces pauvres agonisantes. L'on s'acquitte ensuite exactement des promesses qu'on leur a faites, & souvent elles nous obtiennent aussi les grâces que nous leur avons demandées.

On n'oublie rien de tout ce que la charité peut inspirer

pour procurer le repos de leurs ames, Prières, Messes, Aumônes, tout y est employé. Nous allons toutes en procession pendant huit jours sur leur sépulture y dire l'Office des Morts. Il y a obligation aussi parmi nous de prier Dieu pour les parents de chaque Religieuse, quand on apprend leur décès, pour nos pères, mères, frères & sœurs; on dit l'Office des Morts dans le Chœur, & une Messe, outre la charité des bonnes Religieuses, qui compatissant au déplaisir de celles qui sont affligées, tâchent de les consoler par l'assurance qu'elles leur donnent de plusieurs prières particulières qu'elles feront après les communes.

C'est encore un usage de ce Monastère de prier Dieu très-affectueusement pour les nécessités publiques ou particulières. De tout ce qui se dit au parloir, c'est seulement cette espèce de nouvelle qui excite notre charité, & qui marque les misères du monde, qu'il est permis de nous faire savoir: aussi bien Dieu nous fait cette miséricorde, que nous n'avons que de ces sortes de curiosités utiles, qui nous engagent à faire réflexion sur nous, & à nous employer pour le prochain. Vous ne sauriez croire avec quel zèle on prie ici pour toute sorte de personnes. Comme on fait de grandes charités à notre Maison, les Supérieures ont grand soin d'ordonner des prières pour nos Bienfaicteurs, & l'on ne nous a jamais fait aucun bien, que nous n'en ayons témoigné devant Dieu notre reconnoissance. Il y a certains temps de l'année où l'on est assez occupé dans notre parloir à recevoir les recommandations qu'on y vient faire pour les nécessités des personnes de la Ville, des environs & même de lieux fort éloignés: ce qui arrive à l'occasion d'une relique de notre Mère sainte Claire, dont l'attouchement a souvent produit des guérisons miraculeuses. Nous nous acquittons exactement, selon les diverses intentions des vœux & des prières dont on nous charge, & nous donnons à notre charité autant d'étendue que nous pouvons. Mais lorsqu'il s'agit du salut & de la conversion des ames, nous n'épargnons ni mortifications ni Oraisons; il n'y a rien qu'on ne fasse envers Dieu, & l'on en voit souvent des effets admirables. Dieu en soit béni.

Nous communions les Fêtes & les Dimanches régulièrement; les jours consacrés à la sainte Vierge, les jours des Saints de notre Ordre, qui arrivent assez fréquemment; tous

tous les vingt-cinq de chaque mois, pour la dévotion de l'Enfance de Jesus; & enfin tous les Jeudis de la semaine, lorsqu'il ne se rencontre pas d'autre fête; de sorte qu'il y a toujours trois Communions dans la semaine, & souvent quatre. Aucune de nous ne communie en particulier dans le cours ordinaire, mais toujours avec la Communauté.

Nous prenons la discipline en commun tous les Vendredis de l'année, & trois fois dans la Semaine sainte. On pratique, avec grande rigueur, cet exercice de piété & de pénitence. On obtient même souvent la permission de le pratiquer en particulier : ce qui paroît dans de certains lieux sombres & écartés, propres à ces austérités secrètes, où le pavé & les murailles sont teints de sang. Il nous est pourtant défendu très-expressément de faire cette pénitence, ni d'autres au-delà des communes, sans congé de la Supérieure ou du Confesseur.

Une fois chaque semaine l'on tient le Chapitre; & c'est ordinairement le Vendredi. Là, chacune reconnoît sa coulpe de toutes les fautes qu'elle a commises contre sa Règle, la Supérieure ordonne la pénitence qu'on en doit faire; & après avoir dit à chacune ce que Dieu lui inspire, elle reconnoît à son tour ses fautes devant la Communauté; les Novices n'arrêtent qu'autant de temps qu'il en faut pour faire cette Confession publique, & se retirent dans leur quartier. On les tient séparées de la Communauté dans un Noviciat où elles sont élevées avec les jeunes Professes, jusques à quatre ans de profession, par une Mère maîtresse qui travaille incessamment à les bien fonder dans l'humilité, & dans toutes les vertus nécessaires à une bonne Religieuse de sainte Claire. Elles vont, avec la Communauté, au Chœur, au Réfectoire, au Dortoir, mais non pas à l'Ouvroir.

Lorsqu'il y a quelque travail extraordinaire, comme de serrer les provisions du Monastère, de balayer, de travailler au jardin, toute la Communauté s'y rend jusques à la Supérieure. Il y a de quoi bénir Dieu de voir de bonnes Mères, vieillies dans les austérités de la Religion, & que l'âge a toutes courbées, travailler avec autant d'ardeur que les jeunes, qui tirent de ces exemples des motifs pour s'animer dans ces exercices pénibles. Ainsi les Religieuses font tout le travail qu'elles peuvent dans le Monastère, pour y employer, le moins qu'il est possible, les personnes séculiè-

res. Comme nous n'avons jamais plus de quatre Sœurs converſes, quelque vieilles & infirmes qu'elles puiſſent être, & que nous n'en recevons d'autres que lorſque celles-là meurent, nous leur aidons ſelon nos forces, & cela ſert à entretenir parmi nous l'eſprit de charité & d'humilité. Elles aſſiſtent à nos Oraiſons, & quand elles ſont malades, on les ſert comme la Supérieure même.

Quand les Religieuſes ſont occupées dans le Monaſtère, rien n'eſt ſi édifiant que de voir avec quelle affection elles vont & viennent au Chœur, pour rendre leurs adorations au Saint Sacrement; ce ſaint lieu eſt comme le centre où elles cherchent leur repos. Elles ont là leur cœur, parce qu'elles y ont leur tréſor. C'eſt-là pour elles le chemin de par-tout; & dans les peines ſpirituelles ou corporelles, elles trouvent là à ſe délaſſer de ce qu'elles ont ſouffert, ou à ſe fortifier pour ce qu'elles ont à ſouffrir. Quoique la grille ſoit fermée, & qu'il y ait un rideau tiré, la Foi perce tout, & malgré tous les obſtacles, on voit ce qu'on croit & ce qu'on aime.

Lorſque la grille eſt ouverte, on ne s'en approche que d'auſſi loin qu'il faut pour ne point voir les perſonnes ſéculières : ce qu'on évite autant qu'on peut. Il y en a pluſieurs parmi nous qui ne connoiſſent perſonne dans le monde, ni hommes, ni femmes, non pas même leurs parens, dont elles n'ont conſervé aucune idée diſtincte : & quoiqu'on puiſſe, au travers du voile, regarder & voir confuſément les perſonnes devant leſquelles on eſt quelquefois obligé de paroître, on croiroit commettre une hypocriſie, dont on feroit matière de confeſſion, ſi, paroiſſant devant le monde avec le voile abattu, on ſe donnoit la liberté de le regarder. Outre que les Religieuſes ont un grand zèle pour éloigner tout ce qui pourroit leur donner quelque ſouvenir du monde qu'elles ont quitté ſans réſerve.

La grille eſt toujours fermée à deux clefs; la Supérieure en garde l'une, & la Sacriſtine l'autre. Il y a preſque toujours quelques Religieuſes qui prient devant le Saint Sacrement, ſur-tout lorſqu'il eſt expoſé dans les Octaves de la Fête-Dieu & de notre Mère ſainte Claire, ou des Rois, dont nous célébrons la Fête ſolennellement dans notre Egliſe : car alors il y a toujours quelques-unes de nos Sœurs proſternées devant le Saint Sacrement.

L'esprit de cette Maison en général, est un esprit de désintéressement, de régularité & d'humiliation. On n'y pense ni a amasser ni à acquérir : on y reçoit des aumônes & l'on y en fait ; & nous ne voudrions pas enrichir notre Monastère par l'infraction de la moindre de nos Règles. Une personne riche & de qualité, souhaitant avec une extrême passion de se retirer parmi nous en qualité de Pensionnaire, quoiqu'elle s'offrît de vivre à-peu-près comme nous, qu'elle se chargeât d'obtenir les dispenses du Pape, & qu'elle voulût donner tout son bien à la Maison, n'a jamais pu nous faire passer par-dessus nos Constitutions. On est si éloigné d'ambition parmi nos Sœurs, qu'on n'en a jamais fait une Supérieure qui n'ait été surprise, qui n'ait cru qu'on faisoit injustice aux autres. Il leur faut presque à toutes, quand elles sont appelées aux charges, un commandement exprès pour les leur faire accepter. On en a vu s'évanouir à la nouvelle de leur élection, & tomber dans des maladies très-dangereuses.

Pour l'esprit de régularité & de ferveur, il se conserve, grâces à Dieu, depuis l'établissement de la Réforme, sans qu'il y ait eu ni diminution, ni interruption. Ce seroit un grand scandale dans la Communauté, si quelqu'une manquoit par sa faute aux devoirs ordinaires ; on s'y fait une habitude des saintes pratiques de la Religion, qui se rendent comme naturelles ; & l'on y prend tant de plaisir, qu'on ne sauroit plus vivre autrement, ce que nous regardons comme un effet de la grâce de la vocation : car nous voyons quelquefois de jeunes Novices de quinze ans, d'une complexion délicate, & nourries délicatement dans le monde, embrasser avec ardeur toutes les austérités de ce Monastère, souffrir toutes les rigueurs des hivers, voir sortir le sang de leurs pieds & de leurs mains sans s'étonner ; & comme si elles étoient devenues insensibles en prenant l'habit de sainte Claire, ne faire que se rire de ces peines, & de celles qui veulent leur en témoigner de la compassion. On a peine à les obliger de se chauffer & de prendre quelque soulagement. On les voit se lever à minuit & se trouver au Chœur des premières, sans savoir comment elles s'y sont rendues, étant encore à demi endormies : ce qui donne de la joie & de la compassion tout ensemble. Il n'y a rien de si touchant que de voir ces filles innocentes, dans un âge si tendre,

porter le joug de Notre-Seigneur avec tant de réſolution & tant de ferveur, qu'elles ne quitteroient pas cet état pour des Empires.

De même auſſi voyons-nous de nos Mères, qui, dans une extrême vieilleſſe, après ſoixante ans de profeſſion, ſuivent encore toutes nos Obſervances ſans ſe relâcher, & meurent enfin ſans avoir voulu prendre aucune diſpenſe. La dernière ancienne que nous avons perdue, & qui avoit près de quatre-vingts ans, pouvant à peine marcher, & n'étant preſque plus en état de lire & de chanter l'Office divin, ne laiſſoit pas de ſe trouver à toutes les heures & à toutes les actions de Communauté; quelque inſtance qu'on lui fit pour l'obliger de ne pas ſe lever à minuit, on ne put jamais l'y faire réſoudre. On la voyoit, au premier ſon de la cloche, ſe traîner, pour ainſi dire, juſques au Chœur, y prendre ſa place, & réciter, tant de nuit que de jour, ce qu'elle pouvoit de l'Office. Elle faiſoit de même dans tous nos autres exercices.

Je n'aurois jamais fait, MON TRÈS-CHER FRÈRE, ſi je voulois rapporter tout ce qui ſe pratique dans cette ſainte Maiſon. Je crois en avoir aſſez dit pour acquitter ma promeſſe & pour ſatisfaire à votre dévotion : ce que j'ai fait aſſez confuſément & ſans ordre. Mais comme c'eſt à vous, & à vous ſeul à qui j'adreſſe cette petite relation, je crois que vous aurez la bonté d'excuſer mes défauts. J'ai eu d'abord quelque peine d'entrer dans un certain détail de notre vie, qui n'a rien que de commun pour nous, & qui peut être ennuyeux aux autres. Mais j'ai cru que vous le ſouhaitiez ainſi, & j'ai plus conſulté votre volonté que ma diſcrétion là-deſſus. Pour tout le bien que j'ai dit de ce Monaſtère, j'ai eu quelque pudeur d'en dire tant d'une Maiſon & de perſonnes où je puis paroître intéreſſée; mais comme il y auroit de l'orgueil à louer ce que nous faiſons de nous-mêmes, il y auroit de l'ingratitude à ne pas reconnoître les grâces que Dieu nous fait & qu'il nous a faites. Je n'ai rien dit qui ne ſoit très-véritable, & qui ne me ſoit très-connu; & quand chaque Religieuſe, par humilité, devroit me déſavouer pour elle, elle ſeroit obligée d'en convenir pour les autres.

Pour moi, MON TRÈS-CHER FRÈRE, qui ſuis bien éloignée d'avoir leur vertu, je vous confeſſe avec une très-grande ſincérité, que c'eſt bien à ma grande confuſion que

j'ai écrit les saintes pratiques de cette Maison, en comparant en moi-même ma tiédeur avec la sainteté des autres, qui rempliſſent ſi exactement tous leurs devoirs, pendant que je perds le temps & les occaſions de me perfectionner comme elles font. Cette penſée me fait ſouvent trembler devant Dieu, & m'auroit empêché d'écrire cette Relation, de peur de me rendre encore plus coupable, en diſant le bien que je ne fais pas, ſi j'étois en état de vous refuſer quelque choſe, & ſi je ne croyois que vous me ferez cette juſtice de me croire telle que je vous dis que je ſuis. Il n'eſt pas juſte de paroître devant les hommes autres que nous ſommes devant Dieu, qui ſait bien que je dis la vérité ſur mon ſujet. Ce qui doit ſolliciter votre charité & votre zèle, & vous obliger à demander à Dieu pour moi que je puiſſe encore profiter du temps qui me reſte pour commencer une nouvelle vie, & me bien convertir à lui, comme je le déſire de tout mon cœur, auſſi-bien que de trouver les occaſions de vous faire connoître avec quel reſpect & avec quelle affection je ſuis en Notre-Seigneur,

MON TRÈS-HONORÉ FRÈRE,

Votre. . . . .

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

PRÉFACE *de l'Editeur*, page 5

DISCOURS ACADÉMIQUES. 13

I. DISCOURS. *La gloire d'un Auteur célèbre eſt plus grande que celle d'un parfait Orateur*, ibid.

II. DISCOURS. *L'éloquence de la Chaire eſt plus difficile que celle du Barreau*, 16

III. DISCOURS. *Un Général d'armée, ſans les ordres du Souverain, peut ſe battre en duel, pour le bien de l'Etat, étant aſſuré de la victoire*, 20

IV. DISCOURS. *Il eſt expédient d'avoir des ennemis, & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la louange*, 23

V. DISCOURS. *L'éloquence a jeté les premiers fondemens de la ſociété civile*, 26

VI. DISCOURS. *Il eſt plus glorieux de mourir ſur la brèche, en combattant pour la Patrie, que d'expirer ſur la tribune, en parlant pour le Public*, 29

VII. DISCOURS. *Que la condition de ceux qui vivent ſans ambition eſt préférable à la condition de ceux qui ſe portent à des choſes qu'ils ne peuvent obtenir que très-difficilement*, 31

VIII. DISCOURS. *La grâce de ſouffrir conſtamment les maux qui nous arrivent, eſt préférable à la faveur d'être toujours heureux*, 34

IX. DISCOURS. *La bonté & la beauté ſont également l'objet de l'amour*, 37

X. DISCOURS. *Les paſſions des femmes ſont plus violentes que celles des hommes*, 40

XI. DISCOURS. *La crainte de ceux qui parlent en public eſt un effet de la raiſon & non pas du tempérament*, 42

XII. DISCOURS. *La femme doit préférer la vie de ſon père à celle de ſon mari*, 44

HARANGUES PRONONCÉES EN DIVERSES OCCASIONS. 47

I. HARANGUE *prononcée dans l'Académie Françoiſe par M. FLÉCHIER, le 12 Janvier 1673*, ibid.
II. RÉPONSE *de M. FLÉCHIER au Diſcours de M. l'Abbé Huet le jour de ſa réception à l'Académie Françoiſe*, 53
III. HARANGUE *faite au Roi, au nom de l'Académie Françoiſe, ſur la conquête de la Franche-Comté, en 1674*, 58
IV. HARANGUE *faite à M. le Chancelier* LE TELLIER, *au nom de l'Académie Françoiſe, en 1677*, 61

DISCOURS FAITS PARTIE EN 1692, PARTIE EN 1699, PENDANT LES ETATS DE LANGUEDOC. 63

I. COMPLIMENT *à M. le Comte* DE PEYRE *de la part des Etats de Languedoc*, ibid.
II. COMPLIMENT *à M. le Comte* DU ROURE *de la part des Etats de Languedoc*, 64
III. COMPLIMENT *à M.* DE BASVILLE *de la part des Etats, en 1697*, 65
IV. COMPLIMENT *au même de la part des Etats, en 1698*, 66
V. COMPLIMENT *au même, en 1699*, 68
VI. REMERCIMENT *aux Etats de Languedoc pour la Députation au Roi*, 69
VII. HARANGUE *au Roi de la part des Etats de Languedoc ſur la priſe de Namur, en 1692*, 70
VIII. HARANGUE *à Monſeigneur le Dauphin ſur le même ſujet*, 72
IX. COMPLIMENT *à M. le Cardinal* DE BONZI *ſur le même ſujet*, 74
X. COMPLIMENT *à M. le Comte de* PEYRE *ſur le même ſujet*, ibid.
XI. COMPLIMENT *à M. le Chancelier, ſur le même ſujet*, 75
XII. COMPLIMENT *à M.* DE PONTCHARTRAIN, *ſur le même ſujet*, 76
XIII. COMPLIMENT *à M. le Duc* DE BEAUVILLIERS, *ſur le même ſujet*, ibid.
XIV. COMPLIMENT *à M.* DE CHATEAUNEUF, *ſur le même ſujet*, 77

XV. COMPLIMENT *à Madame la Ducheſſe* DU MAINE, *ſur le même ſujet*, 78
XVI. DISCOURS *à l'Aſſemblée générale du Clergé de France, au ſujet de l'érection de l'Evêché d'Alais*, 79
XVII. COMPLIMENT *de condoléance à un Commandant de Province*, 80
XVIII. DISCOURS *ſur la réception de M. l'Abbé Poncet à l'Académie de Nimes*, 81
XIX. HARANGUE *prononcée devant la Reine d'Angleterre à S. Germain en Laye, le 4 Juin 1695*, 82
XX. HARANGUE *au Roi, au ſujet de la paix, en 1697*, 84
XXI. DISCOURS *prononcé à l'ouverture des Etats de Languedoc*, 86
XXII. HARANGUE *faite à Monſeigneur le Duc de* BOURGOGNE, *accompagné de M. le Duc de* BERRY, *à la porte de l'Egliſe de Nimes, le 2 Mars 1701*, 87
XXIII. POUR *la cérémonie de la Bénédiction des Drapeaux d'un Bataillon Suiſſe*, 89

POÉSIES LATINES. 91

Eminentiſſimo Cardinali JULIO MAZARINO, *Carmen euchariſticum, ob pacem Galliæ & Hiſpaniæ partam, anno 1660*, ibid.
In itinerarium Illuſtriſſimi BRIENNÆ *Comitis, Carmen, anno 1662*, 94
Auguſtiſſimi Galliarum Delphini Genethliacon, 96
Circus Regius, ſive Pompa Equeſtris LUDOVICI XIV, *Carmen heroïcum*, 104
De religioſiſſimi doctiſſimique Viri JOANNIS FRONTONIS, *Canonici Regularis Congr. Gall. Sanctæ Genovefæ obitu 1663, Epiſtola*, 131
Ad Illuſtriſſimum Virum FRANCISCUM-LUDOVICUM LE FEVRE DE CAUMARTIN, *pro reſtituta filii ſui valetudine, Soteria*, 133
In Conventus juridicos Arvernis habitos, an. 1665, Carmen, 142
Illuſtriſſimo Eccleſiæ Principi SPIRITUI FLECHERIO *Nemauſenſium Epiſcopo, Ode*, 147

POÉSIES FRANÇOISES. 151

Plainte de la France à Rome sur l'insulte faite à son Ambassadeur, le 20 d'Août 1662, ibid.
Au Roi, sur sa dernière maladie, avant 1666, 155
La Reine au Roi sur ses travaux de la guerre, l'an 1667, Elégie, 160
Eloge du Roi à M. COLBERT, en 1667, 164
L'Hercule François, ou explication d'un dessein de M. le Brun pour M. DE SEIGNELAY, l'an 1668, 168
Sur les conquêtes du Roi, Ode, 171
Sur le mariage de M. DE CAUMARTIN, en 1664, Elégie, 175
Poëme Chrétien sur la Béatitude, contre les illusions du Quiétisme, 185
DIALOGUE PREMIER, *sur le Quiétisme,* 197
DIALOGUE SECOND, 209
DIALOGUE TROISIÈME, 219
DIALOGUE QUATRIÈME, 229

RÉFLEXIONS SUR LES DIFFÉRENS CARACTERES DES HOMMES. 237

CHAPITRE I. *De l'Envie,* ibid.
II. *De ceux qui imitent les autres,* 242
III. *De la Religion,* 245
IV. *Savoir le monde,* 250
V. *Des rapports,* 253
VI. *De l'esprit,* 258
VII. *Des ouvrages d'esprit,* 263
VIII. *De l'Esprit critique & satyrique,* 268
IX. *Des Gens de bien,* 272
X. *Des Dévots,* 276
XI. *De la Médisance,* 281
XII. *De ceux qui vivent ensemble,* 286
XIII. *De la Vanité,* 290
XIV. *Se piquer de quelque chose,* 294
XV. *De la Conscience,* 299
XVI. *De la sincérité,* 304
XVII. *Du commerce avec les femmes,* 307
XVIII. *De la Raillerie,* 312
XIX. *De l'Intérêt,* 317

CHAPITRE XX. *Des honnêtes Gens*, 322
XXI. *De l'Affectation*, 325
XXII. *Des Amis*, 329
Desseins de M. le Président DE PÉRIGNY *pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin*, 335.

RELATIONS.

Récit fidelle de ce qui s'est passé dans les Assemblées des Fanatiques du Vivarais; avec l'Histoire de leurs Prophètes & Prophétesses au commencement de l'année 1689, à M. le Duc de Montausier, 340
Mémoire touchant le Bergère de Crest, & deux autres Filles du Diocèse de Castres mises au rang des nouvelles Prophétesses, au même, 365
Mémoire sur les visions de la fille du Diocèse de Castres, 373
Mémoire de ce qui se passa dans une Assemblée faite au Diocèse de Castres & de la fausse apparition d'un Ange, 375
Mémoire de ce qui s'est passé à Genève touchant les petits Prophètes du Dauphiné & du Vivarais, 378
L'Art de se choisir un Patron, traduit de l'Italien du cardinal Commendon, 382
Le Caractère d'un homme prudent, 398
Relation des Observances & de la manière de vie des Religieuses de sainte Claire, adressée à M. FLÉCHIER, *avant son Episcopat, par Madame sa Sœur, Religieuse de sainte Claire dans le Monastère de Béziers*, 400

Fin de la Table.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

AVIS AU RELIEUR.

LA Feuille E e & le Carton F f, contenant un Supplément *au Tome ſeptième*, quoique joints au Tome neuvième, doivent être placés à la fin du *Tome ſeptième*, à la ſuite des Analyſes, en ſupprimant les deux pages de Table qui ſe trouvent jointes à la Feuille D d dudit Volume, lorſqu'on fera relier l'Ouvrage, pour les Exemplaires dont les huit premiers Volumes ſont déjà diſtribués. Quant à ceux qui reſtent dans le Magaſin de l'Imprimeur, ſoit en les brochant, ſoit en les reliant, le Relieur aura ſoin de placer cette Feuille & le Carton à leur place, indiquée ci-deſſus, à la fin du Tome ſeptième, depuis la page 426, à 446, en ſupprimant les deux pages de Table jointes à la Feuille D d dud. Vol. pages 427 & 428, attendu que cette Table ſe trouve répétée à la ſuite du Carton F f, pages 445 & 446, d'une manière plus complète.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

BQ
7040
.F6209
1782

Fléchier, E.

Oeuvres complètes.